This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

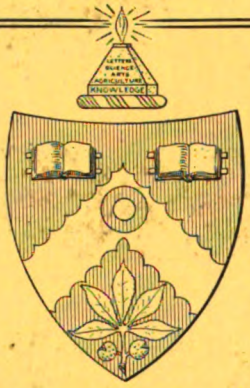
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



LIBRARY *of the*
OHIO STATE
UNIVERSITY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE.

Digitized by Google

DÉPOSÉ.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

..... La muse aime la jeunesse,
Elle peut venir parmi nous.

1re ANNÉE.

TOME II.

BRUXELLES,

ÉMILE LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

25, rue des minimes.

1846.

Digitized by Google

OHIO STATE
UNIVERSITY

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Si l'utilité des Recueils littéraires est chose incontestable, c'est surtout au milieu d'une littérature naissante. Combien de jeunes hommes de talent ne se sont-ils pas révélés à la France dans les Revues de Paris, des Deux-Mondes, dans la Revue Indépendante, etc.? Et cependant en France, il n'y a pas seulement des Revues; il y a des éditeurs qui accueillent les jeunes gens, il y a des théâtres subventionnés par l'État pour jouer leurs pièces; il y a enfin une publicité immense, et plusieurs millions de lecteurs. Ici, rien de tout cela. Les auteurs se trouvent, à leur début, en face d'un public extrêmement restreint, et leur nom, le plus souvent, reste à peu près ignoré hors des murs de leur ville natale. La critique, parmi nous, n'est pas encore organisée sur une assez grande échelle pour que le pays entier salue l'aurore du talent. Toute œuvre nouvelle court donc la chance d'être longtemps obscure, et la vente couvre rarement les frais d'impression. Nous offrons aux jeunes écrivains des lecteurs bienveillants, un public choisi qui saura dignement apprécier leurs travaux. Grâce à l'accueil favorable qu'on a fait à cette Revue, le cercle de nos lecteurs

897103

Digitized by Google

s'augmente chaque jour ; nous pouvons donc assurer à nos auteurs une publicité étendue ; et les nombreuses sympathies que nous témoignent les écrivains nous permettent de répondre à l'attente de nos abonnés, en améliorant la composition de ce Recueil par un choix de plus en plus sévère.

Jusqu'ici, les Revues littéraires de notre pays n'ont pu réussir à fournir une bien longue carrière : car l'excellente *Revue Nationale* est avant tout une publication politique; nous en dirons autant de la *Revue de Bruxelles*. Le *Messager des sciences historiques* est un recueil tout spécial, comme l'indique son titre. Il n'existait en Belgique, lors de l'apparition de cette *Revue*, qu'un seul recueil exclusivement consacré à la littérature ; nous n'avons cherché à lui ravir ni ses rédacteurs ordinaires, ni ses abonnés : bien loin d'établir contre lui une concurrence, nous aimerons à le voir prospérer, car nous ne marchons pas sur ses traces. Notre entreprise est conçue dans un autre but, dirigée dans un autre esprit; elle a d'autres auteurs, un autre public.

Les questions politiques, sociales, religieuses, ne peuvent, ce nous semble, être séparées de la littérature, aujourd'hui que la société marche à grands pas vers la civilisation véritable et que chacun, dans sa sphère, aide de son mieux au progrès général. Bien loin donc de n'admettre sur ces grandes questions aucune opinion, nous les admettons toutes ; nous ouvrons nos pages à la discussion, pourvu que cette discussion se produise dans des articles éminemment littéraires. C'est ainsi qu'on a pu remarquer déjà que des idées diamétralement opposées ont trouvé chez nous un accueil impartial. La Revue de Belgique a donc comblé une lacune dans la Presse, car la nature de toutes les autres publications les empêche de présenter le même avantage.

Digitized by Google

Notre plus grand désir est de découvrir, au fond de sa modestie, le mérite inconnu. Nous avons annoncé, même avant la publication du premier volume, que nous préférions lire au bas d'une belle page un nom encore ignoré, qu'un nom connu déjà par des travaux importants : cependant l'élite des écrivains belges s'est généreusement associée à nos vues, et a accordé ses sympathies, son appui, son concours, à la tentative nouvelle.

C'est surtout au début d'une telle entreprise que surgissent des difficultés inattendues ; aussi sommes-nous persuadés que nos lecteurs nous en ont tenu compte : nous sommes à même d'améliorer de beaucoup la composition de ce Recueil.

Il nous reste à remercier le public qui a si bien compris et récompensé nos efforts, et les écrivains qui s'y sont associés avec un noble désintéressement ; tous peuvent compter sur notre zèle à enrichir de plus en plus une Revue dont ils ont assuré le succès.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA PROMENADE.

D'APRÈS SCHILLER.

Salut à la montagne aux cimes enflammées,
Au soleil qui les dore, aux plaines animées,
Aux tilleuls murmurants que remplit de concerts
Le joyeux chœur d'oiseaux balancé dans les airs!
Ciel tranquille, enfermant dans ton azur sans bornes
Les grands ombrages verts, les monts aux teintes mornes,
J'ai fui de ma prison, j'ai fui d'un pied léger
Pour contempler ta gloire et pour t'interroger.
Fleuve de l'air, je bois ta fraîcheur embaumée;
Ton éclat rend la vie à mes yeux altérés.
Ce millier de couleurs ne forme dans les prés
Qu'un tout harmonieux dont la vue est charmée;
La plaine me reçoit sur son tapis changeant,
Dans l'herbe qui me rit l'étroit sentier se traîne;
L'abeille autour de moi bourdonne en voltigeant,
Et sur le trèfle rouge en se posant à peine
Le papillon n'a pas fermé ses ailes d'or.
Le ciel darde ses feux; la nature est muette;
Les vents dorment au loin. Le chant de l'alouette
Seul, vers le ciel brillant monte et s'élance encor.

Digitized by Google

Mais un souffle a passé sur le bois qui résonne ;
Les aulnes vers le sol inclinent leur couronne,
La brise a fait frémir le gazon argenté :
Et voici la fraîcheur, l'ombre des nuits d'été
Qui répand l'ambroisie, et dont l'haleine embaume !
De grands hêtres touffus m'abritent sous leur dôme ;
Tout fuit : la forêt sombre autour de moi s'étend,
Et je suis le sentier qui monte en serpentant.
A travers le réseau de feuilles qui me couvre
Un timide rayon pénètre en se jouant ;
L'azur dans les rameaux regarde en souriant.
Voyez ! ce voile épais tombe, la forêt s'ouvre,
Un horizon sans fin s'étend sous mon regard,
Un torrent de clarté m'éblouit et m'inonde ;
Comme une borne immense, aux limites du monde,
Le sommet bleu des monts se perd dans le brouillard.
A mes pieds est le roc dont l'effrayante cime
Se dresse au bord du gouffre : on voit fuir tout au fond
Du fleuve aux vertes eaux le miroir vagabond.
En bas, en haut, partout l'immensité sublime,
Sur mon front le vertige et sous mes pieds l'horreur :
Sous le dôme éternel, sur l'éternel abîme
La rampe du chemin soutient le voyageur.
En m'offrant leurs trésors, ces rives me sourient ;
En m'étalant leurs fruits, ces frais vallons publient
La gloire du travail, source de leur splendeur.
Cette ligne où finit le bien du laboureur,
Sur le tapis des champs Cérès l'avait tracée :
Loi douce, que les dieux sauveurs nous ont laissée
Comme un dernier bienfait, alors que sans retour
Pendant l'âge d'airain s'est envolé l'amour !
Mais dans le champ qui grimpe au flanc de la colline,
Dans ceux qu'on voit se perdre au cœur des bois ouverts,
Étincelle et serpente une trace argentine :
C'est la route qui joint de grands peuples divers.
Le radeau fend les eaux qu'aucun souffle ne ride,
Les clochettes des bœufs tintent dans le vallon
Où le pâtre aux échos enseigne sa chanson ;

Digitized by Google

Maint hameau chante et rit près du fleuve limpide,
Les uns sont en guirlande à ses bords répandus,
Ceux-ci dans les rameaux cachent leur front timide.
A la crête des monts ceux-là sont suspendus.
L'homme cultive ici le sol qui l'a vu naître,
Son toit s'élève encor parmi les blés épais.
Les longs bras de la vigne, encadrant la fenêtre,
Entourent la cabane où règne une humble paix.

O peuple heureux des champs! dans l'ombre de ta vie
La liberté n'a point projeté ses rayons;
Tu suis gaîment la loi par tes pères suivie,
Tous tes vœux sont bornés par le cours des saisons;
Dans un jour de travail ta vie entière est peinte.
Mais ce riant tableau tout à coup doit changer;
Sur ces campagnes plane un esprit étranger :
Là, mille objets divers, dans une douce étreinte
S'unissaient l'un à l'autre, et tout semblait s'aimer;
Et maintenant je vois parmi les fleurs en gerbes
L'égalité finir, et les rangs se former.
Dans un ordre pompeux, les peupliers superbes
S'alignent gravement aux côtés du chemin;
Tout est parqué, réglé, tout est mis à dessein :
Ce troupeau de valets doit m'annoncer le maître.
Oui, le voici lui-même; on peut le reconnaître
A ces tours, à l'éclat des coupoles d'airain :
Du milieu des rochers surgit la ville altière.
Le Faune dans les bois s'enfuit épouvanté;
Ici, l'homme pieux sait animer la pierre.
L'homme se trouve enfin près de l'humanité.
Il pense, il agit plus dans l'étroite carrière;
Il sent le monde entier se mouvoir dans son cœur.
On le voit apaiser ce feu qui le dévore,
Dans d'éternels combats, sans lasser sa vigueur.
La lutte le fait grand, l'union plus encore :
Un seul esprit anime à la fois mille mains,
Un seul cœur généreux dans des milliers de seins
Bat pour la liberté, pour la loi révérée

Digitized by Google

Que dictaient les aïeux dans ce sol étendus.
Les dieux, du haut Olympe en ces murs descendus,
Ont choisi pour demeure une terre sacrée.

Pierres saintes! de vous sortirent autrefois
Les guides immortels des peuplades humaines,
Les arts divins portés aux nations lointaines;
Les sages y dictaient leurs éternelles lois;
Héros, vous les quittiez à l'heure des alarmes
Et les mères, tenant vos enfants dans les bras,
Longtems, sur les remparts, suivaient des yeux vos pas,
Puis demandaient aux dieux la gloire pour vos armes,
Et pour vous, le retour! mais ô vœux superflus!
Dans vos foyers, sans vous, revenait la victoire.
La pierre en peu de mots raconte votre histoire :
« A Sparte, voyageur, dis que tu nous as vus
Morts en la défendant, comme la loi l'ordonne. »
— Dormez, ô morts chéris! nourri de votre sang
L'olivier de la paix grandit plus florissant;
Plein de germes féconds le sol vit et bouillonne.
L'industrie enfin lève un bras libre et puissant :
Le vieux Fleuve l'appelle au fond de sa demeure;
Le fer siffle dans l'arbre, et la Dryade pleure;
L'arbre croule, et les monts tonnent sous le fardeau;
Le secours du levier donne une aile à la pierre,
Le noir mineur se plonge aux gouffres de la terre,
L'enclume retentit sous les coups du marteau,
Là sous des poings nerveux le métal étincelle,
Ici le lin doré ceint le fuseau dansant;
La navette parcourt le fil en gémissant;
Sur la rade, bien loin, le nautonnier appelle,
La flotte à l'ancre attend les produits de ces bords,
Une autre est de retour, et joyeuse s'élance
D'une terre lointaine apportant les trésors;
La guirlande de fête au grand mât se balance;
La vie à flots s'écoule au marché plein de bruits,
De cent mots étrangers l'oreille est étourdie,
De la terre à nos pieds on étale les fruits,

Digitized by Google

Ceux qu'ont mûris les feux du ciel de Numidie,
Que l'Arabe a plantés, que le Nord a produits;
Amalthée a sur nous versé la corne pleine;
Aux talents fortunés que l'abondance amène
De célestes enfants sont éclos à loisir;
La liberté nourrit les arts nés du plaisir.
Le peintre donne une âme à ses toiles fidèles,
Le marbre parle et vit; sur les colonnes frêles
L'artiste fait peser un ciel resplendissant,
Et dans le Panthéon l'Olympe entier descend.
Sur le torrent fougueux le pont courbé s'élève
Léger comme la flèche ou comme l'arc-en-ciel.
Dans son obscur réduit le savant lit et rêve,
Il trace sur le sable un cercle solennel,
Interroge l'esprit et la matière, explique
Les haines et l'amour de l'acier magnétique,
Poursuit le son dans l'air, dans le ciel les rayons;
Au fond de tout hasard il voit la loi tracée,
Il voit l'axe immobile au sein des régions.
L'écrit donne une voix, un corps à la pensée;
Sur la feuille éloquente emportée, elle suit
Dans son cours éternel le grand fleuve des âges;
De l'erreur à nos yeux se fondent les nuages,
Et l'aube a dissipé les spectres de la nuit.
L'homme brise ses fers! — Ah! si d'un bras inique,
En rompant les anneaux rivés par la terreur
Il ne secouait point le frein de la pudeur!
« Liberté! » C'est le cri de la raison publique :
« Liberté! » C'est le cri du sauvage désir;
De la sainte nature il se joue à plaisir;
L'ancre sauveur se rompt : le voilà dans l'espace
Emporté par les eaux! la rive au loin s'efface;
La nef sans mâts tournoie à la cime des flots,
Un nuage a couvert l'astre des matelots :
Plus d'espoir! dans les cœurs s'éteint le Dieu lui-même.
La vérité n'est plus sur les lèvres, l'honneur
Disparaît de la vie, et le serment blasphème.
Le sycophante affreux pénètre au fond du cœur,

Digitized by Google

Dans les plus doux secrets de l'amour qui se cache;
Des bras de son ami l'ami troublé s'arrache;
L'obscure trahison d'un œil louche et cruel
Suit l'innocence en pleurs; l'atroce calomnie
Dans les plus noirs poisons trempe son dard mortel.
Dans les esprits vénaux la pensée est ternie;
L'amour rejette au loin ce qui fait sa beauté;
Revêtu de tes traits, auguste Vérité!
Le mensonge a faussé la voix de la nature,
Baume consolateur de tout cœur attristé.
Pour se faire connaître, à peine une âme pure
Trouve encor du silence et de l'obscurité.
Cet inflexible droit que la tribune prône
Vaut la paix, l'union qu'on nous vante au foyer.
Le fantôme des lois est assis sur le trône.
Pendant maint lustre encor, pendant maint siècle entier,
Ce spectre peut garder un vain semblant de vie;
Mais le jour du réveil de la terre asservie
Verra les rudes mains du Temps et du Malheur
Briser, en le touchant, l'édifice imposteur![1]
Qu'on offre tout à coup aux yeux d'une tigresse
L'image du désert : terrible, elle se dresse
Et rompt ses lourds barreaux de ses crocs écumants :
Ainsi l'humanité s'est levée éperdue;
Elle veut par le crime effacer ses tourments,
Elle croit retrouver sa dignité perdue
Dans les cités en feu, sous les débris fumants!

Ouvrez-vous, murs d'airain! laissez votre victime
Retourner, libre et fière, aux champs abandonnés!
— Où suis-je?... le sentier s'efface, et d'un abîme
Je vois avec terreur mes pas environnés!
J'ai laissé les jardins et la treille fleurie,
Plus de trace à présent d'un bras industrieux :
Mais l'éternel Chaos d'où jaillira la vie
Ainsi qu'au premier jour s'étend devant mes yeux.

[1] Schiller publia ce poème en 1794. Ces derniers vers n'ont-ils pas quelque chose de prophétique ?

Digitized by Google

L'artiste peut venir, voici le bloc de marbre.
L'eau tombe en mugissant par le roc entr'ouvert
Et creuse avec effort les racines de l'arbre.
Tout est sauvage ici, tout est morne et désert.
Dans le nuage en feu l'aigle au vol solitaire
Rattache au ciel sinistre un monde désolé.
Aucun vent n'est venu sur ce roc isolé
M'apporter les sanglots, les rires de la terre.
Est-il vrai ? suis-je seul, — dans tes bras, sur ton cœur,
O Nature ! C'était un rêve plein d'horreur :
Il rentre dans la nuit, et sur son aile immonde
Emporte loin de moi les fantômes du monde !
En quittant ce vallon j'ai quitté le malheur.
L'homme à tes purs autels reprend une âme pure,
Tu lui rends sa vigueur, sa jeunesse, sa foi :
Pour revenir cent fois à la même imposture
Sans cesse il déplaçait et le but et la loi ;
Et toi, sans t'écarter de ta règle éternelle,
Nature, je te vois toujours jeune et nouvelle :
En tes fidèles mains l'homme retrouve un jour
Ce que t'a confié son enfance légère :
Aux âges différents gardant le même amour,
Tu leur livres, à tous, un même sein de mère ;
Les générations se tenant par la main
Vont sous le même ciel par un même chemin :
Ce soleil qui nous rit, c'est le soleil d'Homère !

Édouard Wacken.

Digitized by Google

ÉTUDES SUR LES ÉCRIVAINS MODERNES [1].

I.

Mr. PONSARD [2].

LUCRÈCE, Tragédie en cinq actes et en vers.

C'était une vieille histoire; lue, traduite, commentée, elle n'avait pas même conservé la gloire d'être un des faits sacrés que célébraient les fastes romains, auxquels, fier de l'empire du monde, le peuple de la ville éternelle aimait à remonter comme au berceau de sa grandeur. Nos critiques modernes ont été sans pitié pour ces récits de Tite-Live, crus et révérés avec un saint enthousiasme par tant de générations d'esprits ardents qui cherchaient, dans un passé sublime, la consolation et l'oubli d'un monde de barbarie ou de petitesses : ils ont fait descendre de la hauteur de son antique autorité, ce vénérable chroniqueur de l'histoire romaine; il n'est plus que le romancier brillant d'un passé qui n'existait pas. Lucrèce, ainsi que les autres grandes figures de Rome primitive, n'est plus pour nous qu'un être fabuleux; toutes ces actions d'héroïsme, de dévouement sublime, sont des mythes. Ces pages des fastes antiques de Rome n'ont plus d'autre valeur que celle d'offrir de nombreux sujets d'amplifications à nos élèves de rhétorique. N'avons-nous pas

[1] Sous ce titre la Revue de Belgique donnera une suite d'*Études littéraires*. Nous pensons qu'elles ne seront pas sans utilité pour ceux qui s'en occupent, ni sans intérêt pour ceux qui voudront consacrer quelques instants à une lecture sérieuse.

[2] Dans cette époque où tant d'œuvres ne vivent qu'un jour, nous dira-t-on que cet article manque d'actualité? Nous croyons, pour notre part, qu'on oublie trop vite à présent, comme on écrit trop vite aussi; mais soit qu'on partage ou non l'admiration que l'auteur de cette analyse professe pour Mr Ponsard, il faut reconnaître que LUCRÈCE doit être arrachée à l'injuste oubli qui engloutit aujourd'hui les bons livres avec les livres médiocres, et qu'après deux ans cette tragédie n'a pas cessé d'être une nouveauté.

(Notes de la Rédaction.)

Digitized by Google

tous passé par cet enthousiasme imposé en *pensums*? Triste destinée réservée aux œuvres de génie d'un monde enseveli sous les ruines de sa grandeur, que de sortir mutilées du tombeau pour être traduites, commentées, critiquées, épurées *ad usum Delphini!* — pour être dédaigneusement oubliées de nous, dès que nous sommes échappés de l'école!

Car qui de nous aurait eu hier encore l'idée de descendre jusqu'à ces thèmes de rhétorique pour y chercher des émotions nouvelles, pour leur apporter un enthousiasme vrai et profondément senti? Qui de nous aurait pensé que l'un des plus grands poètes modernes dût se retirer, emportant son œuvre [1] poursuivie par le rire de ce même public qui se presse maintenant toujours plus avide aux abords du théâtre, où un jeune homme, arrivé inconnu de la province, fait pleurer sur la vertu et la mort de Lucrèce, arrache des cris d'enthousiasme pour la liberté de Rome à un peuple qui croit si peu à la vertu, qui est si indifférent, si oublieux pour tous ceux que la mort enlève de ses rangs, fussent-ils les plus grands par le génie ou par la naissance, — à un peuple qui rit de sa propre liberté!

Et pourtant cela est; Lucrèce, apportée de la province par Ponsard, est en ce moment l'événement de Paris [2].

N'examinons pas quelle part peuvent avoir à ce triomphe inattendu d'une œuvre classique et la fatigue causée par l'ardeur avec laquelle on salua si longtemps les victoires des romantiques, et le désir d'être ému par d'autres moyens.

Quelles que soient les circonstances extérieures qui contribuèrent à ce succès éclatant d'un jeune homme qui, par une poésie qu'on croyait morte pour toujours, s'élève du premier essor à la hauteur réputée inaccessible où sont arrivés, non sans de longs combats, les chefs de la littérature moderne; — quelque inconstant et peu réfléchi que soit souvent l'enthousiasme du public, cette œuvre doit avoir été inspirée par le génie. Examinons donc cette tragédie en elle-même et libre de toute préoccupation de système.

Le peuple romain avait tranquillement assisté à la révolte de Tarquin-le-Superbe contre son beau-père; il avait vu arracher

[1] Peu de temps avant l'apparition de *Lucrèce*, Mr Victor Hugo avait fait représenter *les Burgraves* au Théâtre Français.

[2] Cet essai critique a été écrit à la fin du mois de mai 1843.

Digitized by Google

du trône ce monarque, législateur imposant de Rome, par la main d'un ambitieux : jeté du haut de l'escalier sur le Forum, le royal vieillard conserve à peine la force de se traîner vers sa demeure. Pas une voix ne crie vengeance contre cette violation de la loi de l'État et de la famille, pas un bras ne s'élève pour défendre le vieux roi contre le jeune tyran, le père contre le fils ; — de toute cette foule personne ne se détache pour protéger la retraite du vieillard détrôné et quand les assassins achèvent en plein jour, dans une rue de Rome, cette révolution de famille, personne n'accourt pour défendre la vie de ce grand et vénérable chef de l'État. Son cadavre reste abandonné, il est broyé sous le char de sa propre fille qui revient triomphante d'avoir vu saluer roi le meurtrier de son père. Et le peuple de Rome ? — Il accepte pour souverain ce parricide ; — mais le fils de ce parricide outrage l'honneur d'une femme qui se donne la mort, et ce même peuple se soulève et brise le trône !

Quel est donc le sentiment qui fait sortir subitement les Romains de cette profonde indifférence avec laquelle ils ont assisté aux plus grands crimes contre l'État et la famille ?

Est-ce l'amour de la liberté ? Non, car ils ont prouvé combien ils sont indifférents à tout ce qui se passe dans les régions du pouvoir. Peu leur importe qui gouverne ; que les membres de la famille royale se disputent et s'égorgent autour du trône, que les patriciens, courbés sous le joug royal, s'indignent et rêvent la vengeance, — le peuple n'en a nul souci. Tout cela se passe encore trop au-dessus de lui pour exciter ses grandes passions. Il se bat, construit sa ville et, satisfait de la part qui lui est faite, vit heureux sans s'inquiéter de ses maîtres.

Est-ce la sainte indignation qu'excite un grand crime ? est-ce le désir seul de venger la morale outragée ? Le peuple se lève-t-il comme un juge souverain qui, sans affection personnelle pour la victime, ne poursuit que le coupable ?

Non, car ce même peuple ne s'était pas laissé émouvoir par le plus grand des crimes, — il avait souffert, pardonné, accepté le parricide !

Une femme, objet de l'admiration et de l'amour de ses concitoyens, périt victime, non pas du despotisme, mais des passions d'un jeune homme : — cet outrage de la vie domestique, ce malheur

Digitized by Google

d'une famille deviennent un malheur public pour la petite ville où le nom et la vertu de Lucrèce sont connus de tous.

Les habitants de Collatium se soulèvent pour venger celle qu'ils admiraient, qu'ils aimaient. Ils ne sont entraînés que par un ressentiment tout personnel, mais un homme d'un caractère profond, d'un esprit préparé depuis longtemps à un événement pareil, conduit à la destruction de la royauté ses concitoyens soulevés contre le ravisseur.

Le peuple de Rome s'enflamme à la colère de ses compatriotes de Collatium et, pour punir un outrage essuyé par une famille, il se laisse entraîner par ses patriciens à briser un pouvoir qui ne pesait pas sur lui : il abat la royauté, comme on renverse une tour pour ensevelir sous ses ruines ceux qu'on ne pourrait atteindre d'une autre manière.

Quatre éléments forment donc cette tragédie qui de la vie privée s'étend à l'État tout entier :

— La vertu sublime de la femme, vivant retirée au foyer domestique, mais connue, admirée, aimée de tous; Lucrèce, l'idéal de l'épouse.

— L'opprimé, dont la pensée profonde et puissante, supporte, avec une abnégation complète de toute dignité humaine, les affronts les plus sanglants que puisse essuyer le citoyen, le fils, l'époux : Brutus calculant le moment où il pourra se venger non pas sur l'homme mais sur le despote : là est l'amour de la liberté, la grande passion politique, qui doit faire sortir des douleurs de Collatin et de ses compatriotes la terrible colère du peuple contre la tyrannie.

— Un amour effréné, allumé tout à coup dans un cœur blasé par la longue jouissance de toutes les voluptés, et ne connaissant d'autre fin à ses désirs que la possession : Sextus aveugle et arrogant brise à la fois l'existence heureuse de la vertu et fait éclater cette vengeance qui se cache depuis longtemps à ses côtés sous le masque de la folie.

— Enfin, la force irrésistible du peuple toujours prêt aux grands actes de justice, lorsque les victimes sont ceux qu'il aime, qu'il admire, du peuple dont la puissance seule peut punir le criminel et réaliser les conceptions de Brutus. Sans lui tous ces événements ne sortaient pas de la famille, sans lui pas d'action générale.

Le poète a-t-il compris les éléments de ce terrible drame, les

Digitized by Google

a-t-il employés, comme il le devait, pour reproduire cette grande action dans tout son ensemble? Voilà les deux questions principales que nous devons nous faire en présence de son œuvre : toutes les autres s'y rattacheront.

Entrons dans le gynécée de Lucrèce, de la riche patricienne. Elle est là, partageant les travaux de ses esclaves; à la vue seule de cet appartement orné avec une simplicité sévère, on sent que celle qui y travaille est libre, qu'elle ne travaille pas en esclave ni de la vie, ni du mari, mais en femme qui remplit sa mission.

Nous insistons sur cette observation parce que des critiques méticuleux pourraient trouver contraire aux hautes convenances de la tragédie, l'introduction du travail domestique sur la scène.

La fausse élégance en poésie est arrivée à cet excès, qu'on a souvent besoin de réflexions sérieuses pour trouver naturel ce qui est et doit être; pour trouver digne, ce qui constitue la vérité d'un caractère où la force réelle d'une situation. L'auteur a choisi pour sa tragédie la forme classique, mais en homme de génie qui a le courage de l'étendre afin qu'elle reçoive toute sa pensée, et non pas en imitateur timide qui mutile sa conception pour la faire entrer, étroite et guindée, dans le moule rigoureux d'un système : nous le louons de nous avoir montré cette patricienne, le fuseau à la main, entourée de ses esclaves et travaillant comme elles. D'autres nous auraient fait, en vers pompeux, la description classique du gynécée, mais ils auraient eu bien soin de le laisser invisible.

Au premier coup d'œil nous nous trouvons dans le monde romain.

Les paroles de Lucrèce doivent être simples comme sa vie. La pompe des mots n'est souvent que le manteau vaniteux sous lequel veut se cacher la pauvreté de la pensée. Devrait-on s'attendre à être obligé de défendre l'auteur d'avoir conservé dans son style la simplicité antique? Et cependant nous y sommes forcé, car ses huit premiers vers trouveront déjà des critiques effarouchés de cette absence de toute recherche.

Ainsi, parce que Lucrèce, s'adressant à son esclave, se sert d'expressions qui disent sans périphrase poétique ce qu'elle veut ordonner, elle manque à la convenance de la tragédie? mais la tragédie exige-t-elle donc une discordance choquante de la parole avec la pensée?

Digitized by Google

Ce n'est pas poétique, — dira-t-on. La poésie n'est-elle donc rien autre chose que l'assemblage plus ou moins heureux de mots brillants, — n'est-elle rien autre chose que le retour cadencé de certains sons?

Non; la poésie est l'expression la plus vraie de tout ce qu'offrent de beau, pour l'art, la nature et la vie; elle est le parfum suave qui s'élève invisible du calice de la fleur; bien à plaindre est celui qui pour en jouir, analyse chaque feuille et lui demande son atome d'odeur!

Ce que nous voulons, c'est prouver que les premiers vers de Mr Ponsard ne détruisent pas l'effet de l'ensemble, qu'ils ne font pas tache. Ils sont simples, comme est simple la parole d'Auguste :

Prends un siége, Cinna.

Nous le savons, tout ce que nous pourrions dire encore ne réconciliera pas certains esprits avec cette première scène. Le poète l'a sans doute prévu, et il s'est empressé de faire exprimer, par la nourrice, cette désapprobation du travail domestique, désapprobation que pourrait partager le spectateur.

C'est là un de ces traits heureux du génie : nous éprouvons les mêmes sentiments que la nourrice, et dès ce moment nous n'assistons plus à la représentation d'une vie qui nous est étrangère : nous y entrons, et chaque parole qui se dit est ou l'expression de notre propre pensée, ou une objection à laquelle nous sommes pressés de répondre avec la nourrice. Avoir su transporter, dès le commencement, le spectateur dans la vie du passé, est un des effets les plus admirables de cette œuvre.

Quand la nourrice, après avoir rappelé les titres qui lui permettent de donner un conseil à sa maîtresse, lui dit qu'il suffit que les esclaves travaillent sous sa surveillance; quand elle lui adresse ces questions :

Pourquoi vous imposer tant de pénibles veilles ?
Cherchez à vous distraire, imitez vos pareilles ;
Et que, de temps en temps, des danses, des concerts
Ramènent la gaîté dans vos foyers déserts.

elle devient notre interprète. Nous disons aussi : pourquoi cette patricienne s'occupe-t-elle à filer la laine, tandis que ses pareilles embellissent la vie par des jouissances plus élevées? n'est-ce pas la preuve d'une âme ordinaire qui, fermée aux pensées et aux

Digitized by Google

sentiments plus délicats, ne trouve pour remplir le vide de son existence que le travail matériel ?

Ce soupçon est terrible; s'il ne pouvait être effacé, le caractère de Lucrèce, quelque vertueux qu'il pût être, ne serait plus grand, ne serait plus poétique.

Ennoblir les occupations de l'épouse, prouver qu'une âme élevée peut reposer calme, mais grande, dans la femme qui voue sa vie à l'exercice des devoirs domestiques, c'était la première tâche du poète. L'oubli ou l'exécution imparfaite de cette partie de la tragédie eût détruit toutes les beautés que les événements amèneront dans la suite. C'est la base de son œuvre. Il faut que Lucrèce nous apparaisse en femme de ménage, s'il est permis de nous exprimer ainsi, et cela, sans rien perdre du prestige dont nous entourons ceux qui vivent exclusivement dans les régions de l'intelligence.

L'auteur a-t-il réussi? Oui, car il nous a émus, il nous a forcés à nous incliner, avec une sainte admiration, devant cette Romaine, nous qui ne connaissions plus la femme que comme un être créé par les hallucinations de nos romanciers.

Laissons là l'esprit d'examen. Qui voudrait analyser froidement tous les traits dont se compose une figure aimée ?

Nous ne pouvons que répéter ces vers :

Quand mon mari combat en bon soldat de Rome,
Je dois agir en femme ainsi qu'il fait en homme.
Nourrice, nous avons tous les deux notre emploi :
Lui, les armes en main, doit défendre son roi ;
Il doit montrer l'exemple aux soldats qu'il commande ;
Mon devoir est égal, si ma tâche est moins grande :
Moi, je commande ici comme il commande au camp,
Et ma vertu doit être au niveau de mon rang.
La vertu qui convient aux mères de famille,
C'est d'être la première à manier l'aiguille.
La plus industrieuse à filer la toison,
A préparer l'habit propre à chaque saison,
Afin qu'en revenant au foyer domestique,
Le guerrier puisse mettre une blanche tunique ;
Et rendre grâce aux Dieux de trouver sur le seuil
Une femme soigneuse et qui lui fasse accueil.

Après ces paroles qui hésiterait encore à s'incliner devant Lucrèce? qui regretterait de ne pas trouver le gynécée animé par la danse, par la musique? Ces femmes brillant par le luxe et présidant, en l'absence de leurs maris, aux fêtes et aux banquets, peuvent-elles

Digitized by Google

approcher de cette noble et sainte épouse? Tournerons-nous encore nos regards vers ces femmes, dont le contraste ressort si vigoureusement dans les vers suivants :

> L'une ornait ses cheveux pendant que les esclaves
> Lui font fumer l'encens et les parfums suaves,
> Et cherchait dans l'acier un maintien gracieux,
> Qui d'un époux absent n'attendait pas les yeux.

Non, la femme qui nous parle comme Lucrèce, n'est pas une vile esclave du travail, elle est la reine du foyer domestique, la digne compagne du guerrier. Qui de nous n'entend pas en soi une voix puissante lui dire :

Voilà la femme telle que la nature a voulu la donner à l'homme!

Et cette impression est produite par quelques vers empreints d'une simplicité antique, d'une beauté sévère, et nous ajouterions d'une vérité parfaite, s'ils ne renfermaient une pensée évidemment étrangère à une Romaine; Lucrèce dit en parlant de Collatin :

> Lui, les armes en main, doit défendre son roi.

C'est là un sentiment de Chevalerie. Le Romain, même sous les rois, ne connaissait pas ce culte de la monarchie, il combattait pour la patrie, pour ses foyers.

Le caractère de Lucrèce est complété par l'auteur dans le passage suivant que déparent malheureusement des incorrections graves :

> La maison d'une épouse est un temple sacré
> Où même le soupçon ne *soit* jamais entré,
> Et son époux absent est une loi plus forte,
> Pour que toute rumeur se taise *vers* sa porte.

En vain la nourrice lui objecte-t-elle que la conscience de sa vertu doit lui suffire, en vain veut-elle exciter en elle le goût des plaisirs :

> Pendant qu'on tient des Dieux la jeunesse, on est sage
> De fêter cette hôtesse au rapide passage.

Rien ne peut ébranler la forte volonté de cette femme, rien ne peut la rendre infidèle à ses devoirs. Pour elle la chasteté n'est pas seulement un sentiment personnel qu'elle doit garder religieusement dans le secret de son cœur, c'est un culte qu'elle doit exercer publiquement : sa vie entière doit témoigner de sa vertu. Toute femme moins forte, moins grande qu'elle, aurait cru avoir fait assez en restant pure; — elle n'aurait pas hésité à suivre les conseils de la nourrice, surtout lorsque celle-ci, pour triompher

Digitized by Google

d'une résistance aussi opiniâtre, s'adresse à un sentiment qu'elle sait inné au cœur de la femme et qui doit être tout-puissant dans celui de Lucrèce, puisqu'il fait sa grandeur. L'amour qu'elle porte à son mari devrait l'engager à cesser son travail :

> Le sommeil entretient la beauté du visage,
> L'insomnie, au contraire, y marque son passage.
> Gardez que votre époux, de son premier regard,
> Ne vous trouve moins belle au retour qu'au départ.

Elle cédera, elle doit céder, dira toute femme qui entendra ces paroles.

Oui! mais Lucrèce n'aime pas son époux en amante, ses sentiments ne sont pas ceux d'une femme ne connaissant d'autre destinée que celle de plaire, d'autre pouvoir que celui de sa beauté. Elle aime de l'amour d'une Romaine qui veut conserver pures les mœurs qu'elle tient de son aïeule; sur elle la frivolité du temps n'a pas d'influence; elle veut qu'on lise sur son tombeau :

> Elle vécut chez elle et fila de la laine.

Et quant aux insinuations perfides de la nourrice,

> Le travail, il est vrai, peut ternir ma beauté,

répond-elle,

> Mais rien ne ternira mon honneur respecté;
> Et, si je dois choisir, injure pour injure,
> La ride au front sied mieux, qu'au nom la flétrissure.

Lorsque, par les moyens les plus simples, le poète nous a conduits jusqu'à cette admirable conclusion, ne devons-nous pas dire avec un saint respect : cet appartement occupé par des femmes livrées au travail, est le temple domestique et Lucrèce en est la divinité,— et ne serons-nous pas heureux de nous écrier avec Sextus :

> Gloire à Lucrèce!

de répéter la parole si élevée de Brutus :

> O noble et digne femme!

N'est-ce pas une marche admirable de l'action que celle qui nous fait rencontrer à chaque pas, dans cette œuvre, l'écho de nos pensées, de nos sentiments?

Que l'entrée de tout nouveau personnage soit motivée, voilà la grande règle de l'art. Faire passer inaperçues les exigences matérielles de la scène, amener le spectateur à oublier et le théâtre et le poète, l'amener à participer à l'action elle-même, voilà l'œuvre du génie.

Digitized by Google

Qui n'a partagé les pensées de la nourrice ? qui n'aurait désiré voir le foyer de la riche patricienne égayé par la danse et la musique? Et pourtant si elle avait été moins grande, moins forte, si elle avait cédé, — si satisfaite d'un long travail elle avait consacré cette seule soirée au plaisir, — quelle n'aurait pas été sa honte!

Cette simultanéité de la tentation, de la victoire, du triomphe, sont l'œuvre d'une pensée profonde. La vie est dominée par cette puissance terrible de l'inconnu, de l'imprévu : les anciens l'appelaient *fatum*.

Quel sera l'impression de ceux qui, plus heureux que nous, ne connaîtront Lucrèce que par le poète, en apprenant maintenant qu'une course rapide amenait Collatin et Sextus pendant que Lucrèce avait à lutter contre la tentation! Quelle admirable surprise sera pour eux le contraste de cette noble épouse avec les autres femmes dont le fils de Tarquin raille si impitoyablement la vertu commode et facile!

Avec quelle dignité calme Lucrèce reçoit ces hommes venus pour une épreuve si étrange et qui doit blesser ses sentiments élevés!

Sa réponse montre en même temps son mécontentement et sa résolution de ne voir en cette brusque arrivée que le retour de son mari. C'est la femme qui place entre elle et la licence des camps, la dignité de l'épouse.

Le silence que le poète fait garder à Lucrèce pendant cette entrevue si peu en harmonie avec ses sentiments, prouve que l'auteur a bien compris ce noble caractère. Quand Sextus termine son récit par cette conclusion :

Et votre honneur s'accroît du déshonneur des autres.

Lucrèce se refuse avec calme à ce triomphe étrange et élève la voix pour protéger celles qu'on accuse en sa présence.

Et maintenant le caractère de l'épouse nous est dépeint jusque dans ses plus légères nuances. Il n'est point difficile de comprendre les moindres détails qui composent cet admirable portrait, mais il n'appartient qu'au génie de réunir, sans effort, tous ces traits qui nous forcent à nous écrier : c'est elle! —

Dieux, la belle maîtresse !

se dit Sextus en voyant la chaste épouse. Ce mot qui profane déjà en désir la sainteté du foyer domestique, est toute une révélation du nouveau caractère qui doit entrer dans l'action.

Digitized by Google

C'est la passion licencieuse incapable de recevoir d'autre impression que celle des sens blasés auxquels s'offre une nouvelle jouissance Quand Brutus s'écriant :

O noble et digne femme !

proteste pour nous contre l'exclamation impie du voluptueux, et dit à l'imprudent mari qui expose Lucrèce aux regards de ce débauché,

On a tort, Collatin,
D'allécher les voleurs par l'appât du butin.

Sextus ajoute :

L'imbécile a dit vrai.

Il est donc imbécile cet homme qui comprend si bien le beau caractère de Lucrèce ; — il est donc imbécile cet homme qui prévoit à l'instant le danger que ne soupçonne pas l'imprudent époux? Voilà ce que doit se dire avec une douloureuse surprise celui qui a le bonheur de ne connaître Lucrèce que par Ponsard.

Pour nous qui avons appris cette grande histoire dans des exercices sur le *que retranché* et *l'ablatif absolu*, quand nous ne pouvions la comprendre, — il nous reste l'admiration de l'art avec lequel l'auteur nous montre, dans les premières paroles de Brutus, l'esprit profond, caché sous une stupidité feinte. Mais oublions bien vite tout ce que nous savons pour écouter l'auteur!

Le récit que fait Sextus des orgies du camp, dévoile bien ce cœur où aucune noble passion n'existe plus, pas même celle de la gloire militaire : c'est le soldat avide de la vie licencieuse, ce n'est plus le citoyen qui combat avec un courage calme et un dévouement patient pour les intérêts de la patrie; mais Brutus stigmatisant cette vie grossière par ces mots pleins de sarcasme :

Le courage, à ce compte, a déplacé son centre,
Et le cœur aujourd'hui se loge dans le ventre.

nous révèle l'esprit d'une autre ère.

Nous nous demandons quel est le terrible secret que cache cet homme dont la folie est si étrange, si inconcevable.

Quand Sextus lui dit, avec cette insolence cruelle et brutale que la fortune donne aux riches et aux puissants, et qui leur tient souvent lieu de tout, de noblesse de cœur, comme de profondeur d'esprit :

Paix ! Brute. La matière est au-dessus d'un sot !

Nous éprouvons tout à la fois de l'indignation et un étonnement

Digitized by Google

inquiet de ce que Sextus ne craint pas de faire sentir si durement son mépris à cet homme inexplicable qui nous inspire déjà une vague terreur. Mais Sextus possède bien toute la présomption, l'aveugle insouciance d'un homme ivre de jouissance, ivre de pouvoir.

L'apologue par lequel cet imbécile tant méprisé se relève et dont le sens menaçant nous confirme davantage dans nos pressentiments, n'éclaire pas ce jeune homme, ne lui montre pas le danger à côté duquel il marche.

Ce fou m'a détourné !

Voilà toute sa réflexion, et il continue son insolent récit ; il jette, amant dédaigneux, la honte de la femme au visage du mari : il est heureux de pouvoir ternir deux fois l'honneur domestique de cet homme qui n'est encore pour lui qu'un idiot, qu'un jouet; mais nous, nous demandons avec anxiété quel est cet être qui, à travers sa folie, nous paraît si grand, si terrible ? Déjà nous avons oublié le triomphe de Lucrèce et toute cette brillante insolence de Sextus, pour ne penser qu'à ce Brutus appelé de tous idiot, que nous ne connaissons pas encore, mais que nous croyons deviner. Nous avons besoin d'apprendre le mot de cette sombre énigme, et nous attendons avec impatience le résultat de l'entrevue que demande Lucrèce.

Écoutez, Junius !

Rien de plus simple que ces paroles, et cependant quel éclair de génie ! Junius est le nom qui devait, en ce moment surtout, tomber terrible sur l'âme de Brutus, car ce nom lui rappelle ce qu'il est, et ce qu'il paraît être. Aussi le masque de la folie fond-il, pour ainsi dire, au feu de sa colère, et la figure du Romain, grande et sombre, nous apparaît soudain. Tous les outrages que son rôle l'a forcé de supporter, tout le ressentiment qu'il a dû réprimer, s'échappent en ironie brûlante. Comme cette âme, si longtemps contenue, s'élève à chaque parole, comme elle se montre puissante dans ce passage de l'ironie à l'indignation, à la colère la plus violente! Quelle admirable progression dans ces épanchements du cœur !

Et quand il s'écrie :

> Si j'étais Junius !.... Junius, pour tout dire,
> Eût fait trembler de peur ceux que Brute fait rire.

nous voyons déjà se lever l'homme qui doit un jour accomplir une terrible vengeance.

Digitized by Google

Écoutons cette sublime exclamation de la douleur et du ressentiment, pour l'admirer sans reserve. Lucrèce elle-même, muette d'effroi devant cette colère qui venge Brutus de tant de honte amassée sur son front, attend qu'elle soit apaisée pour lui dire qu'une âme digne de la sienne l'a compris, et Brutus ému, consolé, calmé par cette noble amitié, nous apparaît dans tout son éclat. Ce n'est plus Brutus, l'idiot ; c'est Junius, c'est le grand homme, le grand citoyen !

Et après cette explosion de tous les sentiments les plus violents, nous nous trouvons attendris, quand Brutus laisse échapper un regret mélancolique en pensant au bonheur, à la joie paisible du foyer domestique. Jusqu'à ce moment nous l'avons admiré, mais non pas sans crainte, et nous disions avec Lucrèce :

> O sombre profondeur de ce ressentiment,
> Je n'y plonge pas l'œil sans un tressaillement.

maintenant nous pouvons l'aimer, et quand un jour il soulèvera le peuple contre la tyrannie, nous le connaîtrons, nous saurons que ce n'est pas un ambitieux qui aspire à la domination, mais un Romain austère, qui venge, sur les rois et leur famille, les outrages de la vie publique et de la vie privée. Nous nous souviendrons encore de ces paroles échappées de son cœur :

> . . . . . Si mon âme
> Eût pu se retirer dans celle d'une femme,
> Et rencontrer, au sein des Dieux intérieurs,
> La paix et l'amitié qui me fuyaient ailleurs ;
> Alors, ce bouclier du bonheur domestique
> M'eût fait invulnérable à l'insulte publique,
> Et j'aurais entendu, tranquille en mon orgueil,
> Le bruit de l'infamie expirer à mon seuil.

Sextus l'a privé du seul bonheur qui eût pu faire oublier à Brutus qu'il devait être Junius, le libre patricien, le vengeur de la famille et de la patrie. C'est la fatalité ! C'est ainsi que tout se tient dans la vie de l'homme.

N'oublions pas Lucrèce cependant, car elle aussi a grandi dans cet entretien : elle, la femme paisible, retirée au fond du gynécée, elle seule a deviné la grande âme qui, pour Rome entière, était cachée sous la folie de Brutus. Nous l'avons admirée jusqu'ici comme l'idéal de l'épouse, elle nous apparaît maintenant comme une femme d'un esprit supérieur.

Digitized by Google

Qu'elle est noble cette amitié que donne Lucrèce à ce pauvre idiot, méprisé de tous, car elle naît d'une sainte pitié !

Vous étiez malheureux.... mon amitié
En face du malheur, s'accrut de la pitié.
Chaque nouvel affront, porteur d'une souffrance,
Était un aliment à ma persévérance.

Lucrèce, l'idéal de l'épouse, est aussi la plus noble amie : elle mérite que Brutus lui dise :

Mais le sort . . . . . .
S'il m'enlève une épouse, il m'accorde une sœur !

Cette union d'amitié entre la victime et son vengeur, l'union de ces deux âmes par le partage du secret de Brutus est une inspiration heureuse.

Mais ce ne sont pas seulement les caractères qui se sont développés dans cet entretien, l'action aussi a grandi. L'éclair qui jaillissait terrible de l'âme profonde et sombre de Brutus, a jeté sa lumière sur l'avenir : nous sentons que nous marchons vers de graves événements, car nous savons maintenant que dans Brutus se cache Junius, méditant la vengeance de l'homme et du citoyen. Aussi, quand Sextus revient pour chercher en lui le fou qui doit le faire rire, quand à cette parole pour nous si menaçante :

Puisque je vous réveille et qu'ainsi vous dormez,
Je suis le coq, et vous la taupe aux yeux fermés,

il répond :

Non la taupe, c'est toi, Brute, sans aucun doute,
Car si ton œil y voit, ton esprit n'y voit goutte,
Pauvre idiot !....

nous avons pitié de cet insensé, car nous pressentons sa destinée.

Mais Brutus n'a été jusqu'ici que l'homme fort de sa résolution, il doit s'élever encore, et c'est Sextus qui, dans son aveugle insolence, rappelle la réponse de l'oracle :

Nous voulûmes savoir qui régnerait d'abord :
« Ce sera de vous quatre, a dit la voix du sort,
« Celui qui le premier embrassera sa mère. »
Brute s'ébahit tant qu'il se jeta par terre,
Le maladroit !
Il est clair qu'Apollon
N'a pas été content de l'offre du bâton,
Et pour montrer combien sa rancune était grande,
Il t'a fait choir, réglant la peine sur l'offrande.

Digitized by Google

Mais Brutus nous explique la pensée de la pythonisse :

> — Non. Le Dieu fut content. Tu ne sais pas encor
> Que dans le bâton vil était un bâton d'or !

— Le Dieu fut content ! C'est Brutus qui le comprit et embrassa la terre, la mère commune des hommes. Brutus régnera.

Il n'est donc plus seulement un grand citoyen méditant la vengeance, c'est l'homme du destin !

Nous laisser sous le poids de cette révélation, interrompre ici l'action, c'est nous placer devant un avenir inconnu avec le pressentiment d'une grande catastrophe. L'auteur a donc fait preuve d'habileté en terminant cet acte par la réponse de l'oracle qui déroule à nos yeux un nouvel horizon.

FRÉDÉRIC SCHÜTZ.

(*La fin au prochain numéro.*)

Digitized by Google

LE PÉNITENT.

PROLOGUE.

LE PHILTRE.

(1386.)

Le couvre-feu était sonné depuis longtemps. Dans une des rues les plus sombres de Liége, trois jeunes filles, enveloppées de leurs mantes brunes, regagnaient à grands pas leur demeure. Elles revenaient d'une de ces soirées où nos braves aïeux charmaient les heures par le jeu de la *paille en queue* ou de la *main chaude*. Bon temps, ma foi, où l'on s'amusait naïvement, sans songer à faire de mauvaise musique ou d'interminables parties de Whist. La plus jeune des trois et la plus jolie était aussi la plus enjouée. Tout lui était prétexte à s'égayer; elle riait même du danger qu'il y avait pour de faibles colombes à se trouver, au milieu de la nuit, si loin du toit accoutumé.

— Savez-vous bien, mes chères amies, disait-elle, que nous sommes hardies de courir à cette heure les rues de la cité. Nous pourrions bien tomber dans quelque guet-à-pens dressé par les nobles aux bourgeois qu'ils n'aiment guère.... Heureusement, nous avons pour veiller sur nos têtes folles le plus sage et le plus brave des ouvriers de mon frère.... Faites toujours bonne garde, mon bon Marcel, continua-t-elle en tournant son doux visage vers le vieillard qui les accompagnait. — Soyez donc sans crainte, mademoiselle Alice, répondit celui-ci, charmé de ne point être oublié, et il fit résonner sur le pavé son gros bâton ferré, pour rassurer les jeunes filles et peut-être aussi pour se donner du cœur.

Les compagnes d'Alice goûtaient médiocrement ses plaisanteries, et la laissaient parler sans lui répondre. Elles paraissaient vivement

Digitized by Google

contrariées. En effet, la soirée ne leur avait apporté qu'ennuis et mécomptes. Les jeux s'étaient prolongés au delà de toute prévision, et les deux sœurs, qu'on nommait les deux Marie, n'avaient pu se trouver au rendez-vous assigné à deux jeunes seigneurs de la cour de l'Évêque. L'heure étant avancée et les rues dangereuses, on les avait forcées d'accompagner Alice, la sœur de l'orfévre Hébert, et de mettre leur vertu sous l'égide du vieux Marcel. Les deux jeunes filles en gardaient rancune à leur voisine, et, depuis le moment où l'on s'était mis en route, elles n'avaient pas desserré leurs jolies lèvres.

Nos quatre personnages venaient de s'engager dans une rue plus déserte encore que celles qu'ils avaient parcourues, quand un bruit de pas troubla tout à coup le silence de la nuit. Les jeunes filles s'arrêtèrent inquiètes ; mais elles continuèrent bientôt leur chemin, en entendant rire et deviser joyeusement ceux qui s'avançaient vers elles. Ils n'avaient point l'allure des gens mal intentionnés ; à leurs somptueux habits, on aurait pu voir qu'ils étaient de haut lignage.

— Ainsi donc, disait l'un d'eux en s'adressant à ses compagnons, vos bourgeoises vous ont fait défaut, et votre nuit, rêvée délicieuse, va se passer sans plaisirs.

— Oh ! ne me parlez plus de ces femelles, répondit l'un des interpellés, et sans respect pour le sommeil des bourgeois, il se mit à chanter à tue-tête le refrain en vogue :

Or si ne veux, vidame,
Être leurré souvent,
Ne compte sur le vent,
Ne compte sur ta femme.

— Oh ! Jeanne-Marie, Jeanne-Marie ! répéta l'autre ; je t'avais promis un collier de perles, tu n'auras que de la verroterie : tel amour, tel présent.

— Faites silence, messire, dit celui qui avait parlé le premier. On vient à nous et j'entends des voix de femmes.

— Si c'étaient de nobles damoiselles, observa le second, elles se feraient précéder par un valet portant torche ou fallot....

— Par Dieu, dit le troisième, je les distingue fort bien ; ce sont de jeunes bourgeoises flanquées d'un vieux manant.

En ce moment Alice et ses compagnes passaient vis-à-vis d'une de ces niches où la piété des fidèles entretenait des cierges allumés durant la nuit.

Digitized by Google

— Le ciel ou l'enfer nous les envoie, dit Anselme de Virey; voilà qui va nous dédommager d'avoir fait le pied de grue, *sub Dio*.

— Trois contre trois, la partie est égale.

— Qu'en dit le sire de Villehanche?

— Enlevons! répondit le jeune homme.

— Enlevons! répétèrent les deux autres, en manière d'écho.

— Mais le manant?

— Le manant revient de droit à mon noir, répliqua Anselme, et, sifflant avec force, il fit accourir près de lui un nègre attaché à son service.

— Or ça, maître Noiraut, lui dit-il, nous t'octroyons le vilain qui s'avance là-bas et nous emparons de ses compagnes.

— Qu'en faut-il faire, messire? demanda le valet.

— L'empêcher de nous suivre, répondit le maître.

Le noir fit entendre un grognement sourd en signe d'approbation et passa la main sur le poignard caché dans sa ceinture.

— Pas de violence, ajouta Anselme. Tes poignets suffisent pour contenir ce ribaud.

Maître Noiraut était un nègre de taille athlétique et d'épaisse intelligence : homme à instincts de bête fauve, qui bien que baptisé détestait les chrétiens et ne perdait jamais l'occasion de leur tirer du sang. Il se promit d'en faire à sa tête.

Les jeunes nobles n'étaient plus qu'à deux pas des bourgeoises : — Cupido nous soit en aide! s'écrièrent-ils, et ils s'abattirent sur leur proie. Anselme s'empara d'Alice, étouffa ses cris sous les plis de son manteau et l'enleva dans ses bras, comme on fait d'un enfant.

— Alerte! mes compagnons, dit-il, et suivez moi : maître Olivier à son terrier près d'ici et sa porte m'est toujours ouverte; dépêchons, tandis que maître Noiraut mettra à la raison ce manant qui fait du bruit comme quatre.

En effet, Marcel tentait des efforts incroyables pour se débarrasser de l'étreinte du nègre. Sa voix ne cessait d'appeler à l'aide et les voisins et le guet. Mais au milieu de la nuit, dans ces temps de troubles, les bourgeois de Liége ne mettaient pas volontiers la tête à la fenêtre, et le guet était loin, s'il n'était ivre. Le danger que courait sa jeune maîtresse et son désespoir doublaient les forces du vieillard; il serait parvenu à rejoindre les ravisseurs si le nègre,

Digitized by Google

fatigué de la lutte, n'eût tiré son poignard et frappé à mort le dévoué serviteur. Marcel poussa un dernier cri et tomba sur le pavé. Le nègre essuya sa dague au vêtement de l'ouvrier et regagna en sifflotant l'hôtel de Virey.

Cependant Anselme était arrivé à la porte de maître Olivier : trois coups qu'il y frappa, amenèrent bientôt un petit homme sec, à la mine pointue, muni d'une lanterne sourde.

— Oh! oh! la chasse de nuit a été bonne, dit-il en dirigeant sur le jeune seigneur la lueur de sa lampe.

— Silence, vieux renard! répondit le noble, et prépare-nous au plus tôt la tourelle du jardin : il nous faut de la place, des vivres et du vin pour six.

Anselme se tourna alors vers les compagnons qui avaient dû le suivre. Ceux-ci arrivaient, sans se presser, causant joyeusement avec les deux jeunes filles qu'ils tenaient par la taille. Jeanne et Thérèse Marie, reconnaissant dans leurs ravisseurs les deux jeunes nobles qui les avaient vainement attendues au rendez-vous, s'étaient bien gardées d'élever la voix, et la violence n'avait été nullement nécessaire pour les amener chez maître Olivier.

Les six convives furent bientôt réunis autour d'une table somptueuse, dressée dans le pavillon du jardin. Alice toujours en proie à la même terreur, écoutait à peine les paroles rassurantes que lui adressaient ses deux compagnes.

— Enfant, calme-toi donc! disaient-elles; ne vois-tu pas que tout ceci n'est qu'une agréable surprise, ménagée par de nobles seigneurs à d'indignes bourgeoises? Mange et bois, si tu veux t'en retourner au plus vite.

— Et Marcel?

— Marcel nous attend à l'office.

— Et mon frère?

— Ton frère est prévenu depuis le matin.

Alice poussait de gros soupirs, sans oser croire les deux Marie dont le regard et les joues s'enflammaient de plus en plus. C'était tantôt le vin clairet, tantôt l'hypocras dont elles buvaient rasades pour engager la sœur d'Hébert à les imiter. Mais Alice refusait obstinément de rien approcher de ses lèvres. Les yeux fixés sur la porte, elle semblait attendre que son ange gardien vînt la sauver du danger qu'elle courait.

Digitized by Google

En vain Anselme, placé à son côté, joignait-il ses instances à celles des deux sœurs. Ses arguments n'étaient pas mieux accueillis. S'il essayait de prendre les mains de la jeune fille, elle les retirait bien vite et son indignation éclatait sur son front, dans ses yeux.

Cette longue obstination commençait à embarrasser et à mécontenter les convives, quand maître Olivier qui se tenait dans un coin de l'appartement, attentif au moindre signe de la pratique, s'approcha d'Alice, et donnant à sa figure une expression de tendre intérêt :

— Mademoiselle Hébert s'amuse médiocrement, lui dit-il ; et sans doute elle aimerait mieux se trouver dans sa chambrette que dans ce salon ?

— Vous l'avez dit, maître Olivier, répondit Alice qui connaissait le tavernier comme l'ami de son frère.

— Eh bien, je vais appeler Marcel, continua le drôle, et donner le signal du départ.... Mais pour ne pas faire injure à ces nobles seigneurs, trempez au moins vos lèvres dans ce hanap que je viens de remplir à votre intention. C'est d'un vin que maître Hébert et moi nous aimons par-dessus toutes choses..... il vous rendra le courage.

La jeune fille, souriant à l'idée de regagner enfin sa demeure, accepta la coupe présentée par une main bien connue, et but quelques gorgées. Maître Olivier, content du succès de sa ruse, aligna d'une manière empressée bon nombre de bouteilles sur le parquet, et disparut en jetant un regard d'intelligence à Anselme.

Après son départ, les deux Marie approchèrent leurs hanaps de celui d'Alice et la forcèrent à boire encore. Une chose étonnante se passait. Depuis qu'elle avait goûté la liqueur offerte par Olivier, une partie de son assurance et de sa gaîté lui était revenue comme par enchantement. Elle ripostait aux saillies, répondait aux santés portées, et son verre se trouva vide avant que Marcel parût. La jeune fille dont la tête se troublait, voulut se lever ; mais une langueur invincible s'était emparée d'elle. Ses paupières alourdies étaient à demi fermées ; elle voyait, comme à travers un voile, ses compagnes, oubliant toute retenue, échanger des regards de feu avec les jeunes seigneurs et pencher leur tête sur l'épaule de leurs amants.... Ce spectacle portait dans les sens de la jeune fille une ardeur, un trouble inconnus, et quand Anselme, qui observait attentivement son

Digitized by Google

émotion, lui prit les mains et l'attira vers lui, Alice n'eut plus la force de le repousser....

La nuit se passait et l'orfévre Hébert attendait impatiemment sa sœur. Déjà d'un âge mûr, Paul tenait lieu à Alice des parents qu'elle avait perdus : l'attachement qu'il lui portait avait quelque chose de paternel et de sévère. Bourgeois de principes austères, Hébert n'eût point pardonné à sa sœur la moindre légèreté de conduite. Aussi son front devenait-il de plus en plus sombre, lorsqu'il consultait l'horloge à roue, suspendue à l'angle de la cheminée.

— Une heure vient de sonner, dit-il tout à coup à la robuste nourrice assise au coin du foyer; qui peut retenir Alice? quelque malheur lui serait-il arrivé?

— Non, non, maître, répondit la bonne femme, voulant inspirer à Hébert une assurance qu'elle n'avait pas ; les jeux se seront prolongés, et jeune fille qui rit oublie l'heure.

— On parle de rapts et de violences, continua Paul : les nobles, sûrs de l'impunité, deviennent si insolents!...

Et ne pouvant plus résister à son inquiétude, Hébert s'arma et se rendit dans la maison où sa sœur avait dû passer la soirée. Depuis longtemps Alice était partie avec Marcel et les deux Marie... Paul revint chez lui plus soucieux que jamais. Il attendit, le front dans les mains, livré aux plus sinistres pensées.

Le jour commençait à poindre et passait ses rayons d'argent à travers les fentes des volets. L'orfévre, qui avait veillé toute la nuit, se préparait à recommencer ses recherches, quand on frappa doucement à sa porte. C'était Alice accompagnée de Jeanne et de Thérèse Marie.

Si Hébert avait écouté son cœur, son premier mouvement eût été de serrer sa sœur dans ses bras, mais il se contint :

— Depuis quel temps les jeunes filles oublient-elles à ce point la décence et leur devoir? dit-il d'une voix sévère. Le nom d'Hébert, ce nom que notre père nous laissa si pur, va-t-il devenir la risée du quartier?

Alice tremblait de tous ses membres; rougissant et pâlissant tour à tour, elle ne trouvait rien à répondre à son frère irrité.

— Maître Paul, se hâta de dire Jeanne Marie, gardez votre colère et vos mauvaises paroles pour une meilleure occasion : votre sœur à passé la nuit chez nous; attaquées sur notre route par une bande

Digitized by Google

de mauvais garçons, nous nous sommes à grand'peine échappées de leurs mains.

— Entraînant Alice dans notre demeure, ajouta Thérèse Marie, nous nous y sommes barricadées et nous n'avons osé, avant le jour venu, vous ramener cette pauvre enfant... Marcel a dû vous dire...

— Marcel, reprit Paul toujours sombre, je ne l'ai pas revu...

— Le voilà, maître Hébert, dirent quelques hommes du guet en poussant la porte entr'ouverte : et ils déposèrent un cadavre dans la boutique de l'orfévre.... A ce spectacle, les deux Marie perdirent leur assurance et s'enfuirent épouvantées. Alice, brisée par tant d'émotions diverses, était tombée évanouie auprès du corps de Marcel.

— La honte et le meurtre... Je reconnais la main des nobles, murmura Hébert : quand secouerons-nous donc ce joug infâme?...

A dater de ce jour la joie n'approcha plus de la demeure de l'orfévre Hébert. Sombre et méfiant, il n'avait plus pour sa sœur qu'une attention glacée. Jamais il ne parlait de cette nuit horrible, témoin de la mort de Marcel, mais on voyait que sa pensée y revenait sans cesse et comme malgré lui. Souvent Alice le surprenait les yeux fixés sur elle; le regard de Paul semblait alors vouloir lire au fond de l'âme de la jeune fille ; mais c'était en vain qu'elle cherchait à y retrouver l'affection d'autrefois. Si elle sortait, quelqu'un suivait ses pas et une surveillance active contrôlait toutes ses actions. Cette existence contrainte dura quelques mois ; puis ce fut Alice dont la conduite changea tout à coup; elle devint aussi sombre que son frère; ses joues fraîches pâlirent et se fanèrent. Souvent elle passait des journées entières dans sa chambre; souvent on la retrouvait défaillante et baignée de larmes au fond de quelque chapelle obscure. Innocente victime d'un crime infernal, Alice devait être vouée à la honte : elle était mère, elle ne pouvait en douter et bientôt il lui serait impossible de cacher son déshonneur. Vingt fois elle avait voulu tout avouer à son frère; mais au moment de parler, le cœur lui avait failli. Cependant un soir qu'elle voyait Paul Hébert plus triste que de coutume, elle vint s'agenouiller près de lui :

— Frère, s'écria-t-elle, n'auras-tu point de pitié? ne viendras-tu pas m'arracher à la fatalité qui me poursuit? je ne suis point coupable....

— Crois-tu donc que j'aie des yeux pour ne point voir? répondit

Digitized by Google

l'orfévre. Crois-tu que je n'entende pas les affreuses plaisanteries excitées par ta présence? Grâce à toi, nous voilà devenus un objet de raillerie et de honte.... Mais réponds, continua Paul Hébert en cherchant à se calmer, dis-moi le nom de l'infâme qui abusa de ta jeunesse et de ton innocence.

— Tout ce que je puis me rappeler de cette nuit, cause de tous nos malheurs, c'est qu'enlevée tout à coup dans les bras d'un inconnu, je fus transportée dans un pavillon de jardin... Jeanne et Thérèse Marie s'y trouvaient.... là, dès que j'eus goûté d'un philtre empoisonné....

— Eh bien? dit Paul.

— Je ne me souviens plus, balbutia la jeune fille en serrant son front dans ses mains.

— Mais le nom du séducteur, reprit l'orfévre ; si c'est un bourgeois, la loi le forcera à réparer son crime ; si c'est un noble, cette main l'y contraindra....

— Quand le jour parut et m'éveilla, reprit Alice en s'efforçant de rassembler ses souvenirs, j'étais près des deux Marie : elles me ramenèrent ici.

— Mais le nom de l'infâme? s'écria Paul dont le courroux allait croissant ; son nom, son nom?...

— Je l'ignore, répondit Alice.

A cet aveu l'indignation d'Hébert éclata : — Le mensonge est grossier, dit-il d'une voix tonnante ; sans doute la peur du scandale t'oblige à cacher l'auteur de ta honte, et tu n'as pas même l'amour pour excuse!..

Jamais Alice n'avait vu son frère dans une pareille exaspération, elle sentit son sang se figer dans ses veines...

— Allons, allons! hors d'ici! continua-t-il en la saisissant rudement par le bras ; va porter ailleurs ton impudence et ton déshonneur!

Et il poussa sa sœur dans la rue.

Alice se traîna sur les genoux jusqu'auprès de la porte qui venait de se fermer. Mais nulle main ne vint la rouvrir. Longtemps elle sanglota sur ce seuil qu'elle ne devait plus franchir. Le froid de la nuit la rappela à elle-même : elle se leva et se dirigea en chancelant vers la demeure d'une pauvre femme à qui bien souvent elle avait donné le pain de l'aumône. Celle-ci l'accueillit et la cacha jusqu'au moment où la jeune fille donna le jour à un fils. La bonne vieille

Digitized by Google

lui fit porter le nom d'André et l'éleva avec la tendresse d'une mère : Alice était morte en donnant le jour à son enfant ; elle était morte comme tant d'autres de ces anges qui passent sur ce monde pour n'en connaître que les douleurs.

Quand on demandait à Paul Hébert des nouvelles de sa sœur, Paul disait : n'avez-vous pas entendu parler des deux Marie qui sont allées cacher leur honte loin de notre cité ?

— Eh bien ? répondaient les curieux.

— Alice a fait comme elles, continuait l'orfévre en fronçant ses épais sourcils.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIER CHAPITRE.

LES FIANÇAILLES. — VINGT ANS APRÈS.

Le propriétaire de la taverne du Boule-vert venait d'achever sa toilette et de ceindre le plus blanc de ses tabliers, quand un de ses garçons monta rapidement dans sa chambre et lui dit : Maître, voilà le monde que vous attendez !

Maître Courtaut se hâta de descendre et d'aller se camper sur le seuil de sa porte extérieure. La taverne du Boule-vert était entourée d'une haie vive à hauteur d'appui et le corps de logis, précédé par une cour spacieuse garnie de tables et de bancs de bois. Des arbres taillés en éventail, confondant leur feuillage, projetaient leur ombre sur les buveurs et donnaient à l'établissement un aspect riant et joyeux. Les amateurs de la campagne venaient l'admirer en ce lieu ; ceux qui aimaient la ville, la retrouvaient aussi dans le bon vin et les soins empressés de Maître Courtaut.

— Bon jour et Dieu vous garde, maître Hébert ! dit le tavernier à un bourgeois de soixante à soixante-cinq ans qui donnait le bras à la plus jolie fille de Liége... Nous allons donc nous marier, charmante Magdeleine, continua-t-il en s'adressant à la timide enfant...

Celle-ci essaya de sourire, mais ses lèvres pâlies s'y refusèrent.

Le premier couple était suivi d'autres couples s'avançant avec bruit les uns derrière les autres. Maître Courtaut n'en laissait passer

Digitized by Google

aucun sans lui adresser son Dieu-garde et quelque mot qu'il croyait flatteur ou jovial.

— Salut à maître Olivier, jadis mon confrère, aujourd'hui le plus cossu de nos bourgeois... Toutes sortes de prospérités à Jacques Olivier, fils du précédent et l'époux futur de la brune Magdeleine... Entrez, entrez! continuait l'hôtelier dont la langue était infatigable; la table est préparée dans la grand'chambre verte...

— Je voudrais te souhaiter du bonheur, à toi aussi, mon pauvre André, ajouta-t-il en pressant les mains d'un brave ouvrier qui arrivait des derniers. Mais pourquoi diable aller se prendre de passion pour la fille du plus riche joaillier de la cité, quand on n'a rien!....

— Pesez vos paroles, mon maître, dit le jeune homme; ne voyez-vous pas que Magdeleine nous écoute.

En effet, la fille d'Hébert avait laissé passer les invités, et elle était restée dans la cour. Un charme indicible répandu sur toute sa personne justifiait l'éloge du tavernier. Une châtelaine eût envié la finesse et la pureté de ses traits. Ses cheveux nattés, noirs comme ses yeux, s'échappaient d'un chaperon de velours et s'arrondissaient sur ses joues que le chagrin pâlissait tous les jours. Sa taille emprisonnée dans un étroit corsage de serge rouge, lacé sur le devant, était gracieuse et souple. Sa parure élégante et riche n'accusait cependant pas la coquetterie. Sa beauté lui suffisait pour plaire; peut-être Magdeleine le savait-elle...

En voyant la douleur d'André, elle s'approcha de lui. — André, dit-elle, reprenez cet anneau; je ne pourrais le porter désormais sans devenir coupable; et la jeune fille cherchait à ôter de son doigt une bague qui semblait s'y être attachée.

— C'est vrai, répondit l'ouvrier; et je dois aussi vous rendre le cadeau que j'ai reçu de vous.

— Rien ne vous y oblige, reprit Magdeleine en cherchant à retenir ses larmes; comme moi vous n'êtes point forcé d'obéir à l'ordre d'un père; vous pouvez écouter votre cœur, vous êtes bien heureux!

— Heureux! je l'étais hier encore; j'espérais que le travail et mon dévouement me rendraient digne de vous; mais votre père estime plus la richesse qu'un noble cœur, et maintenant....

— Maintenant il faut espérer encore, dit une voix grave, près des deux amants.

Digitized by Google

Ils relevèrent la tête et virent un pénitent noir qui longeait la haie de la cour et regagnait le chemin....

Honteuse d'avoir été entendue, Magdeleine s'empressa de rejoindre les convives, qui, au milieu des discussions engagées sur la préséance, le haut et le bas bout de la table, n'avaient pas eu le temps de remarquer son absence. Cette voix consolante, retentissant tout à coup, avait rendu un peu de calme à l'esprit de la jeune fille. Ce fut donc sans trop de peine qu'elle se plaça près de son fiancé : quelque chose lui assurait que cet homme ne serait pas son époux.

— Maître Olivier, dit Hébert, quand tous les invités furent pressés comme les grains d'un collier autour de la table ronde; dans huit jours nos deux familles seront unies; votre fils Jacques sera mon fils et l'époux de Magdeleine : buvons donc à notre prochaine alliance !

Les verres remplis se vidèrent aussitôt. Cela fait, les convives réunis moins pour causer que pour faire honneur à la table, attaquèrent les plats avec une ardeur peu commune. C'était plaisir de voir disparaître les succulentes pièces de bœuf, les poulets bardés de lard, les lapins entourés de leur guirlande d'oignons et de pruneaux. Les frais du repas étaient supportés par maître Paul Hébert et chaque convive aurait cru faire injure à l'amphitryon s'il eût perdu un coup de dent. Les bouteilles vides se rangeaient aussi avec une grande promptitude le long des lambris.

Au moment où la faim et la soif largement apaisées allaient permettre aux conversations de s'engager, on entendit au dehors le bruit d'une musique plus éclatante qu'harmonieuse : maître Courtaut était parvenu à rassembler un rebec, un fifre et un tambourin, qui, râclant, soufflant, tapotant à qui mieux mieux, donnaient le signal de la danse.

Les invités s'échappèrent deux à deux et se rendirent dans la cour, où déjà danseurs et danseuses étaient accourus au bruit de l'orchestre improvisé. Les quadrilles se formèrent bientôt. Les jeunes gens, étourdis par la musique et par le mouvement, oubliaient déjà leurs petits chagrins; la joie agitait ses grelots au-dessus de cette foule souriante, mêlée, poussée en tous sens.

Tout à coup une troupe de nobles entra à grand bruit dans l'établissement de maître Courtaut.

Digitized by Google

— Or ça, lui cria l'un d'eux, servez-nous de meilleur vin que celui dont on abreuve ces manants !

— Manants ! murmura la foule, il n'y a plus maintenant que de braves bourgeois de Liége et les nobles l'ont plus d'une fois éprouvé....

— Et en attendant, ajouta un autre gentilhomme, faites taire ce flûteur à qui ses joues enflées et ses yeux d'écrévisse donnent l'air de monseigneur Éole soufflant la tempête.

— Et ce joueur de rebec râclant les boyaux du diable...

— Et cet ânon frappant sans pitié sur la peau de son père...

Les musiciens, offensés dans leur susceptibilité d'artistes, prirent un air digne, sans vouloir répondre, et n'en soufflèrent, raclèrent et tapotèrent que plus fort.

— Mais, je ne me trompe pas, dit tout à coup un jeune noble, appelé Oscar par ses camarades ; j'aperçois là bas, près d'un vilain, la dive Magdeleine ! cette jeune bourgeoise que je rencontre tous les dimanches sous le porche de S^{t}-Lambert. Par Dieu ! la belle occasion : j'en veux obtenir quelque don aujourd'hui.

Et se levant, il se dirigea vers les quadrilles. Quelques courtisans de l'Évêque le suivirent, en faisant claquer leurs fouets, et vinrent se placer au beau milieu des bourgeois. Ceux-ci révoltés des manières des nobles se contenaient à peine. On voyait à leurs regards qu'une rixe était imminente et les jeunes fous, ayant bu trop d'un verre, ne négligeaient rien pour la faire éclater. Tantôt c'étaient leurs pieds qui se trouvaient sous le pied des danseuses, tantôt c'étaient leurs coudes qui heurtaient les amants au beau milieu de leurs pirouettes.

— Elle est par Dieu gentille, la fille de l'orfévre, disaient les hommes de cour en faisant cercle autour d'elle, et bienheureux qui obtiendra le bouquet de sa ceinture.

— Par les cornes du Saint Père, ce sera moi ! et se campant devant la jeune fille, sans respect pour les priviléges de la danse, Oscar lui adressa quelques fades compliments et fit mine de lui ravir les fleurs attachées à son corsage... Mais un bras vigoureux le repoussa rudement, et le jeune noble perdant l'équilibre alla rouler à quatre pas du bourgeois qui avait châtié son insolence.

— Bravo, André ! touché juste ! s'écrièrent les bourgeois en éclatant de rire.

Digitized by Google

Oscar se releva pâle et écumant de rage : — Défends ta vie, manant, s'écria-t-il, et il se précipita sur l'ouvrier.

— Saint Lambert, à nous les bourgeois ! hurlèrent ses camarades en courant à sa défense.

— Bavière, à nous les lignages ! répondirent les nobles, et la mêlée s'engagea. Les bourgeois étaient nombreux, mais les nobles étaient armés et la lutte menaçait d'être longue et sanglante. Les cris des combattants appelaient du dehors d'autres combattants qui prenaient parti, les uns pour les gentilhommes, les autres pour les enfants de la cité. En un instant la cour devint trop étroite, et maître Courtaut se mit à faire de bien tristes réflexions sur la fragilité de ses tables et de ses bancs de bois.

Au centre de la mêlée André et Oscar s'étaient pris corps à corps et roulaient sur le sol. Le jeune noble cependant était parvenu à dégager un de ses bras et à tirer sa dague du fourreau : déjà il levait la main pour frapper le brave ouvrier, quand il se sentit arrêté par une étreinte vigoureuse.

— Oscar de Cheynée, épargnez-vous un assassinat, dit une voix austère. Les deux rivaux levèrent les yeux et virent devant eux un pénitent couvert de sa robe noire et d'un capuchon qui ne laissait apercevoir que ses yeux. Il s'était précipité au fort du combat et son caractère respecté, ses paroles de paix, avaient soudain suspendu les haines.

— Que ne me laissiez-vous mourir ! murmura André, en se relevant.

— Enfant, répondit le moine, ne t'ai-je pas dit d'espérer ?

Oscar tournait autour du nouveau venu et cherchait à découvrir ses traits ; il ne pouvait le reconnaître, mais il lui semblait avoir entendu cette voix à la cour de l'Évêque.

Les nobles avaient baissé leurs épées, mais leurs mains étaient encore frémissantes et toutes prêtes à recommencer la lutte. Les bourgeois faisant arme de tout, des pierres arrachées aux murailles et des pieux détachés des charmilles, étaient disposés à bien recevoir leurs adversaires. Le pénitent s'avança au milieu des deux partis :

— Messieurs de Vilhanche et de Visé, s'écria-t-il ; Arnould de Raucourt, Guy de S^{t}-Servais, quand donc mettrez-vous un frein à cette ardeur batailleuse qui vous attire des querelles partout ?

Digitized by Google

Nobles gentilhommes de Jean de Bavière, prenez plus à cœur ses intérêts et les vôtres : plus de rixes sanglantes; nous en avons eu assez. Ne réveillez pas les troubles et les dessensions dans la cité qui vous a vus naître.

Et vous, braves bourgeois, ajouta-t-il, soyez indulgents pour de jeunes fous que trop d'ardeur emporte : ils aiment comme vous notre bonne ville de Liége. Plus de guerre entre vous!...

Les nobles écoutèrent les premiers la voix de la raison. Ils étaient les agresseurs... et le nombre des bourgeois devenait si considérable, tant de renfort leur arrivait de toutes parts qu'il était prudent pour eux d'opérer la retraite : ils regagnèrent donc leur quartier, moins gais et moins bruyants qu'ils n'étaient venus. Après leur départ, la foule s'exalta de plus belle. Les nouveaux arrivants demandaient la cause de tout cet émoi et chaque combattant échauffait son auditoire et lui-même par le récit de ses exploits. On regretta d'avoir laissé s'échapper les nobles. Leur insolence croissante faisait prévoir assez les projets de l'Évêque. Jean de Bavière oubliait sans doute son séjour à Diest, il oubliait qu'il pourrait y retourner encore. Il fallait lui rendre la mémoire, se porter à l'instant sur le marché, au quartier des nobles, briser leurs blasons et se montrer en armes sous les fenêtres du palais épiscopal. Le peuple conduit par quelques tribuns quitta la taverne du Boule-vert.

Mais les plus modérés, le plus grand nombre de ceux qui venaient de se frotter aux nobles, restèrent dans la cour de maître Courtaut. Ils étaient contents du succès de leur journée. Le joueur de rébec surtout qui, vengeant une récente injure, avait brisé son instrument sur la tête d'un noble...

Après le combat, il fallait une ovation. Après avoir bu à la victoire, on reconduisit en triomphe maître Paul Hébert jusque chez lui. On connaissait son amour pour la cause démocratique; il s'était d'ailleurs vaillamment conduit dans la mêlée, protégeant de son corps la tremblante Magdeleine, tandis que son fiancé, le lâche Jacques Olivier, pâlissait et reculait devant les nobles. Arrivé en Féronstrée, devant la porte du joaillier, ce furent de nouvelles rasades versées par lui, de nouveaux cris poussés par le populaire. Si bien que tout le quartier était en émoi et que les voisins se demandaient si maître Hébert avait ensorcelé les bourgeois et

Digitized by Google

voulait rappeler les beaux jours de Bouchard le Foulon, et de Henri de Dinant. Le père de Magdeleine n'y songeait guère; le soir venu, il se mit pacifiquement entre deux draps, et dormit du sommeil des justes.

Cependant la foule partie de la taverne de maître Courtaut, s'était rendue devant l'hôtel de la Violette. Mais déjà l'Évêque avait été prévenu du mouvement populaire et la place était couverte de soldats à cheval. Un héraut, monté sur les degrés du perron, lisait à haute voix une ordonnance de Jean de Bavière : c'était un nouvel impôt, c'était une nouvelle défense aux bourgeois de paraître armés dans les rues et les places publiques. Le prince avait mal pris son temps : le peuple accueillit l'édit par des huées, et un jeune homme plus hardi que les autres s'empara du parchemin aux armes épiscopales et le déchira en lambeaux. Quand les sergents, un moment étonnés de tant d'audace, voulurent mettre la main sur lui, le brave ouvrier s'était enfoncé dans la foule qui se referma comme un mur impénétrable. Alors les cavaliers reçurent l'ordre de charger cette populace insolente. Les bourgeois n'étaient pas en mesure de repousser une pareille attaque, ils se retirèrent en grondant, jurant que bientôt ils tireraient vengeance de cet affront.

ALEX. WAUQUIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

Critique Littéraire.

L'ÉTRANGER DANS BRUXELLES, *ou Guide historique, statistique et descriptif de la Capitale*, par A. Henne, secrétaire de l'Académie royale des Beaux-Arts et l'un des auteurs de l'*Histoire de Bruxelles*[1].

Il est de par le monde un individu à qui j'en veux mortellement. Ce monsieur qui a nom Richard, — Richard tout court — m'a simplement gâté en détail les cinq parties de cette bienheureuse terre; puisse Dieu ne pas nous permettre d'en découvrir une sixième! mon homme n'aurait rien de plus pressé que de l'exploiter dans toute sa nouveauté. Cet honnête industriel a eu le grand tort de ne pas demander un brevet pour son invention, les imitateurs pullulent et se trouvent depuis longtemps en raison inverse de la qualité de la découverte.

Voici ce que j'ai la bonhomie de qualifier des titres pompeux d'invention, de découverte.

En l'an de grâce, je ne sais plus lequel, des gens d'esprit imaginèrent de publier de folles aventures improvisées au coin de l'âtre, pendant les longues soirées d'hiver. Cela s'appela *Impressions de voyage*, *Huit jours à X*, *Souvenirs des Pyrénées*, *Promenades sur le Rhin*, *Album d'un touriste*, *Une visite aux glaciers de la Suisse*, *Excursions à Z*, etc., etc. Le premier essai réussit d'autant mieux que si, dans les récits du conteur, il n'y avait pas deux lignes de vrai, en revanche il n'y avait pas un mot de vraisemblable. Le succès alla tous les jours croissant, et, pour satisfaire aux exigences du public, on eut recours à cette vieille recette en usage constant, chez les maîtres de pension, pour la fabrication de l'abondance ou du potage : vous avez cent élèves, quatre-vingt sont servis, il en reste vingt qui réclament à grands cris leur portion de soupe ; le malheur veut que vous n'ayez plus même assez de ce liquide réconfortant

[1] 1 vol. in-18 de 226 pages, avec un nouveau plan et six gravures sur bois. Bruxelles, F. Parent, Montagne de Sion, 17. Juin, 1846.

Digitized by Google

pour en offrir aux deux moins affamés. Vous n'hésitez pas un instant, vous ajoutez dix litres d'eau bouillante dans la marmite et vous servez chaud.

Quant à l'abondance, tous nous connaissons cette boisson saine mais dispendieuse. On a un foudre qui contient trois tonnes d'eau et un peu plus d'une demi-bouteille de *vin à six ;* votre nectar s'épuise et on en demande toujours ! Au moyen d'un tuyau artistement adapté, vous mettez votre réservoir en communication avec l'armure d'une pompe, vous pompez sans interruption et vous servez frais.

Ce fut alors qu'une maison, aujourd'hui célèbre sous la raison de commerce *A. Dumas et compagnie*, se lança dans des opérations au moins scabreuses, qui furent la base de son immense fortune.

Le succès était devenu fabuleux ; c'était une véritable rage. Maître Richard battit des mains, l'entreprise n'avait plus quinze jours à vivre ! Pour lui porter le coup de mort, il suffisait d'un homme hardi — c'est-à-dire n'ayant rien à perdre et tout à gagner. — Cet homme, ce devait être lui, le grand Richard ! On trouva — sans peine — une douzaine d'individus n'ayant ni sou ni mailles et on se mit aussitôt à l'œuvre. D'abord le public fut habilement travaillé ; on lui prouva avec assez d'adresse qu'il était atteint de folie, puis enfin on leva le masque et on nous déclara sans détours qu'on allait entreprendre de nous ramener au culte de la sacrosainte vérité. « Le vrai, le vrai à tout prix ! » ce fut là le « Montjoie et Saint Denis ! » adopté par les nouveaux industriels.

Le *Guide pittoresque du voyageur* fut inventé !....

Trop longtemps on avait eu l'audace de se jouer du touriste candide ; désormais on ne devait plus être victime des plus cruelles déceptions. De par maître Richard le règne du vrai était proclamé ; les moindres détails donnés au voyageur, les choses les plus insignifiantes allaient être de la plus rigoureuse exactitude. Nouvel Épaminondas, monsieur Richard proscrivait le mensonge, même en plaisantant. Quand on prend de la vertu, on n'en saurait trop prendre.

Voici comment la chose s'exécuta.

Un ouvrier de lettres fut chargé de faire le relevé *exact* de la population de toutes les villes et bourgades remarquables de tel ou de tel pays, un autre s'occupa de la description *exacte* des églises

Digitized by Google

théâtres, musées, etc.; un troisième fournit le chiffre *toujours exact* du nombre des voitures de place de chaque endroit, et du prix des courses; un quatrième alla dîner dans tous les hôtels de l'Europe, se fit habiller chez tous les tailleurs possibles, coiffer chez tous les perruquiers imaginables, et décida quelles étaient les maisons recommandables; on ne parla de rien dont on n'eût fait l'essai, de rien dont le *comfortable* pût être mis en doute, qui n'offrît au voyageur la sécurité la plus complète. — Je ne crois pas qu'on ait jamais recommandé les chemins de fer. — Mr Richard eut ainsi sous ses ordres une brigade de préparateurs qui lui fournissaient à époque fixe une partie de travail réglée d'avance. Le fabricant de lettres mêlait le tout et en formait un gros volume, orné de cartes, plans, vues des monuments célèbres, etc., etc. L'*ouvrage* se tirait à dix mille exemplaires, le public en demandait quinze mille; on faisait avec les mêmes *formes* une seconde édition, *revue, corrigée et considérablement augmentée*. Tout aussitôt les acheteurs de la première faisaient emplette de la seconde, et parmi eux il en était très-peu qui s'aperçussent, après une ou plusieurs lectures, qu'il n'y avait de nouveau — dans l'édition augmentée — que le titre.

Aujourd'hui Mr Richard est une puissance reconnue, il est traduit dans *toutes* les langues, chacun le déclare indispensable, l'univers est son domaine, il règne sans contestation, sans ennemis, moi seul excepté, moi dont il est la bête noire, moi qui l'exècre lui et tous les fabricants de *Guides* passés, présents et à venir.

J'étais dans ces favorables dispositions, lorsqu'il y a un mois, la rédaction de la *Revue de Belgique* daigna me faire l'honneur de me charger de rendre compte du livre de Mr Henne. Furieux, je maudis la *Revue* dans la personne de ses directeurs et je jetai *l'Étranger dans Bruxelles* sur le rayon le plus mal noté de ma bibliothèque, jurant bien à part moi d'*éreinter* un jour de la belle façon Mr Henne et son œuvre. Pendant trois semaines je fus féroce, je ne rêvai que carnage. Enfin il fallut bien me résigner, je pris le livre, et le hasard — le hasard n'en fait pas d'autres — me fit tomber sur un passage que je ne pus m'empêcher de trouver remarquable. Toutefois, comme j'avais décidé que l'ouvrage était mauvais, je me mis à le lire avec acharnement, espérant à chaque page y trouver quelque grosse balourdise qui me permît de lâcher bride à mes colères. Chose étonnante, je n'avais pas lu une centaine de pages

Digitized by Google

que déjà je me trouvais tout calmé ; j'avais, entre autres choses, découvert qu'on pouvait faire un *Guide* qui ne fut pas ennuyeux.

C'est que Mr Alexandre Henne s'est précisément dit qu'on n'avait jusqu'à présent, en fait de travaux de ce genre, rien publié que de très-mauvais ; c'est qu'il a voulu essayer de faire mieux qu'on n'avait fait et qu'il a réussi au delà de ses espérances.

Le livre de Mr Henne commence par une *notice historique de la ville de Bruxelles*. C'est un résumé rempli de faits curieux, un abrégé très-succinct de la grande histoire de Bruxelles publiée par l'auteur avec la collaboration de Mr Wouters, une espèce de sommaire de cet important ouvrage que la *Revue* se propose d'examiner dans tous ses détails. L'auteur termine ainsi son aperçu historique, et les personnes qui veulent bien s'intéresser à notre publication, retrouveront avec plaisir notre manière de voir partagée par un homme du talent de Mr Henne :

« Depuis la révolution, Bruxelles a grandi en importance, importance qui serait plus grande encore si d'étroits intérêts de clocher, de mesquines passions de parti n'aveuglaient les hommes et ne les empêchaient de comprendre que chez nous la capitale est le foyer d'où rayonne tous les sentiments de nationalité. Espérons que la réunion des faubourgs, réunion projetée depuis si longtemps, viendra bientôt lui donner les développements qu'elle exige et permettra de réaliser les vastes projets conçus pour son embellissement. »

La *Notice statistique* est d'une grande exactitude et je ne connais pas de travail plus complet sur cette matière. Dans le relevé des établissements où l'instruction primaire est donnée gratuitement, on remarque avec peine que les sept écoles subsidiées par la ville, malgré de grands sacrifices et la supériorité incontestable de l'enseignement, ne reçoivent annuellement, en moyenne bien entendu, que 731 élèves, tandis que les écoles privées en comptent 2,637.

L'esquisse du caractère bruxellois est très-habilement tracée ; c'est un morceau qui se distingue par un style d'une grande fermeté et des aperçus pleins de finesse et de vérité.

La dernière partie de *l'Étranger dans Bruxelles*, comprend la description de la ville. Ici je ne crois pas qu'on puisse trop louer la méthode suivie par Mr Henne. C'est une description très-complète assurément, mais une description qui vous inspire le désir de voir,

Digitized by Google

de connaître par vous-même les lieux dont on vous parle. Mr Henne n'ôte rien à la curiosité du voyageur, il y ajoute au contraire, et c'est là qu'il se montre parfait.

J'ai été heureux d'apprendre, à propos du Parc, cette admirable promenade, l'existence d'un nouveau plan de clôture. Ce projet qui appartient à Mr Gustave Deniau, un de nos plus habiles architectes, « consiste en un riche grillage porté sur un socle peu élevé et maintenu de distance en distance par d'élégants piliers de pierre. Les entrées existantes seraient respectées, excepté celle qui se trouve en face du palais du Roi. Pour rendre celle-ci convenable, l'architecte propose d'y placer les deux piliers surmontés de groupes faisant partie de l'entrée de l'hôtel d'Aremberg. Ces piliers que le duc a offerts à la ville de Bruxelles, sont entiérement dans le caractère de l'entourage du Parc. »

En parlant du théâtre royal de la Monnaie, l'auteur s'exprime ainsi : « on y joue six fois la semaine, l'opéra, le ballet, la tragédie, la comédie ou le drame, et quelquefois, faut-il le dire? on y donne des représentations de saltimbanques indignes de la scène; » puis il observe que « des restaurations toujours incomplètes ont laissé à ce théâtre tous ses défauts sans lui donner de nouvelles qualités. » Je ferai à mon tour observer à Mr Henne qu'il eût été juste de ne pas laisser planer un blâme sur la mémoire de l'architecte, Mr Damesme, dont le plan était fort remarquable et qui mourut de chagrin en voyant son œuvre mutilée par les exigences absurdes des abonnés et de la régence d'alors, auxquelles seules nous devons les innombrables imperfections de la salle de la Monnaie.

Malgré toutes mes antipathies pour les Guides, je dois donc l'avouer, le livre de Mr A. Henne est un livre bien fait, je ne puis l'envelopper dans ma croisade contre Mr Richard et ses féaux. *L'Étranger dans Bruxelles* est d'autant plus un ouvrage digne de succès, que je me vois forcé de reconnaître qu'on y apprend beaucoup de choses, et beaucoup de choses en peu de mots. Puis l'auteur n'est pas un panégyriste quand même, et il ne nous impose pas ses opinions, ses sensations; avec lui, quand vous entrez dans une galerie pour voir quelque chef-d'œuvre, vous ne savez pas d'avance le spectacle qui vous attend; l'opinion que vous emportez est bien la vôtre et non celle de l'écrivain.

Le livre de Mr Henne est accompagné d'un bon plan de la Capitale,

Digitized by Google

et on n'y trouve aucune espèce de tableau des heures de départ des chemins de fer, ou des prix des vigilantes, fiacres et omnibus; enfin l'hôtel de Belle-Vue ne vous est pas plus recommandé que les hôtels de Suède, de Flandre, de Saxe ou de l'Univers.

A. V. V.

THÉATRES.

Une véritable solennité musicale avait attiré il y a quinze jours [1], dans la salle de la Monnaie, tout ce que Bruxelles compte d'artistes ou d'amateurs éclairés, joignez à cela quelques curieux *quand même* et vous vous rassurerez sur le résultat de la recette; l'affiche qui avait produit cette espèce d'émotion ne portait cependant pas le nom classique et révéré d'un des membres du grand triumvirat allemand; ni Mozart, ni Weber, ni Beethoven n'étaient en cause; un nom plus modeste, quoique déjà célèbre, s'accolait à l'œuvre nouvelle: la *Catarina Cornaro* était signée Franz Lachner, et la présence de l'auteur au banc directorial n'était pas une des moindres causes de l'intérêt que cette représentation avait éveillé parmi notre population artistique, abattue et énervée par la température sénégambienne dont nous jouissons depuis deux mois.

Nous ne ferons pas ici l'analyse du livret de *Catarina*, car tous ceux qui daignent nous lire connaissent la *Reine de Chypre*, calque exact de l'opéra allemand; nous n'entrerons pas davantage dans le débat survenu entre Mr Saint-George et le maëstro Lachner, et nous prendrons la *Catarina Cornaro* dans son ensemble, et sans la comparer pièce à pièce, scène à scène, à la partition d'Halevy, ce qui pourrait paraître piquant et curieux à quelques personnes, mais serait à coup sûr oiseux, sinon ridicule aux yeux des artistes.

Nous allons nous débarrasser dès à présent de la partie gênante et souvent pénible de notre tâche, c'est celle de la critique dans l'acception fâcheuse du mot; heureusement pour nous le chapitre des vices et des défauts sera fort court.

[1] Cet article était destiné à la livraison précédente; l'abondance des matières nous a forcés d'en retarder la publication. Nous croyons que la manière élevée dont il est traité lui laisse toute son actualité. *(Note de la Rédaction.)*

Digitized by Google

Lachner qui s'était acquis une réputation justement méritée par les symphonies et la musique de chambre qu'il avait écrites depuis douze ou quinze ans, voulut suivre la trace de ses puissants prédécesseurs et aborder à son tour la musique dramatique; *Catarina Cornaro* fut son début dans cette voie nouvelle pour lui, et c'est de là que proviennent sans aucun doute l'inhabileté scénique des deux premiers actes, les malencontreuses ritournelles qui font involontairement songer au Maître de Chapelle et à sa Cléopâtre, les entrées et les sorties maladroitement ménagées, tous les petits défauts en un mot qui tiennent à l'inexpérience de la scène. En second lieu, le diapason naturel des voix n'a pas toujours été respecté avec une juste mesure; le rôle de Gérard est écrit pour une voix exceptionnelle, et son trio avec les sbires — un des morceaux les plus remarquables de la partition — finit par causer une sensation pénible, car le *Si naturel* qu'il est obligé d'attaquer de poitrine revient incessamment comme un cri aigu, fatiguant à la fois et le chanteur et ceux qui l'écoutent.

Le rôle de Lusignan semble écrit pour un ténor; nous connaissons du moins peu de barytons qui puissent atteindre le *La bémol* et chanter continuellement d'*Ut* à *Sol*, à pleine poitrine, sans pouvoir — dans ces moments de passion dramatique — employer la voix de tête ou la voix mixte. — Quelques *harmonies* nous ont paru dures et heurtées; nous citerons les *altérations* prodiguées dans le quatuor sans accompagnement, intercalé dans le finale du premier acte; le public, à l'audition de ces dissonances que les voix les plus justes peuvent rarement attaquer avec netteté et franchise, ne se rend pas compte des difficultés que le compositeur a cru devoir imposer à ses interprètes; il *chute* les chanteurs, crie imperturbablement: c'est faux ! — et ignorera toujours que la faute en est à l'auteur qui a transporté dans la musique vocale des effets et des combinaisons harmoniques appartenant au domaine exclusif de l'orchestre. — Nous avons remarqué avec plus de surprise l'instrumentation molle et sourde des deux premiers actes; le quatuor des instruments à cordes nous a paru écrit dans un diapason extrêmement bas, et le duo de Gérard et de Catarina au second acte, quoique parfaitement conçu et travaillé avec soin, ne produit que peu ou point d'effet, car il n'est soutenu que par une orchestration décolorée et sans vigueur; certes, le *bruit* est un excès déplorable,

Digitized by Google

mais la *sonorité* n'est pas du *bruit* et il ne faut pas qu'un excès de sagesse nous rende flasques et monotones. Ces défauts sont de ceux dont on se corrige et nous n'avons pas besoin d'attendre une nouvelle partition de Lachner pour nous en apercevoir, car le quatrième acte semble irréprochable sous tous les rapports.

Un des caractères les plus remarquables de la *Catarina Cornaro*, est la progression croissante et soutenue de l'intérêt, depuis le début jusqu'à la conclusion ; à partir du troisième acte, le style grandit, s'élève et atteint, au quatrième acte, les limites que le talent peut entrevoir, mais que le génie seul peut franchir et posséder en maître souverain. L'air de Catarina et l'intermède instrumental qui le précède, voilà pour nous la véritable perle de la partition ; la pensée en est vraie, mélodieuse, mélancolique ; l'harmonie simple et riche à la fois, l'orchestration voilée par les sourdines du quatuor, soutenue par un travail sage et coloré des instruments à vent, contribuent à lui donner cette grandeur et cette élévation qui rappellent les plus beaux souvenirs de l'art. — C'est une plainte, un cri douloureux de Schubert ; c'est l'orchestre de Weber. — Le duo qui le suit est coupé avec beaucoup d'art et prépare habilement le grand quatuor où le musicien s'est constamment tenu à la hauteur de la situation dramatique qu'il avait à traiter. Un *intermède bataille*, chaleureusement écrit, se termine par une marche lugubre qui annonce le trépas glorieux de Lusignan, et lorsque les derniers arpèges de la harpe semblent avoir porté au céleste séjour l'âme du roi bien aimé, le peuple s'agenouille et prie ; cette prière n'est d'abord qu'un murmure religieux, mais bientôt elle grandit, se développe et se termine par une sublime apothéose, dont l'effet à la scène ne peut se décrire et encore moins s'analyser.

Obéissant à la vivacité de nos souvenirs, nous avons illogiquement analysé le quatrième acte avant les trois premiers ; on nous pardonnera cette inversion ; pour atténuer notre faute, nous tâcherons de parcourir le plus rapidement possible le contingent musical que ces trois actes ont apporté dans l'œuvre nouvelle. Nous citerons, au premier acte : l'ouverture, l'andante de l'air d'Andréa et le duo des deux basses ; la facture de ces deux morceaux est toute italienne ; au second acte : le chœur des gondoliers dont la mélodie un peu vulgaire se relève par les dessins vocalisés qui le terminent ; la grande scène dramatique de Catarina, son duo avec Andréa et le

Digitized by Google

duo final, sauf les restrictions que nous avons cru devoir poser, quant à l'instrumentation. L'air de Lusignan, au troisième acte, nous paraît manquer d'ensemble; la mélodie en est tourmentée et ne se développe pas avec la franchise que Lachner nous a fait apprécier dans le reste de l'œuvre. En revanche, la marche triomphale, la prière et la danse cypriote que beaucoup de nos lecteurs connaissent déjà, ont acquis à la scène un éclat extraordinaire. La combinaison des deux rythmes différents dans la prière et dans la danse est des plus heureuses; il y a là de l'intention, et, ce qui vaut mieux encore, l'intention est suivie d'un plein effet.

Malgré l'insuffisance de cette analyse, nos lecteurs auront compris que la partition de Lachner est digne, par les brillantes qualités qui la distinguent, d'être placée au premier rang des œuvres de l'école moderne. Que si le voisinage de Meyerbeer et de Rossini paraissait trop dangereux pour l'éclat de la trop modeste gloire de Lachner, nous pourrions encore le placer entre Halevy et Mercadante.

Mais nous entendons d'ici la question inévitable qu'on se disposerait à nous faire, si les rapports de lecteur à chroniqueur pouvaient devenir plus intimes : « Nous admettons que la comparaison « de deux œuvres d'écoles différentes soit niaise et absurde, mais « enfin une préférence n'est pas une comparaison ; — que préferez-« vous de la *Reine de Chypre* ou de *Catarina Cornaro?* » A une question aussi nettement formulée nous ne pouvons répondre, à l'imitation du Romain de Gavarai : j'aime mieux Guillaume Tell ou Robert; nous serons plus franc, et si on nous demande de choisir *l'un ou l'autre,* nous choisirons hardiment *l'un et l'autre.* D'ailleurs, les préférences sont essentiellement personnelles et obéissent à des maîtres souvent capricieux que l'on appelle le sentiment et le goût. Si vous tenez, au reste, à éclaircir ce point litigieux, joignez-vous à nous, demandez à l'administration théâtrale de monter, après le *Lac des Fées,* la *Catarina Cornaro* de Lachner, — la traduction en est faite et la mise en scène ne coûtera pas un denier; — et alors, après avoir entendu les deux partitions exécutées par les mêmes artistes et dans les mêmes circonstances, vous prononcerez vous-mêmes et en dernier ressort; nous croyons même que vous ne tarderez pas à être de notre avis, et à vous ranger sous la bannière éclectique qui prend son plaisir et son bien partout où elle le trouve; c'était l'avis de Molière: nous pouvons le suivre sans craindre de nous fourvoyer.

Th. J.

Digitized by Google

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS.

Le Marché de Londres, drame en cinq actes et en huit tableaux, par M. Dennery et compagnie.

D'abord ce drame est un mélodrame, et un mélodrame si jamais il en fut. Mort d'un tuteur, adultère, petits projets d'assassinats, essai de viol, enlèvement, noyades, double vente de femmes, plagiat, rien n'y manque. Nous disons plagiat, car une des situations les plus intéressantes, est simplement empruntée à Mr Scribe, lequel, à dire vrai, la tient sans aucun doute de quatrième ou de cinquième main au moins. Vous n'avez pas oublié *la Calomnie*, et cette épouse toujours à cheval sur la vertu, ce qui ne l'oblige pas à mépriser les amants, et ce mari, le plus aveugle, mais aussi le plus fortuné des mortels? Eh bien! Mr Dennery a cru que cela ne ferait pas trop mal dans son *Marché de Londres*, et il a pris son bien où il le trouvait; c'est la chose du monde la plus simple. En somme, le *Marché de Londres* est un digne pendant des *Bohémiens de Paris*. C'est l'histoire d'un honnête ouvrier, qui, par son seul travail, devient plusieurs fois millionnaire, et épouse une jeune personne très-noble, très-vertueuse, mais n'ayant pas une obole; le malheureux n'a qu'un défaut, mais il en vaut une centaine d'autres : il est jaloux, horriblement jaloux. Il soupçonne sa femme avec assez de raison peut-être; celle-ci n'a qu'un mot à dire pour se justifier, mais elle ne le dit pas, parce que la confiance illimitée qu'elle prétend avoir en son mari ne va pas précisément jusque là, et que d'ailleurs elle empêcherait la pièce d'avoir cinq actes et huit tableaux, ce qui serait grave. Richard Davis se décide à patienter, mais on sait ce qu'il faut entendre par la patience d'un mari; celui-ci arrive bientôt au paroxysme de son désespoir conjugal, et finit par découvrir un moyen très-commode de se défaire de sa chère moitié; il se souvient des lois bienfaisantes de cette excellente Angleterre, et il vend à l'encan madame Davis, qu'achète un frère inconnu, arrivé des Grandes-Indes tout exprès pour faire triompher la vertu; car Davis reprend sa femme et devient Lord-Maire, probablement en récompense de cette belle action. N'oublions pas de vous apprendre qu'un sir Edgar, — fort mal représenté par Mr Bardou qui devrait bien savoir qu'un *gentleman* ne reste pas couvert dans un salon ni partout ailleurs, en présence d'une femme et d'autres hommes qui tous tiennent le chapeau à la main, qu'un sir Edgar, — la personnification la plus parfaite de tous les crimes présents, passés et à venir, subit ou doit subir le très-juste châtiment de ses mille et un méfaits.

La pièce du reste est très-bien montée et nous n'avons que des louanges à adresser aux artistes des Nouveautés; nous en excepterons toutefois Mr Bernel : quand dans un rôle il y a des gravelures de l'espèce de celles que débite cet acteur au moment où il vend sa femme, un artiste intelligent se garde de les crier de toute la force de ses poumons; c'est ce que n'a pas compris Mr Bernel; il a dû voir cependant que ses plaisanteries de bas étage n'ont pas grand succès.

Madame Poncelet est évidemment en progrès, mais elle n'en est pas encore au point où est arrivé Mr Aimé, qui nous a très-agréablement surpris par la manière pleine de distinction et de noblesse dont il a créé un rôle difficile et passablement usé; les protecteurs et les anges gardiens commencent à passer de mode. Plus que personne, Mr Aimé a profité des excellents conseils de Mr Delacroix.

Mlle D'Alloca (depuis longtemps on l'a proclamée charmante,, a trouvé moyen de

Digitized by Google

mettre tout plein de gentillesse dans un bout de rôle qui sans elle serait resté parfaitement insignifiant.

En somme, le *Marché de Londres* est un succès, et un grand succès pour le Théâtre des Nouveautés, et en dépit des innombrables imperfections de la pièce, le public accourt en foule à chaque représentation nouvelle ; c'est justice, les acteurs et la mise en scène seuls le méritent. Deux décors sont en effet réellement remarquables ; le troisième (*la Vue des Docks*) est malheureusement éclairé par un reflet rougeâtre qu'il serait au moins impossible de découvrir dans la nature.

Nous nous apercevons en terminant que nous n'avons point parlé de Mr Delacroix (Richard Davis). Que voulez-vous? Mr Delacroix, dans le drame, est incontestablement sans rival à Bruxelles ; le louer c'est se répéter pour la centième fois.

A. Rs.

Digitized by Google

FLEURS D'ALLEMAGNE.

IV.

LES BAISERS.

(Küssen will ich, ich will küssen.)

ADELBERT DE CHAMISSO.

Mon ami, donne un baiser,
De tes lèvres je suis folle;
Mon âme veut s'y poser :
Mon ami, donne un baiser.
Vas-tu me le refuser?
Il faudra que je le vole.
Mon ami, donne un baiser,
De tes lèvres je suis folle.

S'embrasser, c'est un doux jeu,
Qu'en dis-tu, mon ami tendre?
On en a toujours trop peu;
S'embrasser, c'est un doux jeu.
Cueillir cent baisers de feu,
Les rendre, et puis les reprendre :
S'embrasser, c'est un doux jeu,
Qu'en dis-tu, mon ami tendre?

Digitized by Google

Donne un baiser seulement,
Pour un je t'en rendrai mille.
Profitons de ce moment,
Donne un baiser seulement!
Jamais ta bouche ne ment,
Le serment est inutile :
Donne un baiser seulement,
Pour un je t'en rendrai mille.

Sur les ailes du zéphyr
Nos baisers font passer l'heure.
Notre bonheur va s'enfuir
Sur les ailes du zéphyr.
C'en est fait ! tu dois partir,
Et moi, je reste et je pleure.
Sur les ailes du zéphyr
Nos baisers font passer l'heure.

Faut-il donc se dire adieu ?
Ce mot, qu'un baiser l'achève !
Partir, languir ! O mon Dieu,
Faut-il donc se dire adieu ?
A toute heure et dans tout lieu
Que notre amour soit ton rêve !
Faut-il donc se dire adieu ?
Ce mot, qu'un baiser l'achève !

ÉDOUARD WACKEN.

Digitized by Google

ÉTUDES SUR LES ÉCRIVAINS MODERNES.

Mr. PONSARD.

I.

LUCRÈCE, Tragédie en cinq actes et en vers.

(SUITE ET FIN.)

Quand nous revoyons Brutus, il s'occupe des hautes destinées qui lui sont annoncées par l'oracle. Toute autre situation nous eût laissés indifférents.

L'auteur avec une sagacité profonde sait conserver l'unité d'action, et suivre le lien moral des événements sans briser la chaîne sympathique qui s'établit entre les personnages de son œuvre et le public. Ce ne sont pas là des productions isolées, résultats d'inspirations momentanées, c'est une œuvre coulée d'un seul jet.

Brutus qui, jusqu'à ce moment, n'avait pensé qu'à sa vengeance, qui ne faisait encore qu'entrevoir sa destinée, se révèle maintenant à lui-même. Il lui fallait la conviction d'être l'homme désigné par les Dieux pour pouvoir continuer sa pénible marche. Aussi avec quel sentiment de joie reconnaît-il la grande mission qui lui est confiée !

> Mais alors c'est donc moi qui gouvernerai Rome !
> En effet, j'éprouvais comme un élancement
> Qui m'emportait en haut vers le commandement ;
> Et cet oracle intime était déjà le signe
> Que je dominerais et que j'en serais digne.
> Ah ! je gouvernerai !.... l'arrêt du sort est clair.

Ce sentiment puissant le suit dans le jugement qu'il porte sur la situation de Rome, et là nous rencontrons, dans les méditations de l'homme politique, le souvenir de Lucrèce :

> Oui, Lucrèce a dit vrai : quelque chose s'apprête.

Voilà le rang élevé où elle s'est placée : son nom est uni à la première pensée de la grande révolution romaine.

Digitized by Google

Brutus est terrible quand il prononce l'anathème contre les tyrans :

Et cet homme, c'est moi qu'attend l'honneur suprême
De venger mon pays, et mon père, et moi-même,
D'affranchir l'avenir, de punir le passé,
Et de glorifier mon surnom d'insensé.

mais il est sublime quand, oubliant sa vengeance, il s'élève à la pensée pure du bonheur de la patrie. Ce n'est plus la victime du despotisme, qui aspire au jour où sa colère pourra éclater, c'est le patriote que nous écoutons avec admiration et libres de toute crainte :

Et toi, Rome, que j'aime et que souvent j'invoque,
Rome à qui je médite une fameuse époque,
Rome à qui je promets, si j'arrive au pouvoir,
Des grandeurs que tes rois n'oseraient concevoir ;
Quand il sera besoin, à tes destins prospères,
J'offrirai tout le sang que je tiens de mes pères.

C'est le propre des natures d'élite d'oublier les sentiments de haine personnelle pour remonter à l'amour des intérêts généraux.

Quel calme sublime a succédé à tant de violence ! Junius en est arrivé à ce dévouement où l'homme offre, non pas seulement sa vie en un moment d'exaltation, mais où il se sent la force de sacrifier les pensées, les sentiments de chaque instant :

J'offre ma patience en attendant.

Cette résolution est un immense sacrifice, car nous savons toutes les souffrances qu'elle prépare à Brutus.

Devons-nous croire à cette douceur presque surhumaine dans ce sombre et farouche vengeur, dans ce cœur brûlant et avide du sang de ses ennemis? Oui, car, ainsi que le dit Brutus lui-même, Lucrèce a ouvert dans son cœur la source divine du calme :

Aux pleurs de la pitié j'ai trempé mon courage.
. . . . . .
Oh ! qu'un mot bienveillant apaise de colère
Au cœur d'un malheureux !

Celui qui a écrit ces vers a puisé ses inspirations aux sources éternelles du beau et du vrai.

Brutus n'ayant plus besoin de dompter son désir de vengeance, mais craignant de ne pas trouver en lui une colère assez puissante pour sa mission, est une création qui égale les plus belles conceptions des poètes.

Digitized by Google

Quand Valère le presse de donner le signal de l'insurrection, Brutus trouve dans le calme du plus noble sentiment, la force de lui répondre :

Il faut encore attendre.

Et Valère ne parvient même pas à l'entraîner en lui disant :

Est-ce Brute qui parle? et que viens-je d'entendre?
Brute tient sa vengeance et diffère à punir.

Il se serait élancé vers cette vengeance si Valère lui avait demandé :

Ne faut-il pas agir?

alors que brûlant de fureur il se montrait à nous comme un homme fatigué de son rôle indigne et avide de laver sa honte dans le sang de ses ennemis ; — alors il aurait poussé le cri de la révolte sans se demander si l'heure était venue ; — mais Brutus n'est plus l'homme entraîné par le ressentiment, c'est un juge choisi par le destin; il est calme comme le Dieu qui lui a donné la mission non pas seulement de punir le tyran, mais de sauver la patrie et d'en assurer à jamais la liberté.

Il apprécie maintenant en homme politique la situation de l'État, et les sentiments des partis. Avec quelle clarté de pensée il nous dépeint l'indifférence de la plèbe pour l'avilissement des patriciens; avec quelle force il nous montre la tyrannie s'appuyant sur l'ignorance, sur les vils penchants d'un peuple presque barbare !

Les foudres de Tarquin, épargnant les lieux bas,
Sur les seules hauteurs concentrent leurs éclats,
Et le peuple, à couvert, voit courir sur sa tête,
Vers d'autres régions, la royale tempête.
Indifférent au sort de ce débat lointain,
Son penchant est tourné du côté du butin.
C'est dans ce but secret que Tarquin fait ses guerres :
Il se gagne le peuple en lui gagnant des terres.
Chacun, sans nuire à l'autre, a sa proie à ronger :
Tarquin a le Sénat, le peuple a l'étranger.

Que devons-nous le plus admirer ici ? la haute portée politique de ce jugement, la grandeur des paroles ou la force des images?

Clairvoyant il montre dans l'avenir le jour où le peuple, cette force nécessaire qui manque maintenant, sera prêt à saisir l'arme terrible que les patriciens aiguisent dans l'ombre.

La foule ne s'émeut contre la tyrannie,
Qu'au moment qu'elle en touche au doigt l'ignominie :

Digitized by Google

Lorsque, se répandant sur un terrain nouveau,
La licence descend jusques à son niveau,
Et quitte les sommets où vit la politique
Pour se ruer au sein du foyer domestique.

Sa décision est aussi forte que calme. Aucune objection de Valère ne peut l'ébranler, pas même quand celui-ci lui rappelle les affronts sanglants qu'il a reçus.

Ainsi ton père mort....?
— Plus tard sera vengé.
Tes affronts...?
— Je suis fait au rôle d'outragé.

C'est ainsi que l'auteur devait nous montrer Brutus digne de devenir le fondateur de la république de Rome.

Avec quelle haute intelligence Junius dévoile la politique de Tarquin, et ouvre à nos yeux le gouffre honteux de tous les vices dans lequel le tyran veut plonger le peuple! Et alors il nous révèle le plan par lequel, législateur futur, il ouvrira une nouvelle ère à sa patrie. De sa tête sort toute créée, la République Romaine.

Il n'est qu'un seul moyen, et c'est la liberté.
Cette seconde ardeur remplaçant la première,
Rome redeviendra tout énergique et fière.
Elle eût été chétive, esclave de ses rois ;
Libre, elle soumettra l'Italie à ses lois.

Comme le voyageur arrivé au sommet de la montagne, jetons un regard en arrière, et nous serons saisis d'admiration lorsque nous pourrons apprécier d'un seul coup d'œil toute la route que l'auteur nous a fait parcourir.

L'homme à qui Sextus pouvait dire :

Paix ! Brute. La matière est au-dessus d'un sot,

pleins de respect, nous le saluons maintenant avec Valère :

D'Égérie elle-même, ô grand législateur !
Ton projet a reçu le souffle inspirateur.
Il est digne à la fois du pays et de l'homme,
D'être conçu par Brute, et pratiqué par Rome.

Tout à coup nous sommes arrachés à notre enthousiasme par Sextus qui adresse au même homme, devant lequel nous venons de nous incliner, ce discours insultant :

. . . . . Voici l'homme qui va juger.
Bien que de sa raison le grossier crépuscule
Lui montre chaque point sous un jour ridicule.

Digitized by Google

Ses yeux sont bons pour voir ce qui frappe les yeux :
Son sens est d'un enfant et n'en vaudra que mieux.

Sextus peut lui dire :

O Brute, trois fois brute !

Quel contraste immense! Ne devons-nous pas nous attendre à voir Junius écraser de toute sa grandeur cet insolent qui vient, à l'heure où il domine déjà dans sa pensée le monde romain, le stygmatiser de nouveau du nom de Brute ?

Mais non, Brutus lui répond encore avec l'humilité de l'idiot.

O ! cela est contre la nature! Brutus ne pouvait, au milieu du triomphe de son génie, descendre au rôle avilissant de son ancienne stupidité; l'auteur s'est trompé, — direz-vous.

Vous oubliez donc la résolution de Brutus, vous oubliez qu'il a fait à sa patrie cette solennelle promesse :

J'offrirai ma patience !

Cette patience doit être mise à l'épreuve; cet immense sacrifice de tous les sentiments les plus puissants d'un cœur comme celui de Brutus, doit se faire à nos yeux.

Il est appelé par son insolent ennemi, par l'amant de sa femme à assister à son propre déshonneur; le mari est appelé par l'amant à être juge entre lui et sa maîtresse, à prononcer si Sextus n'a pas raison d'abandonner avec mépris celle qui lui a sacrifié son honneur et le bonheur de son époux ; — s'il n'a pas raison de l'abandonner pour porter ses désirs impurs vers la noble amie de Brutus.

L'épreuve est rude, et si Brutus la supporte victorieusement, s'il peut se commander à lui-même à un tel point, il sera digne de commander à Rome. — Brutus reste vainqueur.

Mais, dira-t-on, que nous fait cette Tullie avilie? pourquoi vient-elle mêler ses fureurs jalouses aux grands événements auxquels nous assistons?

Parce que la gloire de Lucrèce doit briller par le contraste d'une femme qui a dédaigné de rester mère de famille, pour se jeter dans les bras d'un amant, dans les plaisirs et le désordre.

Et c'est pourquoi nous écouterons les paroles amères par lesquelles Sextus la flétrit ; c'est pourquoi nous entendrons ce cri de douleur :

C'est pour vous que j'agissais ainsi !

Digitized by Google

Nous assisterons à cette terrible condamnation de la femme avilie, prononcée par la bouche de son séducteur.

. . . . . Ah ! c'est que vous l'aimez !...

s'écrie Tullie, en lui traçant avec ironie le portrait de Lucrèce, et Sextus lui répond :

. . . . . C'est sa vertu que j'aime.

Tullie comprend cette condamnation, elle sent qu'elle est tellement au-dessous de cette chaste femme, que son cœur ne peut plus espérer qu'une seule vengeance, celle de la voir tomber de la hauteur de sa vertu dans l'abîme de sa propre honte :

Lucrèce me paîra, par sa honte éclatante,
L'affront de sa sagesse et sa gloire insultante,
Et tombera si bas qu'elle fera pitié,
Même aux plus acharnés dans leur inimitié.
Allez donc. Ma vengeance en deviendra plus prompte.

Dès ce moment nous portons toutes nos pensées vers l'épouse vertueuse, menacée par le vice. Nous tremblons que l'anathème de la femme avilie, cette dernière consolation de sa honte, ne frappe la noble Lucrèce.

Et Brutus peut rester impassible à cette scène de douleur et de honte ! Oui, tant que son rôle l'y force ; mais seul avec Tullie, il devient le juge souverain de cette femme. Il lui montre la hauteur de gloire où elle aurait pu se placer, l'abîme de honte où elle est tombée, et le seul chemin par lequel elle peut en sortir :

Si vous aviez vécu pour le pauvre insensé !
C'était là le sujet d'une gloire suprême,
Et vous vous la deviez, si ce n'est à moi-même.
Vous pouviez surpasser Lucrèce ; comparez
Quelle vous pouviez être et quelle vous serez.
Assez de honte ainsi ! que tout cela finisse !
Il n'est plus qu'un moyen qui vous en affranchisse.
. . . . . .
Moi, si j'avais commis quelque indigne action,
Je chargerais mon bras de ma punition.
. . . . . .
Je voudrais, dût la mort être mon seul refuge,
Cacher le criminel dans la gloire du juge.

Et ce n'est pas un mari cherchant à accabler sa femme par des reproches, c'est le jugement d'un homme sans haine. Brutus l'a dit :

. . . . . Ce que je vous dirai
Par la seule pitié m'est pour vous inspiré.

Digitized by Google

Vous m'êtes, quant à moi, tellement étrangère,
Que mon indifférence a tué ma colère.
Et j'ai de toute aigreur fait un tel abandon
Que l'extrême dédain remplace le pardon.

Ainsi la honte ou la mort! — Tullie ne peut plus faire d'autre choix. Elle le sent, et en ce moment suprême, une dernière douleur lui est réservée; elle apprend, mais trop tard, à apprécier l'homme qu'elle a dédaigné, à connaître l'infâme auquel elle s'est livrée.

J'entends encor Sextus et j'entends encor Brute.
L'un me foule à ses pieds, lui qui causa ma chute,
Lui qui de ma ruine est le premier auteur,
C'est lui qui le premier est mon accusateur;
L'autre . . . .
Qu'il m'a paru grandi, quand sur mon front courbé,
Grave comme la loi, son langage est tombé!

Et il y avait cependant dans cette femme le germe des vertus qui font la gloire de sa rivale, car elle avoue son crime, car elle prend la résolution de mourir pour se soustraire à la honte.

Le ciel même a parlé, le ciel qui veut ma mort,
Pour se justifier de son courroux qui dort;
Je lui dois obéir.

A l'instant même où la femme de toutes les folles joies va se réfugier dans la mort, entre un esclave pour l'appeler à un festin splendide.

La salle est préparée,
Madame, et de feuillage et de roses parée,
Les mets sont sur la table, avec l'urne aux vins doux,
Et tous vos conviés n'attendent plus que vous.

Combien doit être heureuse la femme qui sera accueillie ainsi par le murmure de l'admiration, par les acclamations de tant de jeunes gens brillants d'esprit et ivres de passions! Hélas! la douleur brise son cœur et lui arrache ces mots empreints d'une si triste vérité :

.... Allons donc porter dans cette joie
Le mensonge d'un cœur à l'amertume en proie.

Voilà quel est le bonheur que trouve dans la salle du festin la femme vivant pour les plaisirs et le luxe : qui de nous n'aimerait à se retrouver près de Lucrèce, laborieuse, pure et calme, dans son gynécée?

Nous sommes impatients de revoir Sextus, car nous savons qu'il médite la perte de la femme vertueuse.

Digitized by Google

Un messager de Tarquin vient de lui apporter des avis importants ; son père lui recommande de veiller, en son absence, à la sûreté de leur domination. Mais ces graves pensées sont pour Sextus un sujet d'insolentes plaisanteries : il connaît mieux que le prudent monarque l'état où Rome se trouve.

Tandis que le vieux tyran croit encore devoir assurer, par la ruine de ses ennemis, le pouvoir qu'il a établi, ce jeune homme verse le mépris sur eux. C'est bien là la présomption fatale de celui qui doit détruire par ses passions l'édifice qu'ont élevé la force et l'astuce de son père.

En vain celui-ci a-t-il deviné l'homme qui sert Brutus dans son plan de vengeance, en vain lui conseille-t-il de s'en défaire, Sextus se rit de lui comme d'un honnête orateur :

Qui s'amuse aux discours n'est pas conspirateur.

Avec orgueil il étale à son confident ses propres vues politiques, ses plans et sa confiance dans le succès, mais il ne songera que plus tard à ces projets ; en ce moment il est trop occupé de son amour adultère.

Mais laissons cet aspect d'une époque lointaine ;
D'un objet plus présent mon âme est toute pleine.

Son audace est grande, mais ce n'est que l'audace aveugle de la passion.

Oui, j'atteindrai mon but, quoi qu'il doive arriver ;
Il n'est aucun obstacle à qui l'ose braver.
Celui-là seul est grand et fort, qui peut se dire :
Jusqu'où mes vœux iront, j'étendrai mon empire.
Plus je reculerai les bornes du désir,
Et plus j'aurai conquis d'espaces à saisir.
C'est s'égaler aux Dieux. . . . .

Tullie, ramenée par son amour, l'arrête ; Tullie ne sait pas se détacher de celui qui la méprise, elle ne sait pas mourir avec dignité. Il faut qu'elle vide jusqu'à la lie la coupe de la honte. Que veut-elle? Que veut une amante furieuse de l'abandon qu'elle prévoit?

Elle espère l'éviter par la demande hardie d'une franche déclaration; elle espère que son amant, quoiqu'infidèle par ses désirs, reculera devant une rupture éclatante.

Mais Sextus a le courage de ses vices. Écoutons-le; — nous connaîtrons tout son cœur.

Digitized by Google

. . . . . Puisque vous le voulez,
Mes secrets sentiments vous seront révélés.
Je n'affectai jamais cette vertu sévère
Que dans l'ancien Numa notre histoire révère ;
Je n'ai point hérité d'un père et d'un aïeul
L'appétit du pouvoir pour le pouvoir lui seul.
Je ne veux la puissance et ne veux la richesse
Que pour les atteler au char de ma jeunesse,
Et plus vite arriver par ces coursiers sans frein
Au bout des voluptés qui bordent mon terrain.

Avec quel amer dédain il chasse cette femme qui lui redemande son amour ! Il en est fatigué !

C'est là le dernier et le plus cruel affront que doive essuyer cette femme descendue du rang élevé auquel la destinait la nature.

Celui pour qui elle a tout sacrifié reste froid à l'expression de la douleur la plus amère, car c'est le regret d'une vie plus sainte, la honte de son amour, qui la lui infligent :

Je t'ai trop écouté, sans toi, sans tes discours,
Je connaîtrais la paix qui fait les heureux jours ;
Je saurais quels plaisirs habitent la retraite,
Et si l'humble existence a sa douceur secrète.
O paix que j'ai perdue ! ô calme que j'ai fui !

En vain cette femme, en qui existe une âme élevée, mais corrompue par le plaisir, accable son séducteur :

Soyez flétri, Sextus, pour ce langage infâme !
Vous faites bassement d'outrager une femme
A qui, plus que jamais, votre respect est dû
Pour la dédommager du nom qu'elle a perdu.

Sextus n'écoute que les désirs impatients qui l'appellent près de Lucrèce; l'anathème lancé par l'amante sur le point de se tuer, ne le touche pas.

Va-t'en donc chez Pluton chercher des dieux propices,
Pour moi, des dieux plus doux auront mes sacrifices !

Rien ne peut l'arrêter! Ne reculera-t-il pas devant les menaces de l'avenir? — Non, car la sibylle lui offre les livres du destin; — il les refuse. L'or qu'il jette pour ses voluptés, il ne veut pas le donner pour apprendre le sort qui l'attend. C'en est fait, s'écrie la sibylle,

. . . . Maintenant, Sextus, tu peux poursuivre.
Insensé le mortel que son orgueil enivre,
Qui préfère un peu d'or aux pages du destin ;
Qui dans la nuit des temps pose un pied incertain,

Digitized by Google

Et, quand un doigt sacré lui montre la lumière,
Pour en fuir la clarté se rejette en arrière!
Lis, te dis-je.

Impatienté, mais non pas convaincu, il lit :

D'un feu néfaste un Tarquin brûlera
Et l'époque des rois par lui s'accomplira.

Il connaît son sort; il s'arrêtera?
Voici sa réponse :

Que la menace vienne ou d'en haut ou d'en bas,
Des mortels ou des Dieux, je ne céderai pas!

Et, mêlant à un indomptable orgueil une aveugle présomption, il prend la prêtresse du sort pour une mendiante envoyée par la maîtresse qu'il abandonne, et il la renvoie à Brutus.

Rien n'a pu l'arrêter : ni la raison de son père, ni la passion de son amante, ni le destin même lui ouvrant l'avenir; — il part, et nous pouvons lui dire avec la sibylle :

Homme présomptueux! suis ton fatal chemin!

Le livre du destin qu'il a dédaigné, Brutus le reçoit et nous répéterons avec la Pythonisse :

Salut, Brute, salut, premier consul romain!

Mais qu'avons-nous fait? avons-nous analysé, jugé, critiqué? — Que peut-on faire quand, emporté sur les ailes du génie, on plane ému au-dessus du monde sublime créé par lui? Admirer!

Après tant de scènes violentes, nous rentrons enfin dans le calme du paisible gynécée de Lucrèce, et cette fois ce n'est plus avec une espèce de dédain pour cet appartement consacré au travail domestique; nous sommes heureux de nous trouver près de cette épouse après avoir assisté à la honte, au désespoir qui accablent la femme élégante dans la salle brillante du festin.

Nous avons quitté celle-ci se traînant avilie aux pieds de son amant fatigué d'elle. Nous trouvons la première occupée à adoucir la vie pénible du mari combattant loin d'elle pour le pays.

Mais nous rentrons, l'âme agitée par la crainte d'un avenir menaçant, car nous savons que l'heure fatale approche où le vice doit se jeter avec ses ardeurs funestes dans ce paisible gynécée. Lucrèce de son côté n'est plus calme et heureuse comme autrefois; — entre elle et nous il existe un sympathique partage de la même inquiétude.

Son esprit et son cœur suivent son mari au milieu des dangers

Digitized by Google

de la guerre; de tristes pressentiments l'agitent et elle voudrait le voir déjà rentré dans ses foyers; mais si elle craint pour sa vie, elle est cependant forte comme doit l'être l'épouse du guerrier romain, car lorsque la nourrice veut calmer son inquiétude par ces paroles:

. . . . . d'ailleurs les combats
Peu dangereux aux chefs, ne le sont qu'aux soldats.

Lucrèce repousse cette consolation indigne d'elle et de son mari.

Ah! cet espoir est bon quand le chef est un lâche,
Mais Collatin n'est pas un homme qui se cache
Et, derrière les rangs abritant sa frayeur,
Se fasse un bouclier avec le déshonneur;
Il est chef pour se battre à la place première.
A lui plus qu'au soldat la guerre est meurtrière.
Et moi-même après tout, j'aimerais mieux le voir
Noblement mort, qu'en vie et traître à son devoir.
Hélas! c'est ce qui fait mon orgueil et ma crainte!

Toute l'anxiété de l'amour le plus pur devait être dans son cœur, mais son esprit devait conserver toute la force, toute la grandeur de la plus noble des Romaines.

L'auteur a d'ailleurs été bien inspiré, en nous montrant en ce moment la valeur morale du mari dans l'affection et l'estime que lui porte Lucrèce. Jusqu'à cet instant l'individualité de Collatin disparaissait, mais il était nécessaire qu'on nous le fît connaître pour pouvoir l'apprécier, car le moment approche où cet époux sera l'objet du mépris de Sextus, — et l'auteur pouvait-il choisir un meilleur moyen que de nous faire partager l'estime qu'il inspire à sa compagne?

Avec quel art M^r^ Ponsard n'a-t-il pas su faire entrer ces éléments particuliers dans la marche générale de l'action, sans rompre l'harmonie de l'ensemble par le développement choquant d'une partie! son œuvre est comme la vie humaine, un tissu fin et serré : tout y est; on le sent, on le sait, mais il faut un œil attentif pour y découvrir chaque fil.

Nous aimons à voir descendre sur le gynécée, jusque là si heureux, cette sombre et mystérieuse anxiété qui agite souvent l'homme à l'approche d'un grand malheur, comme pèse sur lui l'atmosphère avant que l'orage éclate; nous partageons cette vague frayeur de Lucrèce, et nous louons l'auteur de nous avoir montré cette femme d'un esprit si élevé partageant les croyances naïves de

Digitized by Google

son temps. Tous ces présages funestes sont bien pris dans les sentiments d'une Romaine. Mais nous ne pouvons nous empêcher de désapprouver l'introduction du songe par lequel Lucrèce entrevoit et son malheur et les immenses conséquences de sa mort.

Le songe est devenu un moyen tellement usé dans nos tragédies, qu'un auteur doit hésiter à l'employer, et l'erreur nous paraît être ici d'autant plus grave que ce songe est une révélation trop directe, trop peu voilée des événements : il n'a pas laissé à la voix intérieure de l'homme ce vague, ce mystérieux qui fait toute sa puissance. En entendant le récit de ce songe, nous ne pouvons nous empêcher de dire : ce n'est pas le songe qui prédit l'événement, c'est l'événement qui a inspiré le songe à l'auteur.

Il nous est pénible de trouver cette tache dans une œuvre aussi remarquable; nous le regrettons d'autant plus que le poète aurait pu rendre cette scène plus puissante en laissant à ces pressentiments mystérieux toute leur simplicité.

Mais nous aimons le triste chant de l'esclave : c'est la même mélancolie qui a fait chanter Desdemona! Il rachète l'imperfection de cette scène et laisse planer sur le gynécée cette terreur dont nous ne pouvons nous rendre compte.

Le moment fatal est arrivé; — le crime et la vertu sont en présence. Qui ne sent pas l'immense distance qui sépare Sextus de Lucrèce? Comment pourra-t-il franchir cet abîme? comment Sextus pourra-t-il parler à Lucrèce de ses criminelles espérances? L'auteur a compris toute la gravité de la situation.

Car Sextus qui avec son orgueil immense, avec sa hardiesse infâme, a prononcé cette parole :

> . . . . . Il ne faut pas que le soleil revienne
> Sans que par un moyen Lucrèce m'appartienne.

Sextus qui a dit :

> Oui, j'atteindrai mon but, quoi qu'il doive arriver,
> Il n'est aucun obstacle à qui l'ose braver.

Sextus qui a traité avec dédain les conseils de son père, les prières et les malédictions de Tullie, lui qui a bravé les Dieux, Sextus se sent timide en présence de Lucrèce. Il hésite à se déclarer. Il a besoin de feindre, et l'auteur a été heureusement inspiré en lui prêtant le seul mensonge qui puisse tromper Lucrèce : il lui parlera de son mari. Ce mensonge, répondant à l'inquiète

Digitized by Google

préoccupation de Lucrèce, l'empêchera de saisir aussitôt la véritable pensée de Sextus, et donnera à celui-ci le temps de retrouver son ancienne audace, dont il a besoin pour pouvoir dire à Lucrèce : Je vous aime !

Avec quelle astuce ne cache-t-il pas ses véritables sentiments ; sous l'admiration dont il feint d'être animé à la vue du bonheur de Collatin, quelle perfide comparaison n'établit-il pas ?

S'il m'eût été donné, d'avoir ce bonheur rare,
Je m'y fusse attaché par une étreinte avare.
Ce ne serait pas moi qu'on verrait employer,
Dans les loisirs des camps, les jours dûs au foyer....

C'est le premier pas qu'il fait dans l'aveu de sa passion ; il veut glisser dans le cœur de la femme le mécontentement contre son époux qui est indifférent à son bonheur, qui ne sait pas aimer celle qu'il possède ; il veut faire dire à cette épouse : voilà l'homme qui m'aimera comme je dois être aimée !

Mais Lucrèce, toute préoccupée de Collatin, ne comprend pas cette perfide intention, elle n'y voit qu'une fausse appréciation de son mari, et elle répond :

Un Romain doit aller où Rome le demande,
Sextus, et tout quitter quand le pays commande.
Ainsi fait Collatin, et c'est dignement fait !

Elle repousse ainsi sans s'en douter cette première agression.

Lucrèce vit tout entière dans le souvenir de son époux ; c'est de lui qu'elle veut entendre parler, et Sextus, qui par ses dernières paroles pouvait se croire arrivé au moment de la déclaration, doit se rejeter dans la feinte ; il doit, intimidé par le calme et la vertu inébranlable de l'épouse, cacher sa passion sous l'admiration de cette vie domestique ; mais il s'enhardit de nouveau, et toute femme moins chaste eût compris enfin la pensée de cet homme, quand il finit par cette exclamation passionnée :

Et vous m'apparaissez dans la foule divine
Comme une reine auguste et dont le front domine.

Lucrèce l'ignore encore, mais elle est mécontente de cette admiration pour sa personne, elle l'interrompt :

Mais mon mari, Sextus, vous venez en son nom.
Parlez de mon mari ; que veut-il ?

Alors Sextus, furieux de ne pouvoir la détacher de son unique pensée, de ne pouvoir se faire comprendre par des paroles qui ont

Digitized by Google

glissé si souvent l'adultère dans le cœur d'autres femmes, Sextus s'écrie :

. . . . . Eh bien ! non.
Je ne viens pas pour lui. . . . . .
. . . . . .
Je viens vers vous.... je viens.... parce que je vous aime...

Mais cet aveu hardi n'est pas sans crainte, car il ne prononce ces mots qu'en tremblant.

A cette criminelle déclaration, Lucrèce ne trouve que l'exclamation pieuse :

Ah ! Dieux immortels !

Cette passion violente, longtemps contenue par la crainte, est enfin sortie impétueuse du cœur de Sextus; mais aux premiers mots de l'aveu se mêle déjà la prière.

Je vous aime du jour qui m'a rendu votre hôte.
Collatin m'amena ; ce ne fut pas ma faute.

Cet homme, habitué à s'élever au-dessus de tout, ne peut sans s'humilier profondément parler de son amour à Lucrèce; vis-à-vis d'elle il n'ose pas être le hardi séducteur qui avait trompé Tullie.

C'est l'hommage le plus grand qui puisse être rendu à l'épouse, car il vient du crime audacieux, au moment où il tente la victoire.

Et cet amour qu'il implore, il ne le demande pas à Lucrèce comme il l'a conquis sur Tullie ; ce n'est pas l'adultère, ce n'est pas un amour ayant besoin de se cacher, qu'il ose lui proposer.

Un amour souterrain n'attire pas vos yeux,
Vous marchez au soleil et votre front sublime
Rougirait de la feinte aussi bien que du crime !

Il sent qu'il doit élever bien haut cet amour pour pouvoir l'offrir à Lucrèce, et il le lui propose sanctifié par les lois, commandé par l'intérêt de la patrie, approuvé des Dieux. Il lui offre les joies de la maternité !

L'union de Lucrèce avec Collatin n'est pas bénie du ciel.

. . . . . ces liens au pays odieux
D'où Lucine ennemie a détourné les yeux.

Lucrèce ne connaît pas le bonheur d'être mère, il y a donc une place vide dans son cœur; Collatin n'est pas père, il n'est donc pas pour Lucrèce tout ce qu'un homme doit être pour que la femme lui soit attachée éternellement.

Digitized by Google

Et Sextus ose espérer de le placer tellement bas que Lucrèce s'en détachera facilement :

Eh ! quoi donc ! Collatin vous a-t-il su charmer ?
Mais vous ne l'aimez pas, vous ne pouvez l'aimer.
Lucrèce n'aimera qu'un homme qui la vaille ;
Et votre Collatin n'est pas à votre taille,
Lui, qui du sang royal, s'appelant Collatin,
N'a pas, malgré cela, fait peur au roi Tarquin :
Qui d'un bien précieux secret propriétaire,
Vient triomphalement en livrer le mystère ;
Cet homme est trop petit pour remplir votre cœur.

Après avoir fait appel à cette douleur secrète de l'épouse qui n'est pas mère, après avoir invoqué la fierté de la Romaine, il lui montre quelle serait sa destinée si elle acceptait son amour : il n'est pas un amant vulgaire ne cherchant en elle que la volupté, c'est le chef puissant de l'État, c'est le roi dans toute sa gloire qui lui offre de l'associer à sa destinée.

Il est beau d'être roi, quand, du haut de son geste,
Un seul homme, à son gré, fait mouvoir tout le reste ;
Et, de ses volontés ignorant les confins,
Étouffe d'un seul mot les frémissements vains.
Une telle grandeur sied à votre courage,
Lucrèce : prononcez, et je vous la partage.
. . . . . ,
Je serai roi, vous dis-je, et vous, Lucrèce, vous,
Reine.

Lucrèce quittera-t-elle ce Collatin, qui, au milieu d'un festin, s'est oublié jusqu'à faire de sa femme l'objet d'un pari ; le quittera-t-elle pour accepter l'amour de ce Sextus si passionné ?

La grande et fière Romaine se séparera-t-elle du descendant des rois qui s'est fait l'esclave de l'usurpateur; l'abandonnera-t-elle pour accepter le diadème de la main de son amant, de son nouvel époux ? Résistera-t-elle au séducteur qui s'écrie :

Je serai roi, vous dis-je, et vous, Lucrèce, vous,
Reine.
— Je serai, moi, fidèle à mon époux.

répond-elle.

Par ce seul mot, la femme vertueuse déjoue tous les efforts de son ennemi. Par ce seul mot elle élève entre elle et lui une barrière infranchissable. Elle lui montre alors, avec une profonde indignation, son infamie ; elle lui rappelle la violation de la sainte hospitalité et venge les outrages qu'il a voulu infliger à son époux :

Digitized by Google

Vous vous trompez. J'estime et j'aime mon mari.
Vos dédains à mes yeux ne l'ont pas amoindri :
Il est plus grand que vous, car de vous il diffère
En ce qu'il n'eût pas fait ce que vous osez faire.
. . . . . Vous prenez un moyen,
Qui n'est ni d'un bon roi, ni d'un bon citoyen.
Il vaut mieux corriger les mœurs que les corrompre,
Illustrer qu'avilir.

Elle déchire le voile qu'a su jeter l'éloquence de Sextus sur son immorale pensée, et il ne reste plus devant nous que la figure hideuse de la tyrannie accompagnée du vice.

Elle rejette avec mépris cette couronne, le plus haut prix que puisse offrir le séducteur :

. . . . . Mais, enfin, et pour rompre,
Je ne veux point de part de votre royauté.
Méritez d'être roi par plus de loyauté.

Sextus, cet homme si hautain, est écrasé; il descend à la prière, puis, transporté de désespoir, il menace. Lucrèce commande à sa frayeur, et la majesté de son caractère impose silence à cette passion furieuse. Sextus vaincu s'incline avec respect, et cette femme lui inspire une si grande vénération qu'il désavoue son projet criminel et veut paraître vertueux !

La victoire de Lucrèce est d'autant plus belle qu'elle n'est soutenue dans la lutte par aucune passion, qu'elle n'a puisé sa force que dans le sentiment de son devoir.

Lucrèce ne doit pas être la femme passionnée : elle doit rester l'idéal de l'épouse, aimant sans exaltation son mari, mais l'aimant d'une affection pure, sainte et inébranlable.

C'est ce profond et doux attachement, fortifié par la religion du devoir, qui seul garantit le bonheur du mari, qui seul ne disparaît pas dans les froideurs de l'aversion, quand la déception a dissipé les chimères amoureuses. Lucrèce aime son époux pour les nobles qualités qu'il possède, et ne le méprise pas si elle découvre qu'il n'est pas sans faiblesses ; la raillerie d'un séducteur ne peut détruire cet amour.

Tullie sacrifiant Brutus à un débauché que Lucrèce humilie et méprise, pour rester fidèle à ce Collatin, si inférieur à Junius : voilà le grand contraste que l'auteur a établi avec un génie que rien ne surpasse. Pour la première fois la poésie a su nous faire apparaître l'épouse dans toute sa majesté. Remercions Mr Ponsard : il nous a ramenés au culte de la sainte pudeur.

Digitized by Google

Lucrèce a imposé à Sextus une telle admiration qu'il ne sent pas jusqu'à quel point il s'humilie en en faisant l'aveu à son confident.

Qu'il est humble, ce fier Sextus, quand il dit :

Tu n'as pas, comme moi, vu quel air de grandeur
A Lucrèce offensée imprimait la pudeur,
Et quelle majesté, rayonnant dans son geste,
Couronnait de terreur son port simple et modeste.
Une auguste colère éclatait dans son œil,
Qui de mon œil vaincu faisait baisser l'orgueil,
Son silence pesait sur ma langue oppressée,
Où mourait impuissant l'effort de ma pensée.

Sulpice lui rappelle avec ironie son ancienne hardiesse et sa récente timidité :

Le cœur vous a failli !

Et Sextus a tellement oublié son caractère qu'il se borne à balbutier :

Qu'elle est fière !

Il faut que le confident frappe une seconde fois avec l'arme du ridicule ce cœur humilié, il faut qu'il lui dise cette parole si insultante :

Acceptez-vous la défaite ?

pour que Sextus secoue et son respect pour Lucrèce, et la terreur surnaturelle causée par une vision, et les souvenirs de la Pythonisse se représentant en ce moment suprême à son esprit troublé ; — mais son orgueil s'est réveillé, il est de nouveau Sextus, il bravera tout :

Sibylles, maudissez ! mânes, rassemblez-vous !
Je brave votre haine et vous domine tous.
Viens. Je m'enorgueillis de la terreur promise.
Les enfers opposés haussent mon entreprise.

Faire commettre à Sextus le crime par orgueil, lorsque la passion avait été vaincue par l'ascendant de la femme vertueuse, c'est un nouveau trait du génie profond de l'auteur ; c'est une vérité puisée dans le cœur humain.

Parlez, ô mes enfants, rassurez un vieillard,
Qu'est-il donc arrivé ?.....

Ainsi demande, au commencement du cinquième acte, le vénérable père de Lucrèce, vieillard retiré depuis longtemps de la scène du monde, et qui arrive, plein d'inquiétude, à la réunion convoquée par sa fille.

Lucrèce entre, et son langage jette l'anxiété la plus douloureuse

Digitized by Google

dans le cœur de ces hommes qui tous l'aiment, qui tous la vénèrent. Lucrèce s'accusant de

Porter le deuil de son honneur,

n'est comprise d'aucun d'eux.

Lucrèce, parle-moi, ma noble femme,

lui dit Collatin, avec la tendre sollicitude de l'époux qui redoute un malheur, mais qui ne peut craindre le déshonneur venant de sa femme; et quand elle répond :

. . . . . Non,
Je ne suis plus ta femme, et n'en veux plus le nom,
Morte est l'épouse....

Collatin bouleversé ne peut que répéter ces mots incompréhensibles:

Morte est l'épouse.

Il faut qu'elle révèle l'action infâme qui la force à renoncer à ce glorieux titre d'épouse, pour qu'on la comprenne.

Elle est déshonorée..... Mais un homme est là, et c'est à lui surtout qu'elle va imposer le solennel serment de la vengeance.

Junius! — voilà le nom qui devait en ce moment sortir de son cœur; car elle connaît ce Junius, car c'est elle qui a éveillé par ce nom la grande âme qui se cachait dans Brutus.

Tous ont juré. — Elle raconte l'infâme ruse par laquelle Sextus a triomphé d'elle : Lucrèce ne pouvait succomber qu'à la crainte de la honte :

Je n'ai pas craint la mort, j'ai craint l'ignominie.

et nous pouvons encore lui adresser la parole de Brutus :

O noble et digne femme!

car son âme est restée pure. Mais elle se condamne; en vain Collatin lui dit :

Le lit fut profané, mais l'épouse est sans blâme,
Et l'affront de ton corps n'atteignit pas ton âme.
Elle en paraît plus grande encore, et je ne veux,
Pour cet enseignement, que tes propres aveux.
. . . . . .
Je t'aime malheureuse et l'honore outragée.

En vain son vénérable père lui donne cette sublime justification :

Redresse-toi, ma fille, et lève ton regard;
Car moi, qui parle en père et qui parle en vieillard,
Je te dis que tu peux nous regarder en face.
Toute tache s'en va quand mon baiser l'efface.

Digitized by Google

Lucrèce veut mourir, martyre de son honneur; elle veut léguer un grand exemple aux générations futures de Rome.

. . . . . Moi,
Je m'absous du forfait et non pas du supplice.
Il ne faut pas qu'un jour, des désordres complice,
Mon exemple devienne un prétexte invoqué,
Quand aux devoirs d'épouse une autre aura manqué.

Lucrèce, victime volontaire du devoir, restera l'idéal de l'épouse, le génie de la république.

Et, en ce moment même, Brutus apprend la mort de cette autre femme, victime, elle, d'une honteuse passion! Elle a bien fait, dit-il:

. . . . . Ainsi le trépas fut semblable
Pour la femme innocente et la femme coupable :
Toutes deux s'immolant d'un commun désespoir,
L'une à sa passion, et l'autre à son devoir.

Brutus sait que l'instant est arrivé où Junius le vengeur, où Junius, l'homme du destin, se montre. — Mais qu'attend-il donc pour accomplir sa grande mission?

Il attend le peuple qui seul peut apporter à cette entreprise la puissance nécessaire.

Brutus a dit :

Cours, assemble le peuple !

Le peuple, sans lequel Brutus ne peut venger ni la femme ni le pays, — ce peuple qui est le seul élément de force, nous apparaît enfin et pour la première fois.

C'est là une immense faute! Il y a longtemps que ce peuple que l'on invoque en ce moment suprême, aurait dû exercer son influence dans le développement de l'action, et faire entendre sa puissante voix.

Les citoyens de Collatium qui se soulevèrent pour venger Lucrèce, l'avaient connue, admirée, aimée pendant sa vie; Lucrèce était la gloire de sa ville: c'était elle que montraient, comme modèle, l'époux à la femme, la mère à la fille. Il aurait donc fallu nous faire voir ce peuple aimant Lucrèce avec cet enthousiasme qui lui fait oublier et entreprendre tout pour protéger son idole pendant la vie, pour la venger après la mort.

Si, dans une scène telle que savait les créer Shakspeare, l'auteur nous avait montré cette noble femme au milieu de ses concitoyens;

Digitized by Google

si nous avions vu ces hommes aux résolutions subites, aux bras vigoureux, lui exprimer leur dévouement, lorsqu'elle tombait victime du crime, nous nous serions écriés : Le peuple la vengera!

Et il n'aurait pas fallu faire chercher, attendre ce peuple ; nous l'entendrions déjà, attiré par la rumeur publique, cette messagère rapide des nouvelles funestes, se presser à la porte de Lucrèce et demander à grands cris le nom du coupable : il l'accueillerait avec cette exclamation de fureur : Mort à Sextus !

Et qu'on ne nous dise pas : le système classique qu'a choisi le poète ne permet pas cette intervention de la foule.

Le système! c'est la lisière qui soutient les pas chancelants de la médiocrité ; le génie s'en affranchit, il marche seul et de ses propres forces.

Au lieu d'une scène si grandiose que trouvons-nous? Le peuple appelé arrive, il répond à Brutus :

> C'est Brute l'insensé ! qu'est-ce qu'il va nous dire ?
> Écoutons-le parler, il va nous faire rire.

Sont-ce là des paroles, des sentiments dignes de cette scène ; est-ce là le peuple puissant dans son amour pour Lucrèce, est-ce là ce peuple vengeur de sa mort, ce peuple que Brutus attend?

Non! c'est le plébéïen un tel et son voisin, tel bourgeois, tel autre, distraits de leurs occupations par un appel qu'ils ne comprennent pas et arrivant chacun avec sa petite curiosité, mais non pas entraîné par une grande et commune passion.

Aussi viennent-ils avec la grossière plaisanterie de l'artisan. Pour eux Brute est encore l'insensé; ils viennent pour rire de lui!

Non ! cela nous blesse. Il faut maintenant que tout soit noble et digne. Oh ! le peuple qui serait arrivé passionné comme dans Shakspeare eût, dans sa sainte fureur, oublié que Brutus était un insensé; il l'eût accepté pour chef, à la première parole énergique prononcée par lui contre les tyrans. Mais le peuple de Mr Ponsard reste froid à la vue du corps sanglant de Lucrèce, il lui faut une explication, il lui faut le discours de circonstance ! Sera-t-il irrité après ces explications? Un peu, mais pas encore assez pour se soulever. Il crie bien :

> Meure l'homme odieux !

croyant que cet homme n'est qu'un simple citoyen ; mais, quand il apprend que c'est

> Sextus, fils du roi Tarquin,

Digitized by Google

il se retire plein d'effroi, et Brutus est obligé de lui faire un second discours ; il parle politique à ce peuple dont il a lui-même dit avec tant d'énergie :

> Et le peuple, à couvert, voit courir, sur sa tête,
> Vers d'autres régions, la royale tempête,
> Indifférent au sort de ce débat lointain.

Que tout cela est froid ! que tout cela est petit ! Ceux qui ont fait retrancher à la représentation cette partie du second discours de Brutus ont été bien inspirés, mais ce qu'on en a laissé peut-il produire l'effet qui ne s'était pas manifesté à la vue du cadavre de Lucrèce ? Non, ce ne sont que de vaines paroles répétant ce que Brutus avait dit à la foule, à son arrivée, sans pouvoir l'entraîner !

Oh ! que nous regrettons que l'auteur ne se soit pas soutenu à la hauteur des premiers actes de son œuvre !

Brutus, au lieu de débiter ces froides et impuissantes phrases de rhéteur, aurait pu aussitôt crier au peuple arrivant déjà fort de sa passion, de son désir de vengeance :

> Non, non, plus de Tarquins ! meure la tyrannie !
> Disparaisse Tarquin et sa race bannie !

et le peuple eût répondu d'une seule voix,

> A Rome ! A Rome !

Que dirons-nous de cette variante qui s'attache si petitement, si pauvrement à cette grande action ?

Rien ! Mais nous plaindrons l'auteur d'être descendu à cette complaisance de fabricant de vaudevilles. Quand on a reçu de la nature un génie comme le sien, on impose la loi à Messieurs de la Comédie, car on ne travaille pas pour eux, mais on crée pour parvenir à l'idéal de l'art.

Triste d'avoir dû montrer quelques taches dans cette magnifique peinture du monde romain, dans ce sublime portrait de l'épouse ; triste surtout d'avoir été obligé de blâmer sévèrement la dernière partie de cette œuvre, nous aimons à retourner dans nos souvenirs et nous dirons avec la conviction la plus sincère :

La France a un grand poète de plus.

Frédéric Schütz.

Digitized by Google

LES LIVRES.

Lorsque chacun s'agite sur la terre
Pour obtenir des honneurs et de l'or,
Donnons à tous un avis salutaire,
C'est qu'un bon livre est le plus doux trésor.
L'orage en vain de sa voix importune
Vient réveiller les sages endormis :
On peut braver les coups de l'infortune
Lorsque l'on a ses livres pour amis.

Contre la neige et l'Arabe en furie
Un vieux Français veut lutter, — vain espoir !
Pris sans défense, il songe à sa patrie,
A ses amis qu'il ne croit plus revoir ;
Mais de son sein sa pauvre main qui tremble
Tire un volume : il se sent raffermi !
C'est Béranger ! Ils causeront ensemble !
Le vieux grognard retrouve un vieil ami.

Dieu ! le héros d'une immense épopée
Tombe captif sur un rocher brûlant.
Naguère encor sous sa puissante épée
De la pensée il comprimait l'élan.
Eh bien ! voyez : pour charmer sa souffrance,
Il lit Corneille ! il est libre à demi :
Dans un mirage il croit revoir la France !
Car du despote un penseur est l'ami.

Digitized by Google

C'est la terreur ! La guillotine est prête !
Le monstre a soif : barbares, soyez prompts !
Mais, qu'ai-je vu ? Dans l'horrible charrette,
L'ivresse encor rayonne sur deux fronts :
Chénier, Roucher chantent ! — Duo sublime ! —
A leur aspect tout un peuple a frémi.
Ils vont mourir : un livre les ranime !
Ils ont encor Racine pour ami.

Nous vieillirons ! — Dieu nous laissera vivre. —
Sans être seuls ici-bas désormais ;
Nous vieillirons, hélas ! mais un beau livre
Est un ami qui ne vieillit jamais.
Lorsque le soir l'homme ainsi qu'à l'aurore
Va feuilleter ses volumes soumis,
Son cœur s'exalte.... il se croit jeune encore :
Le temps n'a pas changé ses vieux amis.

ANTOINE CLESSE.

Avril 1846.

LE FOU ET LES CLOCHES

La nuit étend sur moi son voile :
Au loin résonne un triste glas.
Comme l'airain, comme l'étoile,
Mon cœur se voile et pleure, hélas !
Pourquoi rester ? Quittons la terre.
Elle m'attend au sein des cieux,
Celle qui me fut toujours chère.
— O cloches, sonnez mes adieux !

Digitized by Google

Elle était belle, elle était tendre :
C'était l'ange des mauvais jours.
J'étais heureux rien qu'à l'entendre;
Sa voix me consolait toujours.
Elle est morte, et je dois la suivre.
Elle emporte mon cœur aux cieux.
Ce n'est qu'à ses pieds qu'on peut vivre.
— O cloches, sonnez mes adieux !

Laissez mes mains, ôtez ces chaînes!
Je ne suis pas un fou méchant.
Elle est là bas, là, sur les chênes :
Elle m'appelle, elle m'attend.
C'est un ange, elle n'est plus femme :
Je la vois à travers les cieux.
Vous liez mes mains, non mon âme!
— O cloches, sonnez mes adieux !

On traite mon vœu de folie ;
Vous voulez que je vive encor ?
Un fou, vous croyez qu'il oublie
Comme vous, et puis qu'il s'endort.
Je m'endors, mais c'est pour qu'un ange
Me rouvre la porte des cieux.
De son trépas mon cœur s'arrange !
— O cloches, sonnez mes adieux !

ÉTIENNE HENAUX.

1839.

ÉTIENNE HENAUX naquit à Liége, en 1818 ; le 15 novembre 1843, il s'est éteint à l'âge de 25 ans. Parmi tant de jeunes noms éclos d'hier, le sien brillait déjà aux premiers rangs.

ADOLPHE STAPPERS.

Notice biographique sur Étienne Henaux.

Digitized by Google

LE PÉNITENT.

(SUITE *)

CHAPITRE II.

LA RÉVÉLATION.

Le jeune ouvrier qui avait si audacieusement bravé l'autorité du Prince-Évêque, c'était André. La nuit couvrait la cité de son ombre quand il rentra chez lui, dans la modeste chambre où étaient mortes sa mère et la vieille Loyse, l'une qu'il n'avait pas connue, l'autre qui avait pris soin de son enfance et l'avait placé comme apprenti chez le joailler Hébert. Il alluma sa lampe et s'accouda sur sa petite table de chêne. Une singulière énergie brillait dans son regard. Son noble visage était plus pâle que de coutume, et à ses sourcils mobiles on devinait qu'il était en proie à de sombres et sérieuses pensées.

— Allons! murmura-t-il après un silence; j'ai maintenant un but pour mon existence flétrie : affranchir mon pays d'un joug tyrannique... Que risqué-je? le bonheur m'a fui pour jamais, et le ciel...

— André, dit la voix que l'ouvrier avait déjà entendue deux fois, pourquoi toujours accuser le ciel : il va peut-être vous envoyer des jours plus doux.

Encore ce moine! pensa André en apercevant le pénitent noir ; que me veut-il donc?...

— J'y mets de la persistance, n'est-ce pas, reprit ce dernier, répondant à la question que se faisait intérieurement le jeune homme. Je vous attends en ces lieux depuis le soir... André, je viens vous parler de votre mère.

— De ma mère! de ma mère dont je n'ai pas même su le nom!

* Voyez page 23.

Digitized by Google

— Elle s'appelait Alice, et l'orfévre Hébert était son frère...

André attacha son regard sur celui du pénitent : il doutait d'avoir bien entendu, il attendait des preuves plus certaines pour croire.

— Des preuves? continua le moine, doué, semblait-il, de la faculté de pénétrer les pensées du jeune homme; j'en ai bien peu : l'aveu de celle qui vous a élevé, la confession de l'homme qui a perdu votre mère, les voilà toutes. Mais on ne ment point à l'heure de la mort, on ne ment point au tribunal de la pénitence...

Achevez, dit André, et il appuya son front brûlant sur sa main. Le pénitent continua :

— Il est un homme bien coupable, mais qui voudrait au prix de sa vie réparer le mal qu'il a fait autrefois. Emporté par la fougue de l'âge, jeté par son rang et sa fortune au milieu de nobles débauchés, un soir il enleva la jeune Alice Hébert... Ah! ne le maudissez pas, soupira le pénitent en voyant l'émotion du jeune homme. Il n'était qu'à demi criminel et songeait à rendre à ses parents la jeune fille restée pure, quand un misérable poussa Alice dans le piége en lui faisant prendre un philtre irrésistible...

— Mais c'est infâme! s'écria André, en se levant d'un bond; et je ne puis savoir le nom de ces deux hommes!

-- Je dois le taire : l'un d'eux est votre père, et le ciel leur garde sans doute un juste châtiment.

Le jeune homme, le cœur brisé, reprit sa place près de la table. Le religieux poursuivit :

-- Victime innocente, pure au fond du cœur, flétrie aux yeux de tous, votre mère, la pauvre Alice, fut honteusement chassée par son frère. Elle vint mourir ici, en vous donnant le jour. La vieille Loyse, qui l'avait accueillie, lui ferma les yeux et cacha le nom de votre mère, selon la dernière volonté d'Alice : elle croyait par ce moyen éloigner de vous le déshonneur qui avait pesé sur elle.

A son lit de mort Loyse appela près d'elle un ami de Paul Hébert : elle voulait lui confier un secret important... c'est lui, c'est cet homme coupable qui m'a tout confessé aujourd'hui.

André silencieux, immobile, écoutait le pénitent, mais de grosses larmes coulaient de ses yeux et tombaient sur ses mains enlacées.

-- Et maintenant, continua le moine d'une voix émue, votre père, séparé de vous par une barrière infranchissable, voudrait partager

Digitized by Google

avec vous ses richesses; il voudrait adoucir l'existence amère qu'il vous a faite et vous rendre au bonheur.

-- Ah! qu'il garde ses dons : il ne peut me rendre ma mère; et sans doute cette fortune, ce rang dont vous parlez l'empêchent de me donner un nom.

-- Voué aux autels, il ne peut vous nommer son fils, mais son affection va veiller sur vous. Demain Hébert instruit de votre naissance et des liens qui vous attachent à lui, vous rendra dans sa maison la place que vous deviez y occuper. Entre sa fille et vous, plus de distance désormais!

Le jeune ouvrier leva les yeux au ciel dans une ardente action de grâces. Ses larmes s'étaient séchées soudain : le souvenir de la vieille Loyse, celui de sa mère s'effaçaient peu à peu pour faire place à l'image de Magdeleine... Magdeleine qu'il pouvait aimer maintenant de toute la force de son âme; Magdeleine, ange adoré, auquel il pouvait espérer d'être uni...

-- Mais, celui à qui je dois ce bonheur, mon père, murmura le jeune homme par un retour soudain, ne pourrai-je le voir?

-- Un jour, noble enfant, répondit le pénitent en attirant le brave ouvrier contre sa poitrine, un jour, quand il sera sûr d'avoir regagné votre cœur par son amour et son repentir, il se montrera à vous. Maintenant mille obstacles s'opposent au plus cher de ses vœux : il a tout à craindre du monde et de ses ennemis, qui ne manqueraient pas d'exploiter habilement une faute de sa jeunesse pour flétrir sa vie entière... Plus tard, quand André sera l'époux de Magdeleine, quand tout respirera le calme et la fécilité dans leur ménage, le prêtre coupable ira leur demander, en secret, (et c'est là le tourment de sa vie) un peu de ce bonheur qu'il appela sur eux.

-- De grâce, ne m'offrez pas de pareils tableaux; si ces doux rêves ne devaient pas se réaliser, la déception serait trop amère... Qui sait si vous pourrez convaincre Hébert! qui sait s'il consentira à m'unir à sa fille... Mais il ne le peut plus! continua André en se frappant le front avec rage : sa parole est donnée; n'a-t-il pas promis Magdeleine au fils d'Olivier?

-- A Jacques Olivier, le digne rejeton d'Olivier le Renard, comme nous le désignions autrefois, répondit le pénitent avec un sourire amer... Restez en paix; cet homme ne peut devenir l'époux

Digitized by Google

de Magdeleine : le sang d'Hébert ne doit point s'allier à celui d'Olivier.

André regarda le pénitent sans trop le comprendre. Mais il y avait tant d'assurance dans la voix du religieux, tant de fermeté, que le jeune homme ne douta plus.

Le pénitent se retira. L'ouvrier resté seul se mit à parcourir sa chambre dans tous les sens. La joie débordait de son cœur et perçait dans tous ses mouvements.

— Je suis le neveu d'Hébert! se répétait-il; le fils de sa sœur; cela n'est point un rêve. Magdeleine que j'aime et qui partage mes sentiments, Magdeleine sera bientôt à moi ! Je puis donc me livrer à l'espoir, à l'amour... à l'amour!... mais non! reprit-il tout à coup, et son front rayonnant devint triste et sombre, — non ! maintenant il est trop tard... Lié par un serment terrible, je ne m'appartiens plus : je me dois à mes frères, à ma patrie qu'il faut soustraire au despotisme... Demain je puis être désigné pour le frapper... demain notre noble entreprise peut échouer, et André, voué à la honte, ira mourir sur un échafaud... Est-donc l'heure de me livrer à l'amour? dois-je penser à unir mon sort à celui de Magdeleine, moi qui n'ai peut-être plus un jour à vivre.

Le lecteur comprendra mieux la triste position du jeune ouvrier, lorsque nous aurons raconté ce qui s'était passé quelques heures après l'échec du peuple sur la place du marché. Il avait reculé devant les nobles, mais il se promettait bien de prendre sa revanche. Quelques hommes déterminés résolurent de frapper un coup décisif : une conjuration se forma. Les chefs les plus ardents de l'émeute furent secrètement convoqués, et, le soir venu, une vingtaine de conjurés étaient réunis dans la salle basse d'une maison de la rue S^te^ Croix. Comme on s'y attend bien, André se trouvait au milieu d'eux. Mais ce qui doit nous surprendre, c'est que Jacques Olivier assistait aussi à ce conciliabule. Quelques mots expliqueront sa présence. Jacques n'avait pas le courage du lion, nous l'avons vu. Comme l'empereur Claude, il pâlissait à l'aspect d'une épée nue; mais sa vanité était en raison de sa poltronnerie et il tenait fort à passer pour brave. Nul n'était plus bruyant que lui lorsque le danger s'éloignait. Il était forcé de convenir à part lui que son rôle dans la taverne de maître Courtaut ne l'avait pas couvert de gloire. Pour se réhabiliter dans l'opinion, il avait repris son courage à

Digitized by Google

deux mains, une fois le péril passé; il s'était bravement mis à la tête du peuple, se promettant bien de s'esquiver adroitement si le danger se montrait à l'horizon. Le danger à proprement parler n'avait point reparu. La foule s'était retirée sans engager le combat, et Jacques avait soutenu son rôle de capitan avec assez de bonheur. Les chefs de la conjuration s'étaient mépris à cette ardeur d'emprunt; ils avaient pensé qu'il était important de rallier à leur cause un champion aussi valeureux.

Les portes ayant été closes et des hommes dévoués placés à toutes les issues, un chef de corporation prit la parole :

-- Braves amis, dit-il, nous nous connaissons tous : il n'y a point de traître parmi nous et nous pouvons parler à cœur ouvert. Ce qui vient de se passer devant l'hôtel de ville, vous donne la mesure de ce qu'on nous destine pour l'avenir. Vous avez vu le cas que Jean de Bavière fait de nos priviléges : vous avez vu sous quel joug humiliant il se propose de nous courber. Non-seulement les droits de la cité sont méconnus, mais la débauche du prince et de sa cour fait planer le déshonneur sur nos familles. Il est temps de mettre un frein à l'insolence de cet homme.

-- Nous sommes de cet avis, répondit tout d'une voix l'assemblée.

-- Nous savons bien, reprit un autre chef, d'où vient à l'Evêque tant d'audace et d'outrecuidance. Le duc de Bourgogne, jeune et insolent comme lui, est le soutien de ce prêtre vivant en bandit, sans foi ni retenue. Le Bavarois compte sur l'aide du Bourguignon; il attend ses hommes d'armes pour nous réduire à néant. Mais Jean-sans-Peur est à la cour de France : un poignard bien affilé peut arriver plus tôt au cœur du tyran que les troupes étrangères au sein de notre pays. Le prince tombé, notre cité se relève, et nos mayeurs, maintenant soumis, nous rendent notre antique liberté. Ne le croyez-vous pas comme nous ?

— C'est notre pensée, c'est notre espoir, répondirent les conjurés; mais plus d'un pâlit à l'idée de lever la main sur l'élu du Seigneur. André conservait sa contenance sombre et fière ; Jacques était évidemment mal à l'aise.

— Eh bien, continua un troisième chef, les deux braves bourgeois qui viennent de prendre la parole, et moi, nous avons résolu de tenter la délivrance de notre patrie. Êtes-vous disposés à soutenir, à seconder nos efforts ? Consentez-vous à nous prendre pour chefs

Digitized by Google

et pour guides : chacun de vous veut-il obéir à notre voix et frapper quand nous lui dirons : frappe !

— Nous ferons ce que vous voudrez, s'écria-t-on de toute part.

— Jurez-le donc sur cette croix, reprit le chef en tirant un poignard caché dans son pourpoint. Les conjurés étendirent la main et prêtèrent le serment exigé.

— Maintenant, séparons-nous, ajouta celui qui avait parlé le premier. Des agents secrets et dévoués iront vous dire quand l'heure sera venue de nous concerter ou d'agir.

La petite assemblée se dispersa ; chacun de ses membres reçut le mot d'ordre en passant devant les trois chefs et promit de nouveau sur son Dieu, sur sa foi, sur son âme, de ne rien révéler de ce qu'il avait vu ou entendu dans cette sombre réunion.

CHAPITRE III.

LE JOUR HEUREUX.

La matinée n'était pas avancée et déjà le sire de Virey, un des plus hauts dignitaires du Chapitre de S[t] Lambert, s'apprêtait à sortir ; sa mule toute caparaçonnée l'attendait dans la cour de son hôtel. Soudain un varlet vint lui annoncer que maître Olivier désirait lui parler. — Encore cet homme, dit Anselme, et sa figure prit une expression d'invincible répugnance. Cependant le chanoine n'osa pas refuser l'audience demandée. Il tenait beaucoup à s'assurer de la discrétion de maître Olivier le Renard. Celui-ci, possédait des secrets qui, révélés, pouvaient compromettre le grand dignitaire. Ces deux hommes se craignaient et se ménageaient.

— Faites entrer, dit enfin le chanoine.

Maître Olivier, que nous connaissons déjà, parut devant lui et prit la contenance la plus humble.

— Mon vénérable père, fit-il en souriant d'une manière imperceptible, je ne viens plus comme hier vous parler du passé, de la pauvre Alice et de son fils... de votre fils, allais-je dire... Ne me faites pas de reproches, continua le petit homme en voyant tressaillir le sire de Virey ; j'aurais dû, je le sais, vous confier plutôt ce secret

Digitized by Google

important. Mais d'abord, j'ai craint de vous rappeler des souvenirs amers, des temps agités, bons à mettre en oubli, allais-je dire...

— Oui, interrompit le chanoine; avant d'être consacrée à l'Église, ma vie était bien dissolue, mais la vôtre était bien criminelle.

— Je ne savais donc, continua maître Olivier, sans paraître faire attention à l'interruption du gentilhomme; je ne savais comment vous auriez accueilli et ma confidence et moi-même; j'attendis... Ensuite...

— Ensuite, vous n'avez pas voulu que André trouvât un protecteur dans son père et devînt un rival redoutable pour votre fils: car tous deux aimaient la fille d'Hébert.

Le petit vieillard baissa ses yeux fauves: — ce diable d'homme devine tout, murmura-t-il entre ses dents. Puis comme effrayé de cette réflexion irrévérente, il se frappa la poitrine et reprit:

— Il n'a fallu rien moins que le jour solennel d'hier, le jour des fiançailles de Jacques pour me déterminer à vous faire cet aveu. Tant que je le gardais dans mon cœur, ma conscience était troublée; tant que je n'avais pas obtenu de vous-même l'absolution de mes fautes passées, je n'aurais osé prier pour mes deux enfants: il me semblait que ma voix coupable eût appelé le malheur sur eux. Oh! si j'ai jadis offensé le ciel, poursuivit Olivier avec émotion, je l'implore aujourd'hui...

— Oui, quand Satan grisonne il fait pénitence, murmura à son tour le chanoine; puis, radouci par l'air de repentir sincère dont Olivier semblait pénétré, il lui dit: — Mais nous nous étions promis de ne plus revenir sur ce sujet; un autre motif vous ramène près de moi?

— Une autre révélation, mon vénérable père! Tout ne va pas au mieux dans notre bonne ville de Liége: l'Évêque traite cavalièrement les bourgeois, et les bourgeois fatigués ont résolu de secouer le joug de l'Évêque.

Le chanoine soupira profondément. — Oui, dit-il, après un silence, je prévois des troubles dans l'avenir: chaque jour de nouvelles fautes augmentent l'irritation populaire; le prince repousse les conseils de la prudence, ma voix sévère lui déplaît: grâce à ma franchise et à mes ennemis, je perds sans cesse de mon crédit auprès de Jean de Bavière.... Mais il n'importe; une dernière fois encore je tâcherai de désiller ses yeux...

Digitized by Google

— Dites-lui qu'un complot s'est formé contre lui, que ses jours sont menacés... Ah! mon vénérable père, continua le petit vieillard en s'animant, si vous aviez pu voir l'agitation, l'effroi de mon fils Jacques, lorsque hier il revint de ce conciliabule... un concours de circonstances irrésistibles l'y avait poussé.... mais il n'a pas voulu tremper une heure de plus dans les affreux projets des conjurés : il est parti ce matin pour Daelhem et a mis la Meuse entr'eux et lui... Le pauvre garçon en fera la fièvre : sans cesse il répète « Liége, S^t^ Lambert » et ne rêve que poignards et torrents de sang... Je n'ai pu savoir de lui le nom de ses complices, ni le lieu de leurs réunions, mais....

— Assez, assez! interrompit le chanoine, qui goûtait peu les projets futurs du dénonciateur ; il suffit que le prince sache qu'il court des dangers : il se tiendra sur ses gardes.

— Oh, oh! pensa maître Olivier, en observant du coin de l'œil le sire de Virey, le révérend père pencherait-il pour le parti du peuple?... Je me suis trompé, je crois : c'est à l'Évêque en personne qu'il fallait m'adresser.

— Allez en paix, mon maître, reprit en se levant le chanoine ; monseigneur de Bavière sera averti à temps. Il est d'ailleurs mal aisé de parvenir jusqu'à lui : le prince est bien défendu.

Le sire de Virey fit un signe de la main qui congédiait le bourgeois.

— Voilà toute ma récompense! se dit celui-ci en tournant à regret les talons; allons, allons! le chanoine est un *haydrois*[1] : c'est au palais épiscopal qu'il fallait aller frapper.

Comme on le voit, maître Olivier était un composé de sentiments divers ; la vieillesse et le repentir avaient modifié le tavernier rusé et rapace. Mais le vieil homme reprenait souvent le dessus ; l'habitude contrariée l'emportait souvent sur les meilleures résolutions. On aurait pu dire de lui qu'il était un éternel combat.

Aussitôt après le départ du père de Jacques, le seigneur de Virey monta sur sa mule et se rendit, non pas chez l'Évêque, — le prince était en partie de plaisir et absent pour toute la journée, — mais chez maître Paul Hébert. L'orfévre quitta précipitamment son comptoir dès qu'il l'aperçut et vint pour lui tenir l'étrier.

[1] On appelait ainsi les partisans du peuple qui ne reconnaissaient pas les droits de l'Évêque.

Digitized by Google

— Maître Paul, dit Anselme en abandonnant sa monture à l'un de ses valets, je désire vous parler sans témoin.

— Nous serons parfaitement dans cette salle, répondit le joaillier, et il introduisit le nouveau venu dans son arrière-boutique. Le chanoine s'assit près de la table qui s'y trouvait et força le père de Magdeleine à l'imiter.

— Je vais vous rappeler de tristes souvenirs et vous parler de ce qui s'est passé il y a vingt ans.

L'orfévre réfléchit un instant et son front devint sombre : il avait compris qu'il s'agissait d'Alice.

— Hébert, reprit le chanoine, vous avez été bien sévère pour votre sœur.

— Et bien souvent je me suis reproché cette sévérité ; mais la honte d'Alice éclatait à tous les yeux, elle était coupable...

— Elle était innocente ! s'écria le sire de Virey, et il raconta alors toutes les douleurs qu'avait supportées la pauvre enfant. Paul l'écoutait dans un morne abattement : il ne pouvait mettre en doute les paroles du prêtre, et chacune d'elles semblait s'enfoncer dans son cœur.

— Mais, je suis donc un monstre d'injustice et de cruauté !

— Hélas ! tout autre eût été trompé comme vous.

— Non, non ; tout autre eût considéré sa vie exemplaire et pure, son cœur toujours étranger au mensonge ; tout autre l'eût consolée, sauvée.... moi, je l'ai tuée ! Oh ! je m'explique maintenant les malheurs dont j'ai été assailli ; la mort de ma femme, pauvre ange sitôt enlevé à mon amour : le ciel me punissait....

Et le vieil Hébert se tordait les mains dans son désespoir.

— Mais, cet enfant, dit-il enfin, il vit, lui !

— Le fils d'Alice, répondit le sire de Virey, par son travail et sa noble conduite a déjà su gagner votre estime et votre affection : c'est André.

— André, ce brave ouvrier ! ah ! mes bienfaits le forceront à me pardonner la mort de sa mère....

En ce moment, Magdeleine, avec l'étourderie de son âge, ouvrait la porte de l'appartement où était son père. En voyant des pleurs ruisseler sur son visage, elle accourut dans ses bras.

— Mon père, mon père, que se passe-t-il donc, s'écria-t-elle tout alarmée....

Digitized by Google

-- Ah ! c'est la joie autant que la douleur, répartit le vieil orfévre... André, ce noble cœur, qui m'obéit ici...

— Eh bien ? fit Magdeleine en rougissant.

— C'est le fils d'Alice, de ta tante, de ma sœur !

— De cette Alice dont vous ne parlez jamais, et qui fut si malheureuse ; ma nourrice me l'a dit souvent.

— Mais nous lui ferons oublier tout ce qu'il a souffert, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père, balbutia Magdeleine.

— Il remplacera ici sa mère qui n'est plus, n'est-ce pas Magdeleine?

— Oui, mon père, répéta la douce enfant, de plus en plus embarrassée.

Elle venait d'apercevoir enfin le chanoine. Celui-ci reprit en poussant devant lui une lourde cassette qu'il avait apportée :

— Ces richesses appartiennent à André : c'étaient celles de son père, c'est tout ce qu'il peut faire pour lui.

— Eh ! qu'en est-il besoin ? mon brave neveu partagera ma fortune, et je prétends le traiter comme mon propre fils.

— Votre fils, il pourra le devenir un jour... qu'en dit Magdeleine ? ajouta le sire de Virey, en s'adressant à la jeune fille. Celle-ci perdit tout à fait contenance. Elle ne savait comment le chanoine pouvait ainsi pénétrer ses sentiments. Si maître Olivier avait été là, il n'eût pas manqué de dire : ce diable d'homme devine tout...

— Nous verrons, nous verrons ! répondit l'orfévre, qui attira sa fille sur ses genoux. Maître Olivier, après son infâme conduite, n'aura pas l'impudence de remettre le pied sur mon seuil, pour réclamer l'exécution de ma promesse...

Le sire de Virey se disposa à quitter la demeure de maître Hébert.

Vénérable Anselme, lui dit ce dernier, je ne puis douter un moment de vos paroles; d'ailleurs, André ne fût-il pas mon neveu, je veux le considérer comme tel, afin d'expier mon injustice passée, à l'égard de ma pauvre Alice.

— Tout ce que je vous ai dit est la vérité même, répartit le chanoine, j'en jurerais devant Dieu.

— C'est bien, oh ! c'est bien ! murmura le vieillard en le reconduisant.

Avant de monter sur sa mule, Anselme se retourna et pressa la

Digitized by Google

main du brave orfévre, au grand étonnement des voisins accourus sur leurs portes...

— Mais André ne vient pas! dit Hébert impatient, quand il fut revenu près de sa fille.

— Le pauvre garçon n'ose pas; il ignore sans doute la démarche du sire de Virey auprès de nous.

Magdeleine devinait juste. André, par une délicatesse que l'on comprend, voulait que son oncle fût instruit des particularités de sa naissance, avant de paraître devant lui. Il laissait à son mystérieux protecteur le temps de prévenir le joaillier.

Il arriva bientôt pourtant. La manière dont il fut accueilli ne lui permit pas de douter que le pénitent n'eût rempli sa promesse.

— Mais où donc avais-je les yeux, disait le vieil Hébert, qui, ayant saisi les mains du jeune homme, le tenait immobile devant lui : sa mère et lui se ressemblent comme deux perles de la même eau...

Le front de Magdeleine était rayonnant, elle sentait combien elle aimait le brave ouvrier, au bonheur qui venait inonder son âme.

Après l'avoir considéré sous toutes ses faces, le vieillard pressa André dans ses bras; puis, le poussant vers sa fille :

— Allons, mon beau neveu, s'écria-t-il, embrassez donc votre cousine!

Les jeunes gens, en rougissant tous deux, échangèrent leur premier baiser.

La joie était revenue sous le toit d'Hébert. Toute la journée se passa au milieu des plus douces émotions.

Le lendemain devait ramener la douleur et les larmes.

CHAPITRE IV.

JEAN DE BAVIÈRE.

André ne dormit pas de la nuit : le bonheur le tint éveillé; il n'en fit pas moins des rêves d'or. Au lever du jour, il quitta sa chambrette et s'achemina vers la demeure de son oncle.

Le ciel était d'un gris de plomb; la matinée froide et sombre. Elle annonçait un de ces jours tristes où chaque instant nous semble

Digitized by Google

devoir apporter quelque douleur nouvelle. Mais le jeune ouvrier ressentait peu l'influence de la nature extérieure : la joie éclatait dans son âme. Tout à son amour, il regardait le malheur comme désormais impossible. Il avait oublié et la tyrannie de Jean de Bavière, et la conjuration dans laquelle il s'était étourdiment engagé. Le présent était si beau, pourquoi se serait-il effrayé de l'avenir? Il semblait n'avoir plus qu'un souci, c'était de revoir au plus tôt le bon Hébert et sa fille. Aussi parcourait-il d'un pas leste et résolu les rues encore désertes de la cité. Arrivé devant la maison de l'orfévre, il s'étonna d'abord d'en voir les fenêtres fermées. Magdeleine était ordinairement plus matinale. Le jeune homme frappa à la porte : la porte céda sous sa main... Toutes les idées riantes d'André s'envolèrent : il entra en pâlissant dans l'arrière-boutique. Tout y était en désordre, et, dans un coin obscur, Magdeleine sanglotait auprès de la vieille nourrice.

— Au nom du ciel, qu'est-il arrivé? s'écria-t-il en se précipitant vers elle. La jeune fille redoubla ses pleurs et ne put lui répondre.

— Je ne vois pas mon oncle...

— Il meurt peut-être en ce moment, murmura enfin la pauvre enfant.

— Mais expliquez-vous, de grâce...

— Avant le jour des soldats sont venus, continua-t-elle en s'efforçant de calmer ses sanglots; par l'ordre de l'Évêque, ils ont saisi mon père, ils l'ont entraîné... une litière était à la porte : au palais de l'Évêque! ont-ils dit, et la voiture a disparu...

— Oh! c'est une infamie! il n'y a donc plus rien de sacré pour ce prêtre maudit... Mais de quoi accuse-t-on le vieil Hébert?

— Je ne sais, répondit la nourrice : ils parlaient d'émeute, d'édit déchiré, de complot...

— Il y a ici une fatale méprise, dit André : c'est moi qu'on cherchait, c'est moi qui suis coupable, et je vais de ce pas...

— Mon Dieu! qu'allez-vous faire, interrompit Magdeleine en l'arrêtant : ils vous tueront aussi.

— Non, non, calmez-vous; l'erreur va être réparée, votre père va vous être rendu...

— Mais vous, vous? demanda la jeune fille.

— Pour moi, répondit le brave ouvrier en saisissant les mains de

Digitized by Google

sa cousine et en les appuyant contre ses lèvres, si je ne revenais plus, songez parfois à moi, Magdeleine.

Et d'un bond il se précipita hors de la chambre : ses pleurs l'étouffaient. Magdeleine, anéantie par la douleur, tomba dans les bras de la vieille nourrice.

André prit en courant le chemin du palais... Mais ce n'était point l'heure où l'on recevait chez Jean de Bavière. Le pauvre garçon dut attendre longtemps avant de voir s'ouvrir la porte de la demeure épiscopale. Son anxiété redoublait. Quand il put enfin espérer d'être introduit auprès de l'Évêque, il s'adressa aux varlets, aux gardes, à tous ceux qu'il apercevait, leur parla de son oncle, du vieil orfévre Hébert; ceux-ci ne le comprenaient pas ou feignaient de ne pas le comprendre; son air inquiet inspirait des soupçons : varlets, hommes d'armes et courtisans paraissaient plus disposés à l'éloigner du palais qu'à l'y laisser entrer. André, au désespoir, allait se retirer, quand il vit s'avancer vers la demeure épiscopale un noble seigneur escorté de sa suite. C'était le sire de Virey. Le jeune ouvrier pensa tout d'abord à s'adresser au chanoine, mais déjà tant de fois rebuté, il hésitait. A sa grande surprise, Anselme vint à lui.

— Que faites-vous donc ici, brave André? lui demanda-t-il.

André stupéfait ne comprenait pas comment un si haut personnage pouvait le connaître aussi bien... puis, cette voix qui le désignait par son nom, il lui semblait l'avoir entendue... elle lui rappelait le pénitent...

Le chef des hommes d'armes s'empressa de répondre pour le jeune ouvrier : -- Cet homme veut obtenir audience de l'Évêque, il parle du vieil Hébert, d'une méprise...

— Eh bien, il faut l'introduire auprès de Monseigneur.

— Mais si Monseigneur s'offense, objecta le soldat, m'assurez-vous que son ressentiment ne tombera pas sur son humble serviteur.

— Je prends tout sur moi.

— Mais remarquez donc l'air agité du manant, ajouta l'homme d'armes à voix basse...

— Je vous réponds de lui, répartit le sire de Virey, comme offensé de la méfiance du soudart; et je me charge de le présenter à l'Évêque.

Digitized by Google

-- Oh! merci, merci! messire, s'écria André, vous sauvez la vie à un vieillard innocent.

— Venez, vous m'apprendrez en chemin l'objet de votre demande... Et précédant le jeune homme, le chanoine le guida à travers les salles du palais.

Monseigneur de Bavière ne s'était pas levé ce jour-là de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Cependant la veille, à son retour, son secrétaire, à force d'instances, était parvenu à attirer son attention sur quelques affaires assez graves. Une émeute avait eu lieu à la taverne du Boule-vert; les bourgeois triomphants avaient reconduit l'orfévre Hébert jusque chez lui; le nouvel édit du prince avait été déchiré sans respect pour ses armes... Il fallait une punition pour les mutins, une réparation pour l'outrage fait au seigneur Évêque.

— J'ai besoin d'un collier pour la belle comtesse d'Espan, avait interrompu Jean de Bavière; demain, avant le jour, qu'on arrête et qu'on amène ici le joaillier Hébert.

Le secrétaire s'était incliné et avait continué son rapport.

— Prince, on parle aussi d'un complot contre votre personne.

— En connaît-on les chefs?

— Non, Monseigneur.

— Le riche orfévre m'en dira les noms, ou paiera une rançon double, avait ajouté en baillant Jean de Bavière; puis, il avait congédié le clerc pour se mettre au lit.

A l'heure où le sire de Virey et André entraient dans le palais, il venait de se lever. Tandis que de jeunes varlets l'habillaient et parfumaient sa barbe, il devisait joyeusement avec cinq ou six courtisans rangés autour de lui. C'était un beau seigneur, dans la force de l'âge : son regard assuré, sa mine fière, ses membres musculeux accusaient toute l'énergie, toute la violence de son caractère. Il paraissait fait pour manier l'épée plutôt que pour porter la crosse.

— Ainsi, messire Oscar, disait-il à un jeune homme assis près de son fauteuil, vous étiez à cette émeute du Boule-vert, et vous avez fui devant les bourgeois ?...

— C'est-à-dire, répliqua le noble, que nous avons rengaîné nos rapières et nous sommes retirés à la voix d'un frère de la miséricorde qui nous y engageait en votre nom...

-- Par Dieu ! je ne lui en avais pas donné mission !

Digitized by Google

— D'ailleurs, reprit le sieur de Vilhanche, nous n'étions pas en nombre.

— Oh ! voilà du nouveau ; mes fidèles se comptent avant la bataille : c'est après, messieurs, c'est après qu'il faut se compter !

— Nous avons eu bientôt notre revanche devant l'hôtel de ville, fit observer le sire de Raucourt. Nous étions alors aussi faibles en nombre, mais nous avions nos épées de combat, le grand jour et l'espace. Qu'on me donne vingt chevaux, continua-t-il en faisant sonner sa botte éperonnée, et je m'engage à mettre à la raison cette populace mutinée.

— Bien cela ! dit l'Évêque ; il m'est avis que l'on ne peut employer trop de rigueur avec cette ribaudaille : ployez l'arbre, il se relèvera ; brisez-le, et...

En ce moment, on entendit du bruit à la porte de l'appartement du prince.

— Qu'est ceci ? demanda-t-il en se penchant pour mieux écouter les paroles échangées au dehors.

— Ne cherchez pas à m'arrêter, disait André au sire de Virey ; mon parti est pris : il faut sauver le vieil Hébert, dussé-je y périr.

— Mais rien n'est désespéré, répondait le chanoine, et vous courez à la mort.... Je ne permettrai point....

— Non, non, le péril presse ; attendre c'est forfaire à l'honneur.

Et ouvrant la porte de la chambre, le jeune homme parut devant l'Évêque.

On n'aurait pu reconnaître le pauvre ouvrier, tant il y avait de noblesse et de résolution sur sa belle figure. Sa contenance, fière sans être insolente, n'avait rien de l'embarras qu'éprouvent les hommes du peuple en présence des personnages haut placés.

— Monseigneur, s'écria-t-il, en s'avançant vers Jean de Bavière, je viens éclairer votre justice : une étrange erreur a été commise par vos gens : le vieil Hébert, l'orfévre, a été arrêté ce matin, comme coupable de rebellion et d'offense envers vous.... C'est moi qui ai soulevé les bourgeois contre les nobles au Boule-vert, c'est moi qui ai porté la main sur votre édit.... en voici les morceaux, ajouta le jeune homme, en tirant de sa jaquette des lambeaux de parchemin qu'il jeta aux pieds de l'Évêque...

— Que pensez-vous de cette audace ? dit le prince en se tournant vers les nobles ; pouvons-nous encore attendre pour châtier tant

Digitized by Google

d'outrecuidance et pour briser l'arbre ?.... ajouta-t-il en faisant allusion aux paroles prononcées avant l'arrivée du chanoine.

— Prince, ce jeune homme s'accuse sans doute d'un crime qui n'est pas le sien, pour sauver son maître innocent...

— Il m'aurait étonné, interrompit Jean de Bavière, que le chanoine Anselme n'eût pas pris la parole en faveur des bourgeois coupables. Cet homme a du sang roturier dans les veines.

— Le chanoine ne répondit pas à cette sanglante injure ; seulement, sa voix tremblait quand il reprit : — Monseigneur, si je vous parle souvent du peuple, c'est que je vois chaque jour augmenter son agitation : sa patience est à bout et il pourrait bien....

— Silence ! sire de Virey, s'écria l'Évêque, et il se leva brusquement de son siége. Nous savons quelles sont les dispositions des bourgeois à notre égard et nous connaissons aussi les vôtres. Nous n'ignorons pas qu'un complot se trame contre nous ; nous n'ignorons pas que ce complot vous a été révélé, et que vous ne nous en avez rien dit.

— Prince, je venais vous en instruire.

— Rien ne nous le prouve, repartit l'Évêque... Quant à ce manant, il se trouve sans doute au nombre des conjurés, et il parlera : la force et la torture sauront bien lui arracher la vérité qu'on nous cache.

— Les tourments ne me tireront pas une parole, répondit André sans la moindre émotion ; il y a là, — et l'homme du peuple frappait de la main sur sa poitrine, — quelque chose de plus fort que vos bourreaux...

— Qu'on enferme ce rustre auprès du joaillier Hébert, dit le prince sentant monter sa colère, et ne voulant pas se commettre avec un pareil homme. Des gardes appelés emmenèrent bientôt André auprès de son oncle.

— Si le peuple avait quelques chefs aussi énergiques, observa le sire de Vilhanche à voix basse, ce ne serait pas De Raucourt et ses vingt chevaux qui pourraient le soumettre...

— En voilà deux de pris, reprit l'Évêque après le départ de l'ouvrier. Vous verrez que tous les conjurés viendront ici se brûler à la chandelle... Puis, cessant de trouver matière à rire dans une circonstance aussi grave, il continua tout sombre et les yeux fixés sur Anselme : — Le moment est venu de contenir par l'effroi ce

Digitized by Google

peuple qui croit faible et lâche la main paresseuse à le châtier... Ces deux hommes vont me révéler ses projets ou leurs têtes sanglantes apprendront à leurs complices que je sais venger une injure et défendre ma vie contre des assassins.

— Au nom du ciel, pas de violence, s'écria le chanoine autant effrayé pour Hébert et André que pour l'Évêque lui-même; la première goutte de sang qui tombe, soulèvera contre vous cette populace exaspérée... Prince, souvenez-vous de Tielt!.

— Sire de Virey, vous êtes incorrigible, répondit Jean de Bavière en mordillant ses lèvres pâlissantes; mais sachez-le donc, il suffit que vous plaidiez en faveur de ces bourgeois pour que je les condamne : ils mourront, continua-t-il, et je vous conseille en votre qualité de prêtre de les préparer à leur dernière heure... Allez, homme pieux, allez rejoindre ces bourgeois pour qui vous montrez tant de sympathies.

Le prince prononça ces paroles d'un ton sardonique et dur : elles étaient bien plutôt un ordre qu'une prière. Anselme baissa la tête et se rendit auprès des prisonniers. Les courtisans se regardaient ébahis : ils ne pouvaient en croire leurs oreilles.

— En voilà trois dans la souricière! dit le prince après un moment de silence.

Les gentilshommes se récrièrent; ils avaient bien tourné le dos à Anselme dès qu'ils l'avaient vu s'exposer à la froideur de Jean de Bavière; mais, maintenant que le prince l'accusait de félonie, l'esprit de corps se révoltait : ils étaient tous nobles et de vieille race; un instant hommes de cour, ils reprenaient leurs nobles sentiments.

— Un pareil soupçon sur le sire de Virey, dit Arnold de S^{t} Servais, je ne puis y croire.

— Je remonte la vie d'Anselme, murmura Guy de Visé, et je n'y rencontre aucune action honteuse...

— Rien n'est prouvé, dit l'Évêque craignant d'avoir été trop loin; mais il est de la prudence d'empêcher le chanoine de quitter le palais jusqu'à ce qu'on ait revu cet Olivier qui l'accuse.

— Je commencerais par faire pendre le manant accusateur, grommela Arnould de S^{t} Servais.

— Plus tard, repartit le prince en riant; quand je saurai tout... Puis frappé de l'air consterné des courtisans, il reprit : — Mais par

Digitized by Google

la croix Dieu, grande est notre folie à tous de prendre au sérieux une affaire si ridicule... Allons donc, sire Oscar, plus de rides sur ce jeune front! voilà la première fois qu'il vous arrive de passer un quart d'heure sans parler de vos amours.

-- Si je n'en parlais pas, j'y songeais, et j'attendais la fin de la bourrasque pour vous remercier.

-- De quoi donc? demanda l'Évêque.

-- Par Dieu, répondit le jeune noble, si votre justice me débarrasse du père et de l'amant, la pauvre Magdeleine Hébert tombera bientôt dans mes filets.

L'Évêque trouva la plaisanterie fort drôle et appuya, en signe d'approbation, sa main chargée de bagues sur l'épaule du fat.

Les courtisans s'empressèrent de rire à l'exemple du prince.

ALEX. WAUQUIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

Critique Littéraire.

Histoire constitutionnelle et administrative de la ville de Gand, par A. Warnkœnig, traduite de l'allemand par Mr Gheldorf[1].

Le troisième volume de l'*Histoire de la Flandre et de ses institutions civiles et politiques*, par Mr Warnkœnig, vient d'être traduit et publié par M. Gheldorf. Il traite exclusivement de l'*histoire constitutionnelle et administrative de la ville de Gand*. Que dire de ce volume? Il est signé Warnkœnig : les aperçus neufs, les remarques savantes, les découvertes importantes doivent y abonder. Toutefois avant de lui accorder nos éloges, examinons-le page à page.

Qui ne le sait? M. Warnkœnig est un savant du premier ordre, qui, comme tous les savants de ce rang, s'occupe de sa science avec amour. Il traite l'histoire avec un tact, une perfection que peuvent seules donner des connaissances historiques aussi vastes que les siennes. Il choisit bien ses matériaux et il les classe mieux encore. C'est là un avantage que n'ont pas tous nos écrivains : la plupart d'entre eux sont vagues, diffus, entortillés. L'ordre en tout est l'indice de la possession intime du sujet qu'on choisit.

Cette fois cependant la mise en œuvre des précieux documents qui sont rejetés à la fin du livre, n'est pas des plus satisfaisante; on dirait que l'auteur n'a pas vu le parti qu'il y avait à en tirer, et il les livre encore informes à ses lecteurs. C'est un peu la manière de M. Warnkœnig : aussi, nous le disons à regret, ses livres seront-ils plus utiles à l'histoire comme cartulaires à consulter, que comme traités féconds en résultats définitivement acquis à la science.

Ce défaut s'explique par le domicile même de l'auteur, si éloigné de nous. Quoi qu'en dise M. Warnkœnig, suffit-il que son esprit connaisse et embrasse les institutions européennes, pour être en état d'éclairer celles de notre pays? De cette hauteur il domine une immense étendue de pays; mais les ondulations et les accidents

[1] 1 vol. in-8°, Bruxelles, Vandale, rue des Carrières.

Digitized by Google

du terrain échappent à son regard et ne se révèlent qu'au modeste voyageur qui voit tout de près, qui marche à pied et qui va recueillir les détails de village en village. Ainsi les profondes connaissances de M. Warnkœnig ne lui ont été que d'un faible secours pour donner des notions satisfaisantes sur l'état de la société gantoise avant 1305. Il n'y a là rien d'étonnant, puisque la plupart de ces modestes glaneurs dont nous parlions tantôt, de ces humbles monographes, qui ont une connaissance détaillée de tous les monuments, n'y ont pas même réussi. A plus forte raison le célèbre professeur doit-il renoncer à apercevoir, de son cabinet de Fribourg, les ressorts des constitutions de nos municipalités. Malgré sa belle intelligence, malgré ses efforts, son œil ne peut percer les profondeurs : les sommités seules lui resteront visibles.

Répétons donc que s'il est parfait dans les aperçus généraux, il pèche dès qu'il entre dans les détails ; qu'on s'aperçoit alors de l'insuffisance de ses connaissances locales, et que son livre ne peut et ne doit pas avoir, ce nous semble, une grande valeur scientifique pour un digne citoyen des Flandres.

V. H.

La Comédie Parisienne, par Louis Labarre. --1846.[1]

Un jeune auteur belge de talent, qui comme tant d'autres a dû demander à la France un avenir que nos écrivains ne peuvent espérer parmi nous, fait paraître chaque mois le récit des petites intrigues, des grands scandales et des mystères de toutes sortes qui s'agitent dans le sein de la société parisienne. Les grands journaux nous montrent le vrai théâtre, la scène publique ; les petits livres de M. Labarre nous racontent ce qui se passe derrière le rideau, dans les coulisses, au foyer, dans les loges et les boudoirs : hommes politiques, hommes littéraires, artistes et femmes à la mode se reproduisent tour à tour sous son impitoyable crayon. Ce n'est pas un médiocre courage, par ce temps d'intrigues et dans cette ville de coteries, que d'oser s'attaquer à tous les hommes en faveur, à tous ceux qui dispensent la fortune et la renommée ; et parmi les

[1] 12 francs par an. S'adresser *franco* à l'auteur, 50, rue de Provence.

Digitized by Google

auteurs jeunes comme celui-ci, il en est bien peu qui oseraient rompre ainsi en visière aux puissances de la Tribune et de la Presse. M. Labarre marche sur les traces d'Alphonse Karr, mais de la bonne manière, en restant original : ses idées lui sont propres et son style est bien à lui; il ne prodigue pas l'épigramme, il ne cherche pas l'esprit : le sien est de bon aloi, et vient d'un inflexible bon sens.

On n'analyse pas une publication du genre de celle-ci. Nous tâcherons de donner au lecteur une idée du plan et du style en citant quelques lignes de l'avant-propos.

.... « Ce que vous voyez là (dit l'auteur) ce sont les coulisses des vingt-cinq théâtres, et ces cordes diverses, celles sur lesquelles dansent la politique, les lettres, les arts, tous les hommes du jour, tous les saltimbanques chéris du public, à qui celui-ci sert à la fois de claque et de figurant..... Si bien qu'au lever du rideau l'on voit que la pièce a pour sujet toutes les petites choses dont cette grande ville est le théâtre. »

« *Comédie Politique.* Le sujet de la pièce jouée est tout national; il s'agit de savoir lequel des deux sera ministre, de M. Guizot qui l'est ou de M. Thiers qui le veut être. Cette pièce, qu'il serait bon d'intituler : *La guerre des Portefeuilles*..... dure à peine depuis seize ans, bien que quelques-uns la trouvant longue, commencent à regretter leur argent.

« C'est qu'ils ne sentent pas ce qu'il y a de profondément comique dans le fait de deux héros se faisant des affaires de la France une petite affaire personnelle, et dans celui du peuple français prenant pour siennes, et conséquemment pour très grandes, lesdites petites affaires personnelles des héros.....

« Quant à la cabale, elle est représentée par l'honorable M. Thiers, qui parle, parle, parle; et quant au public, par MM. Garnier-Pagès et Ledru-Rollin, qui baillent, baillent, baillent. »

— « Comédie artistico-littéraire.... Le sujet est tout contemporain et plein d'actualité : c'est la *Guerre aux bourses.* Mais, malgré cette idée d'un haut comique, d'hommes et de femmes faisant de l'art pour de l'argent, et d'un public aimant désormais l'argent par-dessus tout, et donnant, malgré cela, ce même argent à ces artistes dont le grand art consiste à lui couper la bourse, cette comédie spirituelle n'a pas la portée de la *Guerre aux Portefeuilles.* Nationales

Digitized by Google

toutes deux, en ce sens que c'est, de part et d'autre, le public qui paie ; cependant l'idée de la leur est si heureuse, que ces messieurs n'eussent-ils pas d'esprit, les sociétaires du Palais-Bourbon sont sûrs de leurs droits d'auteurs ; ici, malgré tout l'esprit des auteurs, le public jouit de son droit de payeur : il siffle pour son argent. »

En terminant ici nos citations, il ne nous reste qu'à répéter ce qu'a dit le critique du National : « La *Comédie Parisienne* aura bientôt un public nombreux et choisi, celui que Molière se proposait de faire rire, « les honnêtes gens. »

Il ne me reste que peu de place pour vous parler d'un petit livre tout plein de sagesse, que vient de publier l'un des hommes les plus vénérables que je connaisse, le bon vieillard, l'ami de la jeunesse, qui a conservé à soixante et dix ans assez de foi naïve et de généreux enthousiasme, pour être l'homme du monde qui sait le mieux se faire comprendre de l'enfance. J'ai nommé M. Frédérick Rouveroy, notre vieux *Fablier*, l'auteur du *Petit Bossu*, etc. Les *Maximes et Pensées morales*[1] auront le sort de ses autres ouvrages, c'est-à-dire qu'elles se trouveront aux mains de toute la jeunesse des écoles, qu'elles lui feront aimer la vertu comme une chose facile et charmante, et que, grâce à leur forme élégante, ces quatrains seront encore lus avec plaisir par les hommes de tout âge.

E.

[1] Ou Choix de Quatrains dédiés à la jeunesse belge. Liége, 1846.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

— Comme nous l'avions prévu, Mlle Georgina ne pouvait songer sérieusement à tenir l'emploi de soubrette sur notre première scène ; elle a eu le bon esprit de le comprendre elle-même, après deux débuts à dire vrai, et a résilié son engagement. On doit lui en savoir gré.

— Quelques personnes s'obstinent à prétendre que d'autres débuts ont eu lieu dans la Comédie, nous ne voulons pas contester cette assertion, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne peut qualifier ainsi une représentation de l'*École des Vieillards*, à laquelle nous avons eu la douleur d'assister. Un homme aux cheveux blancs, aux traits nobles et sévères, un ancien conventionnel, occupait une stalle voisine de la nôtre : au troisième acte nous l'avons vu se lever et quitter la salle ; deux larmes coulaient le long de ses joues. Le malheureux se rappelait avoir admiré, il y a une vingtaine d'années, Talma et Mlle Mars dans cette même comédie qu'il voyait abîmer impitoyablement.

— Le théâtre des Nouveautés est de nouveau fermé. Après le succès du *Marché de Londres*, Mr Meeus a transigé avec Mr Delacroix, qui a cédé la direction au propriétaire moyennant la somme de 6,000 francs.

— Il y a fort longtemps que nous n'avons plus parlé du Vaudeville. Nous avions donné à Mr Doligny quelques conseils, qu'il eût sagement fait de suivre ; il a préféré agir autrement, dès lors nous l'avons vu chaque jour avancer sa ruine. Aujourd'hui un homme d'intelligence et de talent, Mr David, de la Comédie Française, a pris la direction du Théâtre de la rue de l'Évêque, et si, cette fois, le Vaudeville ne continue pas à marcher de succès en succès, il

Digitized by Google

faudra en désespérer. Il serait difficile de confier le soin de sa fortune à des mains plus expérimentées.

— Nous avons été admis à visiter le local du Cirque, qui sera inauguré aux Fêtes de Septembre, par un grand concours de musique donné aux frais du gouvernement.

La nouvelle salle fait le plus grand honneur à Mr Pauwels et à Mr Govaerts, jeune peintre décorateur qui entre dans la carrière, et dont les premières armes méritent incontestablement de grands éloges.

Si nous ne craignions d'employer une phrase dont on a trop abusé, nous dirions qu'il y a beaucoup d'avenir chez Mr Govaerts. Son plafond est entendu avec un goût remarquable, les ornements ne sont pas trop multipliés, et les portraits de Charles-Quint, de Baudouin de Constantinople, de Marnix de Ste Aldegonde, de Charles-le-Téméraire, de Jean I et de Godefroid de Bouillon, font le plus bel effet. Trois grands caissons, et trois autres de moindre dimension, sont exécutés avec vigueur; les premiers représentent des courses sur des chevaux sans selle et un tournoi qui n'est pas à l'abri de tout reproche; à dire vrai, les tons verdâtres qui y dominent se modifieront à l'éclat des lumières. On a peint dans les seconds trois figures mythologiques. Au-dessous de ces caissons règne une corniche dont la monotonie est rompue de distance en distance par des têtes de chevaux de race exécutées en relief.

Le plan de la salle et du théâtre a été donné par Mr Pauwels; rien qu'à voir la charpente, qui est d'une hardiesse extrême, on reconnaît l'homme de talent.

L'amphithéâtre ressemble à celui des Nouveautés, seulement on y voit mieux. Viennent ensuite des galeries de 3me, 2me et 1er rangs, avec loges d'avant-scène. Il n'y a réellement de loges qu'au premier rang; c'est là qu'est la loge royale, avec salons, escalier particulier, dégagements, etc. Devant et un peu plus bas sont de nouvelles galeries et un double balcon. Immédiatement au-dessous règnent les baignoires, qui sont à notre avis les places les plus *comfortables*. Devant ces dernières loges, et tout autour de l'arène, sont disposées sept rangées de banquettes.

Lorsqu'auront lieu les représentations sur le théâtre, l'arène sera métamorphosée en stalles et en parquet; de cette façon la salle

Digitized by Google

pourra contenir de 3,000 à 3,500 personnes. Le fond des loges est rouge, les banquettes sont recouvertes de velours de la même couleur, et le rideau imite le damas pourpre. Tous les autres ornements de la salle sont blanc et or. Cela est à la fois sévère et de bon goût.

Trois rangées de quatorze girandoles chacune éclaireront cette enceinte, plus vaste que le Théâtre de la Monnaie. Le lustre est supprimé, une immense rosace entourée d'une couronne de laurier, et découpée à jour de manière à laisser s'échapper les émanations du gaz et à renouveller l'air de la salle, le remplace avec avantage, nous l'espérons, car ici l'expérience seule peut décider; nous croyons cependant que les girandoles seront plus que suffisantes.

Nous vous reparlerons du Cirque aussitôt après l'ouverture, mais nous ne pouvons terminer aujourd'hui sans féliciter le propriétaire du noble sentiment qu'il a montré en exigeant que tout, dans le nouveau théâtre dont il vient d'embellir la Capitale, fût exécuté par des artistes belges.

— A Gand, la nouvelle campagne théâtrale vient d'être inaugurée par un succès. Le 31 août, M^me^ Eichfeld, qui débutait dans la *Lucia* de Donizetti, a reçu l'accueil le plus flatteur. La rentrée d'Albert, dans le rôle d'*Edgard*, un des plus brillants du répertoire de cet artiste, a été un véritable triomphe.

A. V. V.

Il n'est pas rare d'entendre médire et de nos artistes et de leurs œuvres. Quand on semble exagérer à plaisir le peu d'union qui règne entr'eux, nous sommes heureux de signaler à notre public un fait qui les honore et doit imposer silence à d'injustes critiques. Quelques bonnes âmes, désirant venir en aide à l'un de nos peintres de fleurs, eurent l'idée d'organiser à son profit une tombola et une exposition de dessins, d'aquarelles et de tableaux. Tout ce qui a un nom dans les Arts, s'empressa de répondre à leur appel. MM. Madou, Leys, Kreins, Tschaggeny, Jonhs, Stevens, etc. etc., voulurent contribuer à cette bonne œuvre. Tous ils ont envoyé à la galerie improvisée des pages qui témoignent de leur talent et de leur cœur.

Digitized by Google

L'artiste pour lequel elle devait avoir lieu, étant mort tout à coup, l'exposition n'en sera pas moins ouverte, rue de la Magdeleine, au bénéfice de sa veuve et de ses enfants.

La Société vocale d'Ixelles se propose de donner un concert dans le même but, et déjà Mme Pleyel et M. Blaes ont offert de prendre part à cet acte de charité vraiment chrétienne. Tous les frais sont couverts par les artistes et les hommes de cœur qui ont pris l'initiative de cette généreuse entreprise, et le produit de l'exposition, de la tombola et du concert sera entièrement abandonné à la malheureuse famille au profit de laquelle ils auront lieu.

Digitized by Google

1830.

Septembre 1846.

Liberté ! Liberté ! vierge sainte, adorée,
Trois jours t'ont reconquis ta majesté sacrée,
Nous avons en trois jours relevé ton autel ;
Lorsque nos mains broyaient tes entraves rompues,
Ton nom, ennoblissant les pavés de nos rues,
Les mettait à côté de la flèche de Tell.

Soumis à l'étranger comme un timide esclave,
Ayant des fers aux pieds, sur le col une entrave,
Le vieux lion belgique en vain se débattait ;
Pendant longtemps il dut comprimer sa colère,
Mais de son pied d'airain il gravait sur la pierre
Chaque nouvel affront qu'un tyran lui jetait.

Quinze ans, il dut ainsi, dans un morne silence,
S'incliner, comme un serf sans force et sans vaillance,
Devant les instruments de sa captivité ;
Mais, sous un air serein cachant toute sa rage,
Il aiguisait son ongle aux barreaux de sa cage
Pour mieux empreindre un jour le beau mot : Liberté !

Oh ! quinze ans ! c'était trop ! quinze ans de servitude,
C'était de quoi tomber, brisé de lassitude,
En maudissant le sort, en blasphémant le ciel !
Quinze ans chargé de fers, abreuvé d'infamies,
Mourir de mille morts, souffrir de mille vies,
Oh ! cela demandait un éclatant réveil !

Digitized by Google

Le réveil ! le réveil ! mot sublime et terrible,
Quand, du bout d'une épée et d'un bras invincible,
Le peuple vient l'écrire au front de ses bourreaux.
Le réveil ! c'était là le redoutable orage
Qui bouillonnait au cœur du lion plein de rage,
Et qui faisait gonfler ses flamboyants naseaux.

Un jour son œil brilla d'un feu sombre et livide ;
Sa voix rauque, exhalant une haleine torride,
Au cœur de ses geôliers vint souffler la terreur.
Ainsi que le volcan qui lance au loin sa lave,
Il jeta son mépris sur ses chaînes d'esclave,
Et tout son corps trembla de haine et de fureur.

Il était libre enfin ! Sa puissante crinière
Se hérissa d'ivresse et devint la bannière
De tous ceux qu'irritait le joug de l'étranger.
Et, dans son noble élan, volant à la victoire,
Parti couvert de honte, il revint plein de gloire :
Le fer des oppresseurs servit à le venger.

Quinze ans de servitude et de morne silence
Au lion abattu rendirent sa vaillance ;
Quoique esclave il prouva qu'il n'était pas dompté.
Le malheur féconda la Belgique asservie ;
Ce long enfantement fortifia sa vie,
Et son sublime enfant se nomma Liberté.

Adolphe Stappers.

Digitized by Google

LE PÉNITENT.

(SUITE ET FIN.*)

CHAPITRE V.

LA PRISON.

Il est nécessaire maintenant que le lecteur se transporte avec nous dans la salle basse du palais, servant de prison au vieil Hébert. André venait d'y être amené.

— Mon bon neveu, s'écria l'orfévre en l'apercevant, Dieu soit loué! vous venez me tirer de peine...

— Hélas! je viens souffrir avec vous. Un moment j'avais espéré; maintenant tout mes rêves sont évanouis : ce Jean de Bavière est inflexible et aveugle. Dieu m'est témoin que je voulais attirer tout son courroux sur ma tête afin de vous sauver; je n'ai réussi qu'à vous perdre avec moi.

— Mais que me reproche-t-on?

— Votre innocence, répondit André; quand l'arbitraire veut du sang pour effrayer les masses, n'est-ce pas toujours le plus pur qu'il fait couler?

— Mon Dieu! que va devenir ma pauvre Magdeleine?

— Hélas! rien ne nous disait hier que le malheur nous atteindrait aujourd'hui : orphelin abandonné, j'avais retrouvé un oncle une famille chéris; l'avenir me souriait. Le Bavarois a parlé et maintenant...

— Il faut mourir, continua Paul Hébert en jetant un regard sur les fenêtres à travers lesquelles on voyait briller le casque et la hallebarde des hommes d'armes : aucun moyen de s'évader...

* Voyez pages 23 et 75.

Digitized by Google

— Oh! nous sommes dans le repaire du tigre; nous ne lui échapperons pas : je l'ai vu dans ses yeux...

La porte de la salle s'ouvrit tout à coup : — Est-ce un libérateur envoyé par le ciel? murmura le vieillard.

— Non, répondit André, c'est un prêtre... C'est notre dernière heure; et les deux prisonniers se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, comme pour recevoir ensemble la mort qui s'approchait...

— Mes amis, dit le chanoine Anselme, reprenez courage! il est impossible que le Seigneur abandonne ainsi l'innocent aux coups de la tyrannie...

— C'est la voix du sire de Virey, s'écria l'orfévre : il nous apprit ton existence et te ramena vers nous : sa présence est ici de bon augure.

André considérait le chanoine avec une singulière émotion. Cet homme lui était inconnu et cependant une sympathie inexplicable le poussait vers lui : il sentait comme le besoin de se jeter dans ses bras...

— Mes bons amis, j'ai pensé que la conciliation ou l'or pourrait vous tirer d'ici... le prince m'a détrompé : il faut chercher d'autres moyens... la force!... N'avez-vous pas quelques amis capables de tenter un coup de main pour vous arracher de ce palais?

Hébert secoua tristement la tête : — mes amis sont vieux comme moi, dit-il, ils me laisseront mourir ici.

— Et vous, brave André? reprit le prêtre dont le trouble grandissait de moment en moment; vous qui, assure-t-on, avez des intelligences secrètes avec les vengeurs du peuple opprimé...

— Qui vous l'a dit? s'écria le jeune homme : avons-nous déjà des traîtres parmi nous!

— Ne saviez-vous pas que les Olivier ne pouvaient faire alliance avec les Hébert?...

Tout confondait André. Le pénitent avait déjà prononcé ces mêmes paroles devant lui, elles semblaient prouver que le sire de Virey connaissait son mystérieux protecteur; elles l'engageaient à se fier au chanoine. Cependant il craignit un piége et garda le silence.

— Eh bien? reprit Anselme, dans une agitation extrême : dites un mot et vous êtes sauvés...

— Qui m'assure, repondit le neveu d'Hébert, que mon secret sera bien gardé?

Digitized by Google

Ce soupçon déchira le cœur du seigneur de Virey, comme eût fait la lame d'un poignard. Il chancela en portant la main sur sa poitrine.

— Pardon, pardon! s'écria l'ouvrier qui se précipita vers lui; oubliez cette offensante parole... mais, vous le savez, je dois tout craindre ici.

— Malheureux enfant, si tu pouvais lire en mon âme l'affection que je t'ai vouée, tu rougirais de tes soupçons et du mal que tu m'as fait...

Il y avait tant de tendresse à la fois et tant de douleur dans la voix du prêtre qu'André se sentit vaincu.

— Allons, murmura-t-il, je m'en remets à votre loyauté... mais non; un serment me ferme la bouche : ce secret ne m'appartient pas.

— Au nom de ton bonheur, au nom de ton oncle, de ce vieillard qu'il faut arracher à la mort, parle!

— Le jeune homme restait inflexible et silencieux. Tout à coup il releva la tête : sans trahir ses serments, il pouvait peut-être prévenir ses amis.

— Courez donc rue Sainte-Croix, chez maître Albin; apprenez-lui qu'Hébert, le bourgeois le plus probe et le plus honorable de la cité, vient d'être enlevé de chez lui ; que le temps presse : dites-lui....

— Je lui dirai, continua le chanoine, que le complot est découvert, qu'il faut rassembler les ennemis du tyran et forcer cette demeure... moi-même, s'il le faut, j'ameuterai le peuple...

André, étonné de voir tous ses secrets devinés, avait baissé les yeux sans ajouter une parole. Le sire de Virey s'élança hors de la chambre en répétant : espérez, espérez!

— Mais c'est la voix du pénitent, s'écria le jeune homme dans le plus grand trouble, c'est lui : il nous sauvera!

— Sauf votre respect, mon père, grommela la sentinelle debout près de la porte; il m'est défendu de laisser sortir âme qui vive.

— Votre consigne regarde les prisonniers et non pas moi, le sire de Virey, chanoine de Saint-Lambert...

— Mon révérend, la consigne ne fait pas de distinction, j'en suis fâché au fond du cœur.

— Si tu n'en crois pas ma parole crois-en cette bourse, insinua le prêtre en vidant son escarcelle dans sa main...

Digitized by Google

— Cet or me décide....

— Enfin! tu acceptes...

— Je refuse.

Le seigneur de Virey était au supplice. Au moment de réussir peut-être, voir tous ses projets, toutes ses espérances détruites par l'obstination d'un soldat... c'était à perdre toute modération. Un instant il pensa à recourir à la force pour vaincre cet obstacle : mais le prêtre était sans armes, le soudart cuirassé et muni de sa bonne hallebarde, dont il présentait le fer à la poitrine d'Anselme...

— Voyons! ceci ne peut durer, reprit ce dernier après un silence.

— Aussi j'espère bien, mon vénérable, que vous allez opérer votre retraite.

— Par le ciel, laissez-moi passer, je vous prie.

— Je suis sourd, mon seigneur.

— Eh bien, je vous l'ordonne!

— Je suis de pierre, dit le soldat en s'arc-boutant de sa jambe gauche, prêt à disputer le passage au noble qui gagnait du terrain.

— Frappe donc un prêtre, s'écria le sire de Virey en s'avançant résolument sur l'arme du soldat. Celui-ci détourna sa hallebarde en frémissant...

Le chanoine passa.

— Au fait, murmura la sentinelle, la robe noire a raison indubitablement; la consigne ne peut atteindre le confesseur. Cependant s'il plaît à monseigneur de Bavière, je puis être pendu dès demain... bah! nous sommes faits à la mort, reprit le soldat, en manière de consolation, et il se remit à arpenter le corridor silencieux.

Le sire de Virey poursuivit sa route, traversa le palais épiscopal et gagna précipitamment sa demeure. On ne l'en vit plus sortir; seulement, un quart d'heure après son arrivée, un pénitent, le visage caché sous son capuchon noir, s'esquivait sans bruit par la porte dérobée de l'hôtel, et se dirigeait vers la rue de Sainte-Croix. Il s'arrêta devant la maison de maître Albin et fit retentir le marteau de la porte sur le clou de fer. Le chef de corporation vint lui ouvrir.

— Que réclamez-vous de moi, mon frère? lui dit-il respectueusement. Car le peuple, même à l'époque des débordements du clergé, mettait en grande estime les pénitents blancs ou noirs et les ordres mendiants.

Digitized by Google

— Enfant de Liége et de Saint-Lambert, sommes-nous seuls? répondit le frère de miséricorde.

— Ah! vous êtes des nôtres, fit le bourgeois et il entraîna le pénitent, après avoir refermé sa porte avec soin.

Le pénitent respira : les deux mots répétés par Jacques dans son délire étaient bien les mots de passe « Liége et Saint-Lambert. »

— Tout va-t-il bien?

— Tout va mal : Jacques Olivier est un traître, la conjuration est découverte, vos secrets sont aux mains de vos ennemis : ils nous frappent si nous ne les prévenons.

— Nous allons y songer, répondit Albin... mais ôtez donc ce capuchon qui doit vous gêner considérablement...

— Le temps presse, continua le frère, sans paraître avoir entendu l'invitation; l'Évêque sait maintenant, sans doute, les noms des conjurés et avant un quart d'heure vous pouvez être arrêtés...

— Avant un quart d'heure cette maison sera vide... mais débarrassez-vous, je vous prie, de ce masque fait pour déguiser votre voix et vos traits...

— Songez qu'Hébert et André attendent dans des angoises mortelles...

— Oui, oui; mais cela ne ne me dit pas qui vous êtes, s'écria Albin soupçonneux et impatienté...

— Plus tard vous le saurez : vous me verrez à la tête du peuple soulevé.

Après ces paroles, le frère de miséricorde fit mine de vouloir gagner la rue. Le bourgeois se plaça devant la porte. C'est par une autre issue, frère, qu'il faut sortir, dit-il d'un ton glacial, et il força le pénitent à le suivre au fond de sa demeure. Tout à coup ils se trouvèrent dans la salle de réunion : une dixaine de conjurés y étaient rassemblés.

— Damnation! murmura le moine; tout est perdu. Les bourgeois en me reconnaissant vont refuser de me croire.

— Messieurs, dit Albin, cet homme vient nous rendre un service signalé, ou bien il cherche à nous perdre : s'il est de bonne foi, pourquoi refuse-t-il de se faire connaître?

— Qu'il se nomme, s'écria-t-on de toute part, ou qu'il périsse!

— C'est un émissaire de l'Évêque.

— Un prêtre.

Digitized by Google

— Un noble déguisé !

— Eh bien, oui, reprit résolument le pénitent : je suis un prêtre, un noble, et je viens vous dire : votre complot est découvert; dans un moment peut-être cette maison va être investie : l'événement justifiera mes paroles. Mais pour prix de mes avis, je veux rester caché maintenant; sauvez André et Hébert, sauvez votre liberté, et je me ferai connaître....

Les conjurés se concertèrent un moment. Maintes fois déjà on avait vu des membres du clergé embrasser le parti du peuple. La cause démocratique trouvait souvent d'ardents défenseurs parmi les chanoines et les nobles mécontents. Celui-ci avait sans doute de graves motifs pour garder l'incognito, et l'on devait les respecter. Ce ne pouvait être un traître ; sa démarche eût été par trop maladroite. C'était bien plutôt un partisan secret des intérêts du peuple. On résolut donc de profiter de son conseil, mais sans cesser de le garder à vue.

A ce moment on entendit frapper rudement à la porte de la rue. Le plus profond silence se rétablit. Maître Albin s'esquiva et revint aussitôt : — Les gens de l'Évêque ! annonça-t-il à voix basse : le pénitent disait vrai....

Et les conjurés se hâtèrent de quitter l'appartement par une porte secrète, ménagée dans le mur de la maison voisine. Mais deux des plus résolus s'attachèrent au religieux, prêts à le frapper de leurs poignards s'il faisait un pas pour fuir.

— Au nom du Prince-Évêque de Liége, criait le chef des hommes d'armes, envoyés pour investir la demeure de maître Albin; ouvrez ou nous allons employer la force ! Nulle voix ne répondit. La porte céda bientôt et les limiers de la justice se répandirent dans la maison. On n'y trouva personne. Les chambres étaient sans ameublement, les armoires vides : pas le moindre indice qui pût mettre sur les traces des conjurés. — Cette maison est depuis longtemps inhabitée, fit observer l'officier : cet Olivier de malheur nous donne ses rêves pour des réalités et se joue étrangement de nous.

— Ces bons bourgeois ne songent pas à relever la tête.

— Et Monseigneur peut dormir sur les deux oreilles.

En parlant de la sorte, les soldats reprirent le chemin de l'évêché.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

L'ÉMEUTE.

La journée se passa calme et paisible comme se passaient les autres : pas la moindre agitation dans la foule, pas le moindre symptôme de sédition. Les bourgeois vaquaient tranquillement à leurs affaires, sans souci, sans préoccupations. Mais quand le soir arriva, des groupes animés se formèrent sur les places publiques, au carrefour des rues. Des chefs de corporation allaient de l'un à l'autre, parlant à voix basse, mais avec des gestes énergiques qui semblaient électriser les auditeurs. C'est que la conjuration de la rue Ste-Croix avait recruté de nombreux partisans, ou plutôt nous devons croire qu'elle était une faible fraction d'un vaste complot où prenaient part tous les métiers de la ville. Les sections guidées par des chefs qui se connaissaient entr'eux, pouvaient facilement se réunir au moment du danger et entraîner le peuple après elles.

Huit heures sonnèrent. Au même instant la *cloche Henri* s'ébranla et appela les bourgeois aux armes. Les groupes épars s'agitèrent, se réunirent, et bientôt le marché fut occupé par une foule compacte, armée, furibonde.

— Guerre au Bavarois ! sauvons nos droits et nos priviléges ! s'écria un tribun monté sur le perron. — Nos domiciles sont violés : le brave Hébert a été arraché des bras de sa fille par les soldats de l'Évêque, ajouta un autre : plus de sûreté pour nous tant que le tyran nous menace.

— Au palais, au palais !

La foule répondit à ces paroles par des cris forcenés, en agitant ses bannières et ses armes.

C'était un horrible spectacle de voir s'avancer sous les murs de St Lambert, au bruit du tocsin, cette foule furieuse qui croissait toujours. Les torches enflammées, agitées par ses guides, donnaient des reflets étranges à tous ces visages animés par la colère et la vengeance.

Quelques nobles en armes se montrèrent au coin du marché et près des tours de la cathédrale : le peuple serré, compacte, les

Digitized by Google

culbuta et leur passa sur le corps sans s'arrêter un moment, comme un torrent qui brise tout sur son passage. Au milieu des chefs des bourgeois on remarquait, avec un mélange de surprise et d'effroi, un pénitent noir qui semblait communiquer sa sombre énergie à tous ces hommes mutinés. Il allait, il allait, entraînant la foule sur ses pas, et quand elle suspendait sa marche pour insulter aux blasons ou piller les hôtels des nobles, il répétait de sa voix sinistre : au palais ! au palais !!..

— C'est un noble, ennemi du prince, disaient les révoltés.

— C'est St Lambert en personne !

— C'est le diable !

Ange ou démon, ils le suivaient.

C'était le pénitent mystérieux, le protecteur d'André qui voulait l'arracher aux mains de l'Évêque.

On arriva bientôt devant la demeure épiscopale. A cet aspect la fureur populaire parut se réveiller plus vive. La foule se rua sur la porte du palais. Les hommes d'armes qui se montraient aux fenêtres pour la défendre, étaient obligés de se retirer sous une grêle de traits et de pierres lancées par des milliers de bras. La porte ébranlée sans relâche, s'abattit sous l'effort des madriers : le peuple se précipita dans la cour. Alors ce fut un terrible combat. Les nobles rangés devant les assaillants leur opposaient un mur de fer ; mais ils durent céder au nombre....

Un nègre de stature colossale, donné par le chanoine Anselme à l'Évêque de Liége, tenait bon au milieu des morts et semblait, seul, arrêter la foule étonnée de sa force et de son courage. Le pénitent, jusque-là, n'avait encouragé les révoltés que de la voix ; il arracha une hache des mains d'un combattant, se précipita sur le nègre et le renversa à ses pieds... Mais en tombant, le noir eut le temps de frapper encore et de blesser le prêtre. .

Tout obstacle vaincu, les bourgeois envahirent la cour ; perdus dans cette vaste demeure, ils ne savaient quel chemin les mènerait jusqu'au prince : le pénitent vint les guider encore. Vêtu de son costume sombre, le visage couvert du capuchon des frères de la miséricorde, qui ne laissait voir que ses yeux ardents, sa hache sanglante à la main, le moine avait bien l'air du génie du mal...

— Par ici, braves gens ! s'écria-t-il, et il entraîna la foule vers la chambre où étaient enfermés le vieil Hébert et son neveu....

Digitized by Google

Après le départ du sire de Virey, les deux prisonniers avaient repris courage, André surtout; il comptait sur le dévouement de ses amis. Mais le temps s'écoula, et nul bruit, nul secours ne vint du dehors. Le jour s'avançait: ils perdirent enfin tout espoir. Le vieil orfévre, qui s'était montré ferme, commença à faiblir: il baissa son front chauve, et André sentit des larmes sur ses mains.

— Oh! nous sommes voués à la mort, murmura Paul Hébert; tes amis, trop faibles ou trop timides, ne tenteront rien pour nous....

— Peut-être: ils attendent la nuit et assurent le succès de leur entreprise...

Le père de Magdeleine hocha tristement la tête: — si du moins, reprit-il après un silence, il m'était permis de revoir ma fille... mais personne ne vient ici: la mort a déjà commencé pour nous.

André sentait son cœur se fendre aux plaintes du pauvre vieillard.

Tout à coup la porte de leur prison s'ouvrit: Jean de Bavière parut entouré de son cortége de pages et de nobles seigneurs. Ses traits étaient violemment contractés, et il gesticulait avec feu. On lui avait annoncé l'évasion du chanoine de Virey, et les soldats envoyés pour saisir les chefs conjurés étaient revenus les mains vides, ayant trouvé partout les portes closes et les maisons désertes.

Il semblait répondre à l'objection d'un de ses courtisans.

— Non, non; disait-il, ce complot existe: j'ai fait amener de Daelhem le fils d'Olivier; il n'est point dans le délire de la fièvre. Il m'a découvert le nom, indiqué la demeure de ceux qui ont pris part à ces infâmes desseins... Mais ce chanoine que vous défendiez, sires de St Servais et de Visé; ce prêtre félon a eu le temps d'avertir les complices de ces deux hommes... Joué, joué! ajouta-t-il dans un accès de colère; joué par de tels misérables!... Mais ils parleront ou dans une heure leur supplice s'apprêtera...

En ce moment il se trouvait auprès d'Hébert et d'André.

— Ce n'est plus le nom de vos complices que je vous demande, leur dit-il en se contenant à peine, c'est leur retraite, c'est le lieu où ils déjouent les recherches de mes gardes.... songez que votre aveu peut changer mon courroux en faveur... je puis vous combler de richesses...

— Monseigneur, répondit le vieil Hébert, nous ignorons ce que vous demandez.

Digitized by Google

— Et fût-il connu de nous, nous ne pourrions trahir le secret de nos frères...

— Toujours la même insolence, reprit l'Évêque ; mais songez donc que vous êtes entre mes mains, qu'en les rapprochant je puis vous briser comme un hochet, et joignant le geste à la parole, il fit voler en éclats la canne d'ébène qu'il portait ordinairement.

Les prisonniers inclinèrent la tête et ne répondirent plus à ses questions.

— Allons, ces deux hommes ont juré de me braver jusqu'au bout!... le supplice alors, le supplice!... On y mettra le plus grand appareil, messeigneurs; il faut qu'il effraie ce peuple insolent et mutiné...

Et l'Évêque s'achemina à grands pas vers la porte.

— Une grâce, Monseigneur, une grâce à l'innocent, s'écria l'orfévre.

— Laquelle ? dit le prince arrêté sur le seuil.

— Permettez-moi d'embrasser ma fille avant de mourir.

— On va vous l'amener, répondit le prince, d'une voix sombre... il espérait que la vue de cette enfant ébranlerait l'obstination du vieillard.

Peu de temps après, Magdeleine se précipitait dans les bras de son père.

— Mon pauvre André, cachons lui la vérité, avait dit le joaillier à voix basse, en apercevant sa fille.

— Tout ceci était une méprise, n'est-ce pas ? demanda Magdeleine, lorsque, plus calme, elle put enfin parler.

— Nous serons bientôt rendus à la liberté, répondit Hébert, qui leva les yeux vers le ciel...

— Oh ! j'ai bien souffert jusqu'à ce moment... seule, tressaillant au moindre bruit, espérant à chaque minute votre retour, tandis que les heures se passaient sans m'apporter d'espoir... Maintes fois je me suis présentée au seuil de ce palais : toujours on m'en a repoussée... mon père a été conduit ici, disais-je, laissez moi voir mon père... mais tous ceux à qui je m'adressais me regardaient avec froideur ou levaient les épaules...

— Oh ! tous ces hommes sont sans pitié, murmura André.

Le vieillard lui pressa la main pour l'engager à se contenir. Magdeleine continua :

Digitized by Google

— Tout à l'heure, cependant, un envoyé de l'Évêque est venu au moment où je n'espérais plus et m'a ordonné de le suivre : votre père vous demande, m'a-t-il dit ; Marceline et moi nous n'avons fait qu'un bond jusqu'ici...

Et maintenant je suis près de vous, reprit-elle en se serrant contre son père et en jetant à André un ineffable regard. Je ne crains plus, je suis heureuse... heureuse comme je l'étais hier... puisque tout ceci n'était qu'une fausse alarme...

Les prisonniers soupirèrent douloureusement.

— C'est égal, continua Magdeleine en abaissant la voix comme un enfant prêt à faire une confidence ; quand nous serons loin de ce palais, et réunis encore, nous quitterons cette cité de Liége où l'on n'est pas certain de posséder le lendemain le bonheur de la veille ; nous fuirons dans quelque ville obscure où règnent l'ordre et la paix... Nos amis nous suivront, ajouta-t-elle en voyant tressaillir le pauvre André.

— Oui, oui, se hâta de dire le vieil Hébert ; nous ferons ce que tu voudras... mais maintenant obéis-moi : embrasse-nous et va-t'en.

La sécurité de cette douce jeune fille, rêvant un avenir de bonheur lorsque la mort était au-dessus de leurs têtes, désolait les pauvres captifs. Cette naïve enfant arrangeant ses petits projets dans ce moment suprême, navrait, déchirait leurs cœurs. C'était leur dernière douleur, mais c'était la plus vive.

Ils tremblaient aussi que les satellites du prince ne vinssent tirer de son erreur la trop confiante Magdeleine.

— Va-t'en, je t'en prie, murmurait Hébert gagné par l'émotion.

— Eh ! quoi ! déjà ?

— Le soir arrive, continua André qui vint au secours de son oncle, et ce palais est plein de soldats insolents...

— Viens aussi nous embrasser, dit le joaillier à Marceline qui se tenait dans un angle obscur de l'appartement.

Celle-ci s'approcha et fondit en larmes : la pauvre femme avait tout compris.

Les pleurs de la nourrice étonnèrent la jeune fille ; un affreux soupçon lui traversa l'esprit : — Vous me trompez, s'écria-t-elle haletante ; il va se passer ici quelque chose d'horrible...

— Au nom du ciel, va-t'en ! répéta le vieillard dont la tête se perdait.

Digitized by Google

— Non, non; vous allez mourir : je reste ici... je veux mourir avec vous.

En ce moment on entendit un bruit étrange par tout le palais. André se pencha à l'oreille de Paul Hébert : Éloignez votre fille, murmura-t-il, ce sont les bourreaux...

Mais le vieillard écoutait attentivement ce qui se passait au dehors : le son de la cloche d'alarme, mêlé à un fracas éloigné, arrivait jusqu'à son oreille : Une émeute, s'écria-t-il, dans une exaltation soudaine... c'est une émeute, écoutez!

— Ce sont nos amis peut-être! Et André revint soudain à l'espoir : à vingt ans on se rattache si volontiers à la vie.

Le tumulte grandissait de moment en moment : le palais était attaqué; ils n'en pouvaient douter : on se battait sous les fenêtres. Dans cet instant terrible, le tyran allait-il oublier ses victimes?

— A genoux, dit le vieil Hébert, à genoux! c'est l'heure de la mort ou du salut...

Tous quatre s'agenouillèrent et attendirent en silence.

CHAPITRE VII.

DÉNOUEMENT.

Soudain la porte tomba en débris et le pénitent s'élança dans l'appartement.

— Sauvés, sauvés! s'écria-t-il en laissant échapper sa hache sanglante.

Le peuple répondit à ce cri par des hourras qui ébranlèrent le palais.

Maintenant qu'Hébert et André étaient hors de danger, le religieux semblait avoir horreur de ce qu'il avait fait. Ses mains étaient teintes de sang, le peuple était soulevé. Maîtres de la demeure épiscopale, où s'arrêterait la fureur des bourgeois, depuis si longtemps outragés? Le palais retentissait de cris sinistres : on voyait par les vitraux des hautes fenêtres des gens armés de piques et de flambeaux ardents, se heurter, se presser dans les salles du premier étage. Peut-être l'Évêque, l'élu du Seigneur, allait-il tomber sous

Digitized by Google

leurs coups... Et c'était lui, le frère de la miséricorde, qui avait conduit le bras sacrilége des meurtriers.

Maintenant que son exaltation était calmée, il sentait aussi la blessure faite par le poignard du nègre... Soit horreur, soit faiblesse, un froid de glace alourdissait ses membres : il chancelait : Fuyons de ces lieux, murmura-t-il en s'adressant à Hébert et à son neveu, empressés de le bénir.

— Mais, vous êtes blessé, dit tout à coup ce dernier; votre robe est souillée de sang et vos genoux vous supportent à peine...

— Emmenez-moi d'ici, répéta le moine dont la voix s'affaiblissait de plus en plus... André, conduisez-moi dans cette chambre où mourut votre mère... Le temps presse... le nègre a frappé juste : c'est lui qui tua Marcel et le ciel l'arma contre moi...

La demeure du jeune ouvrier était à deux pas : André et le vieil orfévre soutinrent le pénitent et s'empressèrent de sortir du palais : Magdeleine et Marceline les suivaient pâles et frémissantes. Lorsqu'ils passaient dans la cour une fenêtre s'ouvrit au-dessus d'eux : — Priez Dieu pour le prince de Liége, s'écrièrent de rudes voix dominant le tumulte; — Priez Dieu pour Jean de Bavière, le ribaud!.... Et un cadavre couvert des habits de l'Évêque tomba aux pieds du pénitent...

— Ce dernier coup m'achève, pensa-t-il; maintenant je bénirai la mort...

Quelques instants après, le blessé était dans la chambre d'André, à demi couché sur des matelas réunis à la hâte. La famille d'Hébert l'entourait et semblait souffrir avec son libérateur. André se disposa à sortir...

— Ne me quittez pas, dit le pénitent; un chirurgien est inutile : je sens que la force m'abandonne; je serais mort avant votre retour.... Déjà l'air me manque, ajouta-t-il, et par un douloureux effort il enleva le capuchon qui cachait ses traits...

— Le sire Anselme de Virey !... — Le chanoine de S^{t} Lambert ! s'écrièrent en même temps Paul Hébert et son neveu, au comble de la surprise.

— Le pénitent, murmura le pauvre blessé; oui, cet homme dont la jeunesse dissolue porta le déshonneur au sein de votre famille; le pénitent, heureux de vous avoir sauvés au prix de son repos, de son honneur, de sa vie.. ton père coupable, ton malheureux père,

Digitized by Google

reprit-t-il en s'adressant au jeune ouvrier. Celui-ci se précipita sur la main que lui tendait le moribond.

— Oh ! ne soyez pas sans pitié : mes remords ont assez expié mon crime.

Les larmes des assistants témoignèrent assez qu'ils pardonnaient.

— André, mon fils, continua le mourant, je veux me coucher dans la tombe avec ces habits de deuil... sans pompe, en secret... près de votre mère... Qu'on ignore toujours où repose le sire de Virey.

A ces mots, sa voix expira sur ses lèvres; André sentit la main qu'il tenait frémir dans la sienne... le pénitent n'existait plus.

Ses dernières volontés furent respectées : le lendemain on creusait une fosse auprès de celle de la pauvre Alice.

Plus tard, les nobles et les partisans de l'Évêque furent persuadés que le chanoine Anselme avait été victime du ressentiment populaire. Les bourgeois ne voyant plus reparaître le pénitent crurent plus fermement encore qu'il était un être surnaturel, tombé du ciel ou sorti de l'enfer; les uns brulèrent des cierges à S[t] Lambert, les autres allumèrent en secret une chandelle au prince des ténèbres.

Cependant le peuple victorieux promenait sa fureur dans Liége : c'étaient chaque jour de nouveaux massacres, de nouveaux incendies : on exécutait des nobles sur le marché; on livrait aux flammes les propriétés des gens d'église.

Le peuple se vengeait.

Tout à coup un bruit étrange se répandit : l'Evêque, disait-on, avait échappé aux mains des bourgeois, lors de cette nuit terrible où le palais épiscopal fut assailli. Un de ses gens avait pris ses habits et la foule trompée avait massacré le valet pour le prince. Jean de Bavière, qu'on croyait mort, s'était enfui à Maestricht.

Quarante mille Liégeois allèrent l'y assiéger. Mais bientôt des renforts lui arrivèrent de toute part : le comte de Hainaut et le duc de Bourgogne accoururent près de lui avec leur indomptable chevalerie. Les bourgeois durent se renfermer dans leur cité. Après le désastre d'Othée, il fallut se soumettre et implorer la merci de Jean de Bavière. On sait quelles horribles représailles signalèrent son entrée dans Liége; les supplices durèrent longtemps, et la Meuse ensanglantée roula des cadavres enchaînés dos à dos.

Digitized by Google

Jean-sans-Pitié prenait sa revanche.

Mais depuis longtemps le vieil Hébert et André avaient écouté le conseil de la douce Magdeleine. Le fils d'Alice, après s'être signalé sous les murs de Maestricht et dans les plaines d'Othée, avait cédé aux pleurs de son amante ; l'orfévre avait facilement réalisé sa fortune, et la petite famille heureuse était allée se fixer à Bruxelles, sous la protection du bon duc de Brabant [1].

ALEX. WAUQUIER.

1 Antoine de Bourgogne, qui succéda à Jeanne de Brabant en 1406.

Digitized by Google

LOI D'EN HAUT.

Temps! prodige sans nom qui toujours recommence,
Ans! flots toujours mouvants de cet abîme immense,
Jours, qui vous écoulez semblables si souvent,
Heures, vous qui fuyez promptes comme le vent,
O qu'êtes-vous pour l'homme et que faut-il qu'il fasse
D'un fantôme éternel qui se dresse et s'efface?
Le vide est-il le but dans ce terrestre lieu?
Poète, répondez, vous le plus près de Dieu.

Le poète chantait; mais, penché sur sa lyre,
Il dit, s'interrompant dans son brûlant délire:
« J'ai sondé comme vous ce chaos, cette mer,
« Où tout esprit chancelle, où tout regard se perd;
« Mais dans l'obscurité j'en lus la loi suprême:
« Tous les jours sont perdus hormis ceux où l'on aime! »

Alors sa voix se tut. O poète, merci!
Votre esprit m'a touché, mon doute est éclairci.
J'aimerai! J'aimerai! Dans mon âme ravie
Vous avez fait vibrer le seul mot de la vie.
J'aimerai désormais! A l'homme il faut l'amour,
Comme l'air aux oiseaux et le soleil au jour.

A toi d'abord, Seigneur, ma pensée et mon être,
A toi, d'autant plus grand qu'on peut moins te connaître,
A qui mille soleils demandent la clarté
Et dont chaque regard scrute une éternité!

Digitized by Google

Je veux t'aimer partout. Je veux sentir ton âme,
Dans les rayons du ciel, dans les yeux d'une femme,
Dans les tressaillements de son cœur sur mon cœur,
Dans les soins consolants d'un frère ou d'une sœur,
Dans la foudre qui gronde et dans la fraîche haleine
Du zéphyr embaumé qui traverse la plaine,
Dans les vents de l'hiver, dans le parfum des fleurs,
Dans les félicités, comme dans les douleurs.
Laisse-moi contempler ton immuable essence
D'aussi près que le peut ma faible intelligence;
Qu'à mes vœux incessants ton pouvoir réuni
Me transporte en pensée au sein de l'infini;
Mais garde-moi pourtant tes images sur terre
Dans un père chéri, dans une tendre mère.

J'aimerai! J'aimerai! Vers l'heure où vient le soir,
L'amour sera l'encens et mon cœur l'encensoir;
J'égarerai mes pas dans les vertes prairies,
Abandonnant mon âme aux molles rêveries,
J'admirerai le calme et des cieux et des eaux,
Et la lune livrant son blanc voile aux coteaux.
J'écouterai, debout au seuil du chaume antique,
Le pâtre s'égayant d'un chant mélancolique,
Je suivrai dans leurs cours mille astres scintillants,
Fleurs des plaines du ciel, d'or pur, de diamants,
Je m'acheminerai vers la rustique église
Dont la cloche bourdonne au souffle de la brise,
Vers l'asile des morts, vers le toit du pasteur,
Réduit tranquille et saint, refuge protecteur,
Où se vient abriter un essaim de colombes
Qui mêlent leurs soupirs au cri muet des tombes.
Dans la terre mon cœur ne verra qu'un autel,
Rien qu'un hymne d'amour dans l'ordre universel.

Digitized by Google

O temps! jette l'oubli sur ces moments d'ivresse,
D'accourir à ta voix que le trépas s'empresse,
Fais chavirer ma nef, étouffe mon flambeau;
Mon flot du moins fut pur, mon horizon fut beau.
Frappe.... De ses liens que mon âme s'élance,
J'aurai rempli des jours dont Dieu tient la balance.

Doutant hier encore, aujourd'hui convaincu,
Où j'avais reculé le poète a vaincu.
Les grandes vérités sont dans la poésie.
Aussi je veux tarir sa coupe d'ambroisie,
Proclamer devant tous son auguste pouvoir,
Faire de ses concerts mon plus sacré devoir.
Méconnaissez, niez sa voix grave et profonde,
Vous, aux cœurs desséchés, vous, les heureux du monde,
Raillez, persécutez son chantre enfant des cieux:
Son luth à vos plaisirs n'est-il pas odieux?
Nommez-le faux penseur, cerveau creux, tête folle;
De votre froid dédain sa muse le console;
Il peut descendre à vous pour plaindre votre erreur,
Jamais vous n'atteindrez sa sublime hauteur.
Dieu lui fit de ses dons par trop large mesure;
A vous seuls les palais, mais à lui la nature!

GUSTAVE MASSET.

Digitized by Google

ESSAI ARCHÉOLOGIQUE

SUR

L'ORIGINE ET LA DESTINATION

des

MEN-HIR ou PEUL-VEN CELTIQUES.

SOMMAIRE.

Des différentes espèces de monuments celtiques. — Signification des racines celtiques qui forment leur nom. — Des *Men-Hir* ou *Peul-Ven;* leur étymologie; leur appellation vulgaire en France, en Belgique, au moyen-âge. — Des *Men-Hir* (Pierres écrites) portant des caractères runiques en Suède et d'autres caractères en France. — Men-Hir terminés par une ou plusieurs figures humaines. — Exposé de la déduction des parallèles tendant à démontrer l'origine et la destination primitive des Peul-Ven; diversité des opinions émises à ce sujet. — *Dhagols* indiens; cultes de Brahma et de Bouddha; *Pylones* éthiopiens, égyptiens, grecs, hébreux, phéniciens, persans; colonies de l'Asie Mineure. — Du sacerdoce celtique : *druides*, *devins* et *bardes*. — Le PEUL-VEN *conseiller augural des devins;* parallèle qui confirme cette opinion. — Narration d'une cérémonie augurale chez les Étrusques. — Étude sur la disposition du *Crom-Lech* d'Avebury; parallèle avec le temple de Dodone dans l'Épire; rapport analogique des *Crom-Lech* avec les *périboles sacrées* des Orientaux consacrées à *Melkarth*. — Invraisemblance des opinions du chanoine De Bast et de l'évêque d'Anvers De Nélis. — Conclusions. — Du *Peul-Ven* pendant la domination romaine : borne limitante des Leuci; borne itinéraire d'un demi stade romain au camp de Cicéron à Assche; la pierre Brunehaut près de Tournay : analogie des distances; les noms des villages qui entourent la dernière de ces pierres sont formés de racines celtiques. — Consécration des *Peul-Ven* au dieu *Terme (Viacus Hermes)*.

I

Les plus anciens monuments que l'on trouve encore disséminés sur la surface de l'Europe et dans plusieurs contrées de l'Asie-Mineure, sont ceux qui se rapportent à la période celtique et scythique.

Ces monuments qui remontent à la plus haute antiquité, sont de différentes espèces. On croit généralement, que tous ils ont servi à la célébration des rites religieux consacrés par le culte druidique.

Digitized by Google

Les monuments celtiques connus par l'archéologie moderne sont : le *Men-Hir* ou *Peul-Ven;* le Ker-Men ou la *pierre branlante*, de *Ker* tourner (en tudesque *Keeren*) et *Men* pierre ; le *Dol-Men*, de *Dol* table et *Men* pierre *(table de pierre)* ; le *Lich-A-Ven*, de *Lech* lieu et *Ven* pierre *(lieu des pierres)* ; le *Crom-Lech*, de *Crom* courbe, cercle et *Lech* lieu (*lieu du cercle ou des cercles*) [1] ; les *Arde-Ven*, vulgairement connus sous le nom d'*alignements*, de *Arde* terre et *Ven* Pierre ; les *allées couvertes*, auxquelles, s'il nous était permis de restituer un nom celtique, nous donnerions la dénomination de *Dre-Ven (avenue de Pierre)* et les *Barrows* ou les tombes celtiques.

De tous les monuments celtiques, le *Men-Hir* est le plus simple et le plus répandu; cependant rien n'est plus énigmatique que la destination primitive de ces monolythes.

Le mot *Men-Hir* dérive de *Men* pierre et *Hir* haute, longue *(Pierre haute, Pierre longue)* ; le Men-Hir est également connu sous le nom de *Peul-Ven*, de *Peul* pilier (*Pael* en tudesque) et *Ven* pierre (*Pilier de pierre*).

Les différentes dénominations que le peuple a conservées en France aux monuments de cette espèce sont : *Pierre-Fichade, Pierre-Fiche, Pierre-Fixée, Haute-Borne, Pierre-Latte, Pierre-Lait, Pierre-Frite, Pierre-Fitte, Pierre-Droite, la Chaire-au-Diable.* En Belgique elles sont connues sous le nom de *Langen-Pael-Steen* (la longue borne de pierre), *Pael-steen* (borne de Pierre ou pilier de pierre, on reconnaît *Peul* dans *Pael*), *Grooten steen* ou *grooten pael* (grande borne ou grande pierre), *Pierre Brunehaut*, etc.

De Laure dit avoir trouvé dans quelques chartes des XI^e^ et XII^e^ siècles, la désignation de ces pierres sous les noms de *Petra erecta, saxum erectum, terminus antiquus.* Il est un fait certain, c'est que le Men-Hir appelé la *Haute-Borne*, dans le département de Haute-Marne, porte une inscription latine indiquant les anciennes limites des Leuci [2].

Nous prouverons également plus loin, que sous la période romaine quelques-unes de ces bornes servirent à indiquer les mesures itinéraires des grands chemins de l'empire.

[1] Allusion au *cercle* ou *enceinte sacrée* retrouvée dans la plupart des tombes celtiques, *Barrows*, et dont les *Crom-Lech* indiquent le périmètre d'une manière irrévocable.

[2] Habitants du Barrois.

Digitized by Google

Quelquefois ces pierres sont comme les pylones ou les obélisques d'Égypte, ornées de dessins ou d'inscriptions. Selon le témoignage d'Olaus Magnus, il existe en Suède plusieurs pierres couvertes d'inscriptions en caractères runiques. D'autres sont terminées par des figures humaines; on cite, en fait d'exemples de ce genre, une pierre qui se trouve dans le Luxembourg, et qui présente une *triade* (trois divinités) et une autre en Basse-Bretagne, terminée par une tête. Enfin il existe des pierres sur lesquelles on voit des figures grossièrement dessinées : tel est le *Peul-Ven* de *Saulieu*, désigné sous le nom de *Pierre-Écrite* [1].

La destination de ces monuments a été un sujet d'étude pour un grand nombre de savants; le résultat des différentes hypothèses émises jusqu'à ce jour a donné à ces monolythes un caractère religieux, civil ou militaire, en sorte que les opinions sont fort contradictoires.

Nous nous proposons à notre tour de jeter une opinion dans ce vaste champ des probabilités; c'est par des parallèles empruntés aux peuples les plus anciens, aux civilisations les plus reculées, que nous étaierons notre pensée, laquelle n'est du reste que la conséquence d'une déduction de faits.

Il est généralement reconnu aujourd'hui que l'Inde présente les plus antiques vestiges des civilisations post-diluviennes et que les temples souterrains composent la première période chronologique des monuments de ce peuple fameux; or, en examinant quelques uns de ces temples, nous établirons l'existence des piliers mystérieux.

Le culte de Brahma, l'être suprême et immatériel, le créateur de l'Univers, remonte à une antiquité qui se perd dans la nuit des temps. Les pontifes de Brahma, qui se distinguèrent de tout temps des autres castes par leur savoir et par l'austérité de leur vie, s'adonnaient généralement à toutes les sciences et particulièrement à celle des prédictions, laquelle était consacrée par le culte; c'est à ce principe que l'on doit l'institution des oracles, des prophètes, des aruspices, des devins, dans toutes les religions de l'antiquité;

[1] Les divinités celtiques n'étant adorées sous aucune forme matérielle, il est presque hors de doute que ces figures sont postérieures ; du reste le plus grand nombre des Dol-Men sont des monolythes bruts. Le soleil, la lune, la nuit, la terre, l'eau, etc., n'avaient pas besoin d'être représentés; leur présence était trop sensible.

Digitized by Google

ces précurseurs de l'avenir étaient très-vénérés par le peuple; ils étaient choisis parmi la fleur des membres des familles sacerdotales.

Le ministère des devins s'exerçait auprès d'une *pierre* ou *pilier* élevé en guise de colonne à plusieurs pans. Dans le principe ce *pilier sacré* était placé au centre du sanctuaire ; parfois aussi on le rencontre auprès de l'entrée et faisant face à un éléphant colossal.

Lorsque la vierge immaculée, la *Maïa*, eut donné naissance au dieu Bouddha, une grande réforme religieuse surgit dans l'Inde, plusieurs temples de Brahma passèrent au culte de Bouddha. Le *pilier mystérieux* ou *augural* conserva le rite qui y était attaché par les usages antiques. C'est ce que prouvent les temples les plus anciens de l'Inde, ceux qui sont creusés dans les rochers et qui renferment encore des monuments de cette espèce.

Dans l'île de Salsette se trouvent les souterrains de Kennery; le plus grand de ces souterrains se divise en trois nefs par deux rangs de colonnes; le vaisseau du centre est terminé par un hémicycle (ou *abside*) dans lequel se trouve le *Pilier du Mystère* nommé *Dhagol* et consacré au culte de *Bouddha*. C'est là que le Dieu indien révélait les mystères de l'avenir.

Au devant des grottes de Carly, précisément en face du porche d'entrée qui est orné de piliers et de pilastres, se trouve le *pilier augural;* c'est un monolythe de 7^{m} 31^{c} de hauteur.

Le *Dhagol* ou la pierre bouddistique se retrouve également dans l'abside des grottes de Panch-Pandou auprès de Baug.

La comparaison des monuments a permis d'établir que la race éthiopienne était composée d'un peuple qui en premier lieu avait envahi la Mésopotamie, *Aram-el-Nharaïm*, aujourd'hui *Al-Gezireh*, et qui venait de l'Inde.

Les Égyptiens, à leur tour, descendent des Éthiopiens. Diodore mentionne ce fait sur la foi d'une très-antique tradition qui se confirme par la confrontation des monuments de ces deux peuples. Selon cette tradition, une colonie éthiopienne, conduite par Osiris, descendit le Nil [1]. Le même auteur ajoute que les coutumes, la religion et les lois des Égyptiens sont semblables à celles des Éthiopiens.

Les Éthiopiens transformèrent le pilier augural en une masse

[1] Diod. l. III, c. III.

Digitized by Google

énorme, élevée sur un plan carré et se rétrécissant vers le haut; ces masses qui se trouvent toujours au devant du *Pronoas*, sont connues sous le nom de *pylones;* tels sont en Nubie :

Le temple d'Ouadi *(Essebouah*, vallées des lions*)*, demi *spéos* qui renferme deux *pylones* placés l'un derrière l'autre;

Le temple de Dakkêh ondt le *pylone* à 24^{m}, 28^{c} de longueur, sur 4^{m}, 80^{c} de largeur ;

Le temple de Ghirsché au milieu du spéos duquel se trouve un énorme pylone.

En descendant vers l'Égypte nous trouvons les mêmes exemples :

Le Rhamession de Meiamoun possède un pylone dont la hauteur égale 21^{m}, 84^{c} ; ce pylone se trouve au devant de l'édifice. Dans la deuxième cour on voit un autre pylone décoré de figures colossales sculptées de relief dans le creux et rappelant les triomphes de Rhamsès Meiamoun, triomphes que l'oracle avait sans doute prédits.

Les colosses de Thèbes qui décoraient la façade extérieure du *principal pylone* de l'Aménophion, ont conservé le souvenir traditionel du pilier augural; personne, assurément, n'ignore qu'un de ces colosses faisait entendre des sons au lever de l'aurore. Sous le règne de Néron, Hadrien, Sabine sa femme, huit gouverneurs de l'Égypte, un grand nombre de personnages d'un rang éminent ont gravé leurs noms et des attestations en vers et en prose, en latin et en grec, sur les jambes du colosse pour constater qu'ils avaient entendu la *voix divine* [1].

Enfin les obélisques de Karnak et les fameux pylones ne se rattachent-ils pas aux rites sacerdotaux de ce temple superbe dont plusieurs parties remontent au XX^{e} siècle avant notre ère ?

Si nous passons aux Grecs, nous verrons que, lors de l'établissement du culte osiriaque (Jupiter Dodonéen) dans l'Epire, par la Péléïade éthiopienne [2], on n'abandonna pas l'usage du pilier augural pour le remplacer par les chênes prophétiques, mais qu'on maintint le principe : « le principal sanctuaire des Pélasges se trouvait dans la forêt de Dodone, où la colombe prophétique rendait ses oracles du haut d'une colonne sacrée [3]. » Notons aussi que certains

[1] Gerban, *Antiq. Egyp.* Stat. de Memnon.

[2] Pouqueville. *Voyage de la Grèce.* T. 1, l. II, c. II.

[3] Michelet. *Hist. Rom.* Introd. ch. III.

Digitized by Google

auteurs ont pensé avec raison que l'Osiris égyptien n'est autre que l'ancien dieu Bouddha [1].

Le temple des Hébreux, aussi bien que ceux de l'Inde, de l'Ethiopie et de l'Égypte, était pourvu de pylones; ce peuple célèbre avait les usages et les mœurs égyptiennes; il avait hérité des goûts de ses anciens oppresseurs, principalement dans la science des constructions, puisqu'il avait été asservi pour ériger plusieurs de ces énormes édifices qui bordent les rives du Nil.

Le texte de la Bible inspira les artistes carlovingiens de l'Occident, si bien que le *pilier du mystère*, *le Dhagol indien*, après s'être transformé en *pylone* ou *propylée*, en *borne Merkarthienne*, etc., devint la *tour chrétienne*, l'augure du présent, la voix d'airain qui appelle le peuple à la prière.

En fait de monuments phéniciens il ne nous est resté que des médailles. Le temple de Paphos est figuré sur plusieurs médailles romaines : on remarque en avant de l'édifice deux grandes masses échancrées par le haut; ce sont des piliers dont la forme est l'intermédiaire entre le *pylone* et l'*obélisque* égyptiens; ces piliers sont rattachés l'un à l'autre par une chaîne. Le bruit que produisait cette chaîne lorsque le vent l'agitait, servait à tirer des augures [2]. Entre ces deux masses, semblables à deux flèches jumelles de cathédrale gothique, se trouve le portail; et, pour me servir d'un terme de comparaison, à la hauteur de l'*oculus* basilical ou de la rosace gothique, on remarque trois *colombiers*. Sur l'acrotère se voient les *colombes augurales*, preuve évidente que les augures se faisaient à l'entrée des temples. Ce fait est si vrai, que le christianisme lui-même n'a pu se défendre d'imiter ces usages antiques; au moyen-âge, on le sait, les exorcismes se faisaient au-devant du portail principal des basiliques.

La Perse présente encore de nombreux vestiges de ce genre ; tels sont les fameux pylones de Persépolis qui s'élèvent au nombre de quatre au-devant du portail de l'édifice qui domine l'antique cité.

Comme on le voit, les peuples asiatiques et africains avaient adopté un principe commun par suite de leur essence. Le *Dhagol* de Brahma et plus tard de Bouddha, devint le pylone osiriaque

1 Ritter dans ses *Propylées.* – *Ap. D. Ramée. Man. de l'hist. de l'archit.* T. 1. Égyp.
2 Batissier. *Histoire de l'art monumental.* — *Phénicie.*

Digitized by Google

ou la masse augurale. D'autres peuples conservèrent le principe de la pierre brahmanismique et bouddhistique, d'une manière plus reconnaissable, mais aussi d'une façon plus grossière. Ce furent principalement les colonies de l'Asie-Mineure ; chez elles se retrouvent les monolythes bruts qui, semblables à ceux des Gaules, de la Scythie et de la Scandinavie, se dressent au sommet des éminences, contemplant le cours des siècles et le passage des générations.

On sait que le sacerdoce celtique se composait de *druides* et de *devins* (augures ou aruspices); les bardes étaient les chantres des dieux et des héros.

Les druides étaient les pontifes sacrificateurs, les desservants des *dol-men.*

Les devins prédisaient l'avenir... En présence des nombreux témoignages qui ont été émis plus loin, en présence de ces vestiges presqu'aussi anciens que le monde, n'y a-t-il pas lieu de conclure que le *Men-Hir* fut le *conseiller augural des devins?*

Lorsque Numa consulta les *augures* sur son élection, un augure qui depuis longtemps avait été établi par l'État pour exercer à perpétuité ce sacerdoce honorable, conduisit Numa au Capitole : il le fit asseoir sur une GRANDE PIERRE, la face tournée au midi. L'augure à sa gauche, la tête couverte, prit place, tenant à la main un bâton sans nœuds, recourbé par un bout : c'est ce qu'on appelle le *lituus* [1]. Après avoir porté sa vue sur la ville et sur la campagne, adressé sa prière aux Dieux, déterminé les régions augurales depuis le levant jusqu'au couchant, en plaçant la droite du côté du midi et la gauche du côté du nord, et désigné en face un point fixe, aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, il passa le *lituus* dans la main gauche, et mettant la droite sur la tête de Numa, il prononça cette prière : « Jupiter, si telle est ta volonté que Numa, de qui je tiens la tête règne sur les Romains, fais-nous le connaître par des signes certains, dans l'enceinte que j'ai fixée. » Après avoir spécifié la nature des auspices qu'il demande, ces auspices apparaissent, et Numa, déclaré roi, descend de l'enceinte augurale [2]. Dans ce passage de Tite-Live [3] nous apprenons pourquoi les *Men-Hir* sont placés au sommet des

1 Des bâtons en tout semblables au *lituus* étrusque se voient fréquemment figurés sur les inscriptions hiéroglyphiques tracées sur les pylones des temples égyptiens et éthiopiens.

2 MICHELET. Hist. Rom. Tom. 1. Éclaircissements de la p. 69.

3 I; 18.

Digitized by Google

lieux élevés et nous trouvons en outre la raison pour laquelle ces bornes sont orientées.

Si nous étudions la disposition d'un *Crom-Lech* celtique, par exemple celui d'Avebury [1] en Willshire, nous voyons d'abord un grand cercle, ou l'*enceinte sacrée*, laquelle a également été observée dans les tombes celtiques de la Souabe et de l'Allemanie [2]; cette enceinte est formée par un certain nombre de pierres de grande dimension; dans ce premier cercle se trouvent deux autres cercles à double enceinte, placés l'un à côté de l'autre; chaque enceinte est formée comme le cercle précédent de grosses pierres. Au centre du premier double cercle se trouve un *Dol-Men* et au centre du second on remarque un *Men-Hir*. Or, l'un servait à la célébration des sacrifices et l'autre était le conseiller augural des devins.

Une disposition analogue a été observée pour l'oracle de l'Épire; M. Pouqueville, dans son admirable description de la Grèce, en fait mention; le hiéron des sacrifices se trouvait à proximité des chênes prophétiques, dans l'enceinte sacrée de la tribu sacerdotale [3].

Les *Crom-Lech* ont beaucoup de rapport avec les *périboles sacrées* que l'on voyait en grand nombre chez les peuples orientaux; ils étaient très-communs en Asie; Strabon cite Arthémidore qui parle de ces pierres *disposées en cercles* et ajoute qu'elles étaient consacrées à Melkarth (Hercule).

Si les *Men-Hir* avaient été des *pierres limitantes* comme l'avance De Laure, des *pierres commémoratives* d'une victoire ou d'un grand événement comme l'ont avancé le chanoine De Bast et l'évêque De Nélis, des *bornes* désignant *les lieux des plaids* du moyen-âge, on ne les trouverait point à proximité des tables des sacrifices, d'un *Dol-Men* celtique, et ce, au milieu d'une double ou d'une triple enceinte sacrée. (*Crom-Lechs :* d'Avebury en Willshire; — de Giganteja, attribué aux premières colonies phéniciennes ou pélasgiques; — de Casale — Krenti dans l'île de Malte, etc.) Ce fait est si évident que toutes ces hypothèses tombent en présence d'un certain nombre de parallèles pris en masse.

Du reste, il est facile de se rendre compte pourquoi les savants

[1] *Avebury*, de AVE, *vieux, antique*, et BURY, *bourg, bourgade*, ou l'*antique bourg*.

[2] M. De Ring. *Mess. des Scienc. hist.* T. 8. Ann. 1840.

[3] Pouqueville. T. 1; l. II, c. II. — Cette tribu était originaire de la peuplade des Selles. *ibid.*

Digitized by Google

qui ont traité la matière ne sont pas d'accord : ayant créé leur hypothèse sur des faits isolés, il en est résulté que leur système ne pouvait être étayé que par la comparaison de parallèles incertains. Le système du chanoine De Bast surtout est très-ingénieusement établi ; mais les *Crom-Lechs* celtiques le détruisent complétement.

En raison des faits que nous avons exposés, nous croyons pouvoir établir jusqu'à preuve du contraire :

Que le *Men-Hir* ou *Peul-Ven* celtique n'est autre que la transmission d'un principe commun à tous les peuples du monde ancien, depuis le Dhagol Brahmanismique et Bouddhistique ; le pylone osiriaque, hébraïque, persan, phénicien; la borne Melkarthienne des anciens peuples de l'Asie-Mineure; la colonne de l'Épire; la pierre étrusque ; jusqu'à l'augure scytique dont les Celtes et les Scandinaves sont issus.

Que le *Men-Hir*, de même que tous les monuments de l'antiquité dérivant de la même souche, *était le conseiller augural* des aruspices ou des devins, et qu'il est originaire de l'Inde.

Durant la domination romaine, alors que le glaive du vainqueur imposa le polythéisme et subtitua les dieux mythologiques aux divinités celtiques, le plus grand nombre des monuments druidiques reçut une destination autre : ainsi le *Men-Hir* du département de Haute-Marne servit de borne limitante aux *Leuci;* un autre Men-Hir qui se trouve à l'entrée du camp de Cicéron à Assche *(* Brabant *)*, *marque la distance d'un demi stade romain*[1], espace qui sépare le camp de la grande chaussée romaine venant de Bavai et se dirigeant vers la Hollande. *Ce Peul-Ven*, dont il est fait mention dans la notice sur le camp d'Assche par M. L. Galesloot, est une immense pierre renversée et enterrée à une grande profondeur dans le sol. M. Galesloot et moi, lorsque nous la découvrîmes, nous sommes empressés de sonder le terrain; mais il nous fut impossible de connaître les extrémités de la borne. Dans le sens de la longueur elle se prolongeait au delà de deux mètres; à un mètre cinquante centimètres nous constations encore sa largeur ; quant à son épaisseur, elle varie de vingt-cinq à trente centimètres.

[1] La longueur du stade romain est de 1846^{m}, 00 ; or, la distance qui sépare le camp d'Assche de la grande voie romaine, correspond à la moitié de ce chiffre ou 923^{m} 00. (Distance mesurée à la chaine sur les lieux.)

Digitized by Google

Ce monolythe est couvert de coquillages marins qui attestent son antique existence, peut-être anté-diluvienne.

Quant à la pierre Brunehaut, à Hollain, elle paraît avoir servi au même usage que la pierre d'Assche, c'est-à-dire à indiquer les mesures itinéraires d'un grand chemin vicinal. N'ayant pas mesuré à la chaîne, comme le *Pael-Steen* d'Assche, la distance qui sépare la pierre Brunehaut de la voie romaine venant de Bavai et se dirigeant sur Tournay, nous n'osons rien affirmer à cet égard ; cependant nous ajouterons que, d'après un mesurage compassé sur une grande carte de l'établissement géographique, il nous a semblé qu'il y avait analogie entre la distance mesurée à Assche et celle qui se trouve indiquée par la mesure prise sur l'échelle d'un plan.

Mais un fait digne de remarque, et que l'on n'a pas encore signalé, c'est que la plupart des villages qui rayonnent autour de la pierre Brunehaut, ont des noms composés de racines celtiques ; tels sont : *Hollain* de *Holle-Heim* (habitations souterraines) ; *Lesdain* de *Lesde-Heim* ; *Jollain* de *Jol-Heim* ; etc.

Sous la domination romaine le rite consacré aux *Peul-Ven* reçut dans un grand nombre de localités une destination autre : ils furent consacrés au dieu *Terme* (Hermès) ou Mercure ; les anciens connaissaient ces monuments sous le nom de *Viacus Hermès.*

Aujourd'hui, ces monolythes qui se dressent çà et là au milieu de nos champs, n'offrent guère d'intérêt qu'à ceux qui déduisent des annales humaines les grands enseignements qu'elles révèlent. — Objet de vénération, qui naguère prédisait l'avenir, s'écrie le philosophe ; borne muette et solitaire aujourd'hui !... Les hommes comme leurs œuvres n'ont qu'un temps ; tout passe, tout tombe... La pensée jetée au vent est parfois plus durable que l'édifice le plus colossal.

Frédéric Van der Rit.
Secrétaire de la Société d'Architecture,
à Bruxelles, etc.

Digitized by Google

FLEURS D'ALLEMAGNE.

V.

LA FILLE DE L'HOTESSE.

(Uhland.)

CHANSON POPULAIRE.

Trois gais compagnons ont passé le Rhin ;
Chez la dame hôtesse ils entrent soudain.

« Hôtesse, goûtons ta bière et ton vin !
Ta fille jolie, on la cherche en vain. »

— « Bière et vin sont bons, on leur fait accueil,
Mais ma pauvre fille est dans le cercueil. »

Et dans sa chambrette ils entrent alors :
Sur elle s'étend le linceul des morts.

Le premier, levant le voile de deuil,
Contemple la morte, une larme à l'œil.

« Que n'as-tu vécu, fille au front charmant !
Je t'aurais aimée, et dès ce moment. »

Le second, fermant les voiles épars,
Détourne, en pleurant, de sombres regards :

« Quoi ! dans le cercueil tu dors à jamais !
Pendant mainte année, enfant, je t'aimais. »

Le dernier, levant le voile à son tour,
A mis sur sa bouche un baiser d'amour :

« Je t'aimai, je t'aime, ô sainte beauté,
Et je t'aimerai dans l'éternité. »

Édouard Wacken.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

TRAITÉ DE LA COMPLICITÉ,

PAR Mr E. VAN HOOREBEKE.

> Il faut éclairer l'histoire par les lois, et les lois par l'histoire.
>
> MONTESQUIEU.

Il y a quatre ans bientôt que M. Van Hoorebeke a publié un ouvrage sur le système pénitentiaire, en Belgique et en France; c'était son début. Dans ce livre remarquable, l'auteur discute, en philosophe et en légiste, la théorie de l'emprisonnement cellulaire et comme moyen d'expiation et comme moyen de réforme pour les criminels. C'est le seul point de vue en effet où puisse se placer un publiciste qui cherche autre chose que le succès du moment; mais comme il est impossible d'aborder les théories pénales, sans toucher aux nombreux systèmes appliqués par les législateurs ou émis par les auteurs; comme il est impossible de réformer la pénalité, sans réformer en même temps les lois qui la règlent: M. Van Hoorebeke, après avoir démontré que l'emprisonnement cellulaire offrait toutes les conditions d'efficacité désirables et pour la punition et pour la régénération du coupable, dans une condition donnée, a dû se demander si la législation actuelle ne serait pas le premier obstacle au succès de la réforme. Il y a connexité absolue entre la théorie et l'application, tous les publicistes en conviennent; or, quel rapport peut-il y avoir entre le principe d'intimidation qui a dicté le code de 1810, et le principe admis par tous les criminalistes aujourd'hui? avec l'un la société se venge; sa vengeance satisfaite, elle n'a plus à s'occuper de l'individu, à moins qu'un nouveau méfait ne l'amène une seconde fois devant le juge; alors elle se venge encore,

Digitized by Google

et ainsi de suite jusqu'à la consommation des siécles, si le méfait n'entraîne pas la peine de mort; c'est une lutte sans fin, une guerre sans trève ni merci de part et d'autre, dont personne ne profite; avec le principe de l'expiation et de l'amendement, la société ne se venge pas, elle châtie. La différence est profonde, radicale.

A quoi servirait une réforme dans la pénalité, si la jurisprudence continue à se traîner dans les voies de l'intimidation? quel résultat attendre de l'application de deux principes dont l'un repose, comme nous venons de le dire, sur l'intimidation pure et simple, et l'autre sur l'expiation et l'amendement, si ce n'est une suite de conflits et de mécomptes?

Ces observations ne pouvaient échapper à l'esprit si lucide, si logique de M. Van Hoorebeke; aussi, avant d'entreprendre ses études sur le système pénitentiaire, a-t-il dû arrêter dans son esprit le plan d'un vaste travail qui embrassera toute la législation pénale. On peut modifier partiellement les lois civiles, parce que le droit civil, antérieur à tous les codes, né avec la famille, repose sur des principes immuables dans leur essence; il n'y a que la forme qui change. Les lois répressives, au contraire, comme le fait remarquer M. Van Hoorebeke, destinées à protéger la famille, l'individu et la propriété, doivent nécessairement subir toutes les transformations que subissent la famille, l'état des individus et la propriété. Les théories générales ne nous manquent pas; les criminalistes distingués abondent; mais ces théories ne sont que des études philosophiques presqu'étrangères à la science du droit positif; ces criminalistes, de laborieux commentateurs, annotateurs, compilateurs, qui sortent rarement du cercle étroit que leur trace la pratique; où l'on croit trouver un publiciste, c'est-à-dire un homme qui réunit à la science du jurisconsulte, à l'habileté du praticien les vues larges et élevées d'un esprit philosophique, on ne rencontre qu'un savant avocat. Ces travaux patients, utiles pour le droit civil, dans le droit criminel deviennent des embarras et souvent des empêchements.

La législation criminelle de tous les peuples se partage en trois grandes époques. « Dans la première, dit M. Van Hoorebeke, le droit de punir n'apparaît que comme une sanction d'intérêt privé. Chacun est l'arbitre de sa destinée, chacun se constitue le juge des offenses dont il abandonne le châtiment à la vengeance brutale ou aux chances du sort... Quand la loi pénale apparaît sous des formes

Digitized by Google

plus ou moins incertaines, et comme l'expression d'une volonté plus générale, on peut dire que la société a fait un premier pas hors de la barbarie. La loi alors est destinée, moins à punir qu'à régler l'action de la force, et à arrêter les effets de la vengeance. C'est l'offensé qui prend les armes pour venger son injure, et toute sa famille se croit obligée de le soutenir; que si un pouvoir supérieur s'interpose, c'est pour déterminer la satisfaction que le coupable doit à l'offensé et dont celui-ci est obligé de se contenter... »

« Mais à mesure que l'état de société se développe, la sanction d'intérêt public s'élève et avec elle les moyens de répression... *mais* la loi pénale d'humaine devenue barbare et sanglante, les maximes cruelles mises en usage, les instruments de torture multipliés à l'infini, les garanties de défense supprimées, l'arbitraire le plus effrayant livré aux mains du juge, » tel est le triste spectacle que nous offre la seconde période, pendant laquelle règne en maître absolu le principe de l'intimidation qui fait presque toujours du châtiment un véritable assassinat judiciaire. Mais à la suite du mouvement philosophique du XVIII^e^ siècle, un élément nouveau a pris place dans la théorie pénale. Montesquieu, Servan, Blackstone, Beccaria, Filangieri et une foule d'autres publicistes ont prouvé que les peines ne protégent pas seulement la société par l'effroi qu'elles inspirent, mais qu'elles agissent aussi en vertu d'une efficacité morale, née du sentiment du juste et de l'injuste. Ce principe une fois admis, toute la théorie pénale de la seconde époque tombe d'elle-même; le principe de l'intimidation, relégué au second rang, s'efface pour faire place à l'expiation, et le grand problème de la justice criminelle se réduit à ceci : « Mettre la peine en harmonie avec l'infraction; établir dans le règlement de la pénalité, une sorte d'équation proportionnelle; déterminer la part de culpabilité qui doit être attribuée à chaque délinquant. » Le problème est ardu; c'est la dernière limite à laquelle puisse atteindre l'imparfaite sagesse de la justice humaine. » Néanmoins M. Van Hoorebeke a entrepris de le résoudre.

Après avoir établi les règles générales de la pénalité, dans un but de justice distributive, il a dû naturellement descendre aux questions positives et déterminer, comme il le dit lui-même, la part de culpabilité qui doit être attribuée à chaque délinquant. La première question qui se présente est celle de la récidive. M. Van

Digitized by Google

Hoorebeke a intitulé son second volume : *de la récidive dans ses rapports avec le système pénitentiaire.* La récidive, cette plaie hideuse de notre civilisation égoïste, lui a inspiré des pages chaleureuses auxquelles applaudiront tous les cœurs honnêtes, tous les hommes qui veulent sérieusement une réforme qui devient malheureusement de jour en jour plus urgente.

On se tromperait étrangement toutefois, si l'on croyait que le livre de M. Van Hoorebeke est un de ces sermons moitié politiques, moitié socialistes, auxquels les philantropes de métier nous ont habitués depuis vingt-cinq ans; c'est l'œuvre d'un véritable publiciste, d'un légiste philosophe. L'auteur connaît l'histoire de la récidive à toutes les époques et sous toutes les législations; il a lu tout ce que les criminalistes étrangers ont écrit sur cette importante question : son travail se divise en trois parties que l'on pourrait intituler le passé, le présent et l'avenir. Quand on a lu ce livre si plein de faits, si puissant par le raisonnement et par la raison, on se demande pourquoi les gouvernements hésitent encore à entrer dans les voies de la réforme. Pourquoi?... parce qu'il est des habitudes, des usages, et, disons le bien bas, des intérêts dont on ne se débarrasse pas facilement.

Le troisième volume de M. Van Hoorebeke, celui qui doit être l'objet principal de cet article, traite de la *Complicité.* Le sujet est entièrement neuf. A peine trouve-t-on épars dans les criminalistes quelques paragraphes relatifs à la complicité; aussi quel effrayant pêle-mêle de contradictions, quel inextricable dédale que ce que l'on veut bien appeler la doctrine sur cette matière. « Le sujet qui a attiré notre sollicitude, dit Mr Van Hoorebeke, est un de ceux sur lesquels il s'est amassé le plus de controverses et préparé le plus de résistances. Nous ne l'avons pas seulement envisagé dans ses rapports historiques et philosophiques, au point de vue du passé et de l'avenir; pour donner à notre travail un caractère plus pratique, nous avons aussi étudié la matière dans ses applications directes avec la loi qui nous gouverne, et, dégageant la volonté du législateur des obscurités d'un texte souvent équivoque, nous nous sommes efforcé de ramener à quelques principes fort simples l'interprétation des nombreuses questions de jurisprudence que soulève la matière de la complicité. »

Pour établir la théorie de la complicité, il faut d'abord démontrer

Digitized by Google

que l'homme a la conscience de ses actes, qu'il est libre et que, comme tel, il est l'arbitre de sa destinée. Ces principes forment la base de toutes les législations pénales, mais ils n'ont pas toujours été compris et appliqués.

Dans les sociétés primitives, le droit, sans formule arrêtée, vit dans la conscience humaine et se révèle par les traditions, les mythes et les symboles; il n'est que la sanction d'un intérêt privé et se traduit, d'abord par la vengeance individuelle, puis par le droit de guerre privée; par conséquent, point de nuances, point de classement. Dans les lois écrites les plus anciennes qui nous soient parvenues, celles de Manou et de Moïse, on trouve une classification assez exacte des crimes; la complicité y est punie comme le crime principal. Manou condamne à mort ceux qui fournissent des vivres ou des instruments aux voleurs, ceux qui leur donnent asile ou qui recèlent les objets dérobés.

Dans la Grèce savante et polie, à Athènes, la ville des philosophes, la loi ne comportait aucune évaluation de la valeur morale des actions criminelles; la complicité s'y confondait avec le fait principal, et pour arriver à connaître les complices on employait la torture. Les épreuves judiciaires qui jouent un si grand rôle dans la législation d'origine germanique du moyen âge, n'étaient pas inconnues aux Grecs; Mr Van Hoorebeke cite à l'appui de son opinion un passage de Sophocle, où un soldat dit à Créon : « Nous étions tous prêts à manier le fer brûlant et à soutenir l'épreuve du feu en marchant à travers les flammes, pour montrer notre innocence. »[1]

Le droit romain est formé en grande partie sur la législation grecque : l'invasion des races germaniques ne l'a jamais effacé entièrement dans nos contrées; bien au contraire, il a réagi peu à peu sur les coutumes des vainqueurs, il s'est infiltré pour ainsi dire dans leurs codes. Mais ce n'est qu'à partir du XIIme siècle, à l'époque où les coutumes commencent à former un corps de doctrine, où la féodalité ébranlée sur sa base est obligée de compter avec la bourgeoisie, que son influence commence à se faire sentir d'une manière positive; alors il a ses écoles, et il partage avec la théologie scholastique le domaine de la science. On le regardait comme le droit général de la chrétienté; néanmoins, malgré l'inflexibilité de

[1] Antigone, scène IV.

Digitized by Google

ses principes, peut-être même à cause de cela, il ne put triompher de la législation coutumière ; il partagea avec elle et avec le droit canon la direction du mouvement intellectuel et social.

Nous ne suivrons pas Mr Van Hoorebeke dans l'examen historique qu'il fait de cette triple législation : là encore, comme dans la loi grecque, la complicité est assimilée, dans presque tous les cas, au crime principal. Le législateur voulait effrayer.

Toute cette partie du livre offre un intérêt puissant au lecteur sérieux : c'est une étude historique qui jette un jour nouveau sur cette société du moyen âge que tant d'écrivains ont vainement essayé de nous faire connaître. On y voit les institutions se développer insensiblement ; les mœurs se modifier peu à peu sous l'action incessante des lois ; les codes barbares, espèce de catalogue où sont tarifés tous les crimes, les Capitulaires de Karl-le-Grand, premier essai de codification générale, puis les Établissements de St Louis, et les Assises de Jérusalem, qui résument pour ainsi dire toutes les tendances de la société d'alors, et dont l'influence fut si puissante qu'elle s'est perpétuée jusqu'à nous, en dépit des efforts du XVIme siècle et de ses croyances exclusivement latines : c'est un fait acquis aujourd'hui à la science.

La prédominance des lois romaines pendant trois siècles est un fait remarquable, mais qui ne doit pas nous étonner. Les études juridiques étaient alors l'apanage exclusif de quelques hommes ; l'amour de l'unité, une certaine tendance à la centralisation, les besoins surtout de la politique, et le mépris que des jurisconsultes, nourris de l'étude des anciens, devaient éprouver pour la législation bizarre, multiple et contradictoire du moyen âge, nous expliquent suffisamment leurs doctrines.

Tout le monde sait que les barons, représentant le droit individuel, la puissance fondée sur la possession du sol, telle que l'avait établie Karl-le-Grand, avec leurs droits et leurs mille juridictions, opposaient un obstacle insurmontable au développement de la nationalité ; les rois et les empereurs se servirent des jurisconsultes pour discuter d'abord ces droits, et bientôt pour les attaquer ouvertement ; la cour des pairs de Philippe Auguste, transformée en parlement par Philippe-le-Bel, devint l'agent le plus actif de cette réaction contre le système féodal.

Les rois ne pouvaient s'arrêter en si beau chemin : lors de

Digitized by Google

la rédaction des chartes, la pénalité avait été dépouillée d'une partie de son efficacité, par le droit accordé à tous de composer, ou de se soustraire au châtiment, par le bannissement volontaire; ce fut un des prétextes de la réaction, prétexte trop souvent justifié par les désordres et par les crimes de toute sorte que provoquaient la faiblesse de la loi et le morcellement du territoire. Ce fait est si vrai que dans la Flandre, Robert le Frison et Baudouin Hapkin firent adopter par les grands du comté, au XI^e^ et au commencement du XII^e^ siècle, une *paix*, véritable règlement criminel, qui soumettait à des peines fixes et non rachetables certains crimes. C'était une dérogation formelle à la loi féodale. Plus tard cet exemple fut suivi dans les pays voisins; peu à peu le roi et l'empereur se firent législateurs; la justice se rendit en leur nom. Faut-il encore s'étonner de la rigidité, de l'impitoyable dureté de la loi; ils s'en servaient comme d'une arme politique, destinée à comprimer les hommes et à les maintenir dans un ordre convenu de sujétion. Pour arriver à ce but, ils empruntèrent aux Romains leur droit criminel, et ils l'enrichirent de tous les supplices nouveaux que put enfanter l'imagination de leurs bourreaux; ils y ajoutèrent même des dispositions nouvelles. C'est ainsi que Louis XI décréta de la peine de mort la non-révélation des crimes de lèse-majesté, et créa la complicité morale, en vertu de laquelle De Thou périt sur l'échafaud pour n'avoir pas dénoncé Cinq-Mars.

La *Caroline* qui a régi longtemps le droit criminel, dans quelques unes de nos provinces, fut rédigée sous l'influence de la loi romaine. Jusqu'au milieu du XVIII^me^ siècle, ces règles impitoyables dominèrent en Europe. Quelques auteurs, dès l'époque précédente, avaient bien protesté contre leur aveugle rigueur; mais que pouvaient quelques voix isolées contre l'habitude? Le code de Justinien dit cela: avec ces mots sacramentels on réduisait au silence toutes les protestations. D'ailleurs ces écrivains se bornaient à critiquer le système adopté, sans en proposer un autre; il a fallu toute l'autorité des publicistes du XVIII^me^ siècle et une révolution, pour mettre un terme à ces absurdes horreurs et introduire l'humanité dans nos lois.

Le code de 1810 révèle les nouvelles tendances de la législation criminelle; mais quelle sévérité y règne encore; il y a comme un écho de la législation précédente. Ce n'est qu'en 1832 que l'opinion

Digitized by Google

a pu obtenir, en France, l'abolition du crime de non révélation, qui souille encore la plupart des codes allemands, et se trouve encore inscrit dans la législation belge. Sous le nom de complicité, le code qui nous régit confond les espèces les plus diverses de participation à un crime ou à un délit, la coopération avec la complicité.

Voilà où nous en sommes aujourd'hui. Depuis plusieurs années la jurisprudence, devançant la loi elle-même et soutenue par l'opinion, cherche à déterminer d'une manière précise la part de culpabilité qui revient à chaque prévenu; mais ce n'est qu'en passant qu'elle s'occupe de la complicité et encore au point de vue des textes seulement. Plus hardi ou plus sage, M. Van Hoorebeke a le premier osé aborder de front cette question importante, et, appuyé sur le grand principe de la justice distributive, passer en revue les opinions des auteurs, discuter les articles de la loi, en faire ressortir les inconséquences, les anomalies, les exagérations, les dangers, et réclamer au nom de la société et de la justice elle-même, une réforme dont tous les bons esprits proclament la nécessité. Nous ne le suivrons pas dans cette partie toute technique de son travail, il faudrait la transcrire presqu'en entier, tant le raisonnement est serré, tant les déductions sont logiques; qu'il nous suffise de dire que, sous la plume du jeune publiciste, le droit devient une science véritable, pleine d'attrait, propre à élever l'esprit et à inspirer pour la loi ce respect qui doit faire sa force.

M. Van Hoorebeke est professeur agrégé à l'université libre; pourquoi ne lui confie-t-on pas une chaire de droit criminel? Les criminalistes sont rares dans notre pays; il pourrait rendre de grands services.

FERDINAND CARRON.

P. S. Une commission vient d'être nommée par le ministre de la justice, dans le but d'étudier un système de réforme pour le code d'instruction criminelle. Quel doit être le caractère de cette réforme? Elle doit avant tout assurer à l'individu toutes les garanties désirables contre les arrestations préventives; mais il faut en même temps assurer et régulariser l'action de la loi, dans l'intérêt de la répression, et de manière à arriver à la constatation du plus grand

Digitized by Google

nombre de délits possible. Un tiers au moins échappe à toute poursuite ; ce fait est alarmant, mais on y peut parer en partie en établissant un *bureau central de sommiers judiciaires*, où l'on pourrait trouver le signalement de tous les individus qui ont passé devant la justice, et leurs antécédents, qu'il est presqu'impossible de constater aujourd'hui. Telles sont en résumé les mesures proposées par M^r^ Van Hoorebeke, dans la brochure qu'il vient de publier sur ce sujet : ces mesures, combinées avec certaines réformes indiquées dans ses autres ouvrages, et notamment dans celui sur la *récidive*, produiraient d'excellents résultats. — Nous renvoyons nos lecteurs à la brochure où le jeune publiciste expose son système, et en démontre la justesse par des faits et des chiffres. A Bruxelles, chez Vandale, éditeur.

Une colonie belge dans l'Amérique centrale ou relation du voyage et du séjour de M. P. Brouez à Santo-Thomas de Guatémala. Mons, 1846.

Avons-nous encore une colonie belge à Santo-Thomas de Guatémala, n'en avons-nous plus ? graves questions dont on ne semble guère s'occuper aujourd'hui. Et cependant on répète incessamment que le pays manque de débouchés. Certes, s'il est une chose avantageuse pour une nation industrielle comme la nôtre, c'est un marché transatlantique, un comptoir où puissent s'écouler nos produits, une terre qui accueille les mendiants de la Flandre et nos ouvriers sans travail. Il y a quatre ou cinq ans, quelques hommes de progrès voulurent nous procurer ce précieux avantage. Un point de l'Amérique centrale fut désigné, une compagnie se forma. Deux ingénieurs furent envoyés pour explorer la terre promise, l'un, dans son rapport, soutint que tout y était au mieux dans la meilleure des colonies possibles ; l'autre prétendit que l'endroit choisi ne convenait en aucun point à la colonie projetée. On s'étonna de cette contradiction, et l'on eut tort. Ici, autour de nous, il est déjà difficile de connaître la vérité, le fond des choses ; ce devait être impossible à 2,500 lieues de notre pays. Quoi qu'il en fût, un appel se

Digitized by Google

fit à tous les Gauthier-sans-avoir; une, deux, trois expéditions tentèrent la fortune et se dirigèrent vers la baie de Santo-Thomas. On ne douta plus du succès : l'entreprise prit des proportions grandioses : la renommée emboucha ses trompettes... Puis, tout à coup, le bruit cessa : de funestes nouvelles étaient arrivées; on avait rencontré des obstacles insurmontables : la fièvre et la mort. Les débris de la première expédition revinrent en Europe; la seconde se dispersa en Amérique, la troisième se meurt, peut-être ; et l'on se demande aujourd'hui : Avons-nous encore une colonie belge à Santo-Thomas de Guatémala, n'en avons-nous plus? Hélas! nous n'en avons jamais eu : voici apparaître un livre qui le prouve à l'évidence. C'est *la relation du voyage et du séjour de M. P. Brouez dans l'Amérique centrale.* En mettant le pied sur le sol de Santo-Thomas nos émigrés deviennent sujets guatémaliens, et la colonie soi-disant belge ne doit être fécondée, fertilisée, que pour appartenir bientôt à ses puissants voisins.

Le jour de la vérité luit donc enfin sur cette ténébreuse affaire. L'auteur de la brochure, Directeur industriel et membre du Conseil colonial, a dû être mêlé à toutes les opérations de cette fatale entreprise ; aussi semble-t-il parfaitement informé : il nous donne le mot de bien des énigmes, il nous dévoile bien des intrigues et des turpitudes. Après l'avoir entendu, on ne sait ce dont il faut le plus s'étonner, ou de la crédulité des colons, ou de l'audace des hommes qui les ont exploités.

L'ouvrage de M. Brouez n'a point été écrit en vue de nuire à MM. tel ou tel; l'ex-directeur tire peu de conséquences; il raconte simplement les faits: si les faits parlent et accablent la société belge de colonisation, il en est désespéré. Mais ces considérations personnelles ne pouvaient l'arrêter : il était de son devoir d'éclairer ses concitoyens sur un sujet qui intéresse au dernier point la prospérité, l'avenir du pays. S'il prouve que l'entreprise pèche par la base et doit crouler; que les moyens qu'on emploie pour la faire réussir doivent lui être funestes; s'il signale les imprudences, fait toucher au doigt les fautes, ce n'est point pour appeler la réprobation publique sur ceux qui les ont commises : c'est pour que d'autres évitent le même écueil, s'ils veulent un jour doter la Belgique d'une de ces colonies dont elle a tant besoin. Le calme que l'auteur met dans sa narration, nous est garant de sa véracité. Plein de respect

Digitized by Google

pour les convenances, il reste toujours dans de justes bornes. La passion n'aurait point cette allure et percerait à chaque page.

Quant au mérite littéraire de son œuvre, M. Brouez, nous en sommes persuadé, ne songe pas à le faire sonner bien haut; ce n'est pas le succès de l'écrivain qui le tente. Cependant son livre n'est pas seulement utile, il est encore amusant. Sa prose simple, claire, et le plus souvent correcte, n'est pas dénuée de charme. Peu préoccupé de sa phrase et de l'effet qu'elle produira, il expose tout bonnement ses vues ou raconte ses impressions. Cette franchise de ton lui gagnera plus de lecteurs qu'un style brillant et prétentieux, souverainement déplacé dans une relation de voyage.

A. W.

Digitized by Google

CHRONIQUE MUSICALE.

En jetant les yeux sur le programme des fêtes données par le gouvernement et par la ville de Bruxelles, à l'occasion de l'anniversaire de notre révolution, on ne peut s'empêcher de remarquer la place importante qu'y occupe la musique. Depuis la petite société d'archers qui descend de la Place Royale, escortée d'une grosse caisse distendue par la pluie, de deux maigres clarinettes, de trois cors enroués, de quatre trombones fêlés et de cinq vigoureux ophicléydes, jusqu'à l'assemblée du corps enseignant, qui distribue ses palmes et ses couronnes en écoutant le duo d'*Il Giuramento* ou les pétillantes valses de Strauss exécutées par l'excellent orchestre des Guides, toutes les corporations grandes ou petites, toutes les solennités mesquines ou pompeuses, se sont habituées, peu à peu, à réclamer cet accompagnement obligé ; appât puissant et irrésistible, qui, mieux que les discours officiels, sait attirer et fixer la foule plus avide de bonne musique que de belles paroles. Aimez-vous la musique ? on en a mis partout. Musique à l'église, — triste musique, plain-chant lugubre et ennuyeux, seul aliment des oreilles et des imaginations pieuses, comme si Chérubini et Mozart n'avaient écrit que des sarabandes, comme si S^{t} Grégoire et M^{r} Henry, maître de chapelle, étaient les seules sources de sapience, de ferveur et de recueillement ; — musique au champ des courses, — musique au Parc, — musique aux boulevards, — à la Place Royale, — au Théâtre, — musique à l'Académie, — musique pour la plus belle balle, pour la meilleure version grecque, pour l'arbalétrier le plus adroit et pour le jeune légiste *premier* en droit romain. — Musique partout et toujours, à qui de guerre lasse, on est tenté de répéter ce que Fontenelle disait à la sonate : musique que me veux-tu ?

Digitized by Google

De cette avalanche, de cette trombe harmonieuse qui s'est ruée sur Bruxelles, nous n'enregistrerons que les épisodes les plus remarquables par le bruit et l'éclat ou par le mérite réel et sérieux ; — ce qui ne gâte rien.

Dans cette catégorie doit se ranger l'apparition, sur notre scène lyrique, de Mr Mathieu, jeune artiste plein d'avenir, et dont le talent, formé à l'école de Duprez, promet de se développer d'une manière bien remarquable sous la puissante impulsion qu'il a reçue du grand maître en l'art du chant. La voix de Mr Mathieu est belle, sans offrir cependant — surtout dans le médium — cette pureté qu'on semble devoir attendre d'un débutant ; le registre de poitrine d'*Ut* à *La* est sonore, bien timbré, et peut même, ainsi que la Lucie nous l'a montré, atteindre au *Si bémol* sans efforts ni contorsions ; la voix de tête, faible de volume, mais remarquable par sa pureté et par son étendue (nous avons saisi un *Mi bémol* aigu), ne se lie pas facilement aux cordes hautes du médium ; ce défaut disparaît à l'aide d'une étude, d'un travail soutenus, et l'avenir nous apprendra ce que Mr Mathieu aura su obtenir sous ce rapport. Le changement de diapason — plus élevé ici qu'à Paris — n'a pas été sans graves inconvénients pour le débutant ; ses entrées en scène étaient toujours incertaines, tâtonnées, et ce n'est qu'au bout de quelque temps qu'il pouvait saisir la tonalité nouvelle pour lui ; — pour parler le langage ou plutôt l'argot des coulisses, Mr Mathieu *n'a pas de planches* ; il est gauche dans les jeux de scène et dans les mouvements muets exigés par l'action ; mais la phrase de chant est toujours dite avec justesse, avec intelligence, et dans ces moments sa physionomie s'anime, son jeu se dramatise et emprunte souvent à sa gaucherie même une grâce naïve et passionnée. Mr Mathieu détaille habilement le récitatif, nuance et colore avec infiniment de tact, fait le *groupe* et l'*appogiature* avec un goût et une pureté qu'on rencontre rarement chez nos chanteurs ; il est grand, bien fait, doué d'une figure expressive, et de toutes les qualités, écloses ou en germe, qui constituent le grand chanteur dramatique. Puissions-nous conserver le plus longtemps possible un artiste aussi précieux, — puissions-nous assister au perfectionnement de ces qualités brillantes, au développement de ces remarquables facultés.

Que de bruit, que d'affiches, que de flambeaux, que de réclames et de tapage! Quelle est cette association qui s'annonce avec tant

Digitized by Google

de fracas, quel est ce cortége immense, cette réunion imposante d'un millier d'hommes accourus de tous les points du royaume..... flamand, accourus d'un pays voisin? Quelle est cette salle magnifique où se presse et s'entasse tout ce que Bruxelles compte de jolies femmes, de brillantes toilettes, d'artistes distingués et de noms éclatants, cette salle splendide que vient inaugurer et la cour et la ville?

Ce fracas et ces réclames, c'est le *Deutsch-Vlaemsch-Zangverbond.* — Ce cortége immense, association internationale, c'est le *Zangverbond.* — Cette assemblée brillante et trop nombreuse, ce sont les innombrables victimes du *Zangverbond.* Cela est triste à dire, mais la vérité ne souffre ni moyens termes ni demi-mots: cette montagne en travail n'a donné le jour qu'à un avorton informe, sans souffle et sans vie. Une négligence, une légèreté impardonnables ont présidé à l'organisation musicale de cette fête, et les directeurs allemands n'en faisaient mystère à personne; leur déception était complète. Sur douze cents chanteurs annoncés (multiplication maladroite dont le poids retombe aujourd'hui sur les vaincus), huit cents environ ont paru sur l'estrade, quatre cents ont fredonné dans le dos, la chevelure ou le collet d'habit de ceux qui étaient placés devant eux, deux cents s'abstenaient prudemment; les chanteurs étrangers traînant péniblement à la remorque une trentaine de flamands, se lançaient avec audace dans la mêlée tumultueuse, — tombaient pour se relever bientôt au signal de détresse agité par la main convulsive du directeur, — attaquaient tantôt avec l'énergie du désespoir, tantôt avec un abattement morne et consterné, — osaient à peine regarder ce public qui ne pouvait fuir et avait fini par se résigner et par sourire à chaque blessure que recevaient ses instincts musicaux. Point d'ensemble, nulle tenue, des attaques si fantasques et si drôlatiques que deux temps de la mesure étaient parfois écoulés avant que la masse vocale ne fût complètement en branle.

Le beau chant d'*Il Flauto Magico*, malgré les défauts de l'exécution, a produit quelqu'effet par le murmure soutenu qui peignait assez bien la prière de tout un peuple; le *Cri de guerre* de F. Weber a de l'entraînement, de la chaleur, et a partagé avec *le Départ des Chasseurs* de Mendelssohn les honneurs du programme allemand. Quant au *Fest-Chor* qu'un certain docteur Breidenstein a cru devoir

Digitized by Google

composer en l'honneur de Beethoven, nous devons renverser la formule d'usage et déclarer que ce témoignage d'admiration n'honore personne, ni celui qui le manifeste, ni le grand musicien à qui il est adressé. C'est de l'Hegel et du Kant traduit en croches et en noires; c'est de la musique tirée au cordeau, carrée comme un cube géométrique et froide comme un philosophe nuageux et glacé.

Nous ne dirons rien du *Chœur de Bacchus*, composé pour l'Antigone de Sophocle par Mendelssohn-Bartholdy; — les répétitions avaient été si mauvaises que le *veto* formel des directeurs allemands est heureusement venu empêcher un atroce sacrilége. L'hymne de M. Stadsfeld — affreusement exécutée — nous a paru largement écrite, mais empreinte d'un cachet de monotonie, dû surtout à la marche uniformément prolongée de la basse. La Cantate de M. Busschop destinée d'abord à honorer la mémoire de Simon Stévin, puis remaniée pour servir de chant d'inauguration au *Zangverbond*, est une œuvre bien faite, mais qui n'a pas les développements exigés par une cantate débutant avec quelque prétention; l'*andante* a de la grandeur, de la noblesse, et le travail instrumental est conçu avec beaucoup de bonheur; l'*allegro* est moins heureux; l'idée en est commune, et il se termine comme l'*andante* par un *presto*, un *più mosso* gauchement et maladroitement enchaîné. M. Busschop a cru devoir écrire sa cantate à l'unisson ou à l'octave pour les masses vocales; il en est résulté un vide, une pauvreté que l'orchestration habile et savante ne masque qu'imparfaitement.

Voilà, sans prévention, sans partialité, la fête du Zangverbond. Quant à la deuxième journée ou soirée qui avait choisi la Place Royale pour théâtre, la chute en a été aussi lourde; le fruit s'est amoindri, a rappelé à tous les souvenirs le *ridiculus mus* d'Horace, le *Beaucoup de bruit pour rien* du tragique Anglais, et n'a laissé que des impressions amères et fâcheuses: le dépit chez les exécutants et la déception dans la foule.

Des compensations nous étaient dues après tant de déboires et de vicissitudes: nous les avons trouvées à la séance de l'Académie Royale des Beaux-Arts; comme nous l'avons dit plus haut, nos immortels eux-mêmes ont voulu avoir leur accompagnement musical, et leurs vœux ont été royalement exaucés par la présence de l'orchestre du Conservatoire. L'ouverture de M. Stadtfeld — malheusement intitulée *La Découverte du Nouveau-Monde* — ne peut

Digitized by Google

présenter à l'imagination qu'une faible partie de ce programme colossal; le chant large et solennel qui termine cette œuvre symphonique, rentre seul dans le cadre que l'auteur a voulu se tracer. La belle symphonie en *ré* (2e) de Beethoven est venue couronner cette séance moins académique que musicale; nous devons remercier M. Fétis de nous avoir fait entendre deux madrigaux à cinq et six voix, composés au XVIe siècle, par deux célèbres musiciens que la Belgique range avec orgueil au nombre de ses enfants. La grâce, la fraîcheur, la science et le goût répandus dans ces petits chefs-d'œuvre de Willaert et de De Lattre, ont excité dans l'assemblée une émotion extraordinaire; nous ne connaissons pas nos propres richesses, et M. Fétis pourrait chaque année dans un *concert historique*, dont l'idée première lui appartient, dérouler à nos yeux l'écrin brillant que l'école Belge doit au génie et aux travaux de dix générations artistiques.

Nous serions ingrats si nous n'admettions pas au nombre des compensations l'orchestre d'harmonie, rassemblé et discipliné par M. Bender; le Cirque et la Place Royale ont retenti des accents formidables de cette tonitruante voix métallique et des bravos enthousiastes du public; le silence de cette multitude innombrable, l'avidité avec laquelle la foule aspirait les flots harmoniques que les échos de la Place Royale lui renvoyaient de toutes parts, justifient complètement la prodigalité que les ordonnateurs des Fêtes apportent chaque année dans la distribution de l'élément musical. C'est un indice qui, mieux que tout Deutsch-Vlaemsch-Zangverbond passé ou futur, témoigne de la vivacité de l'instinct et du goût artistiques de la population belge, — *belge* et non *flamande*, entendez-vous? — malgré les mesquines idées qui veulent créer une pompeuse association et parquent un peuple de quatre millions d'hommes en deux races distinctes, — tentative ridicule, basée exclusivement sur l'existence problématique d'une langue soi-disant nationale.

TH. J.

Septembre 1846.

Digitized by Google

LE VOYAGEUR ET LE CAMPAGNARD*.

— Holà ! brave homme, je te prie,
D'ici là-bas, jusqu'au clocher,
Quel temps encore ai-je à marcher ?
— Voyons ! marche ! — Ah ! c'est moquerie
Que de répondre aux gens ainsi,
Et de moqueurs je n'ai souci.
Dis-moi, me faut-il plus d'une heure
D'ici jusqu'au clocher voisin ?
— Va donc ! marche ! — A d'autres ! Je meure,
Me dis-je, en passant mon chemin,
Si ce rustre à l'esprit bien sain :
D'un fol son toit est la demeure.
A peine éloigné de vingt pas,
Soudain je l'entends qui me crie :
D'ici jusqu'au clocher là-bas,
Une heure au plus, sans raillerie.
— Voilà parler ! Mais, animal,
Était-ce tantôt si grand mal
Qu'un bon propos sans autre antienne ?
— Ouais ! l'animal, c'est toi, pardienne !
Tu demandais ce qu'à ton pas
Il faut de temps d'ici là-bas.
Comment donner réponse sure
Sans l'avoir vu ? Fallait-il pas
D'abord connaître ton allure ? —

* Muller.

EDOUARD D. L.

Digitized by Google

L'AVEUGLE ET LE FLAMBEAU.

FABLE.

Mes amis, en sursaut, je m'éveille, la nuit;
Grand Dieu! quel tapage! quel bruit!
De toutes parts on s'agite et l'on crie :
« Accourez, accourez, quel affreux incendie!... »
Je sors aussitôt de chez moi.
Quel spectacle sinistre! il me glace d'effroi.
De ces toits embrasés je vois jaillir les flammes...
La chaîne s'établit, l'eau circule à grands flots;
Les enfants, les hommes, les femmes,
Chacun se livre à ces travaux;
Mais tout à coup le vent souffle avec violence...
Des ravages du feu les progrès sont si forts
Que, pour les arrêter, on fait de vains efforts.
Bientôt l'on perd toute espérance,
Les murs croulent avec fracas,
En moins de rien l'édifice est à bas.
Un malheureux aveugle avait eu l'imprudence,
Pour se donner l'allure d'un voyant,
De saisir un flambeau. Dès lors l'événement
S'explique assez. — Je bénis la lumière;
Celui qui l'inventa mérite des autels.
Qu'elle soit constamment le guide des mortels!
Mais gare à certains fous... Si nous les laissons faire,
Ils la transformeront en torche incendiaire.

LE BARON DE STASSART.

Digitized by Google

LA MALE MAIN.

(Traduit du flamand de H. CONSCIENCE.)

Mais oui, voisin, c'est parfaitement vrai : plus d'une fois il arrive tel accident qui passe l'intelligence humaine, — tel événement qui trompe tous les calculs de la science et nous fait rêver, malgré nous, à d'invisibles esprits, à quelque puissance mystérieuse et surnaturelle. — Que je vous conte à ce propos une aventure dont j'ai été moi-même en partie le témoin oculaire, et qui m'a laissé une impression ineffaçable.

En l'année 1834 habitait à Borgerhout [1] une orpheline âgée d'environ dix-huit ans; elle s'appelait Thérésa. Son caractère était doux et tranquille. Humble couturière, elle gagnait son pain de chaque jour et occupait seule une chambre louée. Son charmant visage portait tous les signes de la santé et du contentement; sa conduite régulière et sa constante gaieté la faisaient généralement chérir, et comme elle était fort laborieuse et que son travail lui valait un joli salaire, elle se rangeait à juste titre parmi les plus heureux de ce monde.

Une incroyable rencontre vint tout à coup réduire à l'état le plus déplorable l'intéressante et joyeuse enfant.

Elle s'était rendue à Berchem [1] pour y façonner à la journée divers ouvrages de couture. Le soir, vers la brune, pressée de regagner sa demeure, elle avait pris par la traverse et s'avançait à grands pas. Le ciel en effet se couvrait de sombres nuages et les ténèbres paraissaient à tout moment la vouloir surprendre. La chaleur, ce jour-là, avait été suffocante; tout faisait craindre qu'un orage terrible n'éclatât bientôt, et déjà quelques éclairs sillonnaient l'horizon de plus en plus obscur.

Thérésa n'était pas des plus courageuses : le silence de mort qui pesait sur les champs, ce moment d'angoisse qui précède l'orage et

[1] Commune près d'Anvers.

Digitized by Google

semble la stupeur de la nature épouvantée, — tous ces signes menaçants lui faisaient battre violemment le cœur et doublaient encore la rapidité de sa marche.

Tout à coup la foudre éclate, un bruyant coup de tonnerre ébranle le sol : Thérésa au même instant s'arrête et porte vivement les deux mains à ses yeux.

La pauvre enfant tremblait de peur; mais son angoisse fut au comble lorsqu'elle entendit tout près d'elle une voix étrange qui lui demandait l'heure. Elle laissa retomber ses mains et aperçut avec effroi une laide vieille femme qui lui dit de nouveau, en riant d'un rire méchant.

« Eh bien, ma fille ! quelle heure est-il ? »

Sans réfléchir et dans un complet égarement, Thérésa répondit au hasard :

« Huit heures. »

Une expression de rage couvrit la face ridée de la vieille qui s'écria avec l'accent d'une ironie amère :

« Oh ! oh ! vous aussi, ma fille, vous êtes de ceux qui se moquent des vieilles gens à tête grise ! Il ne fait pas bon, la belle enfant, courir ainsi, passé neuf heures, ces chemins solitaires. Vous ne savez pas ce qui peut arriver ! »

En disant ces mots elle frappa de sa main décharnée trois coups secs et rapides sur l'épaule droite de Thérésa, — et poursuivit brusquement sa route.

La pauvre fille devint froide comme la glace : un frisson inconnu lui courut par le corps, et son cœur se serra comme sous l'étreinte d'une corde.

Immobile et tremblante, elle était demeurée quelques instants déjà tout éperdue à la même place, quand lui vint l'idée de frapper à son tour la vieille à la tête. C'était le moyen de rompre le charme de la male main dont elle craignait d'avoir été touchée. Mais l'horrible créature avait disparu dans les détours d'un obscur sentier où Thérésa ne put se résoudre à la suivre. Un nouveau coup de tonnerre et la pluie qui bientôt se précipita par torrents sur la campagne, achevèrent de la décider à rentrer au plus vite.

A demi morte d'épouvante et les vêtements tout trempés, elle atteignit enfin sa demeure, se déshabilla et se mit au lit.

Le lendemain, vers midi, au moment du repas, l'un des locataires,

Digitized by Google

la voulant avertir, se dirige vers sa chambre; mais à peine a-t-il mis le pied dans l'appartement, qu'il recule en jetant un cri aigu, se précipite des escaliers et tombe au milieu des convives en s'écriant: « Elle est morte, Thérésa! elle est morte! »

A ces mots deux hommes et trois ou quatre femmes se lèvent de table et montent à la hâte chez la jeune ouvrière.

Au premier aspect il leur parut aussi ne voir qu'un cadavre; mais s'étant approchés du lit, ils doutèrent que tout espoir fût perdu. Thérésa, il est vrai, était étendue sans connaissance; l'un de ses bras, aussi souple en apparence qu'une corde, pendait à la vérité le long du bois de lit; la peau de son visage, transparente comme le verre, était bien d'une teinte jaunâtre; mais ses yeux, ouverts et immobiles, brillaient d'un éclat qui trahissait, quelque effrayant qu'il parût, une prunelle encore intacte et vivante. L'un des assistants voulut ramener sur le lit le bras qui pendait à terre; mais quel ne fut pas son effroi de le trouver aussi raide et aussi peu flexible que le fer.

Bien que le corps de Thérésa portât tous les signes de la mort, néanmoins un sentiment inexplicable remplissait le cœur des assistants. Nul ne pouvait se persuader que la jeune fille n'était plus de ce monde; tous, au contraire, nourrissaient la conviction qu'elle était encore en vie, quoiqu'elle demeurât sourde à tous les cris et insensible aux plus fortes secousses.

En dépit des efforts des médecins, Thérésa resta deux jours et deux nuits dans le même état. Au coup de la quarante-huitième heure, elle se réveilla d'elle-même, se frotta les yeux comme au sortir d'un profond sommeil, contempla avec surprise sa chambre et les personnes qui s'y trouvaient, et, tout à coup, se mit à verser des larmes si abondantes que tous ceux qui l'entouraient, touchés de compassion, en pleurèrent avec elle.

Chacun alors lui adressa des paroles de consolation et l'interrogea sur la cause de son mal; mais à toutes ces demandes elle ne répondait que par un nouveau torrent de larmes plus amères. Enfin, après de longues instances de la part du docteur, elle s'écria d'une voix déchirante:

« Oh! priez pour moi: je suis ensorcelée! »

La plupart ne l'en crurent pas tout d'abord sur parole. Moi-même qui l'entendis, j'augurai que ce n'était là que l'illusion d'un esprit

Digitized by Google

malade. Mais le récit de sa rencontre avec la vieille porta pour le moins chez tous les assistants, à l'exception du docteur et de moi, la conviction que véritablement elle était ensorcelée.

Quoi qu'il en fût, la suite sembla confirmer son affreuse pensée. Pendant cinq années ses yeux gardèrent leur singulier éclat; la peau de son visage demeura d'une teinte aussi jaunâtre, et transparente comme le verre. Du reste, on n'observait chez elle d'autre changement qu'une maigreur toujours croissante, et chacun déjà commençait à voir que la mort avait marqué de sa croix rouge la jeune ensorcelée et qu'elle ne tarderait guère à saisir sa proie.

Tous les ans, au jour et à l'heure de sa rencontre avec la vieille, elle retombait tout à coup dans le même sommeil léthargique, qui se prolongeait comme la première fois pendant quarante-huit heures. Durant ces accès, à en juger d'après ses paroles et ses plaintes entrecoupées, elle devait subir d'épouvantables tortures et assister à un spectacle horrible : mais ni promesses ni menaces ne purent jamais l'amener à la moindre révélation. Un pouvoir mystérieux et redoutable pour elle, paraissait la contraindre au silence. Cependant elle contait à qui voulait l'ouïr que toujours, au coup de minuit, elle entendait s'ouvrir sa porte et voyait apparaître la méchante sorcière qui s'approchait du lit, montait sur le corps de sa victime et de ses genoux lui labourait, une heure entière, la poitrine, au point de lui faire perdre le sentiment et la vie, sans qu'elle sût ni crier ni se lever.

Une nuit, deux femmes qui ne pouvaient croire à ces apparitions, eurent l'audace, pendant son sommeil, d'aller veiller auprès de son lit. Elles n'aperçurent pas la sorcière ; mais, au coup de minuit, la jeune fille ouvrit deux yeux brillants et immobiles, et avec des efforts désespérés et un râle effrayant, commença à lutter et à se démener contre un être invisible qui lui devait écraser la poitrine ; — enfin, son visage exprima une telle angoisse, une épouvante si horrible que les deux femmes, frappées de terreur, s'enfuirent de la chambre.

Ses incessantes et inexplicables souffrances n'empêchaient point la jeune couturière de vaquer à ses occupations habituelles. Elle acceptait son état comme un sort inévitable, et bien qu'elle ne défendît point aux voisins de consulter les gens de l'art et de chercher un remède à son mal, elle-même restait indifférente à leurs efforts. On devine assez que tous les charlatans, tous les possesseurs

Digitized by Google

de secrets contre l'ensorcellement furent consultés tour à tour. Déjà on avait prononcé sur la patiente toutes sortes d'exorcismes en maintes langues connues et inconnues ; elle s'était couchée avec un crapaud vivant dans la main ; elle avait posé en croix, au bas de son lit, deux os de mort ; l'une de ces coiffes avec lesquelles naissent souvent les enfants était restée pendant six mois sous son traversin, et maintenant elle portait sur la poitrine un morceau de corde de pendu. Mais rien n'avait aidé : chaque nuit revenait la sorcière et de ses genoux elle écrasait et martyrisait sa triste victime.

Vers la fin de 1839, Thérésa était maigre et exténuée à ce point qu'elle ne se tenait debout qu'avec peine, et qu'il semblait que chaque jour nouveau dût être son dernier jour. Déjà elle avait toute l'apparence d'un squelette habillé ; ses joues étaient creuses et ses yeux profondément enfoncés. Ses doigts, blêmes et effilés, paraissaient autant de petits ossements tremblants.

Ce fut alors qu'on ouït dire à une paysanne qu'entre Zoersel et Schilde, au milieu des bruyères, habitait un petit vieillard, tout cassé par l'âge, lequel avait une puissance entière sur les sortiléges et guérissait de la male main aussi bien que de tous maléfices. Elle racontait — comme quoi il avait désensorcelé ses vaches, — comme quoi il avait délivré de la male main l'enfant de son frère, — et quantité d'autres cures merveilleuses, — d'où l'on conclut dans le voisinage qu'une fois encore il fallait tenter un essai et inviter le vieillard à venir en aide à Thérésa.

On dépêcha quelqu'un vers Schilde, et le vieillard, après force instances et force prières, consentit enfin à suivre le messager. Comme chez tous les septuagénaires, sa taille voûtée, son œil cave et sa joue desséchée trahissaient les ravages du temps. Cependant son visage n'était pas sans dignité et une sorte de finesse et de ruse s'y laissait lire. Sa démarche était lente, tous ses pas comptés et sa vue constamment dirigée vers la terre.

Lorsqu'il pénétra dans la chambre de la jeune ouvrière, quelques femmes âgées et moi nous y trouvions réunis. Thérésa ne s'émut aucunement de l'arrivée du nouvel exorciste, et le vit entrer avec indifférence et incrédulité. Lui, cependant, sans prendre garde à la malade, alla murmurer tour à tour dans chaque coin de l'appartement quelques paroles incompréhensibles, prit dans le foyer deux

Digitized by Google

tisons enflammés, les posa en croix devant la porte et alors seulement s'approcha du lit et se plaça devant la jeune fille.

Il la regarda fixement dans les yeux pendant quelques secondes; puis se mit à l'interroger d'une voix toute particulière.

« Ma fille, la male main est sur vous ? »

« Je le sais. »

« Vous n'avez rien sur la conscience ? »

« Oh ! non, rien ! tous les mois je vais à confesse. »

« Vous ne vous êtes jamais maudite vous-même ni vouée au démon ? »

« Jamais ! »

« Savez-vous si jamais votre père ou votre mère vous a maudite ou vouée au démon ? »

« Je l'ignore : — tous deux m'aimaient beaucoup et je les ai perdus de bonne heure. »

« N'avez-vous jamais caressé un chat noir ? »

« Non. »

« Ne vous êtes-vous jamais arrêtée, à minuit, dans quelque carrefour ? »

« Jamais. »

« Alors vous pourriez bien avoir raison de croire que la vieille femme vous a ensorcelée. »

« Oh ! quant à cela, j'en suis certaine. »

« Voulez-vous être délivrée ? »

« Pouvez-vous le demander ? »

« Répondez-moi ! »

« Oui, je veux être délivrée. »

Le vieillard alla s'accroupir en silence auprès du feu; il contempla sans sourciller les flammes vacillantes et parut s'entretenir avec un être invisible.

Il est inutile de vous peindre la frayeur et l'angoisse des femmes; toutes, pâles et tremblantes, se regardaient entr'elles d'un air interdit. Les plus timides auraient voulu fuir de l'appartement; mais aucune n'osait franchir la croix brûlante des deux tisons, sachant qu'une sorcière infailliblement s'y casse le cou.

Cependant la chambre s'était remplie de fumée ; les pauvres femmes étouffaient et suaient à grosses gouttes de la violence qu'elles se faisaient pour ne pas tousser.

Digitized by Google

Enfin, après un quart d'heure qui parut un siècle, le vieillard se leva et de nouveau s'approcha du lit.

« Ma fille, maintenant je sais votre mal et qui vous a frappée. »

« N'est-ce pas la vieille sorcière ? »

« C'est la vieille sorcière. »

« Ah ! je le savais ! »

« Je puis vous délivrer, mais sachez que c'est une lutte à vie et à mort. Dites-moi, si vous veniez à succomber pendant mes efforts pour vous arracher à la main qui pèse sur vous, m'en feriez-vous un reproche au jugement dernier? En chargeriez-vous mon âme ? »

« Oh ! non ! Aussi bien je dois mourir si vous ne me sauvez pas. »

« C'est là votre dernier mot ? »

« Oui ! »

Alors le vieillard se tourna vers l'assistance et dit :

« Vous désirez tous, n'est-ce pas, que cette jeune fille soit sauvée? Eh bien ! je puis accomplir cette œuvre ; mais pour en venir à bout j'ai besoin d'un objet que je ne trouve qu'au pays de Waes, dans un village au delà de l'Escaut. Ma bourse suffirait facilement aux frais du voyage ; mais il ne m'est permis de le faire qu'avec un argent donné tout exprès. »

« Mais, — répliqua une toute vieille femme qui peut-être s'était adonnée aussi à la magie noire, — mais devons-nous ignorer ce qu'il vous faut ? Qui sait si l'une de nous ne pourrait pas vous le procurer. »

« Impossible ! interrompit le vieillard. Il me faut de la mousse recueillie sur une tête de mort d'au moins cent ans. Où la trouveriez-vous ? Je connais un village au pays de Waes; dans le charnier, adossé contre l'église, de vieux ossements sont maçonnés dans le mur. C'est là, à minuit, qu'à l'aide d'un couteau neuf et en prononçant certaines paroles, je dois gratter la mousse dont j'ai besoin. Voyez donc si vous voulez faire un acte de charité et me donner les deux ou trois florins nécessaires au voyage. »

L'argent demandé fut promptement rassemblé entre les femmes et remis au vieillard.

« Mes amis, reprit-il, je ne peux m'éloigner d'ici sans l'assurance que cette nuit trois hommes déterminés feront la veillée dans cette chambre. Car, si la sorcière n'en était pas empêchée, elle viendrait, par de nouveaux tourments et de nouvelles tortures, exercer sur la

Digitized by Google

pauvre Thérésa une vengeance telle que peut-être tous nos soins seraient perdus sans retour. Promettez-moi donc, sur votre foi, que vous trouverez ces trois hommes. Et voici ce qu'ils ont à faire : l'un d'eux aura la main remplie de pois qu'il lancera au hasard par la chambre lorsque à minuit s'ouvrira la porte. C'est assez que la sorcière en soit touchée : aussitôt elle deviendra visible et s'échappera en hurlant par la fenêtre que dans ce but il faut laisser ouverte. — Du reste, les veilleurs n'ont rien à redouter ; ils sont à l'abri de toute atteinte. »

On promit au viellard de s'en tenir religieusement à ses instructions.

Après ce discours, il prit son bâton et dit à la malade :

« Tranquillisez-vous, ma fille, et reprenez courage ; — dans un jour la main qui vous accable sera levée et la santé vous reviendra plus florissante et plus belle que jamais. »

A ces mots ; il ramassa les deux tisons, les rejeta dans le foyer et quitta la chambre,

Dans le cours de la journée, le commissaire de police vint à plusieurs reprises s'informer du vieillard ; mais chaque fois on lui répondit qu'il était parti et que nul ne savait au juste quelle direction il avait prise.

Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à réunir trois hommes qui consentissent à passer la nuit dans la chambre de l'ensorcelée. Après beaucoup d'allées et de venues, il s'en était offert jusqu'à deux pour la périlleuse veillée, mais à la condition cependant que je ferais le troisième.

Je m'étais acquis dans le voisinage une réputation d'audace et de sang froid assez bien établie, quoique, à dire vrai, je n'aime guère à m'aventurer sur le terrain des sorciers et des fantômes. Mais ici je me voyais forcé dans mes derniers retranchements et j'avais à soutenir ma belle renommée.

Onze heures venaient de sonner. Le cœur nous battit avec violence, une émotion qui tenait singulièrement de la peur nous coupa la respiration, quand nous montâmes les escaliers et que nous pénétrâmes lentement, comme autant de spectres, dans la chambre de la malade. Nous nous assîmes en silence autour de la table. Peu à peu cependant le courage nous revint ; — quelques paroles furent échangées, mais à voix basse et pour ainsi dire à l'oreille. On

Digitized by Google

déboucha un flacon de cognac; chacun alluma sa pipe et envoya par la fenêtre ouverte quelques blanches bouffées de fumée.

Thérésa reposait à quelques pas devant nous; ses yeux étaient clos; elle semblait paisiblement endormie, et si ce n'avait été sa maigreur de squelette, rien d'inaccoutumé ne nous eût frappés en elle.

Cependant la marche du temps agissait sur nous d'une façon étrange. Pendant la première demi-heure la liberté d'esprit nous était revenue tout entière; notre parole vibrait plus distincte et plus joyeuse; mais à partir de onze heures et demie jusqu'à minuit, la voix et l'audace faiblirent sensiblement chez chacun de nous, si bien qu'à l'approche de l'heure solennelle, l'épouvante nous tint tous trois cloués sur nos chaises. Les pipes étaient éteintes. Silencieux et immobiles, à peine osions-nous remuer les lèvres. Nos yeux seuls étaient sans cesse en mouvement; ils promenaient de la porte à Thérésa des regards de plus en plus effarés.

L'unique lampe qui nous éclairait, semblait se ressentir de la prochaine arrivée de la sorcière : elle rayonnait et pâlissait tour à tour d'une façon bizarre; la flamme tantôt brillante et pure, tantôt faible et mourante, pétillait parfois et jetait des milliers d'étincelles.

Tandis que blêmes et tremblants, nous nous regardions l'un l'autre, un coup de cloche, sonore et prolongé, nous vint frapper l'oreille : la peur nous fit sauter de nos chaises; les pois s'échappèrent de la main de celui qui les devait lancer, et le bruit qu'ils firent en tombant ajouta encore à notre effroi. Heureusement que nous en avions en réserve un paquet tout entier. Nous fixions la porte d'un œil hagard, ne doutant pas que la sorcière ne l'ouvrît à l'instant. Mais soudain notre attention fut attirée sur Thérésa. Elle avait ouvert les yeux, et semblait éveillée; l'épouvante et l'horreur bouleversaient son visage : elle s'agitait et se tordait, comme impatiente de rejeter la lourde charge qui pesait sur sa poitrine, et soupirait et râlait affreusement.

C'était le moment de lancer les pois, persuadés comme nous l'étions que déjà la sorcière torturait sa victime. Le doute ne fut plus possible quand Thérésa d'une voix faible mais poignante, adressa ces mots à son invisible ennemie :

« Oh! laissez-moi respirer!... Grâce! grâce! — Non! oh, non! ne me déchirez pas ainsi la poitrine! épargnez-moi vos ongles!... Le dernier coup! par pitié, le dernier coup! que je meure!... »

Digitized by Google

Puis, elle se tut, et reprit un moment après, comme si on lui avait parlé :

« Vous vous trompez! ce n'est pas moi, je n'ai appelé personne! Lâchez-moi! retirez ce poinçon qui me brûle le sein!... Je dirai que je ne veux plus; — je chasserai le vieillard! »

Jugez de la frayeur dont nous frappèrent ces paroles; à peine encore si nous respirions; à peine si nous avions encore la conscience de notre être.

Cependant, malgré le trouble de nos esprits, le souvenir des recommandations du vieillard revint tout à coup à l'un de nous. D'une main convulsive il saisit les pois et les lança avec force vers le lit.

Alors il nous parut qu'un soupir nous passa comme un souffle devant la face.

Thérésa referma les yeux; elle s'endormit de nouveau d'un paisible sommeil.

Notre victoire nous rendit la force et l'assurance. Nous jugeâmes notre tâche accomplie ; nous nous sentions heureux de pouvoir quitter sans honte la chambre de la malade.

Mais une apparition nouvelle devait encore nous glacer le sang dans les veines.

En tournant la vue du côté de la fenêtre, nous aperçûmes, accroupi sur la tablette, un chat noir. Ses yeux flamboyaient; il nous regardait fixement ; il semblait nous défier et nous vouloir punir de notre triomphe.

En proie à une terreur sans cesse plus poignante, nous jetions sur le sombre animal, ou plutôt sur la sorcière, des regards éperdus.

Il sauta dans la chambre ; il vint à nous lentement, en faisant entendre un sourd murmure.

Alors, celui de nous qui se trouvait le plus rapproché de la porte, l'ouvrit ; mais trop pressé de fuir, il se laissa choir de tous les escaliers.

Je dois l'avouer, nous le suivîmes de près; notre retraite fut aussi rapide que générale. Descendus dans la rue, nous ne nous cachâmes point qu'aucun de nous ne se sentait disposé à rentrer seul et à se mettre au lit. Nous nous fîmes donc ouvrir chez le cabaretier voisin et demeurâmes attablés jusqu'au jour.

Le matin, on nous apprit chez Thérésa qu'elle était à toute extrémité et qu'il lui restait à peine la force de se remuer.

Digitized by Google

Vers midi, le vieillard revint de son voyage et nous annonça qu'à l'heure de minuit, il dompterait la sorcière et délivrerait Thérésa. Mais il lui fallait encore plusieurs objets, entre autres, le cœur d'un agneau fraîchement immolé, un chien vivant, une longue aiguille à tricoter toute neuve, une chaudière en cuivre où jamais on n'eût fait bouillir ni raie ni flotte.

On rassembla sans trop de difficulté ces divers objets, à l'exception cependant du chien qu'on eut plus de mal à trouver. Personne n'était tenté de livrer son chien, car la male main devait retomber sur l'innocente bête; la perspective de ramener chez soi un animal ensorcelé n'était guère séduisante. A la fin on eut connaissance qu'à Deurne un paysan avait le projet de noyer son chien; quelqu'un se chargea de l'aller trouver, et revint, dans l'après-midi, accompagné d'un barbet noir, si vieux qu'il n'avançait plus qu'avec peine.

Le soir, à onze heures, une réunion nombreuse d'hommes et de femmes âgées s'était formée chez un cordonnier qui demeurait à quelques pas du logis de Thérésa. En effet, la conjuration solennelle ne pouvant s'opérer efficacement sous le toit de l'ensorcelée, le cordonnier avait mis à la disposition du vieillard une chambre de sa maison.

L'aspect de l'appartement était étrange. Sur une petite table, auprès du feu, brûlait une lampe en fer blanc nouvellement acquise; à côté de la lampe on voyait un cœur sanglant et une grosse aiguille à tricoter. Dans le foyer, au-dessus d'un grand feu, était suspendue une chaudière en cuivre pleine d'eau bouillante. A proximité de la chaudière, dans un coin de l'âtre, le vieillard, assis sur les talons, parlait à voix basse aux flammes. Près de lui, le barbet noir, une corde attachée au cou, dormait paisiblement sur un peu de paille.

Les voisins et les curieux, le cœur vivement agité et les membres tout tremblants, s'étaient rassemblés en groupe, dans la partie la moins éclairée, à l'autre extrémité de la chambre.

Quand l'horloge suspendue contre le mur, sonna le premier coup de la demi-heure avant minuit, le vieillard se leva du milieu des cendres et s'approcha de la lampe. Il tira de sa poche une petite bourse en cuir, l'ouvrit et répandit sur une feuille de papier une sorte de poussière verdâtre, laquelle n'était autre sans doute que la mousse cueillie la veille sur un crâne centenaire. Alors, en murmurant certaine formule, il en laissa tomber une pincée sur la flamme

Digitized by Google

de la lampe qui ne prêta plus à l'appartement qu'une lumière pâle et mystérieuse. Le reste fut jeté dans l'eau bouillante.

Se tournant ensuite vers l'assistance, il dit :

« Quoi que vous puissiez voir ou entendre, n'ayez aucune crainte. Le cœur qui est là sur la table, est maintenant le cœur de la sorcière. Au premier coup de minuit, je le percerai de cette aiguille. Aussitôt vous verrez apparaître une vieille femme tout en pleurs ; elle me priera et me suppliera de retirer l'aiguille ; je n'y consentirai qu'à la condition que la male main retombe de Thérésa sur ce chien. Croyez-moi, je vous le dis encore : n'ayez aucune crainte, quoi que vous puissiez voir ou entendre. »

Ces recommandations solennelles, faites pour rassurer, eurent un résultat tout contraire. Alors seulement on commença à trembler tout de bon, à se serrer les uns contre les autres dans le plus profond silence. Une vieille femme tomba faible ; ce fut pour quelques-uns des plus timides l'occasion, en l'emportant, de faire honorablement retraite.

Cependant tous les yeux étaient fixés sur l'horloge.

Cinq minutes encore !

Le plus parfait silence régnait ; le calme de la tombe n'est pas plus lugubre ni plus profond. Tout à coup le chien se mit à frémir de tous ses membres ; le museau dressé en l'air, il poussait des cris plaintifs, comme si quelqu'un dans le voisinage était près de trépasser. Ses gémissements de plus en plus sinistres portèrent le trouble parmi les femmes ; on entendit le craquement de quelques chaises, la chute de quelques corps, et des pleurs et des soupirs étouffés ; — puis, tout redevint silencieux et calme ; le chien seul continuait à remplir la chambre de ses hurlements lamentables.

Deux minutes encore !

Le vieillard se leva ; d'une main il prit l'aiguille, de l'autre le cœur sanglant. L'œil fixé sur le cadran de l'horloge il se tenait prêt à piquer....

Soudain une sourde rumeur et le bruit d'un pas pesant et lourd, comme celui d'une personne qui ne marche qu'à l'aide d'un bâton, se firent entendre à la porte extérieure.

« La voilà ! la voilà ! » s'écrièrent les femmes dans la plus vive agitation, pendant que, s'accrochant les unes aux autres, elles roulaient pêle-mêle dans un coin.

Digitized by Google

La porte s'ouvrit : — à la grande stupéfaction des assistants et du vieillard lui-même, on vit apparaître tout autre chose que la sorcière... Deux gendarmes et le commissaire de police !

Avec une rapidité merveilleuse les gendarmes saisirent au collet le pauvre homme, l'arrachèrent violemment de la table et s'emparèrent en même temps de l'aiguille.

Une minute encore !

« L'ami, il faut nous suivre ! » dit le commissaire.

« Quel mal ai-je fait ? » demanda le vieillard.

« Peu m'importe ! fut la réponse. Vous pratiquez illégalement l'art de guérir : c'est défendu. »

Le vieillard jeta un regard sur l'horloge : minuit allait sonner.

« Oh ! s'écria-t-il dans le dernier désespoir, un moment encore ! un seul moment ! je vous en prie, rien qu'une demi-minute ! Lâchez-moi, ou vous aurez à vous reprocher un meurtre ! »

« Non ! non ! dit l'un des gendarmes. Il faut nous suivre à l'instant même, sinon nous vous mettons les menottes ! vous êtes vieux, vous en souffririez trop !... Ainsi, en avant ! »

Une rage indicible s'empara du vieillard. Il luttait avec violence contre les gendarmes ; il cherchait à se précipiter vers la table.

Le poids de l'horloge se mit à descendre : — le premier coup de minuit sonna.

Alors, comme frappé de la foudre, il se laissa tomber sans résistance entre les bras des gendarmes, et s'écria d'une voix qui semblait lui briser la poitrine :

« Malheur ! malheur ! elle est morte ! »

Ce cri sinistre venait à peine de lui échapper, que l'un des voisins se précipita dans la chambre :

« Oh ! ne cherchez plus à la sauver ! Thérésa vient de mourir à l'instant ! Maintenant c'en est fait sans retour ! Elle est froide comme la glace ! »

Rien ne put émouvoir les gendarmes ; il menèrent le vieillard à la maison d'arrêt, en attendant sa mise en jugement sous la prévention d'avoir exercé illégalement l'art de guérir.

Il fut condamné plus tard à quelques mois de prison.

— Eh bien ! voisin, que dites-vous de ce récit ? Que c'était pure illusion chez Thérésa, et qu'elle avait simplement la maladie que le peuple appelle *Hypo ?* Je le veux croire comme vous ; mais

Digitized by Google

comment expliquer alors la parfaite réalisation de tous ses pressentiments ? Comment trouver le nœud de la prophétie du vieillard confirmée instantanément par la mort de Thérésa ? Quant à moi, j'y vois peu de jour et n'y veux plus penser, car j'en ai mes rêves troublés et la peur m'en prend dans les ténèbres. Quoi qu'il en soit, s'il est vrai que l'imagination et la réalité donnent les mêmes résultats, comment saisir la différence de l'une à l'autre, et que faut-il appeler imagination ou réalité ? En quoi un ensorcellement imaginaire diffère-t-il d'un véritable ensorcellement ?

EDOUARD D. L.

Digitized by Google

FLEURS D'ALLEMAGNE.

VI.

LE ROYAUME DES ESPRITS.

CHANT POLONAIS.

(PLATEN.)

Sur des coussins dorés le fier tyran se couche ;
Il dort. Comme un serpent au dard empoisonné,
Un songe plein d'horreur s'est glissé dans sa couche.

Au séjour des Esprits il se sent entraîné ;
Là, l'éclat du soleil que hait son cœur farouche
D'un nuage jamais ne s'est environné.

A la voix des Esprits, il tressaille de crainte :
Car ils chantent Brutus délivrant les Romains,
Puis Hypparque, immolé pour la liberté sainte.

« Ah ! si l'on aime ici le rebut des humains,
C'en est donc fait, dit-il, ma puissance est éteinte :
Ose-t-on mépriser mes décrets souverains ?

« Que me veut ce soleil ? Monde ! tu me célèbres
A genoux, accablé par ton propre mépris ;
J'ai sur ton firmament étendu les ténèbres. »

Digitized by Google

Mais un homme au front haut à ses regards surpris
Apparaît tout-à-coup : — « Quels châtiments funèbres
De tes vastes forfaits seront bientôt le prix !

« Ici la liberté triomphe, assise au faîte,
Dans un calme profond que tu n'as point troublé ;
Le fer de tes soldats devant elle s'arrête.

« Sache dès à présent quel homme t'a parlé :
Florence te dira que je suis son poète ;
Ravenne garde encor les os de l'exilé ;

« J'ai, de mon temps, jugé les célèbres infâmes ;
Mais tes soutiens et toi, vous avez surpassé
Tous ceux-là dont l'enfer m'a confié les âmes.

« Quel mot inscrira-t-on sur ton marbre glacé,
Toi qui fus le bourreau des enfants et des femmes,
Un atroce Ezzelin, un Hérode insensé !

« Un supplice inoui doit être ton partage.
Les esprits les plus vils, par ton aspect souillés,
Accourront te maudire et te fouler aux pieds.

« Tu vis à tes genoux les peuples effrayés ;
De lâches courtisans t'ont appelé le Sage ;
Mais c'est un crime ici, que de te rendre hommage.

« Dis ! que sont devenus tes cruels favoris,
Maître, où sont maintenant tes cohortes d'esclaves
Et les exécuteurs de tes sanglants écrits ?

Digitized by Google

« Ici trône la loi ; la vertu que tu braves,
Triomphante s'élève et marche sans entraves ;
Ton règne meurt ; voici le règne des Esprits.

« Comme par tes flatteurs tu t'es laissé surprendre !
Oses-tu, misérable, espérer des pardons ?
Tu vas avoir un compte épouvantable à rendre.

« De tous ceux que tu fis périr par millions,
De ceux qu'à leurs foyers tes bourreaux vinrent prendre
Pour les traîner au sein d'horribles régions,

« Chacun, sacrifié sur tes autels infâmes,
Fut homme ainsi que toi ; le conducteur des âmes
Dans ton funèbre char les a tous fait venir ;

« Et tous de tes forfaits vont dévoiler les trames ;
Leurs pleurs forment un fleuve ; et toi, pour te punir,
Viens y puiser toujours sans jamais le tarir !

« Je veux du roi Codrus te rappeler l'histoire :
Pour délivrer son peuple il mourut avec gloire,
Et le tien, pour te fuir, se dévoue aux enfers.

« Des lauriers du vainqueur que ton front se couronne !
Tes flatteurs te l'ont dit : ils te les ont offerts ;
Les voici. Meurs, tyran, meurs dans tes propres fers ! »

Il se tait ; le tyran se réveille, et frissonne.

ÉDOUARD WACKEN.

Digitized by Google

LA BATAILLE DE ROOSEBEEKE.

Informé des préparatifs menaçants de la France, Philippe Van Artevelde envoya à Charles VI un messager porteur de lettres soumises et respectueuses par lesquelles les communes le suppliaient d'être leur médiateur auprès du comte Louis de Maele. Ces lettres furent remises au conseil du roi ; mais la sagesse de Charles V n'y présidait plus et l'on voulait à tout prix étouffer l'esprit de liberté qui se manifestait par de si redoutables symptômes. Les Flamands apprirent avec colère que leur messager était emprisonné et que leur supplique avait été un objet de raillerie et de dérision [1]. Van Artevelde revint alors à la grande idée de son père, et des députés munis de pleins pouvoirs des villes de Gand, de Bruges et d'Ypres (14 octobre 1382) se rendirent à Londres afin d'offrir à Richard II de le reconnaître pour roi de France [2]. Malheureusement le trône d'Angleterre était occupé alors par un prince incapable d'apprécier l'importance de cette proposition. Richard était gouverné par ses oncles dont le seul mobile était l'argent; « d'ailleurs « c'était ici la querelle des communes contre la noblesse, et les sei- « gneurs de tous les pays savaient qu'ils avaient bien même intérêt [3]. » On se formalisa de ce qu'en sollicitant une alliance les députés réclamassent, dans leurs pressants besoins, 200,000 fl. qu'Édouard III avait empruntés à la Flandre et qui étaient dûs depuis quarante ans, et l'on éleva d'interminables difficultés sur leurs pouvoirs [4].

Cependant cette démarche alarma le conseil de Charles VI. La France n'était pas encore remise des désastres qui avaient compromis son existence, et la crainte d'une guerre avec les Anglais refroidit l'ardeur des premiers préparatifs contre les Flamands. Leur député

[1] Meyer. — *Cronyck van Vlaenderen.*
[2] Rymer, T. VI, p. 367. — *Chron. van Vlaenderen.*
[3] Froissart. — M. De Barante.
[4] Froissart. — Meyer.

Digitized by Google

fut relâché et des commissaires se rendirent à Tournai pour travailler à la pacification des communes [1]. Le motif de ce revirement n'échappa pas à Van Artevelde qui ignorait encore la marche des négociations avec l'Angleterre. Il déclara qu'avant d'entamer aucune négociation il fallait qu'Audenaerde ouvrît ses portes aux troupes des communes. Cet ultimatum resta sans réponse, et dédaignant de le reconnaître en qualité de régent, dans les lettres qu'ils écrivirent aux capitaines des villes de Gand, Bruges et Ypres, les commissaires français lui donnèrent simplement la dénomination de capitaine de Gand. Ce n'était certes pas en l'irritant qu'on devait parvenir à rétablir la paix; aussi son peu de dispositions à traiter diminua-t-il encore lorsqu'il apprit que, contre la promesse qu'ils lui avaient faite, les commissaires avaient envoyé des messagers porter des dépêches à diverses villes de la Flandre. Certain que l'on cherchait à désunir les communes, il fit arrêter et jeter en prison ces messagers qui n'avaient pas de sauf-conduit. Néanmoins il répondit aux commissaires (20 octobre) [2] qu'il était étonné de voir le roi se plaindre de la durée des conférences puisque, lorsqu'il lui avait écrit de commun accord avec les bonnes villes de Flandre pour le prier de rétablir la paix dans le pays, « il ne lui avait plu « à ce autant faire que semblait que volontiers maintenant se fut « fait; » que les Flamands ne traiteraient que pour autant que les villes et forteresses « finies en contre la ville de Gand fussent dis- « closes et ouvertes en la volonté de la dicte ville; » qu'il importait peu aux Flamands que le roi assemblât une armée, qu'ils étaient sur leurs gardes et sauraient déjouer les perfidies et repousser toute aggression; que le roi avait tort de se plaindre de ce qu'ils s'étaient adressés à l'Angleterre, puisque lui qui leur écrivait comme souverain seigneur n'avait pas daigné leur répondre lorsqu'ils s'étaient adressés à lui comme à un souverain seigneur, et avait fait emprisonner leur

1 D'après le *Registre de cuir noir* existant aux archives de Tournai, et cité par Mr Gachard, ces commissaires étaient l'evêque de Laon, le seigneur de Rayneval, panetier de France, Arnaud de Corbie, président du parlement, et Guy de Hacourt. A ces noms, la *Chronique de Flandre* (Mss. nº 16,789 de la Bibl. de Bourgogne), Despars et Meyer ajoutent celui de Tristram Dubois.

2 *Lettre close envoyée par Philippe d'Artevelde à certains Commissiaux du roi.* Diericx, dans son *Appendice aux Mémoires sur la ville de Gand*, donne une copie de cette lettre qui se trouve dans un manuscrit de la bibliothèque de Gand, intitulé *Traités de paix*.

Digitized by Google

messager, « ce qui grand blasme leur sembloit de tel seigneur ; » que voyant qu'ils n'avaient aucun recours vers lui, ils avaient dû se tourner d'un autre côté ; qu'ils avaient arrêté les messagers des commissaires royaux portant des lettres à différentes villes « parce qu'ils ne sentoient que trahisons espécialement pour lui « Philippe, dont Dieux le voulut deffendre, et aussi faire discort « au pays. Pourquoy, dit-il en finissant, nous vous laissons savoir « que de ce ne vous travaillez plus, se ce n'est que les villes devant « dites soient ouvertes, ce que briefvement, à l'aide de Dieu, sera, « lequelz vous ait en sa sainte garde. »

Cette réponse fut portée à Tournai par un valet fait prisonnier au siége d'Audenaerde; il fut chargé en outre de remettre aux échevins de Tournai une autre lettre flatteuse et polie, « comme « s'adressant à de bons amis et confrères en bourgeoisie [1]. » Les commissaires français conclurent de cette réponse qu'il n'y avait plus moyen de traiter, et ils retournèrent rendre compte de leur mission au roi. Charles VI ordonna aussitôt de pousser les préparatifs de la guerre avec la plus grande activité, « jurant que il destruiroit les flamens [2]. »

Les seigneurs de toutes les parties du royaume furent convoqués à Arras [3]. On établit des taxes extraordinaires pour solder les gens d'armes ; le duc de Bourgogne fit des emprunts considérables et envoya aux orfévres de Malines une partie de sa vaisselle et de celle de la duchesse. Louis de Maele qui venait d'hériter de sa mère le comté d'Artois, devança le roi à Arras, et, pour disposer les esprits en sa faveur, il rendit à la liberté tous les ôtages qu'il avait enlevés aux villes de la Flandre. Vers la fin d'octobre, Charles VI quitta Paris avec le duc de Bourgogne et se rendit à l'armée, après avoir pris l'oriflamme à Saint-Denis. Le pape Clément d'Avignon avait permis de la porter contre des chrétiens, disant qu'il regardait comme hérétiques ces Flamands qui tenaient pour son compétiteur Urbain [4].

1 M. De Barante, L. I.

2 *Chron. de Flandre*, mss. précité.

3 D'après la chronique précitée, dans laquelle on trouve les noms des principaux seigneurs qui combattirent à Roosebecke, on comptait dans l'armée royale : trois ducs, vingt et un comtes, cent doubles chevaliers bannerets, deux mille autres chevaliers, et six mille écuyers.

4 Froissart. — Dewez. — M. De Barante.

Digitized by Google

Les Flamands ne s'effrayèrent pas de ces immenses préparatifs ; ils n'avaient pas oublié la victoire de Courtray, et la tradition rapportait encore comment Philippe-Auguste n'avait dû le salut de son armée qu'à la générosité de Baudouin IX. Le plus important pour eux était de bien défendre le passage de la Lys, qui couvrait les parties les moins inexpugnables de leur pays. Van Artevelde ordonna donc la destruction de tous les ponts, et commença la campagne par tailler en pièces un corps de cavalerie qui, sous les ordres d'un bâtard de Louis de Maele, avait fait une pointe aventureuse [1]. Ce succès parut d'un heureux présage et les communes, appelant tous leurs citoyens aux armes, attendirent courageusement les Français.

L'armée royale s'était mise en mouvement, et le 3 novembre le connétable Olivier de Clisson vint établir son quartier général à Sechlin sur la route de Lille [2]. C'était la saison des pluies ; aussi lorsqu'ils se trouvèrent sur un sol gras et marécageux, plusieurs conseillers de Charles lui proposèrent-ils de remettre l'expédition au printemps prochain. Mais les choses étaient trop avancées pour reculer : c'eut été pour les communes un triomphe d'un retentissement terrible. Le connétable voulait d'abord remonter jusqu'à Saint-Omer pour entrer en Flandre en longeant l'Yser; il renonça à ce projet dans la crainte de s'enfoncer dans des marais où l'armée ne pourrait se mouvoir. Le sire de Coucy proposa de s'emparer du cours de l'Escaut et de faire lever le siége d'Audenaerde. Tout en appréciant les avantages de ce plan, les chefs de l'armée crurent imprudent de l'adopter : ce mouvement rétrograde, dirent-ils, serait considéré comme une retraite, et du reste il était important d'en finir promptement ; l'Angleterre pouvait s'allier aux Flamands, et l'absence des principaux seigneurs encourageait partout les mécontents. Des troubles avaient déjà éclaté à Paris et à Rheims. « A Orléans, à Blois, en Beauvoisis, à Rouen, tout « commençait aussi à s'émouvoir contre les gentilshommes, comme « aux temps de la Jacquerye ; aux bords de la Marne, presque sur « les derrières de l'armée, les gentilshommes, leurs femmes, leurs « enfants étaient en grand péril [3]. » Il fut résolu en conséquence de franchir la Lys à tout prix. L'avant-garde composée de dix-sept cents

1 Froissart.
2 Olivier de Dixmude.
3 M. De Barante, L. I.

Digitized by Google

cavaliers, de sept cents archers et de quatre mille Flamands reçut l'ordre de marcher sur Commines et d'y forcer le passage de la rivière. Louis de Maele devait l'appuyer à la tête d'un corps de seize mille hommes. Le roi avec le restant de l'armée se mit en marche par Lille et vint s'établir dans l'abbaye de Marquelles [1].

Les Flamands n'avaient pas coupé le pont de Commines et s'étaient contentés d'en enlever le plancher en laissant les solives qui l'avaient supporté. Mais la rivière n'était pas guéable et ses bords escarpés ne permettaient pas aux chevaux de prendre pied sur la rive opposée. Le connétable vint reconnaître le terrain le 9 novembre. Il hésitait sur le parti à prendre, lorsqu'il apprit que des chevaliers ayant fait transporter de Lille quelques petites barques, établissaient un passage au-dessus de Commines [2], dans un endroit assez couvert et sans défense. Afin de détourner l'attention des Flamands il ordonna aussitôt une fausse attaque du côté de Commines. Pendant que ses arbalétriers tiraillaient vivement, quatre à cinq cents chevaliers conduits par le sire de Saimpy, chevalier de l'Artois, et commandés par le maréchal de Sancerre, parvinrent à s'établir de l'autre côté de la rivière (10 novembre) [3].

Pierre Van den Bossche se trouvait à Commines avec un corps de 9000 hommes. Il fut instruit du passage des ennemis, à l'approche de la nuit; mais au lieu de profiter du désordre qui devait régner alors parmi ces audacieux chevaliers, pour les refouler dans la Lys, il craignit quelque surprise et se tint sur la défensive. Le voyant se renfermer dans Commines, les Français travaillèrent à rétablir le pont, « plaçant leurs boucliers sur les pontons au défaut de « planches [4]. » Le lendemain, 11 novembre, à la pointe du jour, Van den Bossche sortit de la ville comptant surprendre les ennemis qui avaient passé la rivière; mais il fut découvert par le sire de Saimpy, et bientôt le combat s'engagea. Dès le premier choc, Van

[1] Abbaye de femmes, près de Lille, qui fut fondée, suivant Despars, par Jeanne de Flandre à l'endroit où son père, Baudouin de Constantinople, avait été pendu par ordre de son mari, le comte Ferrand. — *Cron. van Vlaenderen.* — Despars. — Froissart.

[2] Entre Commines et Werwick, en aval de la Lys, relativement à la première de ces villes.

[3] *Chron. de Flandre*, mss. — Ol. de Dixmude. — Despars. — *Cron. van Vlaenderen.* — M. De Barante.

[4] M. De Barante.

Digitized by Google

den Bossshe, blessé à la tête et à l'épaule, dut être emporté; en même temps une devineresse qui portait la bannière des Flamands auxquels elle avait promis la victoire si elle tirait le premier sang aux Français, fut tuée [1]. Cet incident et la perte de leur chef jetèrent de l'hésitation et du découragement dans les rangs des Flamands. De son côté, le connétable qui tremblait pour son neveu, le sire de Rieux, et pour ses chevaliers dont il entendait les cris de guerre, pressa l'achèvement du pont, le passa aussitôt et décida de la victoire. Les Flamands perdirent deux à trois mille hommes, tués, blessés ou prisonniers, et coupés de la ville ils ne purent y rentrer pour la défendre. Commines fut saccagée et pillée; lorsque le roi et les princes y entrèrent, quatre mille cadavres gisaient dans les rues. Les Bretons qui s'étaient distingués dans cette affaire, marchèrent ensuite sur Poperinghe, et cette malheureuse ville où ils entrèrent sans résistance, eut à subir tout ce que l'avidité et la brutalité d'une soldatesque effrénée peuvent inventer de plus atroce [2].

De Commines, l'armée royale marcha sur Ypres. Quand elle parut devant cette ville (18 novembre 1382), les magistrats effrayés par les catastrophes de Commines et de Poperinghe, déclarèrent qu'ils voulaient traiter avec le roi. Mais le capitaine Pierre Debrouckere s'y opposa, et, pour intimider la bourgeoisie, fit mettre à mort quelques notables. Il commanda ensuite une sortie dans laquelle il tua beaucoup de monde à l'ennemi (21 novembre) [3]. Cependant la crainte du pillage et l'abattement régnaient dans la ville; les habitants demandaient à grands cris une capitulation, et bientôt éclata un soulèvement dans lequel Debrouckere fut tué [4]. Deux frères prêcheurs se rendirent alors au camp royal et demandèrent merci à Charles VI, lui offrant les clefs de la ville avec un don de 40,000 florins [5]. Ces propositions furent acceptées (22 novembre) et le roi consentit à venir se rafraîchir à Ypres.

Cette défection en entraîna d'autres: Cassel, Berghes, Bourbourg,

1 Mss. de la B. de Bourgogne, n° 10,297. — *Chronique de S.-Denis.* — M. De Barante.

2 Froissart. — *Chron. van Vlaenderen.*

3 La chronique latine des Comtes de Flandre dit 2,000 hommes.

4 Et ochirent leur capitaine qui ordonné estoit par les gens de Gand. *Chron. de Flandre*, mss. — Zy haerlieder capityn Pieter Debrouckere doot sloughen. Despars. — *Chron. van Vlaenderen.*

5 *Cron. van Vlaenderen.* — Despars. — Froissart. — Meyer.

Digitized by Google

Gravelines, Thourout, Furnes, Dunkerque, Menin, Roulers imitèrent bientôt Ypres malgré tout ce que purent faire les capitaines de Van Artevelde pour les exciter à la résistance. Ces villes toutefois n'eurent pas à se louer d'avoir cédé sans combattre; si les personnes des habitants furent respectées, leurs bestiaux et leurs biens devinrent la proie d'avides soldats. Les objets pillés à Ypres furent rachetés à vil prix par les marchands de Lille, de Tournai, de Douai et d'Arras, attirés par l'appât du gain à la suite de l'armée royale. A Werwicq, à Messines, à Bailleul, à Poperinghe, où les Bretons avaient trouvé une grande quantité d'étoffes, la pièce de drap se vendait un florin; les soldats ne tenaient compte que de l'or, de l'argent et des joyaux, et dédaignaient même les plus belles étoffes. Les Bretons chargèrent des chariots d'or, d'argent, de vaisselle, de toiles et de tissus précieux, et les envoyèrent chez eux [1].

Quel que fut son désir de vengeance, Louis de Maele dut comprendre alors la faute qu'il avait commise en appelant les Français à son aide. Il n'était plus admis aux conseils des princes, et les Flamands de son parti avaient reçu la défense de passer la Lys: on craignait sans doute qu'en voyant les calamités qui accablaient leurs compatriotes, ils n'oubliassent leurs dissentiments et ne se réunissent à eux pour chasser l'étranger. Il avait même été défendu, dit-on, sous peine de mort[1], à tous les gens de la suite du comte de parler flamand [2]. C'était lui témoigner ouvertement qu'en venant combattre ses sujets rebelles ce n'était pas son intérêt qu'on avait en vue. Triste et sévère leçon pour les princes qui pourraient être tentés d'employer contre leurs peuples les armes de l'étranger!

Désespéré de ces nombreuses défections, averti que Bruges, où Pierre Van den Bossche s'était fait transporter, n'était retenue que par l'énergie de ce capitaine et par la crainte de voir immoler les ôtages qu'elle avait livrés aux Gantois; apprenant en outre que les députés envoyés en Angleterre ne lui apportaient qu'un traité qu'il devait signer avant d'obtenir aucun secours, Van Artevelde résolut de livrer bataille aux Français. « Je sais, dit-il à ses lieutenants,

[1] M. De Barante.

[2] « Et fut deffendut de par le Roy que nulz ne parlast flameng et aussi que nulz ne portast baston à viroelle et que tous flamens criaissent mon ioie Saint-Denis. » *Chron. de Flandre*, mss. — Meyer.

Digitized by Google

« que le roi de France a bien vingt mille hommes d'armes : ce sont « soixante mille têtes armées ; je lèverai l'arrière-ban et je lui en « opposerai autant. Si Dieu, par sa grâce, fait triompher notre bon « droit, je serai le plus honoré sire du monde ; si je suis tué, pareille « fortune advient à plus grand seigneur que je le suis [1]. » Confiant le siége d'Audenaerde au sire de Herzeele [2], il se rendit à Gand pour presser les nouvelles levées, et il put bientôt marcher à la rencontre des Français à la tête d'une armée de 30 à 40,000 hommes [3].

Par la reddition de Menin, l'armée royale se voyait maîtresse de tout le cours en amont de la Lys ; la prise de Rousselaere lui ouvrit le chemin de Bruges. Les communications avec Gand par Audenaerde et par Deynze étaient encore libres ; mais dans la disposition des esprits, il était à craindre que Bruges n'échappât bientôt au gouvernement de Van Artevelde. Une victoire raffermissait son parti et changeait l'état des choses ; les Français vaincus verraient se soulever toutes les villes qui leur avaient ouvert leurs portes et pas un seul chevalier n'eut repassé la Lys. Reculer, c'était porter le découragement dans tous les cœurs, favoriser de nouvelles défections et rendre le courage aux partisans de Louis de Maele. C'est donc assez légèrement qu'on a reproché à Van Artevelde de n'avoir pas fatigué l'armée française par des marches et des contremarches : ce qui est facile en des guerres ordinaires est en effet souvent impossible à un chef de parti entouré de trahisons et craignant de voir ses drapeaux désertés.

L'armée française forte de 60,000 hommes [4], s'avançait par la route d'Ypres vers Courtrai, lorsqu'on apprit au quartier général l'arrivée des Flamands à Roulers (25 novembre). Le lendemain les chevaucheurs envoyés en reconnaissance rapportèrent que l'ennemi avait quitté cette ville et pris position en une *moult forte* place dite le mont de Roosebeeke, près du village de ce nom [5];

1 Froissart.

2 La grande chronique de Flandre dit que le sire de Herzeele, opposé au projet d'une grande bataille, se blessa au pied pour ne pas accompagner Van Artevelde.

3 La relation contemporaine insérée dans le registre de cuir noir à Tournai et citée par M. Gachard, dit 50,000 hommes ; la chronique dont M. De S[t] Génois a donné un extrait, 30,000 ; d'autres, 40,000, 60,000, etc.

4 *Relation contemporaine*, loco citato.

5 Aujourd'hui *West-Roosebeeke* près de la chaussée d'Ypres à Thourout, à deux lieues de la première de ces villes. *Mémoire* de M. Van der Meersch. Messager des sciences et des arts, 6[me] livon 1827-1828. — *Grande chronique de France.* — *Chron. van Vlaenderen.* T. II, p. 79.

Digitized by Google

il n'était plus séparé de l'armée royale que par un monticule occupé par un moulin appelé le *Guldenberg* (mont d'or)[1]. Le roi était alors à souper avec ses oncles et les principaux seigneurs de la cour; on tint aussitôt conseil pour régler l'ordre de la bataille. C'était surtout pour la personne du roi que l'on avait des craintes; huit de ses chevaliers, choisis parmi les plus renommés en force et en bravoure, furent chargés de l'entourer et de ne le jamais quitter pendant le combat. On proposa même de confier sa garde au connétable que le sire de Coucy remplacerait dans le commandement de l'armée; mais Olivier de Clisson réclama contre cette décision et le commandement lui fut laissé.

Pendant ce temps Van Artevelde avait réuni ses capitaines à souper : « Courage, mes compagnons, leur dit-il, soyez sans « crainte, et ne nous laissons pas alarmer de ce que nous n'a- « vons pas avec nous les troupes auxiliaires promises par l'An- « gleterre. Nous sommes assez forts. Si nous avions leur aide, « ils se donneraient tout l'honneur de la victoire, tandis que si nous « en venons seuls aux mains avec l'ennemi, quelle gloire n'en reti- « rerons-nous pas chez tous les monarques de la terre? La victoire « fera tomber en nos mains toute la noblesse de France et de « Flandre, non pour que nous soyons domptés par elle, mais afin « qu'après l'avoir écrasée (*verplettert hebbende*), la gloire de nos armes « soit reconnue. Aussitôt que nous aurons le dessus, je vous défends « sous peine corporelle (*op lyfstraffe*), d'épargner la vie des ennemis « ou de faire des prisonniers de guerre; le roi seul peut avoir la vie « sauve, car sa jeunesse m'inspire de la compassion (*met wiens « jonckheydt ik me de lyden hebbe*). Il n'est pas encore sorti de l'en- « fance c'est pourquoi je veux qu'il soit épargné. Il ne sait pas « encore ce qu'il fait; il est conduit et dirigé par d'autres. S'il tombe « entre nos mains nous le conduirons avec tout honneur (*met alle « eer*) à Gand, et là nous l'habituerons à la langue et aux mœurs « flamandes (*en haldaer hem de vlaemsche tael en zeden gewoon « maeken*). Quant aux autres princes ou comtes, que vos glaives se « lavent dans leur sang, que leur trépas vous venge, pas de merci!... « Cela ne sera pas trouvé mauvais par les villes de France. Croyez-moi

[1] Voir le plan de la bataille publié dans la chronique que A. Wydts a imprimée à Bruges.

Digitized by Google

« elles ne désirent rien tant que de ne plus voir rentrer dans leurs « foyers tous ceux qui ont passé la Lys [1]. »

Tous les capitaines l'assurèrent de leur bonne volonté, et, le lendemain matin (27 novembre), environ une heure avant la pointe du jour, les Flamands prirent les armes. Les milices de chaque ville avaient leur bannière particulière et portaient un uniforme différent : c'étaient des cottes faiscées de deux couleurs. Elles étaient armées, pour la plupart, de maillets, de piques de fer et de grands coutelas, et portaient pour armes défensives, des chapeaux de fer, des hoquetons et des gants de cuir de baleine. Van Artevelde rangea son armée en bataille derrière un large fossé nouvellement relevé, le dos appuyé à un petit bois de broussailles et de genêts [2].

Cette position était habilement choisie pour attendre l'attaque ; mais les Flamands transis et glacés par un brouillard épais qui leur permettait à peine de voir à vingt pas en avant, s'impatientèrent et demandèrent à grands cris le signal du combat. Forcé de changer toutes ses dispositions, Van Artevelde en revint alors à l'ordre de bataille qui lui avait valu la victoire de Bruges, mais qui devait échouer contre une armée composée en grande partie de cavalerie. Il forma de ses divers corps une seule colonne dont il couvrit le front d'une nombreuse artillerie, et engagea ses soldats à entrelacer leurs bras, recommandant de marcher toujours d'un pas égal, la pique basse, sans se détourner ni à droite, ni à gauche. Les Gantois, au nombre de neuf mille, avec soixante archers anglais, formaient une des ailes de cette phalange.

Dociles à ces ordres, les Flamands marchèrent en avant dans un profond silence. Ils s'avançaient déjà sur le *Guldenberg*, lorsqu'ils furent rencontrés par quelques chevaliers envoyés en reconnaissance, et les trompettes sonnèrent aussitôt dans le camp français. Pendant que l'armée royale se rangeait en bataille Charles VI implora la protection du ciel, et arma ensuite cent quarante chevaliers. Le connétable ayant vu l'ordre de marche des Flamands ordonna à une partie de sa gendarmerie de mettre pied à terre, et comprenant

[1] Op alle d'andere 't zy princen oft graven, sal UL sweirt gescherpt en gevreckte zyn met hun bloedt en doodt sonder genaede, nogte dit en sal niet kwalyk genomen worden van de fransche steden, want gelooft my sy en wenschen niet soo kragtig als dat alle die over Leye zyn gekomen, noyt meer 't huys weder mogen keeren. *Chron. van Vlaenderen.*

[2] Froissart. — Meyer.

Digitized by Google

l'avantage qu'il y aurait à les déborder pour attaquer en flanc cette masse compacte, il forma deux ailes de son avant-garde et de son arrière-garde. Au moment où l'oriflamme fut déployée devant le principal corps de bataille, le soleil commença à dissiper le brouillard qui, le matin, couvrait la terre. Les Français considérèrent cet événement comme un miracle opéré par cette bannière et il y en eut même qui prétendirent avoir vu une colombe voltigeant au-dessus du roi.

Avant de commencer l'action, Van Artevelde monté sur un beau cheval blanc et portant un riche baudrier avec son écusson, parcourut le front de son armée, l'excitant à combattre courageusement pour le salut de la patrie [1]. Après qu'on se fut canonné pendant deux heures, il mit pied à terre et alla se placer à la tête des Gantois [2]. « Descendant alors la colline comme un sanglier lancé, » les Flamands atteignirent bientôt l'armée royale. Leur artillerie tirant simultanément fit une large trouée dans laquelle ils se jetèrent aussitôt et ils repoussèrent la ligne française de plusieurs pas en arrière. Le corps d'armée où était le roi fut tout ébranlé de ce choc violent [3], et le jeune prince en fut si effrayé qu'il en perdit pour ainsi dire l'esprit [4]. Mais leur front étant moins large que celui des ennemis, ils ne purent frapper que sur le centre qu'ils enfoncèrent entièrement et ils se virent débordés sur les côtés. La gendarmerie française formant les deux ailes, couverte de cuirasses et de cottes de mailles, armée de lances plus longues que celles des milices flamandes, les chargea alors sur les flancs. Les milices du Franc de Bruges sur qui cette attaque tomba d'abord, jetèrent leurs drapeaux et prirent la fuite. Les Gantois et les autres sans se laisser troubler par cette fuite, se réunirent et exécutèrent une manœuvre connue sous le nom de couronne. Leur courage laissa quelques temps encore la victoire indécise et l'aile commandée par Louis de Maele recula avec une perte considérable; mais un corps de gendarmerie ayant tourné le Guldenberg vint les attaquer par derrière [5]. Ne formant

1 O. DE DIXMUDE.

2 Id. — FROISSART.

3 Nam primam aciem regis Philippus de Artevelde superavit et vicit. *Chron. Comitum Fland.*

4 DESPARS.

5 AD. DE BUDT. *Chron. Flandriæ.*

Digitized by Google

qu'une seule masse sans aucun espace entre les différents corps, l'impétueuse phalange dont les files fléchissant par les côtés, se serrèrent les unes contre les autres, se vit écrasée par tout le poids des deux ailes de l'armée royale et de ses propres soldats. Il lui fut bientôt impossible de faire aucun mouvement et l'on rapporte que des milliers d'hommes périrent sans avoir reçu aucune blessure, seulement pour avoir été serrés et pressés jusqu'à perdre la vie [1].

Alors en moins d'une heure et demie la victoire fut décidée en faveur des Français. Van Artevelde fut tué des premiers et bientôt son armée ne forma plus qu'une cohue « où chaque homme ne « pouvait presque remuer aucun membre et attendait la mort qu'il « ne pouvait pas donner. » Ce fut alors que l'on vit se déchainer toute la haine des nobles contre ces communes qu'ils étaient venus combattre ; aucun sentiment de générosité ou d'humanité ne put arrêter leur farouche vengeance. Jamais on ne vit un massacre plus effroyable; les soldats, animés par l'exemple de leurs chefs, excités par l'appât du gain, se glissaient par dessous les piques pour égorger les Flamands, « dont ils croyaient les vêtements cousus d'or.» Les neuf mille Gantois tombèrent tous autour de leur chef, et les hérauts d'armes déclarèrent avoir trouvé sur le champ de bataille 26,000 cadavres ; beaucoup de fuyards en outre furent tués dans la déroute [2]. Une division s'était retirée dans un petit bois où elle essaya encore de se défendre ; mais fatigués et sans espoir de secours, les Flamands avaient dû consentir à se rendre, lorsque arrivèrent les sires de Waverin, Roger de Moerkerke et quelques autres chevaliers qui les firent massacrer. D'autres s'étaient réfugiés dans une grange; les vainqueurs y mirent le feu et presque tous y périrent [3].

On chercha longtemps le corps de Philippe Van Artevelde, car on redoutait qu'il n'eût échappé à cette terrible journée. Le roi avait promis dix francs à qui le découvrirait. Enfin, un Gantois blessé, qu'on trouva sur le champ de bataille, le montra sous un monceau de cadavres. Charles VI qui, six jours plus tard, accomplissait sa quatorzième année, Charles VI vint avec sa suite contempler

[1] Suffocati Flamingi non interfecti maxima saltem pars. MEYER.

[2] La relation contemporaine, insérée dans le *registre noir précité*, porte à 25,000 le nombre de Flamands qui furent tués. — La *chronique de Flandre* (ouvrage contemporain), dit 26,000 ; AD. DE BUDT, 20,000 ; O. DE DIXMUDE, 12,000 ; etc.

[3] O. DE DIXMUDE.

Digitized by Google

cette dépouille sanglante. Il la foula aux pieds avec fureur et comme Van Artevelde portait des genouillères bourrées de peaux, il le traita de vilain qui ne pouvait supporter le frottement de l'acier sur le genou [1]. Ensuite il le fit pendre par les pieds à un arbre [2]. Le roi voulut sauver la vie du blessé qui avait indiqué le corps de Van Artevelde ; il ordonna qu'on le pansât, mais ce brave homme s'y opposa ne voulant pas survivre à son capitaine [3]. Pierre Van den Haute, un des fidèles amis de Van Artevelde, fit transporter son corps à Gand dans une litière [4].

La mémoire du martyr de la liberté flamande a été encore moins respectée par l'histoire que celle de son père. La mauvaise foi d'un côté, l'ignorance, de l'autre, ont dénaturé ses plus belles qualités. On lui a fait un crime du supplice de quelques traîtres ; on a dit qu'en les frappant il avait seulement voulu venger son père, et l'on n'a pas remarqué que ce fut cette exécution même qui commença sa popularité. On l'a accusé de faste, on l'a dit hautain et altier, on l'a représenté s'enrichissant des dépouilles de ses concitoyens. Calomnie ! Le peuple de Gand si soupçonneux et si défiant, eut-il entouré de son dévouement un pareil homme ? S'il fut altier, ce ne fut jamais qu'en défendant les droits de sa patrie ; s'il déploya du faste ce fut lorsqu'il devait se montrer le représentant d'un pays dont la richesse excitait partout l'envie ; s'il laissa quelques richesses, il les devait à la victoire.

On a vu des historiens qui se sont fait un noble devoir de réhabiliter le nom de Jacques Van Artevelde, exalter sa gloire aux dépens de celle de son fils. Cependant avant de contester le génie de ce dernier, il fallait examiner et sa position au milieu de circonstances difficiles, et la manière dont il maîtrisa ces circonstances.

Élevé brusquement à un poste dangereux où il fallait se montrer législateur et guerrier, on le voit donner de sages lois à sa patrie

[1] *Chron. mss. d'Audenaerde*, citée par Dewez. — J. de Dixmude. — M. Vandermeersch. — Cette particularité est confirmée par d'autres documents, entre autres par le *Boeck van memorien der stad Gent*, cité par M. De St-Génois, dans lequel il est dit : « Ende zyne causen waren gevoert voor zyne knien met rugghene pelssen. »

[2] Despars. — J. de Dixmude dit que Philippe blessé fut conduit devant le roi qui voulut le faire mettre à genoux et que l'on ne sait pas encore comment il périt.

[3] Le *moine de S.-Denis* cité par M. De Barante. — Meyer. — Froissart. — Oudegherst.

[4] *Dag-chronycke van Vlaenderen*, aux Archives de la Flandre-Orientale, cit. par M. De St-Génois.

Digitized by Google

et la sauver par son courage et son habileté. Privé du puissant appui de l'Angleterre, réduit aux seules forces de la commune de Gand, où un parti puissant ne cesse de tramer contre son autorité et sa vie, il tient tête aux nombreux partisans de Louis de Maele qui n'a plus de recours que dans l'étranger. Les communes du Brabant, du Hainaut, du pays de Liége, de la France, n'osent former que des vœux pour lui, et il fait trembler la féodalité.

Communiquant son patriotisme à ses concitoyens, à qui son affabilité, sa prudence et sa générosité l'ont rendu cher [1], il les dispose aux plus grands sacrifices [2]. Sous lui ils se croient invincibles, et vaincus ils se font tuer à ses côtés. Lui mort la féodalité considère la cause des communes comme anéantie ; quand elle la voit survivre au désastre de Roosebeeke, elle frémit du danger que lui a fait courir un homme capable de donner une si forte organisation à une contrée affaiblie pourtant par de nombreux éléments de divisions.

En effet sa mort et la défaite de Roosebeeke n'abattirent point l'énergique esprit des communes flamandes. En vain Charles VI « dont le cœur était déjà vicié et la raison à moitié égarée avant d'être formée, » Charles VI qui n'ambitionnait plus d'autre gloire que celle de punir les peuples, ordonna-t-il la destruction de Courtray (12 décembre), où l'on conservait les éperons des chevaliers français tués devant cette ville en 1302; en vain la féodalité crut-elle par un paroxysme d'horreurs étouffer la liberté qui l'épouvantait, la commune de Gand se releva fière et forte. Le sire de Heersele informé, le soir même, de l'issue de la bataille, leva aussitôt le siége d'Audenaerde et ramena son corps d'armée à Gand. Pierre Van den Bossche ne se fiant point aux Brugeois se fit aussi transporter dans cette ville et enflamma le courage des Gantois qui jurèrent de venger leurs concitoyens ou de vendre leur vie plus chèrement qu'eux. Louis de Maele leur ayant envoyé des députés pour traiter : « Non, répondirent-ils, nous ne le reconnaîtrons plus « pour notre souverain; il est notre tyran. Résolus de tout souffrir « et de tout oser nous lui déclarons une guerre à mort, et s'il revient

[1] Gratiamque apud populum invenit quod benignus esset, et prudens et valdè liberalis. MEYER.

[2] Ils étaient si bien d'accord que tous mettaient la main à la bourse quand il besognait, et se tailloient les riches quand il étoit de nécessité selon leur qualité, et deportoient les pauvres, et ainsi par cette unité qu'ils orent, durèrent-ils en grande puissance. FROISSART.

Digitized by Google

« encore dans notre ville, ce ne sera que pour y régner sur des « cendres et sur des cadavres [1]. »

C'est alors qu'on vit combien était forte l'organisation que Philippe Van Artevelde avait donnée à cette commune. Après l'avoir mise en état de défense, ses trois principaux lieutenants, Pierre Van den Bossche, Pierre Dewinter et François Ackerman, levèrent une nouvelle armée que renforcèrent les fugitifs des villes ruinées par les Français. Bientôt cette armée, plus nombreuse que celle qui avait péri à Roosebeeke, montra ce que peut produire l'amour de la liberté. Ackerman surprit et pilla Damme, enleva d'assaut Ardenbourg où Charles VI avait laissé une garnison de Bretons et de Bourguignons; les territoires d'Alost et d'Audenaerde furent ravagés et Charles VI, au milieu de ses bourreaux égorgeant les malheureux habitants des principales villes de France, apprit avec rage que la liberté flamande n'avait pas péri.

ALEXANDRE HENNE.

1 M. VOISIN. — MEYER. — DIERICX.

SALON D'ANVERS.

Si nous venons vous parler de l'Exposition d'Anvers alors que le Salon est fermé depuis trois semaines au moins, c'est qu'à nos yeux les questions artistiques ne sont pas choses éphémères, c'est qu'il nous semble impossible de s'occuper de l'art au seul point de vue de l'actualité.

Dans une exposition l'attention des hommes qu'anime l'amour du beau, des hommes qui veulent faire de la critique sérieuse, consciencieuse, doit avant tout, être attirée par les œuvres, souvent imparfaites, où se révèle l'artiste de génie, par les œuvres dont on a le droit d'espérer que l'auteur explorera quelque voie inconnue, et fera

Digitized by Google

faire à l'art un pas, si petit qu'il puisse être. Quant aux artistes *stationnaires*, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, nous ne prétendons pas qu'il faille les négliger, mais il est impossible à la critique de s'en occuper, si ce n'est d'une manière secondaire.

Toutes les fois qu'une ville a la prétention de former dans un pays une école distincte, on doit en jugeant celle-ci, s'armer de sévérité en raison même de ses prétentions. Aussi ne croyons-nous pas trop exiger en demandant des œuvres hors ligne, à l'école à laquelle Anvers a donné son nom.

Mr Gustaf Wappers, le directeur de l'Académie royale d'Anvers, a exposé deux portraits et deux sujets historiques, véritables tableaux de chevalet. Nous disons tableaux de chevalet, et, en parlant ainsi, c'est un blâme, nous ne le cachons pas, que nous nous voyons à regret forcé d'exprimer. Le *Christophe Colomb* et le *Ribeira*, tout en brillant des qualités éminentes que nul ne conteste au chef de l'École d'Anvers, n'ajouteront rien à la réputation du peintre, et personne, nous en sommes certain, n'est sorti du salon, en s'écriant : « Wappers n'a jamais fait mieux ! » Mr Wappers n'expose pas à Paris ; depuis longtemps il ne daigne plus soumettre ses tableaux au jugement du public de Bruxelles ; toutes les richesses de son pinceau, il les conserve pour les seuls Anversois ; il ne devrait donc, ce nous semble, se présenter devant eux, tous les trois ans, qu'avec une œuvre capitale, une œuvre représentant autre chose que deux personnages vus à mi-corps, comme dans le *Ribeira*, par exemple. Alors, oubliant les dédains de l'artiste, Bruxelles entier se transporterait à Anvers et battrait des mains au triomphe d'un homme qui a le tort de se contenter des applaudissements d'une seule ville et de se refuser à comprendre que sa gloire appartient à toute la nation dont les suffrages lui sont acquis d'avance. Nous en faisons juge le peintre lui-même ; croit-il que sans l'explication insérée au catalogue, il eût été possible de deviner que le nº 303 représente la fille de Ribeira venant implorer le pardon de son père, après avoir été séduite par Don Juan d'Autriche ? Nous connaissons trop le jugement supérieur de Mr Wappers pour n'être pas persuadé que sa réponse sera négative. Qu'en résulte-t-il ? — C'est que le sujet n'étant pas suffisamment indiqué, le tableau manque son effet ; il est d'ailleurs mal ordonné, et dès lors les enthousiastes *quand même* (et nous en avons entendu beaucoup), sont réduits à s'extasier sur les épaules

Digitized by Google

de la jeune fille séduite, comme si un sujet consistait dans un bras ou dans une main exécutée avec une perfection inouie : non certes, et c'est toujours une triste chose quand, dans un tableau d'histoire, les artistes ne pouvant louer la conception du sujet, sont obligés de s'appesantir sur les détails pour trouver matière à éloges. Tout en reprochant à Mr Wappers de n'avoir pas exposé quelque grande page historique, nous savons être juste et nous ne prétendons pas envelopper dans le même blâme le *Ribeira* et le *Christophe Colomb*. Le sujet de cette dernière toile est mieux compris, la composition est mieux agencée, et il y règne surtout plus de sentiment. Mais pour nous, ce que nous préférons à ces deux tableaux de Mr Wappers, c'est le portrait de Mr Wappers lui-même. Quelques personnes ont critiqué la crudité des tons sanguins employés dans les ombres, c'est une grave erreur à notre avis, car, à une petite distance, ces tons s'harmonisent parfaitement par le seul fait de la couche d'air qui se trouve entre la toile et le spectateur, et contribuent considérablement à cette puissance de coloris, qualité prédominante de Mr Wappers et que nos jeunes artistes ne sauraient assez étudier. Quant aux deux enfants contre lesquels on s'est tant déchaîné, on a également eu tort, pensons-nous. Les critiques n'ont pas réfléchi que le peintre avait affaire à des modèles turbulents, si jamais il en fut, et que d'un autre côté les artistes sont souvent forcés pour certains détails de se plier aux exigences impérieuses des parents.

Mr H. De Keyser a envoyé trois tableaux. Nous ne parlerons ni d'un *Comte Everhard de Wurtemberg*, ni d'un *Christ mort sur les genoux de la Vierge*. Tout cela rappelle l'ancienne peinture fade et ennuyeuse de Mr De Keyser, cette peinture qu'on croyait toujours apercevoir au travers d'une gaze ou d'un brouillard; nous disons la vérité à l'auteur des batailles de Courtrai et de Woeringen, et nous la disons sans ménagements, parce que nous avons trop d'éloges à lui adresser au sujet d'un simple portrait qui annonce chez cet artiste des progrès tellement extraordinaires, qu'aujourd'hui encore nous avons peine à revenir de notre surprise. Dans ce portrait, dont le Roi des Pays-Bas va enrichir ses galeries, nous retrouvons toutes les plus grandes qualités des écoles flamande et hollandaise unies à la sévérité et à la noblesse de style, à la puissance et à la correction de dessin des Italiens. Nous n'entreprendrons pas de détailler froidement une œuvre d'un mérite aussi incontestable, nous dirons simplement à

Digitized by Google

Mr De Keyser de persévérer dans la voie où il vient d'entrer ; les plus légitimes succès l'y attendent. Nous l'engagerons enfin de toutes nos forces à envoyer ce portrait au prochain Salon de Paris, et nous pouvons l'assurer d'avance que messieurs les feuilletonistes du vertueux *Constitutionnel* ne s'aviseront plus de lui crier « *qu'il n'est pas en France un obscur rapin qui n'*ABATTE *cent fois mieux un portrait.* »

Nous espérions avoir à juger au moins un nouveau tableau de Mr H. Leys; mais, de même que Mr Slingeneyer qui est revenu d'Italie il y a fort peu de temps, Mr Leys a fait défaut au Salon d'Anvers. C'est Mr De Block qui s'est chargé de le représenter. Si nous entrons dans les détails de la couleur de ces deux artistes, nous devons reconnaître que chaque objet, pris en particulier, est d'une vérité poussée jusqu'à ses dernières limites; mais si nous considérons l'ensemble de leurs tableaux, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que la nature a toujours l'air d'avoir été vue par ces messieurs à travers des lunettes à verres jaunes. Ce grave défaut est le résultat de la recherche de ces tons chauds qui ont égaré un grand nombre de peintres de talent, dont le goût s'est faussé et qui, sans le moins du monde s'en douter, se sont chaque jour de plus en plus écartés de la nature. Ainsi, c'est en voulant arriver à une extrême chaleur de tons que, l'an dernier, Mr Gallait a peint ce portrait de femme dont les chairs paraissaient colorées de bistre, et que trop de paysagistes malheureusement exécutent, sous prétexte de soleil couchant, de véritables omelettes; nous regrettons de ne pouvoir trouver une comparaison qui tout en étant aussi exacte, soit un peu moins vulgaire.

En général, ce qui manque à notre école, c'est l'originalité. Nos peintres s'attachent surtout à imiter les anciens maîtres, et ils sont encouragés dans cette déplorable voie par les marchands de tableaux. Ces honnêtes industriels songent beaucoup moins à encourager les arts qu'à exploiter les artistes, et du moment où ils font leurs affaires, il leur importe fort peu qu'un tableau soit une œuvre originale. Leurs prédilections sont assurées au pastiche, parce qu'il se rapproche de la manière de l'ancienne école, et que, grâce à ces messieurs, il est de mode aujourd'hui de déprécier, au profit des morts, les artistes vivants. Et cependant n'est-il pas triste de voir, par exemple, Madou, ce dessinateur si original, se préoccuper sans cesse de Teniers, au lieu de se contenter d'être tout simplement Madou ? Et Leys, le puissant coloriste, l'avenir n'était-il pas assez beau pour lui ? Fallait-

Digitized by Google

il, comme il le fait, s'attacher à Peter de Hooghe? Et mille autres que nous pourrions nommer, ne croient-ils pas qu'il serait plus avantageux, plus honorable pour eux de ne devoir leur réputation qu'à eux seuls? Ne pensent-ils pas qu'une œuvre originale vous fait vivre plus longtemps que cent imitations remarquables de tel ou tel grand maître? Intervertissons les rôles et admettons un instant que les anciens maîtres aient eu pour devanciers nos peintres modernes. Vous viendrait-il jamais à l'idée que les Rubens, les Van Dyck, les Brauwers, les Teniers, consentiraient à abdiquer leur originalité, pour suivre pas à pas les traces de ceux qui les auraient précédés dans la carrière? Vous regarderiez pareille pensée comme un blasphème. Eh bien! nous n'hésitons pas à le dire : si, au lieu de faire du décalque, si, au lieu de se laisser guider par des spéculateurs, nos artistes ne s'étaient constamment préoccupés que de la nature, eux aussi, ils auraient aujourd'hui une originalité puissante qui les placerait au premier rang entre tous, on ne les regarderait pas comme de pâles imitateurs, mais bien comme de dignes continuateurs d'une école immortelle.

Mr F. de Braekeleer est un exemple frappant de la vérité de ces observations. Pour Mr de Braekeleer, la postérité est venue, et son jugement, c'est le silence, le pire de tous les jugements. Cependant le talent de cet artiste n'est pas inférieur à ce qu'il était autrefois; mais tandis que Mr de Braekeleer restait stationnaire, le goût du public se formait et l'école faisait, sous plusieurs rapports, d'immenses progrès. Aujourd'hui il est un peu tard pour que Mr de Braekeleer songe à abandonner les sentiers battus, il s'y est trop avancé et maintenant il ne lui serait guère possible de revenir sur ses pas; son sort désormais est de nous donner des tableaux ayant les mêmes qualités, les mêmes défauts que l'on remarquait il y a dix ans chez cet artiste. Dès lors le peu de plaisir que l'on éprouve à la vue des productions du peintre du *Comte de Mi-Carême*, s'explique très-aisément. Aujourd'hui on passe indifférent devant *l'Amateur de Pigeons en fureur;* jadis on eût fait queue, on se serait fait écraser pour admirer cette toile. Un pareil changement ne peut être attribué qu'aux fréquentes expositions qui tout à la fois ont un peu blasé le public et l'ont rendu plus difficile, trop difficile peut-être; mais il vaut mieux qu'il en soit ainsi, l'excès contraire étant la ruine de l'art. Il n'a été donné qu'aux natures d'élite de comprendre cette révolution et de

Digitized by Google

se réjouir en voyant le goût s'épurer. Quelques artistes, heureux privilégiés, se sont aperçus de leur erreur, et, faisant bon marché de leur amour-propre, ils se sont empressés d'abandonner le pastiche et les règles de convention pour en revenir au plus tôt à l'étude de la nature. Nous sommes heureux de pouvoir citer en première ligne Mr Molyn, hier encore l'élève de Mr Leys.

Mr Molyn avait exposé, au dernier Salon de Bruxelles, un tableau représentant *une scène de bateleurs*. Cela était d'un goût passablement suspect et d'un dessin très-peu irréprochable ; la couleur seule n'était pas sans mérite, bien que l'imitation de la manière de MM. Leys et De Block fût flagrante. Aujourd'hui que Mr Molyn a quitté l'atelier du maître, il nous offre ses *Maraudeurs*, qui sont sans contredit, parmi toutes les œuvres exposées par les jeunes peintres d'Anvers, celle qui fait le plus d'honneur à leur École, car elle annonce un artiste auquel est réservé le plus brillant avenir s'il veut, comme nous n'en doutons pas, persévérer dans la voie où il vient d'entrer. *Les Maraudeurs* de Mr Molyn, nous ont rappelé *les Condottieri* de Mr Adrien Guignet, que nous avons vus l'an dernier au Louvre ; dans la première de ces toiles, nous assistons aux apprêts de l'orgie, dans la seconde nous en contemplons les suites. La supériorité de l'œuvre de Mr Molyn nous paraît incontestable ; la composition en est plus naturelle, elle brille par une plus grande variété de lignes (il y a de la raideur dans le tableau de l'artiste français) ; la correction du dessin et la diversité d'expression des têtes (cette dernière qualité n'est pas habituelle à l'École d'Anvers) sont fort remarquables, la lumière est habilement distribuée et la couleur est d'une vigueur extraordinaire, sans jamais être poussée au noir comme dans le tableau de Mr Guignet, où certains détails peuvent à peine être distingués. En un mot, la scène qu'a voulu rendre Mr Molyn est vraie jusque dans ses moindres détails ; c'est là le but où devraient tendre tous les artistes.

Parmi les derniers venus dans la carrière, il est deux jeunes gens qu'attendent dans des genres opposés de grands et légitimes succès. Il n'en est qu'un dont Anvers puisse s'enorgueillir, l'autre a eu pour maître Mr Navez. Le premier est un enfant passé maître dans l'art du coloris. Mr Charles Verlat (il a à peine vingt ans!) semble avoir dérobé à la palette de Wappers ses plus merveilleux effets ; personne n'a oublié *Le Tintoret et sa fille*, ce début qui fit envie à plus d'un

Digitized by Google

peintre arrivé à toute la maturité de son talent. Les nouvelles productions de Mr Verlat brillent de toutes les qualités éminentes qui lui ont généralement été reconnues à l'exposition de Bruxelles; nous reprocherons seulement au jeune artiste un choix moins heureux dans ses sujets. *Une mère et son enfant*, c'est là, au point de vue de la composition bien entendu, un tableau fort inférieur au *Tintoret*. Les *Études d'animaux* sont très consciencieuses; mais Mr Verlat ayant toutes nos sympathies, nous ne devons pas hésiter à déclarer que nous regretterions vivement de le voir abandonner le genre historique auquel il doit ses premiers succès. Quant au portrait d'Arabe envoyé au salon peu de temps avant la clôture, nous n'avons qu'une chose à en dire; c'est que le même sujet traité d'une manière tout à fait supérieure par Mr De Keyser, n'a pu empêcher les connaisseurs de remarquer l'œuvre de Mr Verlat.

La couleur de Mr J. Stallaert ne peut en aucune façon être comparée au faire brillant de Mr Verlat, mais le dessin de l'élève de Mr Navez est d'une rare correction et a quelque chose de cette pureté, de cette noblesse qui distinguent les disciples de Mr Ingres. Mr Stallaert essaie de faire adopter de nouveau par le public les sujets mythologiques aujourd'hui l'objet d'une absurde proscription; l'entreprise est des plus rudes, il ne faut pas que Mr Stallaert se le dissimule : cependant en produisant des œuvres telles que *la Muse Erato* et l'*Orphée* surtout qui nous paraît mériter une mention particulière, l'artiste choisit le moyen le plus sûr de vaincre les préventions de la foule. Afin d'assurer l'entière réussite de ses projets, il faut qu'il s'efforce maintenant de modifier sa couleur, et le meilleur conseil qu'on puisse lui donner, c'est qu'il s'applique à découvrir le secret Mr Verlat.

Il est un autre nom que nous nous serions plu à inscrire ici, il est un autre artiste qui lui aussi semblait né pour le triomphe et qui certes avait droit à tous nos encouragements, mais nous applaudirions en vain à ses essais, la mort est sans pitié et elle est accourue enlever l'infortuné à cet âge où tout sourit, où tout encore est glorieuses et riantes illusions. Il ne nous reste plus qu'à déposer nos couronnes sur un tombeau. Les tableaux inachevés et les esquisses de Mr Vander Haegen doivent exciter les plus légitimes regrets. Mr Vander Haegen avait compris une chose fort simple et par cela même assez généralement méconnue, ce qui constitue une bataille,

Digitized by Google

ce sont des individus qui se battent. Voilà qui est clair comme une recette de la *Cuisinière Bourgeoise*, nous direz-vous, et nous serions tout à fait de votre avis si l'immense majorité de nos peintres d'histoire ne se montrait très peu convaincue de cette vérité. Mr Vander Haegen au contraire s'attachait à animer le plus possible ses compositions ; jamais votre imagination ne créera d'aussi épouvantables mêlées que celles exquissées par le jeune peintre. Dans les toiles de Mr Vander Haegen, des fleuves de sang roulent leurs flots entre de véritables montagnes de cadavres; on s'égorge avec une telle fureur, avec une telle rage qu'involontairement vous vous demandez si vous avez devant vous des figures humaines ou des bêtes féroces. Souvent donc l'artiste a dépassé le but, mais cette fougue, cette exubérance, l'âge et l'étude les auraient aisément modifiées.

S'il est des hommes dont les moindres travaux doivent intéresser la critique, il en est d'autres auxquels elle ne devrait jamais s'attaquer; nous voulons parler de ceux qui ont pris pour spécialité la reproduction de scènes qu'il ne nous est pas permis de voir par nous-mêmes. Au lieu de dénigrer l'exécution de pareilles œuvres, il serait convenable d'accorder à leurs auteurs une somme de reconnaissance égale à l'intérêt excité en nous par *l'Illustration*, un recueil fort agréable sans doute, mais dont le succès est principalement basé sur les causes mêmes qui devraient faire trouver quelque mérite aux tableaux de MM. Ph. Van Brée et J. Coomans, par exemple. *L'Illustration* nous donne une idée de tel ou tel site, de telle ou telle coutume; on saisit l'ensemble et personne ne songe à examiner et à critiquer les détails; il faudrait agir de même avec ces messieurs, et nous estimer très heureux d'augmenter nos connaissances sans nous inquiéter si ceux qui nous instruisent le font d'une manière irréprochable.

A propos des voyages en Afrique ou dans toute autre partie du monde, nous saisissons avec empressement cette occasion de protester contre les excursions aux frais de l'État. Ce prétendu mode d'encouragement a les plus tristes résultats, alors surtout que des hommes d'un talent médiocre en sont l'objet. Il serait temps de mettre fin à des encouragements qui s'accordent avec une extrême légéreté et qui aboutissent tout simplement à grever davantage chaque année le trésor, sans enrichir le moins du monde nos musées d'une œuvre de mérite. La meilleure manière d'employer les fonds

Digitized by Google

alloués aux Beaux-arts, ce serait d'acheter pour nos musées les œuvres capitales des diverses expositions sans jamais se préoccuper de l'école, de la nation auxquelles appartient le peintre. Les préventions d'école sont chose absurde; il faut aimer chaque artiste pour les qualités particulières qui le distinguent: les coloristes pour leur coloris; les poètes pour leur poésie; les dessinateurs pour leur dessin. C'est ce que la France entend, c'est ce que la Belgique se refuse obstinément à comprendre; chez nous Mr Ingres mourrait de faim.

Ne vous imaginez pas qu'en abolissant le mode actuel d'encouragement, on empêcherait les jeunes talents de percer. L'artiste qu'anime le feu sacré parvient en dépit de tous les obstacles; loin d'étouffer le talent, le système dont nous réclamons l'essai, aurait pour résultat immédiat de rendre nos expositions beaucoup plus remarquables, car chacun s'efforcerait de perfectionner son travail, dans l'espérance de le voir prendre place dans ce *Musée moderne* que Bruxelles attend depuis si longtemps. Au lieu de ces tableaux à la douzaine (pardonnez-nous le mot), seuls fruits, à de très-rares exceptions près, des encouragements et souvent aussi des commandes du gouvernement, on aurait des toiles dignes d'être étudiées par les jeunes artistes et admirées par les étrangers. On devrait aussi s'occuper activement de réunir une collection réelle des anciens maîtres; le Musée royal de Bruxelles est dans l'état le plus déplorable; les Écoles italienne, espagnole, française et allemande n'y sont pas même représentées; quant à la statuaire et à la gravure, on croirait vraiment en parcourant nos galeries qu'elles n'ont jamais existé. Comment alors voulez-vous que fassent les artistes auxquels il n'est pas permis d'aller visiter les collections étrangères? Remarquez-le, jamais vos subsides pour frais de voyage ne sont accordés aux plus dignes, mais bien aux plus puissamment protégés; la question du talent est presque toujours secondaire. Que si par hasard il en est une fois autrement, on a le droit de crier au miracle.

Nous aurions tort cependant de nous montrer trop sévère envers Mr J. Coomans; il y a des qualités estimables dans son portrait de Mr Hiliani, mais il ne nous est pas donné de comprendre comment on peut se faire peindre, et surtout se laisser exposer, lorsqu'on est aussi épouvantablement laid que cet archevêque de Damas. On a beau chercher à se créer des illusions, il est des cas où c'est chose impossible.

Digitized by Google

En fait de portraits, il est une femme qui connait peu de *rivaux*; Mme O'Connell est véritablement un grand artiste, son talent est un des plus mâles que nous connaissions; parcourez l'histoire de la peinture et vous direz avec nous que c'est peut-être la seule femme à laquelle on ait dû conseiller de modérer la fougue de son pinceau.

Les peintres d'animaux sont représentés au salon d'Anvers par MM. J. Stevens, Ch. et Ed. Tschaggeny. Tous trois sont des artistes pleins de conscience qui se donnent la peine non-seulement de rendre exactement la nature, mais encore de chercher des sujets intéressants, chose rare chez messieurs les peintres d'animaux, qui ont en général la malheureuse habitude de dépouiller leurs modèles de toute espèce d'intelligence.

Gudin a envoyé trois marines; nous aimons surtout une plage pleine d'effet et de vérité. Les aurores boréales nous sont inconnues, nous ne nous prononcerons donc pas sur la manière dont les rend ce peintre; en parlant ainsi nous n'entendons nullement classer ces tableaux dans la catégorie de ceux de Mr Van Brée; nous tenons en trop haute estime le talent de Mr Gudin pour croire que ses scènes ne soient pas la reproduction fidèle de la nature. Les tableaux de Mr Le Hon se distinguent par plusieurs des qualités du grand artiste français; la manière de Mr Francia est tout à fait différente, sa composition est plus calme, cependant cet artiste est en progrès; ses toiles sont plus vraies, mais il est fâcheux que la couleur en soit toujours terne, toujours grise.

MM. Bossuet et Ruyten seuls ont envoyé des intérieurs de villes traités d'une manière supérieure; on peut cependant reprocher à la peinture du premier une trop grande uniformité de tons, mais on ne saurait assez louer la manière spirituelle dont sont traitées les figures qui animent la toile de Mr Bossuet. *L'Hiver* de Mr Ruyten est d'un faire brillant dû au contraste des ombres fortement accusées avec les parties couvertes de neige qu'éclaire un pâle soleil de décembre. Le sujet est bien choisi et c'est là un point de la plus haute importance, c'est là, nous l'avons déjà dit, la pierre d'achoppement de la plupart de nos peintres. Moins que personne nos paysagistes sont à l'abri de ce reproche; leur grand défaut, c'est de ne pas savoir choisir leurs sites. Voyez, par exemple, Mr Fourmois: de l'aveu de tous les artistes, il n'est pas un paysagiste qui ait plus de connaissances pratiques, mais malheureusement il est absorbé par

Digitized by Google

l'imitation servile des détails de la nature, ce qui lui fait perdre de vue l'ensemble et le pousse à ne tenir aucun compte de la poésie du paysage. Mr Fourmois n'a pas toujours conçu ainsi les principes de son art, il y a à peine quelques années qu'il se laisse entraîner par de fâcheuses tendances, aussi nous bornons-nous à le renvoyer à ses premières lithographies, à ses premiers dessins, il y verra que la poésie n'exclut pas la vérité et qu'il possédait autrefois à égal degré ces deux qualités auxquels on reconnaît les grands paysagistes. Si l'on en excepte MM. Fourmois et Jacobs, dont la *Vue des Pyramides* est tout simplement un souvenir, bon souvenir, à dire vrai, des *Ruines de Pœstum* de Calame, il faut avouer que les paysagistes belges font assez triste figure à Anvers. On peut en dire autant des peintres français; les quatre petites toiles de Mr E. Thierrée sont non pas des tableaux, mais d'excellentes études; quant à la *Vue d'Onéglia* envoyée par Mr Lapito, c'est une œuvre de trop minime importance pour un homme d'autant de mérite; mais le peu d'encouragements que M. Lapito a rencontrés en Belgique ne devait pas l'engager à se montrer moins avare de ses richesses. Nous ne pouvons nous dispenser de citer les aquarelles de M. Soulès. Nous les avions déjà vues au Louvre en fort bonne compagnie; elles y étaient ce que nous les avons retrouvées à Anvers, charmantes, et se distinguant entre toutes par un fini précieux. Mais les rois du paysage au salon d'Anvers étaient incontestablement MM. Henri Funk, de Francfort, et Félix Schiller de Munich. A l'exception du premier plan dont la couleur est un peu grise, le tableau de Mr Funk est réellement un chef-d'œuvre; le dessin en est parfait, les tons en sont irréprochables et nous ne nous rappelons pas un spectacle plus grandiose que l'aspect de ces montagnes du Tyrol-Bavarois dont le soleil couchant embrâse les cîmes. En contemplant cette admirable toile où la nature semble se refléter, nous nous sommes souvenu de *La Promenade* de l'illustre poète allemand et nous avons répété ces vers :

> Salut à la montagne aux cimes enflammées,
> Au soleil qui les dore, aux plaines animées,
> Aux tilleuls murmurants que remplit de concerts
> Le joyeux chœur d'oiseaux balancé dans les airs.

Le départ et *le retour du Croisé* de Mr Schiller ne méritent pas de moindres éloges. L'ensemble de ces deux tableaux pèche par le même défaut que les premiers plans de Mr Funk, mais la composition est

Digitized by Google

si parfaitement entendue, est tellement belle, qu'on pardonne aisément la faiblesse du coloris. En voyant les sujets exposés par Mr Schiller, on est forcé de s'écrier : « Voilà le véritable paysage historique. » Ici, c'est un puissant baron qui s'éloigne de son antique manoir, suivi de ses chevaliers et de ses fidèles écuyers ; la croix brille sur leur poitrine : ils partent à la conquête de la terre sainte. Le soleil resplendit, la nature a pris un air de fête. Arrivé au tournant de la route, à l'endroit où il va perdre de vue le vieux donjon au haut duquel flotte une écharpe qu'agite une main adorée, le noble seigneur retient son ardent coursier, et, le regard étincelant, le visage rayonnant d'enthousiasme religieux, il adresse un dernier adieu à tout ce qu'il aime, et sa lance qu'il lève vers le ciel, promet un prompt retour, mais un retour victorieux. — Un peu plus loin quelle est cette scène de deuil ? la lune éclaire tristement une vaste étendue de pays désert, les corbeaux croassent affreusement autour d'un château démantelé, plongé dans les ténèbres ; un homme, au front à peine cicatrisé, est assis au bord de la route ; à ses pieds est un casque à demi brisé, ses vêtements sont en lambeaux ; seules, ses armes sanglantes ont résisté ; à quelques pas de là un cheval amaigri dévore les herbes du chemin. Cet homme, c'est l'illustre chevalier que nous avons vu partir si joyeux et en si nombreuse compagnie pour la Palestine. Il contemple d'un œil égaré les ruines du manoir et deux larmes brûlantes coulent le long de ses joues.

Certes ce sont là deux scènes émouvantes, deux scènes où l'artiste a déployé un talent prodigieux. Nous n'avons pas besoin d'insister sur les avantages que présente l'étude de pareilles œuvres, mais puisque le gouvernement ne pouvait plus acquérir les tableaux de MM. Funk et Schiller [1], il était de son devoir d'en commander la gravure ; c'eût été rendre tout à la fois un immense service à nos jeunes artistes et faire travailler enfin à quelque chose d'utile MM. les élèves de notre École Royale, lesquels jusqu'à présent ne nous ont donné que de très-médiocres échantillons de leur savoir ; ce n'est pas que l'École de gravure ne soit portée au budget pour une assez lourde somme.

Les autres envois de l'école allemande sont nuls ; nous en dirons

1 Le tableau de Mr Funk appartient à l'institut Staedel, à Francfort s/M, et ceux de Mr Schiller sont la propriété de Mr L. Hammell.

Digitized by Google

autant aux peintres hollandais, en faisant toutefois nos réserves au sujet de MM. Waldorp et Van Hove fils, mais nous ne nous étendrons pas sur leurs œuvres, qui sont identiquement dans les mêmes conditions que leurs tableaux du dernier salon de Bruxelles. Il y a bien aussi un Mr Dielman, directeur de l'académie de Bois-le-Duc, qui a exposé plusieurs cadres, parmi lesquels nous n'avons pu nous empêcher de remarquer un portrait de S. M. Guillaume II, mais il faut en accuser les dimensions colossales de la toile, et nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de diriger une académie pour arriver à ce résultat. Quant à Mr Van Schendel, nous n'avons qu'une chose à lui dire : « Vrai ! très-vrai ! toujours vrai ! mais si vous daigniez nous donner autre chose ? » Même observation à Mr Verheyden ; c'est charmant, monsieur, c'est plus délicieux que jamais, mais ce sont toujours des *jeunes filles à la fontaine ;* à dire vrai, vous nous objecterez peut-être que celles-ci jouent aux osselets.

Nous avons exprimé avec la plus grande impartialité et sans prévention aucune des opinions parfois sévères, mais toujours sincères, toujours vraies, sur les tableaux les plus remarquables de l'exposition d'Anvers ; hâtons nous d'arriver à la sculpture. Avant d'abandonner la peinture nous ne cacherons cependant pas à M. Schiavoni les regrets que nous éprouvons de l'avoir trouvé inférieur à lui-même ; nous dirons aussi à Mr Venneman que nous le voyons avec infiniment de plaisir traiter avec une certaine distinction et d'une manière vraiment spirituelle des sujets qui par eux-mêmes sont d'un goût peu relevé.

De toutes les expositions que nous avons visitées, nous ne nous souvenons pas d'en avoir jamais vue où la statuaire occupât une place plus minime. En effet, sans MM. Joseph Geefs et Mêne, nous n'hésiterions pas à affirmer que la sculpture n'existait pas au Salon d'Anvers. Nous ne parlerons pas du concours ; les quatre statues soumises à la décision du jury étant toutes dans les meilleures conditions possibles pour empêcher les juges de décerner un prix ; malheureusement ces messieurs n'ont pas été de cet avis, il leur fallait un grand prix de sculpture *quand même.* Les huit projets envoyés au concours d'architecture annoncent certainement plus de talent, mais ils ne donnent pas moins de prise à la critique : les concurrents ont pour ainsi dire rivalisé d'exubérance, et ils en sont arrivés à produire des lavis fort remarquables peut-être, mais où les idées

Digitized by Google

sont tellement multiples que parmi ces huit projets, il n'en est pas un qui, dans son état actuel, soit exécutable. Triste concours assurément que celui qui donne pour seul résultat des plans destinés à rester éternellement en portefeuille !

Tout le monde a pu apprécier, il y a six ans, *l'Amour fidèle*, cette gracieuse statue de Mr J. Geefs; nous n'avons donc pas à nous en occuper. Il n'en est pas de même du buste de M. Metdepenningen. C'est là une œuvre très distinguée et digne en tout point de l'auteur de *Satan* et de *Sainte Philomène*. Sans parler de la ressemblance qui est parfaite, ce buste se distingue par une noble simplicité et par la puissance du modelé.

Malgré les éloges que nous nous plaisons à donner à Mr J. Geefs, nous devons lui adresser les mêmes observations qu'à Mr Wappers; il aurait dû exposer quelque grand morceau de sculpture; nous le trouvons d'autant moins excusable que la critique n'a jamais eu à se montrer bien sévère envers lui.

Le succès général obtenu par les bronzes de Mr Mêne auprès des artistes et des amateurs, devrait nous dispenser de tout éloge; mais à de sérieuses études, à de grandes connaissances anatomiques, Mr Mêne joint une entente si parfaite de la composition que nous ne croyons pas pouvoir trop le louer. Voyez la chasse au sanglier, voyez la chasse au cerf. N'est-ce pas la nature prise sur le fait et connaissez-vous personne qui dramatise mieux un sujet? — Un dernier mot, et celui-ci s'adresse à Mr Verboeckhoven. Nous avons vu à différentes reprises des plâtres de cet artiste; ils servent de décoration à son atelier. Pourquoi Mr Verboeckhoven ne s'est-il pas décidé à publier cette remarquable collection? Pourquoi n'a-t-il pas pris l'initiative sur Mr Mêne? C'eût été pourtant un fleuron de plus à ajouter à sa couronne.

Arrivé à la fin de notre tâche, nous nous apercevons qu'on se croira peut-être en droit de nous reprocher des oublis. Les uns nous accuseront de n'avoir point parlé de débutants tels que Mr De Wilde, par exemple, et de tout l'intérêt inspiré par sa *jeune mère changeant son enfant de chemise* (comme dit le Catalogue). D'autres, avec plus d'apparence de raison, ne s'expliqueront pas notre silence au sujet de MM. Mathieu et Kremer, au sujet de Mr Wiertz surtout. Mais les tableaux de Mr Mathieu avaient déjà en partie figuré à Bruxelles; le *Pélerin* de Mr Kremer est tout au plus une étude et

Digitized by Google

son *Don Carlos* est pour nous ce qu'il était il y a six ans; pour nous l'artiste n'y a rien changé, c'est toujours la même sévérité de coloris, mais c'est toujours aussi le même manque d'unité de composition. Quant à Mr Wiertz, nous nous trouvons réellement embarrassé. De tous les peintres belges, c'est celui vers lequel nous nous sentons le plus irrésistiblement entraîné. Mr Wiertz, croyons-nous, a le génie, et il dépend de lui d'exercer sur notre école la plus grande influence. — Eh bien! en retrouvant M. Wiertz à Anvers nous le retrouvons avec le seul Patrocle, objet constant de notre admiration il est vrai, mais notre admiration ne demande pas à se concentrer sur un seul objet, et l'intérêt de Mr Wiertz lui-même doit, nous paraît-il, l'engager à nous donner bientôt une autre page aussi brillante que le Patrocle.

A MMr Wappers, J. Geefs et à tant d'autres, le public était en droit de demander des œuvres plus importantes, à Mr Wiertz des œuvres nouvelles. C'est là le défaut capital du dernier salon d'Anvers, c'est là la cause première du peu de succès de cette exposition.

T. Decamps.

CHRONIQUE.

Dans une brochure qu'il vient de publier à propos d'une querelle toute personnelle, querelle à laquelle nous avons par conséquent voulu rester entièrement étranger, un de nos collaborateurs et l'un des écrivains les plus distingués du pays, Mr Alfred Michiels a tracé le tableau de la situation faite par certains hommes aux littérateurs belges, tableau d'une si poignante vérité qu'après l'avoir envisagé on ne se sent d'autre courage que de baisser tristement la tête.

Mr Michiels dépeint ces hommes qui ne vivent que d'intrigues et de calomnies; puis il s'exprime ainsi : « Je puis donc en peu de mots vous faire connaître l'avenir intellectuel « de la Belgique. Ce pays a donné le jour à Commines, Froissard, Chastelain, Jean « Lemaire et aurait droit d'entretenir des espérances. Mais que dis-je, des espérances? « Il possède des hommes d'un vrai talent : je pourrais vous en citer plusieurs, dont une

Digitized by Google

« seule strophe ou une seule page valent tous vos vers et toute votre prose. Eh bien ! ces « hommes, vous les découragerez par vos mesquines intrigues, par vos sournoises per- « sécutions; vous les assassinerez en les calomniant, en leur fermant toutes les routes, « en les abreuvant de dégoût et d'amertume. Car vous êtes ingénieux dans votre haine : « vous vous glissez auprès d'un concurrent et, pour l'emporter sur lui, vous laissez « tomber du poison dans son verre. » Mais ici Mr Alfred Michiels ajoute, et nous nous voyons à regret obligé de protester contre ses paroles : « Aussi je le crierai de toutes mes « forces aux littérateurs belges: Ne restez pas dans votre pays, si vous ne voulez « être perdus ; suivez ceux qui vous ont déjà précédés sur la terre de l'exil ; n'attendez « pas un jour, n'attendez pas une heure: partez, car vous êtes sur un sol ingrat, sur « un sol funeste où la ruse, l'ineptie et la médiocrité ambitieuse triomphent seules; où « le talent meurt en maudissant les dons qu'il a reçus du ciel. »

L'exil ! Y pensez-vous, monsieur ? Mais c'est céder le terrain à ces hommes, la honte de toute littérature !.....

Vous avez raison, monsieur, se laisser assassiner par de pareilles gens ce serait folie; mais si l'on doit en Belgique se débarrasser de quelqu'un, c'est de ces seuls écrivains qui déshonorent les lettres. Si la ruse, l'ineptie et la médiocrité ont pu se faire élever des autels, ces autels il faut les renverser, et pour cela il est un moyen bien simple : mieux que personne vous êtes à même de l'employer : ne quittez pas le pays, continuez à publier des œuvres de talent, et vos concitoyens, revenus de leur erreur, ne tarderont pas à rendre justice à d'honorables travaux.

— *De l'Allemagne moderne*, tel est le titre d'un ouvrage remarquable, dont l'auteur est Mr Émile Frensdorff, professeur suppléant à l'Université de Bruxelles. Nous nous proposons de rendre compte de ce livre important, que nos lecteurs ont déjà pu apprécier par les extraits que nous en avons donnés.

— Mr Benoît Quinet vient de publier un nouveau volume intitulé : Pages détachées. *Odes et Poèmes.*

— Mr Adolphe Adam, le directeur du troisième théâtre lyrique de Paris, vient de recevoir le *Van Dyck* de Mr Willent-Bordogny, l'un des habiles professeurs de notre Conservatoire Royal. Mr H. Delmotte, l'auteur du *libretto* a entièrement remanié le troisième acte.

— La veille de la clôture du congrès scientifique de Gênes, le 28 septembre, a eu lieu la pose de la première pierre du monument à élever à Christophe Colomb. Le 27, on avait inauguré à Lamarche (département des Vosges), la statue du maréchal Victor, duc de Bellune.

— Le théâtre du Vaudeville est enfin entré dans une voie de prospérité; la fortune lui sourit, grâce à l'habileté du Directeur, qui semble vouloir accaparer au profit de son théâtre les meilleurs artistes de vaudeville en représentation. Après Mr Levassor dont le succès a dépassé les espérances de Mr David lui-même, voici Mr et Mme Taigny qui viennent succéder à l'excellent comique, et empêcher la foule d'oublier le chemin de la rue de l'Évêque.

Nous n'aurions pas un mot à dire de nos théâtres royaux, où la comédie existe moins que jamais, si nous n'avions eu, dans l'opéra, Mr Marié, le meilleur tragédien lyrique que nous connaissions; dans le drame (*mêlé de couplets*) Mlle Thuillier, qui est parvenue à faire réussir une détestable pièce, intitulée *Clarice Harlowe*. Rarement nous avons assisté à un triomphe plus légitime ; c'est en grande partie sur Mlle Thuillier que repose l'avenir de notre première scène.

Digitized by Google

STANCES.

Voici l'heure où ma mie
Sur mon cœur endormie
S'éveille à mes accents.
Comme une douce aurore,
Son regard semble éclore
Dans ses yeux languissants.

Sa bouche demi-close,
Comme un bouton de rose,
S'épanouit au jour;
Et son tendre sourire
Du désir qu'il respire
Me pénètre à mon tour.

Goûtons, ô ma maîtresse,
Le vin de la jeunesse
En sa fraîche saveur!
La beauté vite passe;
Plus vite encor s'efface
Le rêve du bonheur.

Peut-être que les larmes
Auront flétri tes charmes
Avant les longs frimas;
Peut-être qu'un abîme,
Innocente victime,
S'entr'ouvre sous tes pas.

Digitized by Google

Quand la fête joyeuse
Te voit partir rieuse,
Peut-être qu'au retour
La mort jalouse et pâle
Pour la danse fatale
Te désigne à ton tour.

La vie est ainsi faite.
Le rire de la fête
S'éteint dans la douleur.
Espérer c'est folie :
C'est attendre la lie
Sans goûter la liqueur.

Mais loin de nous toute ombre !
Chassons tout penser sombre,
Tout souci, tout effroi !
Oh ! reprends ton sourire.
Que ton cœur seul t'inspire.
Va ! ne suis que sa loi.

Laissons la longue attente,
Et de l'heure présente
Jouissons sans remords.
L'amour vient du ciel même :
L'hypocrite au teint blême
Seul maudit ses transports.

Vois la vigne amoureuse
Aux rameaux de l'yeuse
Mêler ses pampres verts : —
Les branches enlacées
S'inclinent, balancées
Au souffle errant des airs.

Digitized by Google

Vois sur l'onde qui tremble
Deux cygnes fuir ensemble
L'étang mélodieux : —
Dans leur vol solitaire
Ils effleurent la terre,
Puis, s'élancent aux cieux.

Au fond de la ravine
Déjà le soir chemine
Traînant son voile obscur ;
Philomèle plaintive
A la brise attentive
Soupire un chant plus pur.

Sous la voûte embaumée
Allons, ma bien-aimée,
Fouler l'herbe des prés :
Le vent dort sur la grève,
Et la lune se lève
Sur les flots azurés.

Tout se tait dans la plaine.
Viens au pied du vieux chêne,
Père de nos vallons :
Viens !... Je sais dans la mousse
Une couche plus douce
Qu'un doux nid d'alcyons.

Viens !... Le ciel te fit belle,
O ma sœur éternelle,
Plus belle que les fleurs.
Viens ! le bonheur m'oppresse ;
Je me meurs de tendresse ;
Je sens couler mes pleurs.

Digitized by Google

Épuisons sur la terre
La douceur passagère
D'un amour immortel;
Nochers battus de l'onde,
Sur l'abîme du monde
Passons, les yeux au ciel.

Ah! puisse à l'heure sombre
Le même écueil dans l'ombre
Ensemble nous briser,
Et nos âmes ravies
De nos lèvres unies
S'enfuir en un baiser!

EDOUARD D. L.

Digitized by Google

JOACHIM PATENIER. — HENRI A LA HOUPE.

VOYAGE D'ALBERT DURER DANS LES PAYS-BAS [1].

Le paysage, il faut bien le dire, excite en général moins d'intérêt que la peinture d'histoire. La foule l'estime peu : elle ne trouve aucun charme dans cette imitation de l'univers. Que lui importent les bois, les prés, les coteaux, les ondes limpides ou fangeuses qui dorment ou se voilent sous une blanche écume, les arbres verts découpés sur le ciel rose du soir, les montagnes au front chagrin, les vallons mystérieux argentés par la lune et toutes les autres magnificences de la nature? C'est à peine si elle les comprend dans la réalité : leur image ne peut ni lui plaire ni l'émouvoir. Il lui faut soit du drame, soit des objets qui se rapportent à la vie quotidienne : un paisible reflet du monde exige des sentiments trop poétiques pour que la beauté en frappe les âmes vulgaires.

Les esprits tendres et rêveurs, ceux qui ont beaucoup souffert de l'injustice et de la trahison humaines, ont au contraire un goût prononcé pour les tableaux champêtres. Les sites qu'on y admire gardent en partie la vertu calmante de l'original. Devant leurs frais lointains, on s'abandonne à des songes doux et tristes. L'on ressent de nouveau cette aspiration vers la solitude, qui gonfle de joie les cœurs blessés par une dure expérience. Ah! fuir le visage insidieux des hommes, s'égarer dans des bois de plus en plus profonds, de plus en plus sauvages, n'entendre que le murmure du vent parmi les feuilles, ce bruit si monotone et si varié, qui soupire, s'accroît et gronde, puis diminue, faiblit et s'éteint peu à peu en des rumeurs presqu'insaisissables, recommence derrière vous, passe

[1] Cet article forme le cinquième chapitre du tome III de l'HISTOIRE DE LA PEINTURE FLAMANDE ET HOLLANDAISE, qui paraîtra incessamment chez l'éditeur Vandale.

Digitized by Google

au-dessus de votre tête et va mourir au loin, ou tourne et frémit tantôt à votre gauche, tantôt à votre droite, orchestre immense, dont les modulations infinies valent toutes celles de la musique, mais dont le langage ne séduit que les âmes primitives, n'est-ce point rétablir pour soi les conditions originelles où Dieu avait placé notre premier père, quand il sortit vierge et pur de ses mains bienveillantes? Durant les beaux jours, on peut encore chercher ces rustiques paysages; mais pendant les sombres mois de l'hiver, pendant les jours d'affliction où une pluie glacée fouette la campagne, où les arbres nus se tordent sous la bise, où la lumière paraît engloutie au fond des nuages amoncelés, comment satisfaire l'amour que nous inspirent les scènes radieuses du monde extérieur? Les tableaux viennent alors à notre aide : la peinture prend la place de la réalité absente.

Un grand fleuve coule ici entre deux files de hauteurs perpendiculaires : le rhododendron aux touffes éclatantes, la digitale garnie de ses dés roses, la gentiane bleue comme le ciel dont elle cherche le voisinage, quelques hêtres nains et la ronce épineuse en décorent splendidement le sommet. Le soleil se couche derrière un de ces murs granitiques : l'ombre enveloppe le courant, où se réfléchissent çà et là des teintes purpurines. L'aigle des eaux douces, le balbuzard, effleure de ses ailes grises la tranquille surface et brille dans l'obscurité naissante. Le jonc, la villarsie dorée, le calamus dentellent les bords de la rivière. Au fond de la perspective, un piéton suit le chemin qui la côtoie : l'air brumeux et velouté du soir cache à demi ses formes. Où va-t-il? Le terme de sa course est-il encore éloigné? La nuit arrive et presse le pas. Qu'il se garde des embûches, des vents funestes, que les génies hospitaliers lui servent d'escorte et le protégent contre les fantômes qui rôdent dans l'air obscur! Puisse l'auberge être prochaine! Nous devenons, pour ainsi dire, ses compagnons de voyage et lui souhaitons ardemment l'abri qu'il espère.

Une longue avenue se déroule maintenant à nos yeux : nous voici dans le fond des bois. L'herbe pousse au milieu du chemin, où végète aussi la mousse étoilée des forêts. Le sycomore étend au-dessus les voûtes transparentes de son élégant feuillage : la lumière en traverse les zônes qui deviennent de plus en plus sombres, puis jaspe le sol de veines éclatantes. A droite et à gauche,

Digitized by Google

on aperçoit les rameaux désordonnés des hêtres, qui s'élancent dans toutes les directions, traînant sur la terre ou montant vers le ciel, éparpillés, sauvages et pour ainsi dire sans frein. Au bord de la route, un pâtre assis mange un morceau de pain noir, qu'il a tiré de son bissac : étendu devant lui, son chien le regarde avec l'expression du désir et de l'espérance; les moutons, un peu au delà, broutent le vert gramen, et les nuances dorées de leur toison forment contraste avec le paysage. Ensuite la vue plonge dans la riante allée, sans en découvrir le terme.

Là, c'est un vieux château flamand qui tombe en ruines près d'un marécage. Les murs de brique se dégradent et s'écroulent : le violier jaune y arbore ses fleurs odorantes, le lierre y enfonce ses opiniâtres racines et la scolopendre agite devant les fenêtres vides ses longs rubans de verdure. La poule d'eau cherche une retraite dans les débris, le pluvier s'abat sur les corniches solitaires. L'astre du jour, qui décline, rayonne au loin à travers un massif de charmes, dont les feuilles paraissent enveloppées d'un or fluide. Aucune brise ne plisse la face de l'onde; le jonc vulgaire, portant sur le côté une aigrette de fleurs jaunes, qui lui donne un air martial, presse en bataillons épais ses tiges pointues comme des lances; la capillaire flotte échevelée au milieu des eaux. Il semble qu'on respire l'odeur vague des nénuphars; on suit en imagination les bords ondoyants du marais, qui se perdent dans le voile de la brume, et l'on jouit de cette triste nature, comme des scènes où tout est préparé pour le bonheur de l'homme.

Mais le paysage ne substitue pas seulement d'agréables fictions aux spectacles des beaux jours; il nous fait aussi mieux connaître le monde extérieur. Le peintre, comme chacun de nous, a l'occasion de voir des sites, des phénomènes peu ordinaires; il rencontre parfois d'admirables perspectives et les transporte sur ses toiles. Nous profitons de ses voyages, de ses études; les végétaux et les peuples de l'Orient, les déserts de l'Amérique, les vallées profondes et les hautes chaînes de montagnes, les rocs des grèves maritimes, le brillant aspect des îles lointaines passent tour à tour devant nos yeux : sans faire aucun effort, nous visitons le monde entier.

Les peintres flamands, qui cultivèrent les premiers le paysage d'une manière exclusive, possédaient-ils les facultés morales, le sentiment rêveur et l'amour de la nature, indispensables pour briller

Digitized by Google

dans ce genre? Certains passages de leur biographie prouvent le contraire et leurs tableaux ne les démentent point.

La vie de Joachim Patenier est très-peu connue. On sait qu'il était originaire de Dinant, sur la Meuse, la ville des chaudronniers, mais on ignore la date de sa naissance, les événements qui ont troublé ses jours, et l'année de sa mort. Van Mander ne parle que de ses mœurs dissolues. Il avait pour les boissons une estime si grande et une si rare tendresse que leur compagnie lui était indispensable. Il ne quittait guère les tabagies : le vin, la bière, le genièvre et les autres liqueurs spiritueuses descendaient en cascades dans son intrépide gosier. Se remplissant l'estomac nuit et jour, il vidait peu à peu sa bourse; tant que le ventre de la malheureuse ne lui paraissait point aussi plat que le sien était gonflé, il ajoutait à la dose et le torrent coulait sans interruption. Mais quand son escarcelle avait rendu l'âme, il s'enfermait chez lui, prenait ses pinceaux et gagnait de quoi renouveler ses débauches. Il avait pour élève François Mostert : le pauvre jeune homme était l'innocente victime de sa brutalité. Son maître arrivait-il fort tard dans la nuit, les jambes chancelantes, la tête lourde, embrassant les poteaux des lanternes et voulant ouvrir sa porte du côté des gonds? De lui seul venaient toutes les mésaventures de Joachim : c'était sa faute, si l'artiste avait trébuché contre une pierre et fait une séance dans la boue; si, au détour d'une rue, il avait marché droit devant lui et passé la tête à travers les carreaux d'une boutique; s'il avait longé de trop près la palissade d'un édifice en construction et était resté une demi-heure accroché par le pan de son habit. Mostert avait beau protester; le grand homme lui appliquait des taloches et pour peu que l'ivresse lui eût laissé de vigueur, il le mettait dehors, le punissant par là de ses mauvaises habitudes; le jeune homme couchait à la belle étoile, songeant aux nobles travers des artistes flamands. Son désir d'apprendre était néanmoins si vif, qu'il supportait ces intelligentes corrections. Le goût de Patenier, dans ses tableaux, devait se ressentir des lieux qu'il fréquentait, des joies élégantes dont il se montrait avide. Aussi marquait-il ses ouvrages d'un petit homme fientant, qui lui servait de signature. De là le surnom qu'on lui avait donné, surnom que j'ose à peine traduire : mais comme après tout nous sommes en plein cabaret, nous pouvons négliger un peu les bienséances. On l'appelait donc le Chieur, puisqu'il

Digitized by Google

faut dire le mot. De tous les peintres belges, ce fut pourtant celui qu'Albert Dürer trouva le plus agréable et avec lequel il se lia le plus intimement. Il devint membre de la confrérie de Saint Luc, à Anvers, durant l'année 1535. C'était dans cette ville qu'il demeurait.

Selon Van Mander, Joachim Patenier avait une façon de traiter le paysage fine et délicate ; il pointillait ingénieusement les arbres et savait animer ses campagnes, en y dessinant des figures très-bien exécutées. On recherchait donc non-seulement ses tableaux dans son pays, mais on les transportait au dehors, où ils se vendaient parfaitement. Ce qui lui assigne un rang distingué dans l'histoire de l'art, c'est qu'on le regarde comme le premier qui fit du paysage l'élément principal de ses créations : l'homme n'y joua plus qu'un rôle accessoire. Il y eut dès lors des peintres qui étudièrent uniquement la nature : les profondeurs du ciel, où voguent les nuages, les abîmes de la mer, où flottent les vaisseaux, l'onde transparente des lacs, les formes multipliées de la végétation, les aspects des terrains, les jeux brillants de la lumière devinrent le seul but de leur attention et de leurs efforts. Mais quoique ce genre fût pour eux une spécialité, ils n'égalèrent pas même les fonds des Van Eyck et des Hemling[1]. Reproduisant chaque objet d'une manière minutieuse et en quelque sorte isolée, ils négligèrent totalement l'ensemble : leurs peintures sont dénuées d'harmonie.

Le tableau de Patenier, que renferme le musée d'Anvers, ne charme point les regards. La fuite en Égypte est l'épisode qui lui sert de prétexte : les dimensions restreintes des personnages leur enlèvent toute importance ; on voit une idole tombant de sa colonne à leur approche. Une campagne montagneuse forme l'objet essentiel du travail. On y distingue une foule de rochers bizarres, dont l'aspect ne semble pas naturel. La perspective aérienne est exagérée à un tel point que les divers plans se séparent et s'isolent. Les couleurs et les tons, bien loin de pactiser ensemble,

Hurlent d'effroi de se voir accouplés.

Le dessin même a quelque chose d'épars, de heurté, de discordant. Le peu d'attrait que présente cette manière de peindre a, selon toute apparence, contribué à la destruction des tableaux de Patenier. Les artistes qui vinrent après lui rendirent bien plus intéressantes

[1] Rathgeber.

Digitized by Google

les agrestes images. On dédaigna les travaux de leur prédécesseur. Les iconoclastes ne doivent pas en avoir beaucoup anéanti. La plupart étaient des morceaux de chevalet, qui, ne se trouvant point dans les églises, ne subirent point les fureurs de la populace : ils ornaient les demeures particulières, où ne pénétra point l'émeute calviniste.

Le musée de Bruxelles, qui contient une foule de raretés apocryphes, déclare de notre artiste, par l'organe du livret, une production singulière. Elle nous met sous les yeux *la Vierge aux sept douleurs*. Un manteau bleu, une robe grise, d'une étendue absurde, enveloppent son corps : le type de son visage est expressif, mais hideux. Sur ses genoux, on aperçoit un cadavre effroyable, que le peintre a voulu faire passer pour celui du Christ : on ne peut rien voir de plus ignoble. Ce n'est certes pas la dépouille d'un dieu ; ce sont à peine les restes d'un homme. Un glaive disproportionné, suspendu en travers du tableau, perce de sa pointe le sein de Marie. Autour de cette image centrale, six petits médaillons figurent les épisodes principaux de la vie du Rédempteur. Le coloris a une certaine force, mais l'ouvrage manque totalement de goût.

Quelques uns des huit morceaux qui ornent la galerie de Vienne, se distinguent cependant par une vraie beauté, au rapport d'Immerzeel. Van Mander loue plusieurs peintures de sa main qu'on voyait chez des amateurs, trois ouvrages entr'autres possédés par Melchior Wijntjes, intendant de la monnaie en Zélande, qui habitait la ville de Middelbourg : un de ces tableaux représentait une bataille, si délicatement travaillée que nulle miniature n'aurait pu en éclipser la finesse. L'estime et l'affection d'Albert Dürer pour lui doivent donner bonne opinion de ses talents ; si quelquefois la jalousie pousse les artistes, comme les littérateurs, à encourager, à soutenir, à prôner des hommes sans valeur au préjudice de ceux qui ont une habileté réelle et qui leur portent ombrage, ce malheureux sentiment ne pouvait inspirer le peintre germanique ; à deux, trois cents lieues de distance les rivalités s'affaiblissent ; ce n'est plus qu'une heureuse et utile émulation.

Le temps nous a laissé moins de détails encore sur le peintre qu'on appelle d'habitude Henri de Bles ou *met de Bles*, ce qui est plus régulier, sans savoir que les trois dernières syllabes ne forment pas un nom, mais un sobriquet. *Henri met de Bles* veut dire, dans la

Digitized by Google

langue flamande, Henri à la houpe. Une touffe de cheveux blancs, qui se trouvait placée sur le devant de sa tête, le fit désigner de cette manière. Il naquit à Bouvigne, en face de Dinant; les deux communes jalouses et ennemies semblèrent vouloir lutter dans les champs pacifiques de l'idéal, comme dans le domaine de la réalité. Car si l'artiste de Dinant, Patenier, cultivait le paysage, Henri à la houpe observait et reproduisait la nature. Mais il y eut cette différence, qu'il suivit les traces de son antagoniste et fut son imitateur. Il ne prit pas toutefois ses leçons; l'étude paraît avoir été son seul maître. Lampsonius dit de lui en des vers assez mal tournés :

« Dinant, la ville des Éburons, avait produit un peintre, comme moi, peintre et poète, je l'ai dit naguère. Les sites heureux de sa patrie suffirent pour développer son talent; ce fut à peine s'il eut besoin d'un maître. La petite Bouvigne s'affligea de la gloire obtenue par sa rivale et mit au monde Henri, habile à peindre la campagne. Mais autant sa voisine l'emporte sur elle, autant Joachim l'emporte sur son compétiteur [1]. »

Dans ses tableaux d'histoire, il s'inspira d'abord de Lucas de Leyde, puis marcha sur les traces de Jean Gossart. Ses paysages témoignaient d'un soin extrême et d'une grande patience. C'était ordinairement de petits morceaux. Il rendait mieux que Patenier les effets de la perspective aérienne, évitait jusqu'à un certain point les durs contrastes, la sécheresse de sa couleur et augmentait l'harmonie de l'ensemble, presque nulle chez son devancier. Ses tons étaient vigoureux sans faire tort à la douceur générale [2]. On l'appelle le maître au hibou, parce qu'il avait l'habitude de toujours peindre un de ces animaux dans le feuillage de ses arbres; il l'y cachait si bien qu'on était parfois longtemps à le découvrir. Cette fantaisie d'artiste occasionna mainte gageure : des individus pariaient qu'un de leurs camarades ne trouverait point l'oiseau, celui-ci pariait le contraire, et l'élégante image servait d'amusement. Les Italiens nommèrent *Civetta* Henri à la houpe, ce mot signifiant hibou dans leur langue. Il accrut la dimension de ses tableaux vers la fin de sa

[1] Karel Van Mander fonde sur ces distiques l'opinion que Henri à la houpe s'est formé tout seul : il montre encore là son étourderie habituelle, car le passage qui exprime le fait en question, s'applique à Patenier. Nous rapportons donc son avis comme une assertion très-problématique.

[2] Rathgeber.

Digitized by Google

carrière : les grands paysages qui ornent la collection publique de Venise, et les scènes du nouveau testament gardées à Brescia datent, selon toute apparence, de cette époque. Ni la Belgique, ni la France, ni la Hollande ne renferment un seul ouvrage de Henri à la houpe ; ils sont presque tous à Vienne, à Berlin et à Venise. Je ne puis donc émettre aucun jugement personnel sur sa manière.

Du temps de Karel Van Mander, le nommé Wijntjes, dont nous avons parlé plus haut, possédait de notre artiste un épisode de l'histoire sainte, Loth quittant Sodome, et trois paysages ; Martin Papenbroeck, domicilié à Amsterdam, rue de Warmoes, un très-beau site champêtre, où l'on voyait un colporteur endormi sous un arbre ; une foule de singes tiraient les marchandises de son ballot, les emportaient sur les branches et s'en servaient pour faire mille drôleries. Quelques personnes regardaient cette image comme un emblème : le vendeur nomade figurait le pape, les singes représentaient les luthériens, qui appelaient la doctrine de l'Église un objet de trafic, et leurs grimaces témoignaient de leur mépris pour elle; mais Henri à la houpe n'accepta jamais cette interprétation. Le motif que Karel en donne est assez curieux et justifie une de nos remarques sur les tendances de la peinture flamande : « L'art, dit-il, ne doit pas être une moquerie. » Le sieur Melchior Moucheron, bourgeois d'Amsterdam, conservait chez lui un morceau d'une grande délicatesse et de petites proportions : sur le premier plan on voyait le château d'Emmaüs, puis les pèlerins que l'on désigne par le même nom : dans un endroit, ils cheminaient, plus loin ils étaient assis à table, prenant leur repas. On découvrait ensuite Jérusalem, où s'accomplissaient différents actes de la Passion ; au dernier plan se dressait le Calvaire ; le Fils de l'homme y était mis sur la croix et ressuscitait. En Autriche et en Italie, on estimait beaucoup les ouvrages de Henri à la houpe ; ce qui démontre que sa gloire avait fait le tour de l'Europe.

Il vivait et augmentait chaque jour son influence, comme tous les peintres qui nous ont occupé dans ce volume, quand Albert Dürer, à l'âge de quarante-neuf ans, forma le projet de visiter la Néerlande. Son père, qui était orfévre, y avait longtemps résidé, près des grands maîtres du siècle antérieur [1]. Il n'était venu se fixer à Nuremberg

1 *Reliquien Von Albrecht Dürer*, p. 2.

Digitized by Google

que dans l'année 1455 : entretenant sa famille de ses voyages, dès qu'il en trouvait l'occasion, il aiguillonnait par ses récits naïfs la curiosité naturelle de son fils. En 1509, Lucas Cranach, l'émule de Dürer, avait une seconde fois visité la Belgique : il y avait peint le jeune Charles, futur empereur d'Allemagne, et s'était amusé à esquisser sur la muraille, avec un charbon, le portrait de Maximilien d'Autriche, si ressemblant que tout le monde l'avait à l'instant même reconnu. Les grands noms des Van Eyck, de Hemling, des Van der Weyden résonnaient donc fréquemment sous le toit de la demeure où vivait Albert, demeure qui existe encore. Il était, sans le savoir peut-être, le disciple et l'imitateur de ces artistes fameux ; en sorte que bien des causes se réunissaient pour l'attirer vers les Pays-Bas.

L'an 1520, le jour de la Pentecôte, il se mit en route avec sa terrible épouse, Agnès Frey, et sa servante Suzanne. Ils passèrent par Bamberg et Francfort, puis descendirent le Rhin. Que la vallée splendide, où le fleuve coule sans murmure entre deux files de rochers, ait excité l'admiration du peintre, c'est ce qui ne doit guère paraître douteux. Mais il n'en témoigne rien dans son journal, car on n'avait pas alors l'habitude de décrire. Fêté, régalé en chemin, il atteignit Cologne et y fut reçu par l'opulente maison des Fugger. S'étant fait ensuite transporter à Liége, il franchit la Meuse, puis marcha directement sur Anvers.

Là, il descendit à l'auberge du sieur Planckfelt, et le soir même, le facteur de la maison Fugger lui donna un riche souper. Les jours suivants, on le mena voir les curiosités : l'hôtel-de-ville lui parut immense, magnifique et supérieur à tous ceux de l'Allemagne. Les peintres l'invitèrent à un festin dans la maison de la confrérie, pour le premier dimanche après son arrivée. On n'épargna point la dépense; le banquet fut servi en vaisselle d'argent et tous les peintres y assistèrent avec leurs femmes. Lorsque Dürer entra dans la salle avec la sienne, on fit la haie des deux côtés, ainsi que pour un grand prince. Il y trouva de hauts personnages, qui le saluèrent humblement, lui témoignèrent le plus profond respect, se mirent à sa disposition et lui déclarèrent qu'ils feraient l'impossible dans l'espoir de lui être agréables. Lorsqu'il prit place, le sieur Rathpoth lui offrit, au nom de la municipalité, quatre pintes de vin, comme un témoignage d'estime et de bienveillance. Dürer le remercia et lui

Digitized by Google

exprima sa gratitude. Le menuisier de la commune s'approcha ensuite, tenant deux pintes de vin qu'il le pria d'accepter. La fête, qui fut des plus gaies, se prolongea très avant dans la nuit : tous les invités le reconduisirent à la lumière des torches et l'accablèrent de protestations pendant la route.

Sa belle tête, noble, douce et régulière, dut impressionner vivement ces artistes. Son front vaste et pur, ses longs cheveux bouclés, sa barbe élégante et, au milieu de tout cela, quelque chose de sévère, le faisaient apparaître comme un dieu du Nord. Il semblait voir Odin sorti d'Asgard, la ville miraculeuse, et cherchant un soleil qui ne fût point obscurci par des tourbillons de neige.

Il visita le fameux Quinten Matsys, puis l'atelier de la Gilde, où l'on travaillait aux ornements qui devaient border les rues, lorsque Charles-Quint entrerait dans la ville; c'étaient de grands échafaudages couverts de peintures et un théâtre pour la chambre dramatique : la dépense montait à quatre mille florins, somme peu importante de nos jours, mais qu'il trouva considérable.

Le dimanche qui suivit l'Assomption, il fut témoin d'une curieuse cérémonie : la procession de la cathédrale passa devant ses fenêtres. Tous les corps de métiers s'y trouvaient, chaque membre étant vêtu de ses plus riches habits; en tête de chaque gilde flottait une bannière et dans l'intervalle qui les séparait l'une de l'autre brûlait un cierge énorme. De longues trompettes d'argent, des flûtes, des tambours réglaient la marche. Les orfévres, les peintres, les maçons, les brodeurs en soie, les sculpteurs, les menuisiers, les charpentiers, les bateliers, les pêcheurs, les bouchers, les corroyeurs, les drapiers, les boulangers, les tailleurs et les hommes des autres états défilaient ainsi sur deux rangs. Puis venaient les tireurs d'arbalète, d'arquebuse et d'arc, les uns à cheval, les autres à pied. Après eux s'avançaient les ordres monastiques, un peu raides dans leur piété : ils étaient suivis d'une foule de bourgeois en splendide costume. Une nombreuse troupe de veuves fixait particulièrement l'attention : elles étaient habillées de blanc depuis les pieds jusqu'à la tête et formaient une sorte de confrérie, se nourrissant du travail de leurs mains et observant une certaine règle. Les chanoines et les prêtres étincelaient d'or et de soie. Vingt personnes portaient une statue de la Vierge tenant son fils et pompeusement ornée. Des chariots et des navires roulants terminaient le cortége : on y voyait toute espèce

Digitized by Google

de groupes, qui représentaient des scènes de la Bible et de l'Évangile, comme la salutation angélique, la venue des Mages assis sur des chameaux, la fuite en Égypte et autres épisodes. La dernière machine simulait un dragon, que Ste Marguerite conduisait avec une bride somptueuse, ayant derrière elle St Georges et quelques brillants chevaliers. Cette longue procession mit plus de deux heures à se dérouler devant l'artiste.

Il quitta Anvers pour Bruxelles. Marguerite d'Autriche lui expédia une personne chargée de lui promettre ses bonnes grâces et ses services auprès de Charles-Quint. Il se lia d'une manière assez étroite avec le peintre de la cour, Bernard Van Orley, et fut invité par lui à un festin, où se trouva une compagnie d'élite; le trésorier de la Régente, celui de la ville et le gouverneur du roi y tenaient leur place. Albert *doute qu'il en ait été quitte pour dix florins.* Voulant reconnaître cette politesse, il dessina l'image de son amphitryon. Ils se revirent bien des fois et dînèrent encore ensemble.

Les autres artistes qu'Albert Dürer fréquenta furent le célèbre statuaire Conrad de Malines, pour lequel il témoigne la plus vive admiration, Joachim Patenier dont les ouvrages et la personne le charmaient également, Arnold de Ber, Jean Schwartz, Lucas de Leyde, Quinten Matsys, Jean Ploos de Bruges, Henri à la houpe (Henri met de Bles) et Jacques Cornelis. Mais Conrad, Bernard Van Orley et Patenier obtinrent la préférence; ils partagèrent ses bonnes grâces avec le fameux Érasme. Il leur donna ses estampes, accepta leurs invitations et les festoya lui-même.

A Bruges, on le reçut pompeusement : outre les particuliers qui l'invitèrent, la corporation des peintres lui donna un splendide festin. Un grand nombre d'artistes, d'orfévres et de marchands y étaient conviés en son honneur; on lui témoigna la plus vive estime et la plus respectueuse déférence. La municipalité lui offrit douze pintes de vin et, quand le repas fut terminé, plus de soixante personnes le reconduisirent à son hôtel avec des flambeaux. A Gand, on ne l'accueillit pas d'une manière moins flatteuse ; dès que l'on eut connaissance de son arrivée, le doyen des peintres suivi des principaux artistes, se rendit chez lui; après maintes salutations, ils lui offrirent leurs services et le traitèrent le soir même. Ils ne le quittèrent pas une minute, le promenèrent par toute la ville, lui montrèrent toutes les curiosités et payèrent toutes ses dépenses sans

Digitized by Google

exception; il ne tira de sa bourse que cinq sous qu'il donna au garçon de l'hôtel.

Il semblerait qu'à moins d'ingratitude, Albert Dürer devait être content. Mais l'enthousiasme, dans les Pays-Bas, s'éteint comme il s'allume; l'envie prend bientôt sa place, l'intrigue, la calomnie lui servent d'instruments; on dénigre, on environne de piéges secrets l'homme qu'on portait naguère en triomphe, de sorte que voyant tout changé autour de lui, sans avoir rien fait pour exciter la haine, il ne comprend pas cette manière d'agir et s'éloigne tristement, le cœur plein d'amertume. On avait été prodigue de festins envers Albert Dürer, on n'avait ménagé ni les victuailles, ni les boissons, ni la cire. Mais ce fut tout; dès qu'il en vint aux affaires sérieuses, on ne chercha qu'à lui être préjudiciable. On tourna d'abord contre lui la gouvernante des Pays-Bas. Elle avait débuté par lui faire toutes les avances, ce qui l'avait rempli de joie et d'espoir. Il avait répondu de son mieux à cette politesse, en lui offrant des cadeaux. Son journal renferme les annotations suivantes : « J'ai donné à madame Marguerite un exemplaire de ma *Passion*, un autre à son maître des comptes, appelé Jan Marini, duquel j'ai aussi fait le portrait au crayon. » — « J'ai donné à madame Marguerite un exemplaire de mon S^{t} Jérôme assis, gravé sur cuivre. » — « J'ai donné à madame Marguerite, sœur de l'empereur, une collection complète de mes estampes et lui ai esquissé deux sujets sur parchemin, avec beaucoup d'attention et de fatigue, que j'estime à 30 florins. Il m'a fallu dessiner pour son docteur le plan d'une maison qu'il veut faire construire, plan que je n'aurais pas tracé pour moins de dix florins. » — « J'ai donné à Étienne, chambellan de madame Marguerite, trois de mes estampes. »

Les mauvaises dispositions de la Régente se trahirent bientôt. Dürer avait fait un portrait de l'empereur; il le mit sous les yeux de Marguerite et voulait le lui offrir. Mais elle en parut si mécontente, elle l'examina d'un air si revêche, que le peintre l'emporta au plus vite. Pour l'éprouver sans doute, il lui demanda un livre de miniatures peint par Jacques Cornelis; elle lui répondit maussadement qu'elle l'avait promis à Bernard Van Orley. Ainsi se terminèrent leurs relations et les drôles qui intriguaient contre lui durent bien s'en réjouir. Il y a deux sortes de personnages politiques : les uns jugent et dominent les individus qui les approchent,

Digitized by Google

les autres se laissent gouverner par eux. La faiblesse de ces derniers est quelquefois surprenante. Le moindre fourbe, qui se met en tête de les diriger, trouve immédiatement la clef de leur âme ; il les monte comme une machine et ils obéissent. Son triomphe est d'autant plus certain qu'il porte davantage sur sa face l'empreinte de la bassesse, qu'il a moins de talent. Les âmes viles possèdent une espèce d'attraction, qui fait sympathiser avec elles la majorité des hommes. Sans la tendresse qu'elles inspirent, presque tous les événements de ce monde seraient inexplicables.

Mais ce ne fut pas seulement la gouvernante qui traita mal le peintre laborieux : des particuliers abusèrent sans scrupules de son talent et de sa douceur. Rien qu'à Bruxelles, six individus lui commandèrent leur portrait, le prirent, quand il fut fini, et ne lui donnèrent pas une obole [1]. Le pauvre artiste n'osa réclamer. Il dit en parlant de son séjour à Anvers : « J'ai fait pour les bourgeois un grand nombre de portraits et d'ouvrages, et la plupart de ces travaux ne m'ont pas rapporté un sou. » Il est vrai qu'en récompense des voleurs coupèrent la bourse de sa femme, tandis qu'elle priait dans la cathédrale. Avant de partir, il dut troquer l'image de l'empereur contre un mouchoir blanc, de fabrique anglaise. Quoiqu'il eût peint ou dessiné quelques centaines de figures, quoiqu'il eût des habitudes souverainement économiques, il finit par se trouver sans argent et il lui fallut contracter un emprunt destiné à son voyage. Un nommé Alexandre Imhoff lui prêta cent florins d'or, pour lesquels il fit un billet marqué de son sceau, payable à Nuremberg. Il avait consigné la veille en grosses lettres, sur son journal, cette phrase mélancolique : « *Dans toutes mes transactions, dans toutes mes dépenses, ventes et autres affaires, dans tous mes rapports avec les personnes des hautes et des basses classes, j'ai été lésé, spécialement par madame Marguerite, qui ne m'a rien donné pour mes présents et mes travaux.*

Il allait quitter le pays d'une manière assez triste, lorsque le 2 du mois de juillet 1521, le roi de Danemarck, Christian II, qui était à Anvers, dépêcha quelqu'un en toute hâte pour le prier de venir faire son portrait ; il crayonna sa figure et celle de son serviteur Antoni. Le prince le retint à dîner, lui témoigna la plus grande estime et

[1] *Reliquien Von Albrecht Dürer*, p. 91.

Digitized by Google

l'entoura de prévenances. Albert Dürer lui fit cadeau de ses meilleures estampes. Peu de jours après, le monarque donna un somptueux festin, où il convia l'empereur, la gouvernante et la reine d'Espagne ; Dürer y fut honorablement placé. Il exécuta de nouveau l'effigie du prince avec des couleurs à l'huile ; Christian lui donna trente florins. Cet incident retarda quelque peu son voyage ; mais comme ni Charles-Quint, ni Marguerite ne lui avaient adressé la parole, ne lui avaient montré le moindre intérêt, il se mit en route et, le 21 du même mois, il atteignit Aix-la-Chapelle. Il se sentit le cœur plus léger, quand il aperçut la terre allemande ; on peut croire qu'il ne se retourna point pour faire à la Belgique ses adieux, pour la saluer d'un coup-d'œil attendri par le regret.

ALFRED MICHIELS.

Digitized by Google

LES DEUX FLEURS MALADES.

Pourquoi, fleurette solitaire,
Pâle étoile des champs,
Pourquoi te pencher vers la terre
Quand revient le printemps ?

Ah ! ta corolle blanche et rose
Si pleine de fraîcheur,
Aujourd'hui se fane mi-close
Et tu perds ton odeur.

L'abeille, dis-nous, aurait-elle,
Avide de butin,
Ravi tout ton miel, — la cruelle ! —
En déchirant ton sein ?

Ou bien est-ce la gente Nice,
Fuyant un amoureux,
Qui du pied froissa ton calice
Dans son vol dédaigneux ?

Non, non, c'est la froide gelée
Qui, malgré la saison,
A brûlé la fleur étoilée,
A blanchi le gazon.

Aussi pourquoi, pauvre petite,
Croire aux feux du soleil ?
Il parut : — tu germas bien vite
A son rayon vermeil.

Digitized by Google

Il se voila ; — toi, délaissée,
Tu languis, tu te meurs,
Et déjà ta feuille plissée
Perd ses fraîches couleurs.

- Oh ! qui saura, pauvre fleurette,
Combien je plains ton sort !
Comme toi, naïve et simplette,
J'éprouve un mal de mort.

Deux yeux noirs au fond de mon âme
Ont fait fleurir l'amour ;
Pouvais-je penser que leur flamme
Ne durerait qu'un jour ?

Eh bien ! pourtant il m'abandonne,
L'ingrat, le séducteur !
Pardonne-lui, mon Dieu, pardonne,
S'il fait saigner mon cœur.

Mais c'en est trop ; ma tête plie
Sous ce pesant fardeau :
Il faut à mon âme flétrie
Le calme du tombeau.

Adieu ma mère, mes compagnes,
Et toi, ma tendre sœur ;
Adieu ruisseaux, bois et campagnes,
Adieu petite fleur ;

Avant qu'un rayon de lumière
Vienne te ranimer,
Moi, j'aurai fermé la paupière,
Mourant pour trop aimer.

ALPHONSE PRUD'HOMME.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, *sous le Patronage du Gouvernement. Encyclopédie Belge publiée sous la direction de Mr A. Van Hasselt*[1].

Les Belges aux Croisades, *par Mr A. Van Hasselt.*

(PREMIER ARTICLE.)

Depuis 1830, on a cent fois répété que les gens de lettres n'avaient guère à se louer du Gouvernement; on a généralement prétendu qu'ils n'étaient pas, de la part du pouvoir, les objets de la sollicitude la plus tendre; le ciel nous préserve de contester une opinion établie sur un assez bon nombre de preuves, à ce qu'il semble! Nous nous permettrons toutefois de faire observer que la plupart du temps on s'est trompé en s'en prenant aux divers ministres qui, depuis seize ans, ont été chargés du département de l'Intérieur. Si l'on avait à se plaindre, c'était à la Chambre elle-même, à la Chambre d'où vient le mal, qu'on devait s'adresser; son indifférence en matière littéraire ne peut plus aujourd'hui être mise en doute. Pour triompher de cette apathie, il fallait imposer silence à toutes les petites vanités, oublier à jamais l'esprit de clocher, ne pas se laisser diriger par un amour-propre très-déplacé, s'unir, en un mot, et, fort d'une union que rien ne pourrait rompre, se présenter devant les délégués de la nation; alors, sans être découragé un seul instant par les refus, il fallait réclamer avec la persévérance la plus opiniâtre contre un état de choses dont la justice, l'équité et le bon sens exigent hautement l'abolition.

[1] A. Jamar, éditeur, rue des Minimes, à Bruxelles.

Digitized by Google

Ce n'est pas, en effet, avec quarante-quatre mille francs [1] (et encore cette somme est-elle destinée à la fois aux lettres et aux sciences!) qu'il est possible de rien réaliser d'utile, de grand. Quarante-quatre mille francs!..... Mais songez donc que c'est à peine de quoi satisfaire aux innombrables demandes dont vous accablent des personnages puissants, des députés surtout auxquels vous devez vous garder de déplaire. Avec la meilleure volonté possible, un ministre, fût-il le plus intègre du monde, ne parvient jamais à échapper à toutes les influences, à toutes les coteries qui l'entourent; aussi posons-nous en fait (et nous nous engageons à le prouver au besoin), que les six premiers mois de l'année ne sont pas écoulés que déjà le budget scientifique et littéraire de l'année suivante est bel et bien entamé. Avec la moitié de ce que coûte une œuvre d'un mérite réel, une œuvre durable dont vous puissiez vous enorgueillir à juste titre, le *Godefroid de Bouillon* de Simonis par exemple, avec quarante-quatre mille francs enfin, vous êtes en général obligés d'encourager une foule d'honnêtes médiocrités; que si, par hasard, vous songez à donner à un homme d'un véritable talent les moyens de compléter les recherches indispensables à tout travail consciencieux, vous êtes réduits à le faire de telle façon que *souvent cet acte de justice a presque l'air d'une aumône : votre but n'est pas atteint et vous avez blessé une fierté honorable.* Et cependant en agissant autrement, en accordant, non des encouragements illusoires, mais une protection puissante et efficace, vous vous exposez à d'éternelles plaintes, à des accusations même dont il vous est impossible de calculer la portée; de toutes parts on crie à la faveur, au scandale.

C'est précisément ce qui est arrivé au sujet de la publication dont nous avons à nous occuper aujourd'hui.

Lorsque le dernier volume de la *Bibliothèque Nationale* (ENCYCLOPÉDIE BELGE, comme le dit peut-être un peu trop pompeusement le prospectus) aura été livré aux souscripteurs, cette publication

[1] Voyez le budget des recettes et des dépenses du royaume de Belgique pour l'exercice de 1846; page 156, budget du ministère de l'Intérieur, chap. XX, section 1re, article A, *Encouragements, souscriptions et achats.* — Quant aux Beaux-Arts (section 3me, article A), c'est vraiment chose plaisante. Cinquante-cinq mille francs pour encourager les travaux de nos artistes!... En présence d'un pareil état de choses, n'est-on pas porté à croire que peintres, musiciens, architectes et sculpteurs sont entièrement étrangers à la gloire de ce pays?

Digitized by Google

aura coûté au gouvernement la somme de vingt-quatre mille francs. Il y a six mois, dès qu'on a eu connaissance de cet important subside, on s'est empressé de jeter les hauts cris et, nons devons l'avouer, on ne paraît pas aujourd'hui plus disposé à se taire. Au risque d'être seul de notre avis, nous n'hésitons pas à déclarer que c'est là une grave erreur. L'appui donné aux lettres en cette circonstance ne saurait être assez hautement approuvé. On voulait, une fois enfin, écrire réellement l'histoire du pays, la faire connaître dans toute sa vérité; on allait « *lutter contre la propagation en Bel-* « *gique de certains livres* PRÉTENDUMENT *historiques, écrits par* « *des étrangers et pour des étrangers, et par là même souvent empreints* « *d'un esprit d'hostilité et de dénigrement, ou du moins de dédain et* « *d'indifférence à l'égard de notre nationalité*[1]. » En un mot le but était excellent : on rétablissait nos annales dans toute leur exactitude et on prouvait en même temps à messieurs les critiques que nous aussi nous avons une littérature, car l'élite de nos écrivains, « *la plupart des* HOMMES SPÉCIAUX *qui se sont fait un nom parmi* « *nous en quelque branche que ce soit*[1] , » avaient promis leur collaboration à l'entreprise nouvelle. Dès lors il était du devoir du Gouvernement d'assurer le succès d'une publication qui une fois enfin voulait mériter cette qualification de *Nationale*, dont depuis quelques années on a si étrangement abusé en Belgique. Un aussi puissant patronage devait nécessairement faire craindre que le directeur de l'*Encyclopédie Belge* ne se vît obligé de donner à ses abonnés de la littérature ministérielle, et l'on sait ce qu'il faut entendre par littérature ministérielle! Il n'en fut pas ainsi; le Gouvernement accorda le subside et déclara vouloir rester entièrement neutre. Le Gouvernement eut tort. Contribuer par son influence, par tous les moyens en son pouvoir, au triomphe de la vérité, c'est pour lui une obligation constante; la neutralité lui est donc interdite. Nous ne prétendons point par là qu'il faille imposer à un écrivain telle ou telle opinion ; loin de nous pareille idée: en littérature surtout la liberté la plus complète est indispensable.

La conduite qu'on eût dû suivre dans cette circonstance, la voici : il ne fallait pas se contenter de juger l'entreprise sur de simples paroles, il fallait se faire communiquer le prospectus, s'assurer de

[1] Voir le Prospectus joint au premier volume des *Belges aux croisades*.

Digitized by Google

l'existence des principaux manuscrits, car nous ne pouvons supposer qu'on ait songé à commencer une publication d'une aussi « *haute importance*, » sans avoir au moins en portefeuille les cinq ou six premiers volumes de la collection; des livres sérieux ne s'écrivent pas comme un *roman feuilleton*, par exemple. il fallait surtout s'occuper de la personne placée à la tête de la *Bibliothèque Nationale*, examiner si le choix était heureux (les antécédents de l'écrivain étaient là pour répondre), en un mot, s'assurer de la moralité du directeur; celle-ci n'existant pas, les subsides devenaient inutiles, car le succès (un succès durable bien entendu) était chose impossible ; le public peut s'aveugler un instant, mais tôt ou tard ses yeux se dessillent et alors il ne pardonne pas à qui l'a trompé.

En écrivant le mot *moralité*, nous n'avons voulu parler que de la moralité de l'homme de lettres; quant à celle de l'homme privé, nous n'avons pas à nous en occuper ; disons cependant que, dans notre opinion, la première n'est jamais indépendante de la seconde.

Rien de ce que nous avons indiqué tout à l'heure, n'a été fait, et sous ce rapport le Gouvernement est inexcusable.

Le directeur de la *Bibliothèque Nationale* est Mr André Van Hasselt, inspecteur des écoles normales et des écoles primaires supérieures, et Membre de l'Académie Royale de Belgique.

Le travail qu'il eût fallu faire, nous allons essayer d'en donner une idée en rappelant le plus brièvement possible les antécédents de cet écrivain; nous examinerons ensuite quel genre d'influence il exerce sur la publication de Mr A. Jamar. A propos de ce dernier et pour en finir de suite avec la partie matérielle de l'*Encyclopédie Belge*, nous devons reconnaître que l'impression de ses volumes est parfaite et ne le cède en rien aux publications de nos meilleurs typographes. Les gravures, exécutées d'après les dessins de Mr H. Hendrickx, ne méritent pas moins d'éloges.

Il y a longtemps, fort longtemps, que M. Van Hasselt écrit, et nous serions fort embarrassé de faire le compte exact de son bagage littéraire. M. Van Hasselt est l'auteur des *Primevères*, un recueil de poésies dont le nom seul provoque le sourire; ce sont les *Primevères*, bien plus que son titre d'académicien qui assurent l'immortalité à Mr Van Hasselt. Nous avons fait de vains efforts pour parvenir à oublier deux de ses strophes, les premières d'une ode intitulée *Découragement*, et « *sans contredit l'un des morceaux les plus* riches

Digitized by Google

« *de poésie et des plus* purs *de style que l'on ait publiés en Belgique.* » Du moins c'est un ami de l'auteur, Mr L. Alvin, qui s'est chargé de nous l'apprendre [1]. Voici ces deux strophes; nous ne pouvons résister au désir de vous les faire connaître :

Oui, le temps est mauvais ; et ma barque égarée
Vire et flotte au hasard, toute désemparée,
Sur l'abîme mouvant.
Sous ma quille la mer tourne comme une roue,
La haute et large mer, qui gronde et qui s'enroue
A crier dans le vent.

Le ciel toujours plus sombre amasse ses nuées ;
Les vagues au-dessous se creusent remuées,
Double gouffre béant ;
Ma carène tantôt, tantôt ma voile y plonge ;
Et l'éclair dans la nuit se replie et s'allonge
Comme un fouet flamboyant.

Etc., etc., etc. ! Il y en a ainsi neuf strophes !.... Si vous tenez infiniment à connaître la fin de cet amphigouri *si riche de poésie, si pur de style,* et que vous ayez quelque argent à perdre, ne vous désespérez pas, l'édition des *Primevères* n'est pas entièrement épuisée; l'éditeur n'a jamais été obligé d'annoncer que, le chiffre de huit mille une fois atteint, il aurait la douleur de répondre par un refus à toute demande d'exemplaires.

Si M. Van Hasselt a commis des vers assez drôlatiques, sa prose en revanche est digne..... des plus grands éloges. Les preuves sont superflues ; l'Académie royale de Belgique, pour les décisions de laquelle nous professons un respect et une admiration sans bornes, n'a-t-elle pas couronné l'*Histoire de la Poésie française en Belgique* ? M. Van Hasselt n'est-il pas l'*auteur* de cette illustre nouvelle *empruntée* à un conteur allemand et qui fit tant parler d'elle, lorsque M. Kuranda, (il dirigeait alors à Bruxelles un journal allemand [2]) enthousiasmé par la lecture de ce chef-d'œuvre, en publia une traduction contre laquelle l'auteur *en première main* eut le mauvais goût de réclamer? Ce malheureux Germain alla même, il nous en

[1] Souvenirs de ma vie littéraire, recueil de vers et de prose. Bruxelles, Th. Lesigne-Meurant, 1843. Page 222, note 9. Nous regrettons d'apprendre à M. Alvin que certaines gens ont le mauvais goût de préférer quelques pièces de son recueil à toutes les *Primevères* que pourrait cultiver M. André Van Hasselt.

[2] Der Grenzboden, le Messager de la Frontière.

Digitized by Google

souvient, jusqu'à qualifier d'un assez gros mot *l'emprunt* de M. le directeur de la *Bibliothèque Nationale.*

M. Van Hasselt n'a-t-il pas composé des livres dont la moralité ne peut être mise en doute? Un prince de l'Église, l'archevêque de Malines s'est empressé de les revêtir de son approbation et d'en *permettre* l'impression. Un de ces ouvrages est surtout très-remarquable ; il est intitulé : *Récits tirés de l'Ancien Testament. Livre de lecture, approprié à l'usage des écoles primaires et des familles chrétiennes* [1].

Nous y avons appris entre autres choses intéressantes, qu'Eve était un homme. La deuxième leçon (page 4) a en effet pour titre « *Les deux premiers hommes*, » et, à la page 7, au numéro 15 du questionnaire, on lit cette phrase *à l'usage des écoles primaires et des familles chrétiennes* : « *Quand peut-on encore goûter en quelque sorte le bonheur des deux premiers hommes* ? » Comme nous n'avons pas l'honneur d'appartenir à l'Église, que nous ne sommes attaché à aucune espèce d'école primaire, et que sans aucun doute nous faisons partie d'une famille d'athées, nous ne *permettrons* pas la réimpression de certains passages trop moraux pour nous. Nous renvoyons les personnes qui désireraient s'édifier à ce sujet aux leçons des *Récits de l'Ancien Testament* qui traitent de l'*Ivresse de Noé*, de *la destruction de Sodome et de Gomorrhe*, et de l'*apparition de Dieu dans un buisson ardent.* Cette dernière leçon surtout est remarquable ; grâce à une tournure de phrase qui n'appartient qu'à M. A. Van Hasselt, les familles chrétiennes y trouveront le cynisme de l'expression poussé jusque dans ses dernières limites. Le questionnaire qui suit chaque récit mérite également une attention particulière. Toutefois nous ne voulons pas vous priver de certaines phrases dont la naïveté et la pureté de style rappellent une illustre chanson dont le héros tient « *une cuisse dans sa bouche de poulet.* »

C'est ainsi qu'à la page 122, nous apprenons « *qu'après avoir* « *traversé la Mer Rouge, les enfants d'Israël arrivèrent dans un* « *grand désert qui était entièrement stérile et inhabité.* » Et Mr le directeur de la *Bibliothèque Nationale* s'empresse d'ajouter : « *Il* « *ne s'y trouvait ni une chaumière, ni un champ !* » Cela n'est pas sans mérite, mais malheureusement l'illustre *Tridace-Nafé-*

[1] Malines, imprimerie de Van Velsen-Van der Elst, 1845.

Digitized by Google

Théobrôme de Kaout'Chouk, gentilhomme breton et sous-aide à l'établissement des Clyso-Pompes, peut à juste titre réclamer la priorité de l'invention. Personne n'a oublié qu'en racontant son *Voyage dans le Paraguay-Roux et la Palingénésie Australe*, il n'a pas hésité à affirmer que « *l'île de Vanoua-Leboli est tellement déserte, qu'on y trouve souvent des villages immenses où l'on ne* « *rencontre pas une seule maison.* »

Page 19 : « *Dieu dit à Noé :* « *Fais une arche à trois étages,* « *l'un en bas, l'autre au milieu, et le troisième au-dessus.* » Quand trois poules vont aux champs, la première va devant, la deuxième, etc.

A propos de la tour de Babel, Mr Van Hasselt a la bonté de nous faire savoir que « *Dieu mit la confusion dans le langage des hommes* « *de sorte qu'ils ne se comprirent plus les uns les autres* (page 26); » ensuite « *il les dispersa dans tous les pays. Les uns allèrent d'un côté, les autres de l'autre* (page 27). » C'est vraiment inconcevable !

Page 110 : « *Toute l'eau qui était en Égypte fut changée en sang.* « *De manière que personne ne put plus en boire.* » Oh! Mr de la Palisse!...

Jacob s'adressant à ses fils (page 80), « *leur dit avec des larmes :* « *Mon fils Benjamin ne partira pas avec vous. S'il lui arrivait quelque* « *accident en voyage, vous feriez descendre mes cheveux blancs avec* « *douleur au sépulcre.* » Ces Israélites étaient, on ne peut se le dissimuler, de grands originaux; qui eût jamais été s'imaginer qu'ils construisaient des sépulcres pour y descendre leurs cheveux blancs? Et ces cheveux blancs que cela chagrinait et qui en versaient des larmes!...

« *Aussi lui prédit-il qu'il passerait sa vie dans* DES *grandes* « *afflictions* (page 26). » Style de Noé réprimandant Cham.

Comme toutes les intelligences d'élite, Mr Van Hasselt ne dédaigne pas le jeu de mots, le calembour. « *Des hommes envieux et* « *méchants*, nous dit-il à la page 76, *jetèrent Joseph dans une fosse* « *et dans une prison pour* l'abaisser *aussi* profondément *que possible;* » *mais ce fut cet* abaissement *même qui devint, par la volonté de* « *Dieu, le chemin de son* élévation. *Ainsi Dieu récompense souvent* « *en ce monde la vertu de ses élus par la souffrance et par la conso-* « *lation* selon *l'âme.* »

Digitized by Google

Quant à cette dernière phrase, elle est d'un français trop biblique, trop mystique, pour être comprise par d'indignes pêcheurs comme nous. Il en est de même de celles-ci : « *Je veux le délivrer des mains* « *des Égyptiens et le conduire au pays de Canaan où il trouvera* « *tout en abondance et qui* découle de lait et de miel (page 106).

Page 63 : « *Ne manquons jamais, lorsque nous serons brouillés* « *avec quelqu'un, de lui tendre la main de la réconciliation* par *la* « *soumission et* par *l'humilité* (page 63). »

Page 105 : « *Je regarderai cette étrange vision* pourquoi *ce buis-* « *son ne se consume point par le feu.* »

Page 110 : « *Je frapperai de grenouilles tous les pays de ton royaume..... Qu'il retire les grenouilles de moi et de mon peuple!*

Page 113 : « *Qu'il fasse cesser la grêle et les tonnerres!.... Et le* « *tonnerre, la grêle, et la pluie cessèrent aussitôt, et il n'en tomba plus* « *une goutte sur la terre.* » Une goutte de grêle!... de tonnerre !!...

Page 114 : « *Il faut que nos troupeaux viennent avec nous, sans* « *qu'il demeure un ongle de ce qui est nécessaire pour le service de l'Éternel, notre Dieu.* »

Discours des Israélites à « *Moïse et à Aaron sortant du palais de* « *Pharaon :* « ..... *Vous nous avez mis en mauvaise odeur devant* « *Pharaon et devant ses serviteurs*, etc., etc., (page 108). »

Voici une phrase qui mérite d'être longuement méditée..... par les éleveurs de bétail : « Cet agneau sera sans tache et *sera mâle ayant un an* (page 116). » C'est là une précieuse découverte. Nous ignorions, nous l'avouons à notre honte, que tout agneau devenait mâle en atteignant l'âge d'un an ; à dire vrai, nous n'avons jamais rien eu à démêler avec le bétail, et dès lors nous sommes peut-être excusable ; cela ne nous empêche pas d'admirer la découverte du directeur de l'*Encyclopédie Belge*, découverte qui vaut bien cette planète-Leverrier dont on fait tant de bruit. Nous aimons à rendre hommage au mérite dans quelque genre qu'il se produise.

« *Quel enseignement devons-nous tirer de ceci?* » — C'est M. Van Hasselt lui-même qui le demande à la page 238 et dernière de ses intéressants *Récits*.

Que vous êtes incontestablement un écrivain original, monsieur, et qu'il est impossible de vous lire sans augmenter prodigieusement ses connaissances et sans se récréer beaucoup plus que vous ne le croyez.

Digitized by Google

Et voila (pardonnez-nous, monsieur, de vous emprunter une de vos locutions favorites), si tout le monde veut vous juger consciencieusement, tout le monde vous répondra comme nous.

Avant de nous occuper des autres écrits de M. le directeur de la *Bibliothèque Nationale*, la reconnaissance nous impose l'obligation de déclarer que nous avons été charmé d'apprendre pourquoi avait été créée la femme, ou plutôt le second homme, pour parler le langage du poète des *Primevères* : « *Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai* UNE AIDE *semblable à lui* (page 6.). »

Mais tout cela, lecteur, n'est rien en comparaison de ce que nous allons vous raconter.

En l'an de grâce 1838, la *Revue de Bruxelles* sentit la nécessité d'un article d'art moyen-âge et de grand style. Les rédacteurs se rendirent, comme de raison, dans les ateliers du plus grand manufacturier en lettres du pays. Là on leur offrit de l'*Albert Durer* renforcé d'un sous-titre éminemment facétieux : *Lettre à Olympio*. La *Revue de Bruxelles* attendrie se jeta dans les bras du grand écrivain, et il fut convenu que la chose paraîtrait dans la livraison de décembre.

Le fabriquant de lettres avait souvenance d'un Mr Schnaase, auteur des *Niederlandische Briefe*. « Se nommer Schnaase et n'être « pas profondément inconnu, c'est chose impossible, s'écria le cor- « respondant d'Olympio. D'ailleurs si ce n'est moi, qui sait l'alle- « mand en Belgique ? Citer pareil homme est chose fort inutile ; il « me devra déjà assez de reconnaissance si je daigne lui emprunter « quelques-unes de ses phrases. » Et l'illustre industriel de traduire nuit et jour.

Donnez-vous la peine, lecteur, de prendre les NIEDERLANDISCHE BRIEFE von KARL SCHNAASE (*Stuttgart und Tubingen in der J. G. Cotta'schen buchhandlung*. 1834.) et la livraison de décembre 1838, de la REVUE DE BRUXELLES (*Société nationale pour la propagation des BONS livres. Gérant :* Ch.-J. Demat.) et ayez la bonté de faire le travail suivant :

Digitized by Google

K. SCHNAASE. — Zehnter Brief.

Die Malerschule von Antwerpen.

—

(Page 232, Ligne 13.)

Allein Antwerpen blühte später als die Städte des innern Landes, und war noch am Ende des vierzehnten Jahrhunderts von geringer Bedeutung. Schon damals aber, etc., etc.

REVUE DE BRUXELLES.

ALBERT DURER.

A PROPOS DE SON VOYAGE EN BELGIQUE.

LETTRE A OLYMPIO,

par André Van Hasselt.

(Page 77, Ligne 13.)

Anvers qui n'acquit un certain degré d'importance que longtemps après les autres villes de l'intérieur de nos provinces, était assez insignifiant encore à la fin du XIVe siècle. Cependant on y comptait déjà, etc., etc.

Quelques phrases continuent à être empruntées ainsi pendant.... impossible de vous dire combien de pages! Il y en a si long, si long, que nous n'en trouvons pas la fin. Nous remarquons seulement à la page 80 une espèce de remords de conscience : « *En effet, quand on compare le Christ au tombeau, que possède le Musée d'Anvers, aux ouvrages du grand maître de Bruges et de ses élèves (et ceci a été parfaitement développé par* notre ami *Schnaase), une chose nous saute aux yeux, etc., etc.* »

Au nom de Schnaase, il y a une note ainsi conçue :

« Schnaare (*sic*), Briefe, page 232 et suiv. »

Remarquez qu'il n'est dit mot de la traduction. C'est un simple renvoi à trois pages de distance (77 à 80).

C'est en vain que nous continuons nos recherches pour découvrir la fin des quelques lignes; il nous faut renoncer à y parvenir. Seulement, nous rencontrons un passage où l'amour de la traduction est poussé un peu loin (cette fois il n'est plus du tout question de louanges à l'adresse de NOTRE AMI Schnaase, qui a été imité à la page 77, félicité et cité à la page 80.)

Veuillez recommencer le même travail, s'il vous plaît, lecteur; la chose est curieuse et vaut bien cette peine.

Pages 243, 244 et suiv. de Schnaase.

Fragen wir, wie dieser Meister dazu gelangt, die neue Richtung einzuschlagen, so verlassen uns die Nachrichten. Bekannt genug ist der Name des « Schmieds von Antwerpen, » der, um den Nebenbuhler in der Gunst eines Mädchens nicht nach-

Page 91 et suiv. de la Revue de Bruxelles.

Si l'on se demande maintenant comment ce maître est parvenu à entrer dans cette route nouvelle, les renseignements nous manquent complètement. On connaît suffisamment le nom du forgeron d'Anvers, qui, pour disputer à un rival le cœur d'une jeune fille,

Digitized by Google

zustehen, dessen Kunst erlernte und den Hammer mit der Pallette vertauschte.

Connubialis amor de mulcibre fecit Apellem.

Die Liebe fügte ihren Wundern ein neues hinzu, indem sie den Grobschmied zum Apelles machte. Begierig haben die Lebensbeschreiber der Maler die heitere Anekdote aufgegriffen, dafür aber desto grössern Mangel an allen wesentlichern Nachrichten gelassen. Nicht einmal das Jahr seiner Geburt wissen wir *.) Unser Bild malte er 1508 und starb 1529, wahrscheinlich ziemlich bejahrt. Ueber seine Ausbildung finden wir die Kurze, etc., etc., etc.

apprit la peinture et échangea le marteau pour la palette. On sait le vers :

Connubialis amor de mulcibre fecit Apellem.

Cette charmante anecdote a été recueillie avec tant d'avidité par les biographes contemporains du peintre, qu'ils ont négligé de prendre note de tout le reste. Il y avait un si beau roman pour eux dans ce moment de sa vie, qu'ils n'ont pas songé à nous laisser quelque autre détail sur son histoire. Car on ne sait pas seulement l'année de sa naissance 1. (*Ici trois phrases–26 mots–sont intercalés.*) Metsys peignit en 1508 le tableau du Christ au tombeau et il mourut en 1529, probablement dans un âge fort avancé. Sur ses études nous ne savons, etc., etc., etc.

Mais ce qui est beaucoup plus intéressant encore, ce sont les deux notes suivantes :

*) Descamps gibt es mit gewohnlicher Zuversicht, ohne Quelle, auf 1450 an. Die Lebensbeschreibung Quintins durch A. Van Fornenberg (1638) scheint nach den Auszügen daraus in den Anmerkungen zu der Ausgabe der Van Mander von 1764 keine Nachricht darüber zu enthalten.

1 Descamps avec son aplomb *français* la fixe, sans preuve, à l'an 1450. La biographie de Quentin, par A. Van Fornenberg (1638), paraît, d'après les extraits qui en ont été donnés dans les notes de l'édition de Van Mander de 1764, ne renfermer aucun détail à cet égard.

Or, il faut savoir que la biographie de Quentin par A. Van Fornenberg est un ouvrage fort rare, et dont il n'existe en Europe que trois ou quatre exemplaires 1. Eh bien! le malheur veut qu'il s'en trouve précisément un à la bibliothèque royale de Bruxelles!..... Toutefois ne blâmez pas M. Van Hasselt. Faire des recherches et travailler soi-même, ce serait déroger, et messieurs les négociants en lettres savent trop ce qu'ils se doivent. Quant à ce bon Schnaase qui a fait l'impossible pour découvrir un Fornenberg, il n'eût certes pas écrit sa note *imitée* par le directeur de *l'Encyclopédie Belge*, s'il eût pu se procurer le curieux ouvrage au sujet duquel

1 *Den Antwerpschen Proteus, ofte cyclopshen Apelles*, door Alexander Van Fornenberg; Anvers 1638. — Non seulement M. A. Van Hasselt n'a fait aucune recherche pour se procurer un Fornenberg, mais il n'a pas même su traduire convenablement la note de Schnaase. *Gewöhnlicher* signifie *habituel* et non pas *français*. Et puis ce pauvre Descamps *avec son aplomb français* se trouve être flamand, comme il le déclare lui-même dans sa préface !

Digitized by Google

il a dû s'en rapporter aux notes de l'édition de Van Mander de 1764. Il faut vivement le regretter, car Fornenberg, contrairement au dire de l'annotateur, donne les détails les plus curieux sur le peintre anversois.

Ah ! messieurs les débutants, profitez de la recette de l'auteur des *Primevères ;* vous le voyez, le matériel de la manufacture littéraire est économique : une paire de ciseaux, deux ou trois dictionnaires étrangers, et vous pouvez ouvrir un établissement rival. Surtout n'ayez pas l'outrecuidance de vous souvenir d'une sorte de baladin qui, sous S. M. Louis quatorzième du nom, avait l'impudence de crier aux oreilles d'un..... emprunteur de son temps.

« Va, va restituer tous les honteux larcins,
« Que réclament sur toi Schnaase..... »

Mille excuses, nous voulons dire « les Grecs et les Latins. »

Que de choses réjouissantes il y aurait à vous raconter au sujet de certain livre pour lequel un éditeur de Paris s'adressa, faute de mieux, — la Belgique étant très peu connue en France, — à l'auteur des *Récits tirés de l'ancien et du nouveau Testament*[2] ! Mais le temps nous manque pour vous parler convenablement de ce chef-d'œuvre qui, en conscience, n'a pas été payé en raison de son mérite; à dire vrai M. Firmin Didot ignore peut-être quel est le véritable auteur de *Belgique et Hollande.*

Hâtons-nous d'arriver au prospectus de la *Bibliothèque Nationale,* car vous devez être maintenant suffisamment édifié sur les antécédents de M. Van Hasselt, et vous voilà, autant que personne, à même d'apprécier son genre de talent.

Quand parut le prospectus de l'*Encyclopédie belge,* certain ministre dut faire une assez désagréable grimace. Un tout jeune homme, élève en sciences (nous ne savons trop à quelle université), et « *le* « *très-humble et très-obéissant serviteur de la docte assemblée* » qui a l'honneur de compter dans son sein l'immortel auteur des *Primevères,* Mr J. Du Fan auquel le ministre en question voulait quelque bien, du moins on le prétend, avait imprimé ces lignes : « Ne « pourriez-vous pas, en proposant l'éloge de Simon Stevin, prier,

[2] Un second livre, toujours imprimé avec la *permission* du cardinal-archevêque, est intitulé : « *Récits tirés du Nouveau Testament.* » Il n'est pas moins moral, il n'est pas écrit en moins bon français que le premier.

Digitized by Google

« par un petit avis, messieurs les concurrents de ne point nous « parler de *capacités*, de *sommités* de la science, de *gloires*, *d'illus-* « *trations*, et de dire tout simplement un homme capable, un « homme illustre, etc, etc? Quoi faisant, vous resterez plus Fran- « çais (pour la langue s'entend) que l'Académie Française même, « où ces façons de parler s'acclimatent et s'enracinent, au grand « scandale des hommes de sens et de goût. » Or, le ministre était entièrement de l'avis de son protégé. La lecture du prospectus de Mr Van Hasselt (car ce prospectus signé par l'éditeur, n'en est pas moins l'œuvre du directeur de l'entreprise, ou tout au moins il a été attentivement examiné par lui, par conséquent corrigé et remanié de manière à assurer le plus possible le succès de la *Bibliothèque Nationale*), cette lecture charma singulièrement le ministre; on y rencontre en effet outre l'adverbe *prétendument* et les *hommes spéciaux* que nous avons déjà signalés, le substantif *nationalisme*, et celui-ci est répandu dans tout le factum avec une déplorable prodigalité. Puis le Mécène de M. Du Fan apprit que le patriotisme de la nation est pour le moins sujet à caution [1], qu'il faut « *propager* « *dans l'armée des livres destinés à répandre partout les idées nationales* « *et dynastiques, que jusqu'à ce jour l'on a trop négligé de faire pénétrer dans les masses* [2]. » C'est-à-dire que l'armée n'a qu'un dévouement équivoque, que S. M. Léopold Ier s'aveugle à plaisir s'il lui croit des *idées dynastiques*, et qu'enfin à tous ces maux il y a un remède, et ce remède, c'est M. Van Hasselt et son *Encyclopédie*. Il est une chose incontestable : si l'armée n'avait pas d'idées dynastiques il y a quelques mois (comme à toute règle il y a exception, M. Van Hasselt ne comprend pas, dans sa condamnation de l'armée, messieurs *les officiers supérieurs*), il serait au moins absurde de nier les immenses progrès qu'ont faits depuis lors nos braves soldats. A qui revient donc l'honneur d'une conversion aussi rapide? Qui a eu le talent d'amener cette armée à élever une statue au chef de l'État lui-même? A qui le roi doit-il l'affermissement de sa dynastie? — Vous osez nous le demander?..... Mais, vous êtes donc insen-

[1] Voir le Prospectus joint au premier volume des *Belges aux Croisades*. On y lit à la page 2, ligne 3 : « *Le point essentiel.... est d'*INSPIRER *à la nation un patriotisme ferme* « *et éclairé. C'est dans cet esprit* QU'EST CONÇUE *la collection nouvelle que nous soumet-* « *tons au public.* »

[2] Voir le Prospectus déjà cité, page 9, ligne 14.

Digitized by Google

sibles, votre cœur est de pierre, vous n'avez pas d'entrailles, la reconnaissance n'a sur vous nul empire, vous n'entendez pas sa grande voix vous crier le nom de M. Van Hasselt, de M. Van Hasselt que bénit à cette heure tout ce qui déteste les bouleversements, les émeutes, les révolutions, tout ce qui s'intéresse le moins du monde au maintien de la monarchie et de nos libertés constitutionnelles !....

A dire vrai, ce qui vous empêche peut-être de bénir convenablement le Directeur de la *Bibliothèque Nationale*, c'est que vous avez l'horrible défaut d'être puriste, et dès lors comment s'expliquer l'influence dynastique de livres écrits dans une langue où le français n'a que faire, et qui cependant n'est pas encore la langue flamande. Vous préféreriez peut-être une armée à laquelle on enseignerait en meilleur français l'amour de la dynastie.

Les opinions sont libres et nous ne contesterons pas la vôtre; nous vous ferons seulement observer que vous vous hâtez peut-être un peu trop de condamner « l'*Encyclopédie Belge, collection qui « compose à elle seule une excellente bibliothèque de la famille belge; « tous les hommes d'intelligence le comprendront,* » dit le prospectus [1]. C'est-à-dire qu'en étant d'un avis contraire, vous vous déclarez des êtres dépourvus d'intelligence; et ce sont là de ces gracieusetés que généralement on n'aime pas à se dire.

Néanmoins, au risque de passer pour des Béotiens, nous ne craindrions pas de partager votre opinion, si nous n'envisagions que les seuls antécédents de M. Van Hasselt. Nous n'hésiterions pas alors à déclarer, (les preuves que nous avons fournies nous en donneraient le droit,) que la présence de M. Van Hasselt suffit pour causer la ruine de l'entreprise de M. Jamar, que monsieur le Ministre de l'Intérieur et le public ont été joués, que plusieurs des collaborateurs de la *Bibliothèque Nationale*, hommes de talent et de conscience, regrettent d'avoir consenti à laisser imprimer leur nom à côté de celui d'un..... imitateur de Schnaase et de mille autres infortunés. Tout cela, nous le proclamerions hautement, si nous n'étions d'avis qu'il est de toute justice de tenir compte du présent à l'homme dont l'Académie a couronné l'*Histoire de la poésie française en Belgique.*

Aujourd'hui que M. Van Hasselt est inspecteur des écoles pri-

[1] Page 9, ligne 32.

Digitized by Google

maires et des écoles normales et membre de l'Académie royale de Belgique; aujourd'hui que

« Le signe de l'honneur décore sa poitrine, »

ne peut-on pas supposer qu'il se repent d'un ou de plusieurs péchés de jeunesse, n'est-il même pas probable que tous ses efforts tendent à se faire pardonner ses erreurs passées? Ne veut-il pas enfin en attachant son nom à quelque monument littéraire, sujet d'éternelle admiration pour les siècles futurs, faire oublier de la manière la plus éclatante ses *emprunts allemands*, toutes ses *Primevères*, *Belgique et Hollande*, et tous ses *Récits bibliques*? — Ce sont là de graves questions que nous examinerons bientôt en rendant compte des *Belges aux Croisades*. Heureux si nous pouvons vous prouver d'une manière irrécusable que cet ouvrage est « *longuement médité*, » qu'il donne « *au peuple une connaissance exacte de son « passé* » et « *rétablit, sans tomber dans le ridicule d'un* Nationalisme *exagéré, la vérité des faits* » altérée dans « *certains livres prétendument historiques, imprimés en France, revêtus de certaines approbations*[1] *et évidemment conçus dans des idées étrangères* » qui « *tendent à rabaisser le mérite de nos grands hommes, et à diminuer, à nier même la part que les Belges ont prise aux grands événements qui ont agité l'Europe*[2]. »

A. Rs.

1 Le Prospectus ne les nomme pas. Est-ce que par hasard il s'agirait d'approbations semblables à celles données par l'archevêque de Malines à certains *Récits tirés de l'Ancien Testament*?

2 Voir le Prospectus, pages 2 et 4.

Digitized by Google

CHRONIQUE MUSICALE.

Huit ans et l'oubli avaient passé sur le *Lac des Fées*, d'Auber, lorsque l'administration des théâtres songea à le faire paraître aux yeux du public avide de nouveautés, portassent-elles une date des moins nouvelles. Le choix pouvait-il être plus heureux? nous ne le pensons pas. En effet, au milieu de la disette et de la famine dues à l'obstination de Meyerbeer, au *far-niente* de Rossini, et à la malheureuse démence de Donizetti, l'Opéra de Paris, notre grand fournisseur, se voit forcé de jeter en pâture à la fringale d'un public affamé des gâteaux légers et peu substantiels, de minces galettes chorégraphiques, servies avec luxe, au milieu de décors fastueux à faire pâlir le Temple de Salomon et la salle à manger de ce grand viveur qui avait nom, Balthazar. Maigre est le festin, mais la table est magnifique. Qu'importe le vin frelaté, si l'amphore est fleurie et la coupe dorée! Le décorateur, voilà la providence des théâtres; le machiniste, voilà le sauveur des dénouements imprévus ou trop prévus, du *scenario* malheureux et de la musique éplorée: *Deus ex machinâ*. Heureusement pour nous, notre Dieu, le Dieu de la Monnaie, est un Dieu du premier ordre, et quand on a Philastre pour appui, poëme, musique, chanteur et Prima Donna peuvent se reposer avec sécurité sur le bras ferme et puissant, sur la main habile qui les couvre et les drape de ses toiles resplendissantes.

Les nouveautés nouvelles offrant peu de chances de succès, il fallait bien s'adresser à un des deux grands-opéras jusqu'à présent inconnus sur notre scène: le *Dom Sébastien*, de Donizetti, ou le *Lac des Fées*, d'Auber. Le succès du *Dom Sébastien* eût certes été plus musical: Massol eût prêté au Camoëns sa voix puissante et sympathique, M^lle^ Julien eût trouvé un rôle digne de ses meilleures créations; mais la scène à éclat, la procession obligée, n'eût été qu'un enterrement, royal il est vrai, mais triste et lugubre, comme il convient

Digitized by Google

à tout bon enterrement. N'était-il pas préférable de ressusciter les trois Rois de Cologne plutôt que de conduire les funérailles du roi de Portugal? tirons donc les Rois, choisissons notre part du gâteau, suivons les pas joyeux des étudiants de la docte Allemagne, et réjouissons-nous avec tout ce peuple moins somptueux mais bien plus gai que la cour Lusitanienne. Prose pour prose, nous préférons, au théâtre, le *Te Deum* au *Dies iræ:* mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

Le sujet du Lac des Fées appartient à tous et à personne, car depuis dix ans, le théâtre et ses différents genres l'ont traité avec des développements plus ou moins nouveaux, et Zeïla, la fée gracieuse, est tout au moins cousine de la *Sylphide* et sœur de la *Fille de l'Air*. Disons en peu de mots l'Odyssée de notre nouvelle Azurine.

Ce n'est pas à minuit, heure des goules, des fantômes et des aspioles, que paraissent sur la terre les charmantes et légères fées aériennes; c'est à midi, sous les rayons vivifiants du soleil, que les coryphées et les dames du ballet, comptant beaucoup sur l'illusion et sur la rampe, nous descendent du ciel et des frises, peu et court-vêtues. Rassurez-vous! un voile les environne ; voile peu épais, mais dont le tissu léger doit recevoir toute la trame dramatique et les dessins et arabesques dont l'imagination de M. Scribe voudra bien l'embellir. Ce voile, c'est l'unique talisman de la Fée : avec lui elle devient petit oiseau, s'envole et disparaît ; que le voile tombe, la femme reste et la Péri s'évanouit. Les filles de l'air, aussi imprudentes que légères, sont à peine au bord de leur lac favori qu'elles s'empressent de jeter leur voile aux orties qui ornent les rochers d'alentour; mais derrière un de ces rochers se trouve un étudiant jeune et rêveur, nouvel Actéon qui ne peut manquer d'obéir aux conditions de son emploi en adorant éperdument la jolie Zeïla et en dérobant le voile magique de l'objet de ses amours. Zeïla, seule et sans appui, est obligée de se faire la servante de dame Marguerite, la coquette aubergiste, la fiancée et créancière d'Albert l'étudiant. Rencontre, querelle, et partant incarcération d'Albert, s'il ne parvient à payer les vingt-cinq écus d'or que lui réclame son intraitable fiancée.

Quel sort fâcheux !
Ah ! quel malheur
D'être amoureux
Et débiteur !

Digitized by Google

Zeïla va devenir la proie de Rodolphe, le Landgrave, Margrave ou Burgrave du lieu, quand tout à coup Albert se décide, engage sa propre personne à un fils d'Israël, s'acquitte et emmène Zeïla, tandis que Rodolphe se dispose à consoler l'aubergiste inconsolable et serre avec soin le papier qui doit remettre en ses mains la liberté d'Albert, liberté bien compromise : quel est l'étudiant qui songe jamais à payer ses dettes.

Le nôtre fait exception : il est vrai que c'est un étudiant de l'ancien régime, il traite Zeïla comme une tendre sœur, tout en l'aimant à la folie. Il a économisé la somme qu'il doit payer aujourd'hui même, et, joyeux et contents, après les aveux mutuels que l'amour vient de leur arracher, l'étudiant et Zeïla la grisette s'en vont bras-dessus, bras-dessous à la fête des rois. Ils y rencontrent Rodolphe et Marguerite, de velours toute habillée; Zeïla partage avec Albert la couronne que vient de lui conférer le gâteau des rois. Pendant que Sa Majesté s'amuse à regarder défiler le cortége des trois rois mages, un truand s'avise de couper l'aumonière royale et met ainsi Albert dans l'impossibilité de s'acquitter envers Rodolphe. Les étudiants viennent défendre leur ami contre son farouche créancier; Tatius et Romulus mettent flamberge au vent, mais la pauvre Zeïla qui veut compléter le tableau de David, reçoit le coup de dague que le Romain destinait au Latin. Albert se croit le meurtrier de son amante, il devient fou; Rodolphe emmène dans son burg l'esclave et la jeune blessée, il la rappelle à la vie et va l'épouser, lorsque le voile, qui d'Albert était passé à Marguerite, revient de Marguerite à sa légitime propriétaire, et celle-ci trouve piquant de s'en servir pour fuir à tire d'aile l'autel et les chaînes de l'hyménée. Albert recouvre sa raison et perd sa compagne chérie. — Double malheur. Mais Zeïla ne veut perdre ni son temps, ni ses peines; nouvelle Calypso, elle se trouve malheureuse d'être immortelle, supplie la Reine des Fées de lui accorder un brevet de mortalité et la bonne Reine, du haut de son trône aérien, lui adresse un signe non équivoque de consentement et de satisfaction. Zeïla se jette sur la première nuée qui se dirige vers le terrestre séjour; nous quittons avec elle la région des brouillards, la terre apparaît au loin, les clochers et les toits aigus de Cologne surgissent de toutes parts, et nous entrons après tant d'orages dans la chambrette de l'étudiant et dans l'océan de félicité, où, quoique

Digitized by Google

privés de leur voile, ces époux heureux vont voguer sous un ciel désormais sans nuages.

Ce poëme est faible d'invention, mais il se relève par les qualités ordinaires que M. Scribe ne peut manquer d'imprimer à chacune de ses œuvres. Le sujet est vague, diffus et peu dramatique, sauf dans quelques situations, notamment au banquet du quatrième acte où les invectives ironiques du fou donnent à la scène un cachet de véritable originalité.

La musique, de M. Auber, est indigne du chantre de *la Muette*; des idées écourtées, des formules mélodiques usées et rebattues, une orchestration monotone: voilà le fond et la forme des quatre cinquièmes de l'œuvre entière. Prenez le plan, la coupe d'un air ou d'une scène du *Lac des fées*, vous y chercherez en vain l'unité, la clarté; vous n'y trouverez que des formes indécises et tâtonnées. Prenez une des mélodies qui s'y trouvent jetées, vous reconnaîtrez un pont-neuf, ou une formule cent fois remaniée et ressassée; vous chercherez son développement logique et régulier, et vous verrez l'idée, boudeuse et rebelle, s'échapper pour aller rejoindre les fées capricieuses dans leur demeure invisible et insaisissable. Vous chercherez dans l'orchestration ce coloris chaud et piquant qu'Auber sait donner à ses plus faibles productions, et vous ne rencontrerez le plus souvent qu'un travail incomplet, soutenu par de nombreuses *ficelles* (pardonnez ce mot d'atelier), des tremolo, des tenues de cors et de bassons, véritables bouche-trous, qui vous bourdonnent aux oreilles et vous bercent, tout en émoussant la vivacité de l'attention que vous sentez bientôt disposée à sommeiller. Les exceptions, et elles sont peu nombreuses, ne peuvent que faire ressortir tout ce qu'il y a de vide et de faible dans la généralité de la partition. Nous avons remarqué au premier acte, outre l'ouverture, l'invocation d'Albert empreinte d'une mélancolique rêverie et, au deuxième acte, l'air de Marguerite, les couplets de Zeïla, l'air de chasse et quelques phrases du finale. Au troisième acte, le duo d'Albert et de Zeïla, le morceau capital de l'opéra, se recommande par l'originalité et le caractère passionné des mélodies, mais il pèche par l'insignifiance et la pâleur de l'instrumentation. Les airs de Ballet sont assez heureux, et les couplets du roi de la Fève renferment une des idées les plus franches de l'ouvrage, où nous ne pouvons plus citer que deux ou trois phrases énergiques de la scène de folie et du

Digitized by Google

banquet. Quant au cinquième acte, nous n'avons rien à en dire, il est nul, musicalement nul.

Nous aurions pu dissimuler cette pauvreté; appeler *couleur locale*, avec un critique du grand format, le vague, l'indécis qui règne dans la partition; et crier comme lui : *c'est de la musique* VAPOREUSE. Si ce n'est un éloge maladroit, le mot est assez spirituel. Mais pourquoi chercher à tromper le public, ce bon public qui en fait d'art musical, n'a pas souvent besoin du mot d'ordre lancé par les grands-juges du feuilleton? Vous lui annoncez une œuvre digne de ses plus vifs applaudissements; il arrive, attend avec patience et longanimité, marche de déception en déception. Rassuré sur la valeur de son opinion en écoutant l'avis unanime des artistes, il s'empresse de colporter en tous lieux le *fiasco* de l'ouvrage prôné, exalté par tel journal, et ne manque pas d'exagérer fièrement son petit compte-rendu; — pessimisme fâcheux, réaction malheureuse d'une malencontreuse réclame. Dites à ce même public que le *scenario* est gracieux, que le ballet est charmant, que la musique, quoique faible, se laisse entendre sans fatigue, grâce à l'absence de bruit et de tapage; dites-lui que M. Laborde est assez remarquable, même comme acteur et comédien intelligent — ce qui le surprendra — que M^lle^ Charton lutte avec succès contre un soprano trop aigu pour sa faible voix, que M^lle^ Julien est bien au-dessus du rôle qui lui est confié et M. Zelger bien au-dessous du sien—ce qui ne le surprendra plus; — racontez à ce public la mise en scène splendide, les décors admirables, le lac pittoresque, la maison de bois de Nuremberg, la chambrette de l'étudiant allemand, la place de Cologne, les faunes, les rois mages, les satyres, les Tartares, Bacchus, les Éthiopiens, Erigone, le palais des fées et le panorama magique du finale : le public malgré vos éloges pompeux trouvera ce spectacle bien au-dessus de ses prévisions, l'applaudira et y reviendra comme on revient à une pièce à spectacle, comme on relit un conte de fées ou une légende mystérieuse; vous n'aurez compromis, ni votre autorité en musique, ni le succès d'argent que vous avez voulu ménager à l'administration au moyen de vos mensonges pieux et excusables, mais percés à jour et aussi diaphanes que vos dithyrambes vaporeux.

Mais, s'écrie-t-on, le public est blasé et se montre trop difficile pour l'opéra! Cela n'est que trop vrai — et à qui la faute? — Tout

Digitized by Google

ayant été sacrifié à ce seul genre, nous devenons naturellement exigeants sur ce point. Nous condamnons les écarts fâcheux de Massol, l'inintelligence de Laborde, la mollesse de Zelger, le manque d'éducation musicale de Barielle, la froideur de Mme Laborde, les exagérations de Mlle Julien, et nous laissons entrer dans la comédie et M. Robert et Mlle Restout et Mme Perrymont. On donne *Arsinoë* à Mme Luguet qui n'en fait qu'une bouchée, *Marianne* à Mlle Louise qui n'en fait qu'une poupée; *le Misanthrope* est travesti, *Tartufe* parodié, et nous gardons nos *chuts* et nos sifflets pour les taches que notre sévérité parvient à découvrir dans l'opéra. Le public s'est gâté parce qu'on l'a gâté. La génération actuelle, quoique plus musicale, est-elle moins littéraire que sa devancière? La réponse n'est pas douteuse. Sans remonter très-haut, tous ceux qui se rappellent les Cartigny et les Bouchet, se souviennent des succès que ces comédiens savaient conquérir lorsque leurs auxiliaires étaient doués des qualités qui font le véritable artiste dramatique. Mais, nous direz-vous, si nous avons des comédiens, qui nous donnera des comédies? Et le *Diogène* de Pyat, que l'Allemagne applaudit, et *la Famille Poisson*, et le *Michel Brémont* de Viennet, et *La Cigüe* d'Augier, et l'*Échec et Mat* de P. Bocage, et le *Mari à la Campagne* que vous avez repris naguère et qui, malgré la lourdeur qu'est venu lui donner M. Robert, a tenu pendant deux heures la salle entière attentive et charmée! Où sont vos comédiens pour jouer l'*Agnès de Méranie* de Ponsard, et la comédie de Méry? Mlle Restout interprètera sans doute la brillante création destinée à Mme Dorval? C'est M. Robert qui nous fera probablement connaître les piquantes et paradoxales fantaisies du poète Marseillais? Des comédies et des drames, il ne vous en manquera pas; mais où sont les hommes capables de les faire écouter? Formez une troupe digne de représenter les chefs-d'œuvre littéraires de la France, et d'interpréter, sans en compromettre le succès, les ouvrages remarquables que la Belgique pourra produire, et vous aurez alors des armes et des arguments pour défendre cette subvention que vous aurez méritée et que la presse entière réclame et demande impérieusement au nom de la centralisation intellectuelle.

Mais en vérité, je ne saurais trop admirer le poète national qui viendrait affronter un pareil danger, avec M. Verdellet et Mlle Thuillier pour seuls appuis sérieux; confier une œuvre consciencieuse à

Digitized by Google

des artistes ineptes ou ridicules, ce serait livrer à des mains grossières le fruit de sa pensée et de ses veilles ; ce serait jouer audacieusement une partie dangereuse, et tenter la fortune avec des dés pipés.

TH. J.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Première représentation de FAUBLAS, *comédie-vaudeville en cinq actes.* — « La vertu? — Passée de mode. La morale; — Grands « Dieux! que vient faire ici cette vieille rechignée!.. .. » Le très-illustre auteur auquel nous empruntons ces lignes, ne songeait guère, en les écrivant, au vaudeville de MM. Dupeuty, Brunswick et Cie, mais y eût-il songé, il n'eût certes pas dit mieux. *Faublas!* fût-il jamais un titre plus magique? *Gentil-Bernard*, *Richelieu*, sa *Jeunesse*, ses *Premières armes*, qu'est-ce que tout cela à côté de *Faublas?* — A peine de tout petits scandales!... Aussi la salle était-elle comble, aussi resplendissait-elle des plus charmantes toilettes, (ce qui ne signifie pas précisément que les dames aient fait défaut). Nous ne vous dirons mot de la pièce qui n'est autre chose que cinq chapitres du roman de Louvet, moins l'élégance, moins le charme irrésistible qui distinguent le style du célèbre conventionnel. Tout cela est d'ailleurs très-peu compréhensible, si l'on ne connaît le roman. En général les hommes ne comprenaient que trop, quant aux femmes, elles nous ont paru deviner assez bien, ce qui revient parfaitement au même. Cependant nous ne nous écrierons pas : « O tempora! o mores! » Nous prétendons au contraire qu'il faut se féliciter de cette perspicacité féminine, sinon, — ne fût-ce que pour ne pas être taxé d'ignorance, — on aurait infailliblement eu l'envie de lire les aventures du modèle des roués, et c'eût peut-être été pis. Morale ou non, la pièce — notre conscience de critique nous oblige à le déclarer — n'en a pas moins eu un succès colossal, succès qui ne s'arrêtera pas de si tôt; encore une fois, cela ne veut

Digitized by Google

pas dire que l'ouvrage soit remarquable. C'est un vaudeville, et (est-il nécessaire de vous le dire?) il est depuis longtemps reconnu qu'à de très-rares exceptions près, la littérature n'a que faire, du moment où il s'agit de vaudevilles et surtout de vaudevilles en cinq actes. Parlons donc des acteurs. M. et Mme Taigny sont de charmants artistes, on l'a répété cent fois et on a eu raison; nous ne pouvons néanmoins nous empêcher de déclarer que nous préférons M. Taigny dans tout autre rôle. Quoique créé par lui, le *Faublas* revient de droit à Mlle Déjazet : une femme remplissant un rôle d'homme, est presque toujours certaine du succès, mais un homme qui se travestit en femme, c'est à notre avis une chose souverainement ridicule; aussi tout ce que nous trouvons de plus agréable à dire à M. Taigny, c'est que dans ses deux travestissements, il s'est montré de la manière la moins défavorable possible: et c'est déjà beaucoup, si l'on consent à prendre en considération notre nature anti-gracieuse. La pièce a été jouée avec assez d'ensemble; nous citerons parmi les pensionnaires de M. David, M. Vezian qui déclame un peu trop, mais qui a une tenue très-convenable; ce qui lui manque surtout, c'est cette légèreté, caractère distinctif des gentilshommes de la cour du Régent et de Louis XV. M. Marchand est souvent un comique de bon aloi, et Mme Josse n'a pas tout à fait été effacée par le voisinage dangereux de Mme Taigny. Quant à M. Bernel auquel nous avons déjà adressé de sévères observations lorsqu'il faisait partie de la troupe du défunt théâtre des Nouveautés, nous regrettons d'être obligé de lui apprendre qu'un grand seigneur ridicule et même..... autre chose, n'a point les dehors du dernier des manants et sait se présenter dans un salon et saluer une femme autrement que ne le fait un bonnetier de troisième ou de quatrième ordre. L'entrée de M. Bernel nous a rappelé la leçon de maintien donnée par le rapin Oscar à Jérôme Paturot, le marchand de casques à mèches.

M. et Mme Taigny ont joué *Mlle d'Aloigny*, la *Somnambule, Satan*, la *Belle et la Bête*, la *Mère de Famille*, etc: nous vous avouons que c'est à peine si nous les avons vus; chaque fois la salle était comble, et nous nous sommes estimé très-heureux quand nous avons pu parvenir à pénétrer dans les couloirs. Heureux M. David! il ne connaît plus d'autre désagrément que celui de refuser régulièrement une centaine de spectateurs!

A. V. V.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

— On vient de jouer, au théâtre du Parc, un mélodrame qui a obtenu un succès tout particulier ; Mlle Restout a eu le plaisir d'y entendre *crier Azor* à chacune de ses entrées en scène, et MM. Paul de Kock et G. Lemoine, les auteurs de *la Bohémienne de Paris*, auraient eu le même agrément, sans Mlle Thuillier et M. Verdellet qui ont empêché ce chef-d'œuvre de tomber dès la première représentation.

— A la sortie de la première représentation de *Faublas*, un *jeune homme* fort connu dans le monde depuis nombre d'années, grâce à des exploits trop vertueux, souhaitait le bonsoir, sur le palier des premières loges, à une des plus charmantes femmes de Bruxelles ; on ne lui connaît que quatre défauts, qui la font déchirer à belles dents par mesdames ses amies intimes : esprit, beauté, naissance et fortune. L'antique lion crut de bon goût de s'écrier : « Vous au « Vaudeville, madame!... vous, voir *Faublas!* — Vous m'étonnez, « monsieur, lui fut-il répondu. Le théâtre est l'école des mœurs, et « si je pouvais en douter, votre présence ici suffirait pour me « convaincre. »

— Nous apprenons avec infiniment de plaisir qu'on va enfin s'occuper de la *reconstitution* de notre école royale de gravure, reconstitution réclamée, il y a fort longtemps déjà, par presque tous nos artistes; c'est le cas de dire : « mieux vaut tard que jamais. » Mais ne nous lançons pas dans les récriminations ; faisons plutôt des vœux pour qu'on n'ait en vue que l'intérêt de l'art, dans le choix de l'homme appelé à diriger un établissement très-utile, et destiné à donner des résultats moins négatifs que ceux qu'on a obtenus jusqu'à ce jour. Nous ne pouvons assez le répéter, tout dépend du choix du directeur ; espérons qu'au prochain Salon de

Digitized by Google

Bruxelles, nous aurons à admirer quelque grande planche, exécutée d'après une œuvre capitale de notre école moderne, *l'Abdication de Charles-Quint*, de Gallait, par exemple. Ce sera la meilleure manière de prouver qu'on ne s'est laissé influencer par aucune coterie.

— La livraison d'octobre de la *Revue de Flandre*, qui se publie à Gand [1], contient les articles suivants : I. *De nos relations commerciales.* II. *De l'état présent des études sur le Bouddhisme et de leur application*, par F. Nève. III. *Silvio Pellico.* IV. *Les deux Sœurs*, poésie. V. *Critique littéraire.* VI. *Revue politique.*

— A MESSIEURS LES MEMBRES DE LA COMMISSION AMINISTRATIVE DU MUSÉE ROYAL. Messieurs les Représentants sont sans doute des hommes de beaucoup de mérite, mais nous avons une trop haute opinion de leur modestie pour n'être pas persuadé qu'aucun d'eux ne prétend à une immortalité aussi généralement reconnue que celle des Rubens, des Guide, des Holbein, des Van Dyck, des Albane, des Teniers, etc., etc.; nous osons même affirmer qu'ils trouvent tout simple qu'on ait pour ces admirables génies au moins autant d'égards qu'on en a pour eux. Malheureusement la sollicitude de la Commission administrative du Musée royal ne va pas jusque-là. On a dépensé beaucoup d'argent afin d'établir d'excellents calorifères dans la Salle des séances de nos Députés; ceux-ci ne pouvant s'occuper de tout, ne se doutent nullement que le palais des Crayer, des Ruysdael, des Jordaens, est chauffé au moyen d'horribles poêles de fonte, qui fument du matin au soir, et détériorent chaque jour un peu plus des chefs-d'œuvre, dont, grâce aux soins et à l'habileté des Administrateurs, nous aurons bientôt à déplorer la perte. Si la Chambre avait eu connaissance de ce fait, peut-être eût-elle proposé d'échanger ses calorifères contre les malencontreux poêles de fonte; les vêtements élégants de ses Membres y eussent gagné un peu de poussière, mais elle eût été plus aisée à enlever que les épaisses couches de fumée sous lesquelles disparaissent plusieurs tableaux du Musée. L'hiver approche à grands pas, la Commission daignera-t-elle employer ses trop nombreux loisirs à remédier au mal que nous lui signalons, et qu'elle aurait bien pu découvrir la première?

1 Une livraison par mois, huit francs par an. On s'abonne au Bureau central, Marché aux Poulets, 9.

Digitized by Google

— Enfin !... C'est bien heureux !!... Voilà dix ans que nous nous adressons chaque matin cette question : « Quand donc la croix « d'honneur servira-t-elle à remplacer les cartes de visite, à répondre « à une politesse quelconque, une invitation à dîner, une partie de « chasse, n'importe quoi ? » Et depuis dix ans nous nous répondions invariablement : « Les temps ne sont pas venus. » Aujourd'hui nos inquiétudes ont cessé : grâce à Mr Moline Saint-Yon, pair de France, ministre de la guerre et ex-vaudevilliste sifflé, nous sommes certain de ne pas mourir sans avoir vu se réaliser le progrès si impatiemment attendu par nous ; nous en remercions Mr Moline Saint-Yon, ex-vaudevilliste, ministre de la guerre, pair etc., etc. Voici ce que nous lisons dans un journal qui passe pour officiel : « Nous appre- « nons que Mr le ministre de la guerre en France, récemment « nommé grand-officier de l'ordre de Léopold, vient de *répondre* à « la *galanterie* de Mr le général Prisse, en lui *faisant parvenir* » (franc de port ? nous l'espérons, sinon ce serait onéreux) « la plaque « de grand-officier de l'ordre de la Légion-d'honneur. » Un journal français non moins officiel que le journal belge, n'a pas voulu être en reste avec celui-ci, et il s'est empressé d'apprendre à l'univers que « six décorations de la Légion-d'honneur ont été *remises* aux « membres de l'ayuntamiento de Madrid qui les *répartiront* entre « eux, » (ceci est encore plus progressif; les honnêtes Castillans auront sans doute tiré au sort, ou joué les croix *à pile ou face*, pour ne pas faire de jaloux) ; « qu'une tabatière et une chaîne d'or « enrichie de diamants ont été données à M. L. J. Sartorius, rédac- « teur en chef de l'*Héraldo ;* le sous-secrétaire des finances a reçu « la croix de la Légion d'honneur » (celui-ci aura certainement fait la grimace en songeant aux cadeaux donnés au journaliste), « et « M. Diegoa Coello a reçu des boutons de chemise. » Voilà qui est charmant, et ce mélange de tabatière, de croix de commandeur, de boutons de chemise, de rubans de chevalier et de chaînes de montre, est du meilleur effet !...

On a aussi décoré des hommes de lettres et entre autres un M. Florentino Sanz, en tout point digne de votre attention. Ce monsieur est poète, et il lui est arrivé une aventure que les grands journaux français n'ont pas racontée dans leurs interminables relations, et cela pour d'excellentes raisons. En France plus que partout

Digitized by Google

ailleurs, le ridicule tue; or M. Dumas aurait bien pu être tué du coup, et, M. A. Dumas mort, que devenaient les grands journaux? Ils ont trop de conscience pour ne pas s'être avoué depuis longtemps qu'il ne leur reste qu'à procéder eux-mêmes à leur enterrement, du jour où la maison Dumas ne leur donnera plus la vie du feuilleton. Le *Comte de Monte Christo* se promenait à la *Puerta del Sol* avec *sa suite* (MM. A. Dumas fils, Aug. Maquet, Louis Boulanger, Karl Girardet et deux nègres), lorsqu'il aperçut M. F. Sanz qui avait obtenu l'honneur de lui être présenté la veille. M. de Montpensier avait communiqué le matin à M. l'historiographe de France (c'est le nouveau titre de M. Dumas père) la nomination du poète castillan; que fait donc l'auteur de *Caligula* et de *Henri III*? Il daigne marcher droit à M. Sanz, et avec un geste plein de noblesse, quoique renouvelé de l'empereur Napoléon et de tous les écuyers de tous les cirques possibles, il détache son ruban rouge, le passe à la boutonnière de l'Espagnol stupéfait, le salue chevalier et s'éloigne gravement. Vingt-quatre heures après, M. Sanz se fait annoncer chez M. le marquis de la Pailleterie. Le grand homme était assis, sa suite se tenait debout derrière son fauteuil. Le nouveau chevalier s'incline respectueusement et entonne avec enthousiasme l'hymne suivant:

« Je veux chanter, je sens dans mon âme l'inspiration féconde, « la flamme me brûle; je veux chanter avec un dévouement profond « celui qui, grand dans sa gloire sans seconde, nouvel Alexandre, « a conquis la renommée. Déchire, génie immortel, déchire le « voile qui te couvre, génie! Le front auprès de Dieu, le pied au « fond de l'abîme, tu contempleras dans ton orgueilleuse aspiration « le ciel, pauvre dais pour ta tête, — la terre, piédestal mesquin « pour ton pied. »

Ce chef-d'œuvre achevé, M. Dumas se lève, ouvre les bras (toujours à l'instar de l'Empereur), M. Sanz s'y précipite et M. Aug. Maquet répète involontairement à M. L. Boulanger le mot si profond de l'immortel Bilboquet: « Ceci, c'est de la haute comédie. »

— Nous avons assisté aux premières séances de *l'Association belge pour la liberté commerciale*; MM. Lehardy de Beaulieu, Basse, Jalheau, V. Faider, le Comte Arrivabene que plusieurs écrits d'une haute portée ont placé au premier rang parmi nos publicistes les

Digitized by Google

plus distingués, et Charles De Brouckere, cet « ancien soldat de la phalange des économistes, qui rentre aujourd'hui sous les drapeaux, » comme il l'a dit lui-même, ont prononcé des discours qui ont vivement impressionné leur nombreux auditoire.

Puisque nous venons de parler de commerce et d'industrie, nous dirons que nous avons été étonné de ne pas voir reproduire par les autres journaux de Bruxelles, une lettre très-intéressante adressée à l'*Émancipation* par M. N. Pasquini d'Anvers. Le moyen proposé par M. Pasquini pour reconnaître les faux billets de banque, est à la fois simple et ingénieux et il serait très-utile d'en faire l'essai.

— L'éditeur Vandale vient de mettre en vente un ouvrage de M. le Baron E. Van Bemmel. *De la langue et de la poésie provençale,* tel est le titre de ce travail dont nous aurons à nous occuper bientôt. Nous pouvons dire dès aujourd'hui que c'est sans contredit un des livres les plus complets que l'on ait publiés en Belgique.

— M. Wiertz, le peintre du *Patrocle*, a livré à son éditeur un nouvel ouvrage qui traite de la peinture historique et religieuse au dix-neuvième siècle.

Digitized by Google

LA DERNIÈRE MAITRESSE

DE

BUSSY D'AMBOISE.

Il y aura bientôt un an (vous voyez qu'il s'agit d'une vieille histoire), l'établissement littéraire de Mr Alexandre Dumas fournit au feuilleton du CONSTITUTIONNEL, ce vénérable et vénéré patriarche de la presse parisienne, un roman HISTORIQUE, en beaucoup de volumes, destiné (ce sont les réclames qui l'ont dit, et les réclames ne peuvent mentir) « *à continuer l'histoire des mœurs françaises depuis Henri II jusqu'à nos jours ; cette gigantesque entreprise* » commencée par LA REINE MARGOT et LA DAME DE MONSOREAU, auxquelles ont succédé LES TROIS MOUSQUETAIRES, VINGT ANS APRÈS, UNE FILLE DU RÉGENT, etc., etc., se complète en ce moment par la publication des « MÉMOIRES D'UN MÉDECIN, *l'œuvre de prédilection du brillant auteur du* COMTE DE MONTE-CHRISTO, » toujours au dire de ces mêmes réclames qui déjà nous avaient appris que le COMTE DE MONTE-CHRISTO était l'œuvre de prédilection de l'auteur des TROIS MOUSQUETAIRES, et LES MOUSQUETAIRES l'œuvre de prédilection de l'auteur de LA DAME DE MONSOREAU, le roman publié dans le CONSTITUTIONNEL. C'est de ce dernier ouvrage que nous allons nous entretenir.

Dernièrement il nous a pris fantaisie de relire LE JOURNAL DE HENRI III, et nous y avons découvert, sans trop nous donner de mal, les principales sources où MM. Dumas et compagnie ont puisé pour la fabrication de LA DAME DE MONSOREAU, « *cet admirable roman*

Digitized by Google

historique où revivent à chaque page Henri III, les mignons, Mr d'Anjou, la Ligue, etc., etc. » Nous avons trouvé égarés dans *Pierre de l'Estoile* des chapitres entiers de ce bon Mr Dumas; le duel de Quelus, Antragues, Riberac, Livarot et Schomberg y est, par exemple, assez convenablement narré [1].

De bouquin en bouquin, le hasard nous a poussé à feuilleter *Moréri, les Mémoires de la Reine Margot elle-même, Brantôme, Castelnau*, puis *les historiettes de Tallemant* et un curieux écrit du sieur de Dampmartin, intitulé : *La Fortune de la Cour*, et divisé en trois livres. Ce sont des conversations entre Mr de Bussy et Mr de la Neuville sur l'élévation et la chute des favoris des princes [2].

Le guet-à-pens dont Louis de Clermont faillit être victime, et l'histoire de cette porte entr'ouverte par laquelle il se sauva, sont racontés tout au long dans Brantôme. La reine Marguerite nous a également rapporté la scène de l'embrassade avec Quelus.

Il faut vraiment que Mr Dumas ait une bien triste opinion de l'instruction de ses lecteurs pour se permettre de dénaturer, comme il le fait, des documents que tout le monde peut lire et que beaucoup de personnes ont bien certainement lus, car il est très aisé de se procurer tous les ouvrages que nous avons cités plus haut; non content de débaptiser les personnages les plus importants, il s'amuse même à changer l'orthographe de leurs noms de famille; c'est ainsi qu'il écrit *Monsoreau* pour *Montsoreau*, *Méridor* pour *Maridor*. Monsieur Monmerqué dans les notes de son excellente édition de Tallemant des Réaux écrit *Maridort*; il appelle aussi la *Diane* de Mr Dumas, *Françoise*. Si le romancier a trouvé le nom trop prosaïque, pourquoi n'a-t-il pas choisi *Marguerite?* Les oreilles délicates de ses lecteurs n'eussent pas été blessées, et il serait resté fidèle à la vérité historique, car sa mythologique héroïne est ainsi désignée par L'Estoile et par tous les auteurs du temps.

[1] Voyez la première série de la Collection Petitot *(Mémoires relatifs à l'histoire de France)*; tome XLV, *Journal de Henri III*, par Pierre de l'Estoile. Avril 1578.

[2] *La Fortune de la Cour* fut d'abord donnée au public sous le titre de *Bonheur de la Cour*. Mais le style de Mr De Dampmartin, procureur-général du duc d'Anjou étant assez négligé, Mr Sorel, l'auteur de la *Bibliothèque française*, revit l'ouvrage, changea le titre et publia une nouvelle édition. *La Fortune de la Cour* a été imprimée à la suite des *Mémoires de la Reine Marguerite* (Liége M. DC. XIII). — On y trouve (livre II, pages 329 et suivantes) la cause du refroidissement survenu entre Mr d'Anjou et Bussy.

Digitized by Google

Puis Marguerite-Françoise de Maridor n'était pas tout à fait une aussi admirable fille d'Eve que vous avez voulu nous le persuader, Mr Dumas, et votre comte de Montsoreau lui-même n'était pas un si terrible mari. Tallemant en effet nous apprend « *qu'il souffrait que Bussy fût l'amant de sa femme,* » et qu'il fallut les railleries sanglantes de S. M. Henri III, pour lui faire songer à venger son honneur; en un mot, le grand-veneur de Mr d'Anjou était quelque peu Sganarelle.

Mais la suite est plus fâcheuse encore. Le Roi avait agi de la sorte parce qu'il *haïssait Bussy à cause de la reine Marguerite* [1], et qu'il espérait, en humiliant Montsoreau devant toute la Cour, le pousser à quelque entreprise contre Louis de Clermont. Le digne fils de Catherine de Médicis ne s'était pas trompé; « *le comte irrité fit par force écrire par sa femme à Bussy, qui vint, puis il les tua tous deux.* » Comme le remarque très-justement Mr Monmerqué, cette dernière phrase est une erreur de Tallemant : « *Le comte de Montsoreau ne tua pas sa femme. L'Estoile ne le dit pas, et la généalogie de la maison de Montsoreau rend le fait impossible, puisque le comte, marié en* 1576, *a eu* SEPT *enfants de la même femme.* »

Le 10 janvier 1576, mademoiselle de Maridor s'était en effet mariée, sans trop d'opposition, avec ce barbare Montsoreau; notez maintenant que Bussy fut assassiné le mercredi 19 août 1579.

Cela diminue considérablement notre admiration pour votre Diane, Mr Dumas, qui n'est plus à tout prendre qu'une épouse adultère, n'ayant plus même la passion pour excuse, si toutefois il est un genre d'excuse possible en pareil cas; mais c'est là une question dont nous n'avons pas à nous occuper.

Quant à ce cher grand-veneur, nous nous trouvons vraiment dans l'embarras, et vous nous rendriez un service signalé, en daignant venir à notre aide, vous, Mr Dumas, l'auteur de *Monte-Christo* et de mille autres œuvres de prédilection. Il nous est positivement impossible de décider lequel des deux mérite la palme, ou le mari

[1] Louis de Clermont, comte de Bussy, dit Bussy d'Amboise, succéda à Saint-Luc, dans les bonnes grâces de la Reine Margot, sœur de Henri III et première femme de Henri IV; il eut lui-même pour successeur Mr de Mayenne. Saint-Luc n'avait pu faire oublier à sa royale maîtresse l'infortuné La Molle, qui fut décapité à cause d'elle; Bussy fut plus heureux, aussi fait-elle de lui un grand éloge dans ses Mémoires, tout en niant cependant leur intimité. On peut pour plus de détails consulter *Le divorce satyrique, ou les amours de la Reyne Marguerite.*

Digitized by Google

assez sot pour faire tant de bruit d'un accident fort peu extraordinaire [1], assez sot surtout pour se réconcilier ensuite avec celle qui l'a trompé; ou la femme déhontée qui court se rejetter dans les bras de son mari, le lendemain de la mort de son amant, à moins cependant que ce ne soit le jour même; car la dame, s'il faut s'en rapporter à l'Estoile qui n'a pas l'habitude d'avancer un seul mot dont l'exactitude puisse être contestée, avait elle-même envie de se débarrasser de Bussy; elle en était fatiguée et ne lui écrivit pas tout à fait *par force*, comme le prétend Tallemant des Réaux. Nous ne saurions trop vous recommander la lecture de l'Estoile : son journal est incontestablement un des recueils les plus curieux que nous possédions, et mérite plus que tout autre sa réputation. Ce Pierre de l'Estoile fut réellement un fortuné mortel; c'est en vain qu'il eût voulu échapper à la célébrité; déjà de son temps le zèle qu'il déploya dans ses fonctions d'audiencier de France, lui avait attiré l'admiration générale; à sa mort son journal fit le reste et mit en quelque sorte le sceau à sa renommée. Mais toutes ces causes n'eussent-elles pas existé, il lui eût suffi pour voir son nom transmis à la postérité la plus reculée, d'être le père de messire Claude de l'Estoile, *l'un des quarante de l'Académie française*, et sans contredit l'un des plus grands originaux de France et de Navarre. Messire Claude rimaillait; ce n'est pas pourtant ce qui le fit entrer à l'Académie; le motif de son admission fut que la docte assemblée ne pouvait pas se passer d'un homme qui lui-même se déclarait supérieur à Malherbe; et cependant notre l'Estoile était la modestie même. Seulement, aviez-vous le malheur de lui parler poésie, il se disait aussitôt incompétent et soutenait, tout furieux, qu'il n'y avait au monde plus détestable poète que lui. On eût peut-être désiré ne pas le contredire, mais la politesse exigeait le contraire. Bien vous en prenait! Vous aviez

[1] Au risque de nous faire jeter la pierre par cette classe de gens, qui n'est jamais au dépourvu quand il s'agit d'étaler de grands sentiments et de se poser en pourfendeurs, nous n'hésitons pas à déclarer que de tous les préjugés nous n'en connaissons pas de plus absurde que de faire dépendre l'honneur d'un homme du plus ou moins de constance d'une femme. Lorsqu'une femme manque à la foi jurée, s'il peut y avoir déshonneur, c'est pour elle seule. Vous empressez-vous en pareille circonstance de mettre l'épée à la main, vous ne cédez point au désespoir d'un amour trompé; c'est votre vanité blessée qui seule vous guide; ce que vous ne pouvez pardonner, ce n'est point la faute, ce n'est point de n'être plus aimé..... c'est de vous voir un rival, et un rival heureux.

Digitized by Google

à peine parlé qu'il s'emportait de la belle façon, et avec des transports de rage, vous prouvait par A plus B que Malherbe, auprès de lui, était « un petit garçon. » Cela dura dix ans ; on le fit de l'Académie et on l'appela *Malherbe-le-Grand*, pour ne pas le confondre avec *Malherbe-le-Petit Garçon*.

Il n'aimait pas à travailler le soir, et il lui était impossible de rien faire de bon pendant le jour ; un autre se serait désespéré ; notre homme ne perdait pas la tête pour si peu. Il fit garnir de volets toutes les fenêtres de son habitation. Une idée lumineuse lui avait traversé la cervelle : ses inspirations plus ou moins poétiques le surprenaient ordinairement le matin ; il méditait alors son sujet tout en s'habillant, et au coup de midi, il sonnait ses gens et donnait l'ordre de tout fermer et d'allumer des chandelles du haut en bas de la maison ; puis il se mettait à aligner ses rimes. Il appelait cela « travailler jour et nuit. » Sa fameuse invention lui fit aussi dire « que ses écrits étaient remplis de lumière. » — « Oui, de lumières vacillantes, » lui répondit un de ses confrères en Apollon. Qu'on s'étonne après de pareilles pointes si l'Estoile était plus d'à demi fou !

Il avait la malheureuse manie de vous réciter ses vers en pleine rue, et comme il possédait une voix de stentor, il ameutait autour de vous tous les badauds. Un jour il cherchait une rime ; on lui enlève son chapeau qu'il avait cependant bien enfoncé sur la tête ; une heure après la rime est trouvée ; il s'aperçoit de la disparition de son couvre-chef en voulant saluer une dame, et le voilà qui se met à crier : « Au voleur ! » en véritable énergumène. La police survient, s'informe de la cause de ce vacarme ; messire Claude prétend qu'on vient de lui voler un feutre tout neuf (on le lui avait pris à trois rues de distance) : les passants déclarent qu'il n'y a pas un mot de vrai, et l'on conduit l'Estoile au violon comme perturbateur du repos public.

Sa mort fut certainement l'événement le plus drôle de sa vie. Si on ne connaissait l'homme, on pourrait même voir dans sa fin une légère intention de suicide. Imaginez-vous qu'il s'aperçut un jour que nos aliments nous empoisonnent, lentement, à dire vrai, mais enfin ils nous empoisonnent d'après lui. En revanche, les confitures constituent la seule nourriture qui convienne réellement à notre organisation ; plus on en prend, plus on se fortifie. Il en fit l'expé-

Digitized by Google

rience pendant un mois entier; un beau matin, il obtint pour résultat de mourir d'une indigestion de trente et un jours!....

Les muses oubliérent de prendre le deuil; mais les confiseurs de Paris assistèrent en corps à l'enterrement et il y eut une baisse considérable sur le prix des sirops, des gelées et des pâtés.

Messire Claude de l'Estoile, l'académicien, est mort, bien mort; messire Claude de l'Estoile, le cerveau brûlé, est immortel.

Nous vous parlerons peut-être un jour de ses aventures amoureuses, elles sont nombreuses et en tout point dignes d'un aussi singulier personnage.

Revenons à Pierre de l'Estoile, le père, que nous avons un instant oublié pour vous entretenir des prouesses du très-illustre héritier de son nom. Nous vous avons dit plus haut que madame de Montsoreau donna les mains à l'assassinat de son amant; voici le récit de l'Estoile; le sujet est trop édifiant pour ne pas faire excuser la longueur de la citation.

« Le mercredi 19 août, Bussy d'Amboise, premier gentilhomme « de Monsieur le Duc [1], gouverneur d'Anjou, abbé de Bourgueil, « qui faisait tant le grand et le hautain à cause de la faveur de son « maître, et qui tant avait fait de maux et pilleries ès païs d'Anjou « et du Maine, fut tué par le seigneur de Montsoreau, ensemble « avec lui le Lieutenant criminel de Saumur, en une maison « dudit seigneur de Montsoreau, où la nuit ledit Lieutenant qui « était son messager d'amour, l'avait conduit pour passer cette « nuit-là avec la femme dudit Montsoreau, Marguerite de Maridor, « à laquelle Bussy dès lontemps faisait l'amour, et auquel *la dite* « *Dame avait donné* EXPRÈS *cette fausse assignation pour le faire* « *surprendre par Montsoreau, son mari,* à laquelle comparaissant « sur la minuit fut aussitôt investi et assailli par dix ou douze qui « accompagnaient le seigneur de Montsoreau, lesquels de furie se « ruèrent sur lui pour le massacrer. Ce gentilhomme se voyant si « pauvrement trahi et qu'il était seul (comme on ne s'accompagne « guère pour de telles exécutions) ne laissa pourtant de se défendre « jusques au bout; montrant que la peur, comme il disait souvent, « jamais n'avait trouvé place dans son cœur; car tant que lui

[1] Le Duc d'Anjou, frère du Roi. A partir de Louis XIII, l'aîné des enfants de France après le Roi, s'appela simplement *Monsieur*.

Digitized by Google

« demeura un morceau d'épée dans la main il combattit toujours,
« et jusques à la poignée, et après s'aida des tables, bancs, chaises
« et escabelles, avec lesquelles il en blessa trois ou quatre de ses
« ennemis, jusques à ce qu'étant vaincu par la multitude, et
« dénué de toutes armes et instruments pour se défendre, fut
« assommé près une fenêtre, par laquelle il se voulait jeter pour
« se cuider sauver. Telle fut la fin du capitaine Bussy, qui était
« d'un courage invincible, haut à la main, fier et audacieux,
« aussi vaillant que son épée, et pour l'âge qu'il avait, qui n'était
« que de trente ans, aussi digne de commander à une armée que
« capitaine qui fût en France : mais vicieux et peu craignant
« Dieu : ce qui lui causa son malheur, n'étant parvenu à la moitié
« de ses jours, comme il advient ordinairement aux hommes de
« sang comme lui : il possédait tellement monsieur le Duc, son
« maître, qu'il se vantait tout haut d'en faire tout ce qu'il voulait,
« voire, et avoir la clef de ses coffres et de son argent, et en
« prendre quand bon lui semblait ; de laquelle vanterie, on disait
« qu'il se fût aisément passé : il aimait les lettres, combien qu'il les
« pratiquât assez mal, se plaisait à lire des histoires, et entre autres
« les vies de Plutarque. Et quand il y lisait quelque acte signalé et
« généreux, fait par un de ces vieux Capitaines romains, il n'y a rien
« en tout cela, disait-il, que je n'exécutasse aussi bravement qu'eux
« à la nécessité ; ayant accoutumé de dire qu'il n'était né que gen-
« tilhomme, mais qu'il portait dans l'estomac un cœur d'empereur :
« si bien qu'enfin pour sa gloire Monsieur le prit à dédain, et de
« tant plus qu'il l'avait aimé du commencement, sur la fin il le haït :
« ayant consenti (suivant le bruit commun) à la partie qu'on lui
« dressa pour s'en défaire. En quoi se vérifie un méchant proverbe
« ancien, parlant des princes, qui dit : Très-heureux est qui ne les
« connoît ; malheureux qui les sert, et pire qui les offense. »

Castelnau ajoute de son côté que « Bussy s'étant jeté par la « fenêtre, demeura attaché aux pointes d'un treillis de fer, où il « fut achevé à coup de arquebuses. »

Les réflexions de l'Estoile sur la faveur des princes sont très-sages, mais il eût bien pu ajouter que c'est aussi le sort des hommes d'un noble cœur, d'accorder leur amour à des femmes qui en sont indignes et qui tôt ou tard finissent par les trahir. On ne peut trop flétrir la fille du baron de Maridor, dont M^r^ Dumas a voulu nous faire une

Digitized by Google

victime, un modèle de sentiment ; cette femme s'est volontairement rendue complice d'un meurtre, si elle n'en a été l'instigatrice ; sans elle la France aurait eu à inscrire dans ses annales un grand capitaine de plus, car personne parmi les contemporains de Bussy ne l'égalait en noblesse, en courage ; il y avait du génie chez cet homme.

Madame de Montsoreau mourut fort prosaïquement, après avoir donné naissance à sept enfants, comme nous l'avons dit, et sa fin ne ressemble en rien au récit romantique que vous avez pu lire dans le *Constitutionnel*.

Il nous est impossible de ne pas nous arrêter un instant à l'aîné des fils de Marguerite de Maridor.

René de Chambes, comte de Montsoreau, était un terrible personnage. Il coulait sans aucun doute dans ses veines beaucoup de sang de monsieur le grand-veneur, son père ; mais, il faut bien l'avouer, quelque peu aussi du sang de monsieur de Bussy. Il avait entre autres petits défauts, celui de battre fausse monnaie et de détrousser les marchands qui s'aventuraient dans les environs de son manoir.

Un jour, il était descendu dans une hôtellerie ; un sergent se présente pour signifier un exploit à l'aubergiste : « Drôle ! s'écrie le Montsoreau furieux ; oser apporter un exploit à un homme qui a l'honneur de me loger ! » Et il fait saisir le pauvre diable par une bande de misérables qui lui servaient de gardes-du-corps, puis décide qu'il sera pendu. « Mais avant tout, dit-il, ce coquin-là étant peut-être chrétien, il s'agit de le confesser. On le fera ensuite communier, son exploit servira d'hostie. » Le sergent avait heureusement la tête bonne, et fit belle mine à mauvais jeu. « Parbleu, répondit-il, je ne demande pas mieux, monseigneur ; seulement pour m'aider à avaler pareille hostie, un verre de vin serait d'un grand secours. — Le maraud a raison, répliqua le comte. Pour que la chose soit plus parfaite, tu communieras pour la dernière fois sous les deux espèces. » L'exploit fut déchiré en petits morceaux, et, lorsque le malheureux sergent eut achevé de manger, on lui passa la corde au cou, et..... le comte donna ordre de le laisser aller ; sa victime restant impassible, il la jugea digne de vivre. Une autre fois il ne se montra pas d'aussi bonne composition : des marchands qu'il dépouillait, ayant osé demander grâce et invoquer sa

Digitized by Google

pitié, il les tua lui-même sans sourciller ; c'était le sang du grand-veneur qui parlait.

Le comte René avait une maîtresse, laquelle maîtresse lui faisait bon nombre d'infidélités (il paraît décidément que c'était un mal héréditaire chez les Montsoreau) ; entre tous ses galants, la belle affectionnait particulièrement le cocher de l'amant en titre : cette femme-là n'avait guère les goûts relevés. Or, le maître avait la fâcheuse habitude de servir une bastonnade quotidienne aux épaules du valet ; la demoiselle s'en irrita et découvrit aux gens de justice les instruments qui servaient à la fabrication de la fausse monnaie. Le cas était grave, on se rappela cent méfaits restés impunis et on envoya arrêter le comte. Averti à temps, il réunit dans la cour d'honneur du château, les honnêtes gens avec lesquels il vivait, leur fit jurer de mettre à mort cocher et maîtresse (vous pensez bien qu'ils n'avaient eu garde de rester) si jamais ils les rencontraient ; puis il leur adressa les adieux les plus touchants, et voulant se montrer généreux et reconnaissant de leurs services désintéressés, il leur remplit à chacun les poches de beaux écus bien neufs et bien faux. Après avoir donné un moment à l'émotion indispensable en pareille circonstance, tout le monde s'esquiva au plus vite, les deux principaux accolytes de René coururent à franc étrier préparer des relais à leur maître ; lui rentra dans la salle d'armes du manoir de ses pères, chargea trois paires de pistolets qu'il se passa à la ceinture, cacha sous son pourpoint deux poignards italiens et une petite fiole renfermant un poison des plus violents destiné à le préserver de la corde ; car il n'ignorait point ce qui l'attendait s'il tombait vivant entre les mains des limiers de Monsieur le grand-justicier de France. Ces préparatifs terminés, il s'assura que sa compagne inséparable, la plus épouvantable rapière qui ait jamais existé, était bien fixée à son côté, et que son costume était irréprochable ; il était vêtu avec une magnificence inouïe ; content de sa personne, il parcourut gravement pour la dernière fois tous les appartements du château ; lorsqu'il rencontrait le portrait d'un de ses ancêtres, il s'arrêtait avec respect, se découvrait et faisait un grand salut ; au dernier portrait, celui de Monsieur son père, un sourire narquois vint effleurer ses lèvres et son visage s'assombrit tout à coup. Puis, saisissant une trombe de chasse accrochée sous le cadre en souvenir de la dignité du défunt, il descendit le grand

Digitized by Google

escalier en sonnant la plus triste fanfare qui se puisse imaginer. Un magnifique genet d'Espagne piaffait dans la cour, le noble faux-monnayeur s'élança en selle, salua de nouveau son antique domaine et lança son cheval à fond de train. Il avait à peine fait deux lieues qu'il reconnut qu'on le poursuivait ; René avait tout au plus trois cents pas d'avance ; ses ennemis étaient en forces, la partie n'était pas égale, un contre douze!... Le comte sentit dans tout son être une chaleur inconnue, le cœur lui battait noblement : c'était le sang de Bussy qui lui brûlait les veines. Il passa ses rênes entre les dents, saisit deux pistolets et ralentit sa course, tandis que ses adversaires redoublaient de vitesse; au moment où ces derniers s'y attendaient le moins, il exécuta avec une précision remarquable un mouvement de volte-face, cria qu'il était prêt à se rendre; et piquant des deux, il se trouva en deux secondes à vingt pas des cavaliers chargés de l'arrêter, ses doigts pressèrent la détente des pistolets; on entendit une double détonation suivie de cris de rage ; M. de Montsoreau venait de donner lieu à une promotion dans l'armée de S. M. très-chrétienne : le brigadier était tombé raide mort et un soldat se roulait dans la poussière, l'épaule droite fracassée. Quatre coups accompagnés d'un rire infernal partirent presque sans intervalle; quatre cadavres et deux blessés, la moitié des forces ennemies, étaient étendus sur le champ de bataille. Dans le premier moment de surprise, les soldats, qui ne pensaient pas à être attaqués, n'avaient point fait usage de leurs armes; d'ailleurs leur chef seul avait une mêche allumée: un d'eux la saisit, et une balle alla se loger dans le poitrail du genet. Montsoreau, pâle de fureur, se vit perdu; il ne s'agit plus, se dit-il, que de mourir en brave. Il sauta à terre, courant droit au cavalier qui rechargeait son arme, lui enfonça dans le cœur la lame d'un poignard, jeta le corps sur la route, et ne comprenant pas lui-même sa victoire, s'empara fièrement du cheval de sa nouvelle victime. Il y aurait donc un Dieu pour les faux-monnayeurs, pensa-t-il? — Et les idées de mort se dissipèrent, et il jura de se sauver; il ne pouvait plus mourir.

Cette réflexion rassurante venait à peine de lui traverser l'esprit, que la crosse d'une carabine menaçait de lui fracasser le crâne; le comte se baissa rapidement et avec son second poignard coupa les jarrêts à la monture du nouvel assaillant qui perdit l'équilibre et

Digitized by Google

tomba désarçonné ; un instant après, il était tout-à-fait hors de combat.

« Un gentilhomme pour quatre manants! s'écria alors le Montso-« reau d'une voix railleuse, c'est bien de l'honneur pour vous, « maîtres vilains; Dieu daigne avoir votre âme, car il ne vous reste « plus long à vivre! Ah! Messieurs du Parlement, vous croyez qu'il « suffit de douze grands sacripants de cette espèce pour venir à « bout d'un des plus nobles seigneurs de France ! » Et faisant le moulinet avec sa terrible rapière, il se rua sur les débris de la troupe ennemie; le mouvement de rotation imprimé à l'épée cessa tout à coup, l'arme avait rencontré une poitrine et l'avait traversée de part en part. Les trois derniers survivants ne jugèrent pas prudent de risquer plus longtemps leur peau à pareil jeu, d'autant plus qu'il n'en était pas un qui n'emportât quelque bonne estocade ; les éclats de rire homérique du comte accompagnèrent leur fuite.

Quatre jours après cet exploit, le comte René de Montsoreau débarquait en Angleterre, cette terre de liberté, qui servait alors de refuge (*la Belgique l'a remplacée depuis*) à tous les honnêtes gens de France et de Navarre.

Un mois plus tard le populaire de Paris, réuni en place de Grève, battait des mains à la décapitation en effigie du fils de haut et puissant seigneur feu Charles de Chambes, comte de Montsoreau, et de noble Damoiselle Marguerite-Françoise de Maridor, sa femme, également décédée [1]. Le roi n'avait point voulu qu'il pût un jour être dit que sous son règne un gentilhomme s'était rendu digne de la hart.

Nous terminerons par une dernière citation de Tallemant des Réaux; c'est une anecdote sur Bussy, que nous n'avions d'abord pas remarquée, et dont Mr Dumas n'a pas cherché à tirer parti.

« J'ai ouï conter, dit Tallemant, que Bussy étant un jour allé « voir les bêtes des Tuileries avec des dames, il y en eut une assez « imprudente pour l'obliger à lui aller requérir son gant qu'elle « avait laissé tomber dans la loge d'un lion. Il y fut l'épée à la « main, reprit le gant sans que le lion branlât, et en le rendant à

[1] Le comte René mourut à Londres en 1649. Il laissa un fils nommé Bernard, qui pour rétablir sa fortune épousa, à l'âge de quinze ans, la nièce du Lieutenant criminel du Mans,

Digitized by Google

« la dame, il lui en donna un petit coup sur la joue, et lui dit : « tenez, et une autre fois n'engagez point des gens de cœur mal à « propos. »

Ne serait-ce point ce trait d'intrépidité qui inspira à Schiller son admirable pièce de vers *der Handschuk ?*

F. Van Hamme.

Digitized by Google

Fantaisie.

A toi, des vers? — A toi l'extase
Qui de mes yeux déborde en pleurs,
Lorsqu'à longs traits je bois au vase
Des voluptés et des douleurs!
A toi chaque folle pensée
Qui bout dans ma tête oppressée,
Qui gonfle mon cœur éperdu!
Quand dans le délire d'un rêve,
Pâle, je m'écrie et me lève,
A toi chaque baiser perdu!

Lorsque ton regard qui se noie
Plonge en mon âme lentement,
Quand de ton beau corps qui se ploie
J'écoute le frémissement;
Lorsque de ta lèvre qui brûle
Le feu dans mes veines circule,
Quand je m'enivre de poison,
A toi tout mon sang qui s'enflamme!
Partout, toujours, à toi mon âme,
A toi ma vie et ma raison!

Digitized by Google

Ah ! les vers, enfants du caprice,
Naissent à l'ombre du loisir,
Pâles roses dont le calice
S'ouvre au baiser de tout zéphyr ! —
Le cratère gronde et bouillonne ;
Du front du Vésuve qui tonne
Et gémit dans ses profondeurs,
S'élance une lave embrasée....
Demande-lui de la rosée !
Dis-lui de te jeter des fleurs !....

Laisse-moi boire l'ambroisie
Sur ta bouche, rose des cieux ;
Berce en tes bras la Poésie
Éclose au rayon de tes yeux,
La Poésie aux chants suaves,
Libre de parure et d'entraves,
Qui sait tout peindre et tout oser,
Nue et belle de tous ses charmes !
Ses seules perles sont des larmes !
Son seul langage est un baiser !

ÉDOUARD WACKEN.

Digitized by Google

LA PLANÈTE

DE Mr LEVERRIER.

On a cru longtemps la terre immobile. Les anciens se figuraient que le soleil et tout le firmament tournaient autour de la terre, ce qui réduisait le rôle du soleil à celui d'un flambeau destiné à nous éclairer, et faisait des étoiles autant de petits ornements assez puérilement imaginés. Plus tard on s'aperçut que l'orgueil humain s'attribuait une part beaucoup trop belle, que la terre était tout simplement une planète fort humble tournant avec plusieurs autres planètes autour du soleil, centre du monde, comme la lune tourne autour de la terre. Bien plus, on reconnut que le soleil lui-même n'était qu'une étoile comme celles que nous apercevons dans le ciel, et qu'ainsi tout notre système planétaire, c'est-à-dire toutes les planètes qui sont emportées dans l'espace avec la notre autour du soleil, dans un rayon de plusieurs centaines de millions de lieues, ne représentait qu'un point, comparé à l'immensité de l'univers.

Quand on se fut formé une idée passablement exacte de l'état et du mouvement de notre monde, on essaya de pénétrer au delà de ses limites et d'observer les mondes étrangers au nôtre, c'est-à-dire les étoiles qui en sont les soleils. Mais, quels que fussent déjà les progrès de la science humaine, loin de pouvoir rien découvrir dans ces régions infiniment reculées, on ne put pas même trouver une distance approximative de la terre à une étoile quelconque, avec les procédés et les calculs qui mesuraient si bien les rapports de notre soleil avec ses planètes et leurs mouvements. Les chiffres ajoutés les uns au bout des autres eussent été d'ailleurs un moyen insuffisant pour faire entrer dans la pensée la distance incommensurable du soleil, qui est notre étoile, à la plus voisine des autres étoiles. Le génie de l'homme, impuissant à trouver une mesure de

Digitized by Google

longueur, imagina cependant une mesure de temps qui atteignit indirectement le but. La vitesse de la lumière qui avait passé longtemps pour instantanée, c'est-à-dire incommensurable, fut un jour mesurée. On démontra que la lumière parcourt dans une seconde environ soixante et dix mille lieues, c'est-à-dire qu'il lui faut 8 minutes 13 secondes pour franchir les trente quatre millions et demi de lieues qui séparent la terre du soleil. A l'aide de ce point de comparaison, on parvint à calculer que la plus proche des étoiles fixes est éloignée de la nôtre, c'est-à-dire du soleil, d'une distance telle que sa lumière ne peut pas nous parvenir en moins de cinq ans. Ainsi les chiffres de la science ne purent même opérer que sur un minimum ! — Herschell a découvert des étoiles si petites que leur lumière ne peut pas mettre moins de dix siècles à parvenir jusqu'à nous ; c'est-à-dire qu'en supposant que ces étoiles viennent à s'éteindre, nous en verrions encore la lumière d'ici pendant mille années !

Mais sortons de ces espaces immenses dont le commencement ni la fin ne sont nulle part ; hâtons nous de fuir ces appréciations exorbitantes qui bouleversent l'imagination, pour rentrer dans les limites de notre monde à nous, où les mesures restent dans des bornes raisonnables, et se réduisent à la bagatelle de quelques centaines de millions de lieues.

On sait que les planètes qui tournent autour de notre soleil se comptaient jusqu'à ce jour au nombre de onze, parmi lesquelles se trouve la terre. On sait aussi que ces planètes offrent dans leurs distances entre elles et le soleil des proportions harmoniques. Ainsi, en écrivant les nombres 0, 3, 6, 12, 24, 48, 96, 192, et en ajoutant 4 à chacun de ces nombres, de manière à ce qu'on ait 4, 7, 10, 16, 28, 52, 100, 196, on obtient la distance relative de chaque planète au soleil, c'est-à-dire que Mercure, qui est le plus proche, a sa distance représentée par 4, Vénus qui vient ensuite par 7, la Terre qui est la troizième par 10, Mars par 16 et ainsi de suite jusqu'à Uranus qui a sa distance au soleil représentée par 196.

Jusqu'au commencement de ce siècle, cette loi, qu'on appelle la loi de Bode, souffrait une exception. Entre Mars et Jupiter, c'est à-dire entre les chiffres 16 et 52, on ne trouvait point la planète qui devait correspondre au chiffre 28. A force de la chercher on en découvrit une petite, mais elle n'occupait pas la place indiquée par

Digitized by Google

le calcul. Cette infraction à la loi jusqu'alors admise, jeta les savants dans une grande perplexité.

La nouvelle planète fut appelée Vesta. Peu de temps après on en aperçut une seconde, plus petite encore, dans le voisinage de celle-ci, et non moins irrégulièrement placée, puis une troisième, puis une quatrième, auxquelles on donna les noms de Cérès, Pallas et Junon. On ne tarda pas à expliquer cette anomalie en donnant ces quatres petites planètes comme des fragments d'une planète plus grande, brisée par quelque immense catastrophe. Cette explication est généralement admise aujourd'hui, et la moyenne de ces quatre fragments représente en effet la place que devrait occuper la planète normale, entre Mars et Jupiter. Enfin on a découvert, il y a quelques mois seulement, un cinquième éclat de planète, qui appartient au même groupe, et auquel on a donné le nom d'Astrée. Mais cette découverte due au hasard, comme celle des quatre autres fragments, n'a rien de commun avec celle de M. Leverrier, qui est le résultat d'un admirable et prodigieux calcul.

Après Jupiter qui répond au chiffre 52, vient Saturne qui répond à 100, puis Uranus à 196. Depuis la découverte de cette dernière planète, qui est due au célèbre Herschell, on ne connaissait point de planète plus éloignée ; on s'accordait à regarder Uranus comme l'extrémité de notre système planétaire, à cause de son immense éloignement du soleil qui est de six cent soixante millions de lieues. Longtemps même on l'avait prise pour une étoile fixe de sixième grandeur et son mouvement avait échappé à l'observation parce qu'elle met quatre-vingt-quatre ans à faire sa révolution autour du soleil.

M. Leverrier n'est pas le premier astronome qui ait soupçonné l'existence d'une planète plus éloignée encore que celle d'Uranus, à la distance représentée par le chiffre 388; voici la principale raison qui rendait cette conjecture extrêmement probable.

En vertu de l'attraction universelle, découverte par Newton, les divers corps de notre système planétaire agissent les uns sur les autres en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance. Cette action réciproque est cause que leurs mouvements, au lieu d'avoir cette parfaite régularité que les lois de Kepler leur attribuaient, présentent parfois des anomalies assez considérables.

Digitized by Google

Uranus est découvert depuis 1781. Comme la révolution de cet astre est de quatre-vingt-quatre ans, il n'a pu jusqu'à ce jour être observé dans toute l'étendue de son orbite. Ce n'est donc encore que par le calcul et par les tables que la route à parcourir par Uranus a pu être déterminée. Mais quelque soin que l'on mît à faire ces calculs, il arrivait toujours que l'observation se trouvait, après un temps plus ou moins long, en désaccord avec la théorie. On chercha longtemps l'explication de ces irrégularités dans l'influence que pouvaient exercer sur Uranus les autres planètes. On ne réussit point à la découvrir; on arriva même à démontrer qu'elles ne provenaient point de ce côté, et l'on fut conduit plus d'une fois à penser qu'il devait exister, au delà de la planète d'Herschel, un astre inconnu, cause de ces perturbations.

M. Leverrier a osé entreprendre la gigantesque tâche de déterminer, d'après les irrégularités d'Uranus, la position, dans l'immensité de l'espace et à un instant donné, de l'astre inconnu qui pouvait être capable de les produire. Il y est arrivé par des calculs d'une complexité effrayante, et avec une telle exactitude que le premier astronome qui voulut vérifier le fait, découvrit la nouvelle planète, située à une distance de plus d'un milliard de lieues, à l'endroit même du ciel où M. Leverrier avait dit qu'elle passerait à tel moment, — car il ne lui a pas été donné de voir le premier sa planète, — le diamètre était celui de près de trois secondes indiqué par M. Leverrier, et le lendemain l'astre avait marché d'une minute, quantité également annoncée par lui.

Ce qui fait que M. Galle a eu l'avantage d'apercevoir le premier la planète, c'est que la carte de M. Bremiker, qui est un recensement des astres de chaque heure du jour, publié d'après les observations de tous les observatoires, a paru à Berlin, précisément le jour même où la circulaire de M. Leverrier y parvenait aussi, de sorte que M. Galle, recevant les deux renseignements à la fois, a pu facilement vérifier l'un sur l'autre.

M. Leverrier est âgé de trente-six ans; il est sorti de l'École polytechnique en 1833. On l'a déjà comblé d'honneurs et de distinctions; mais que sont ces titres éphémères auprès de la gloire qui s'attache désormais à son nom? Cette découverte faite, comme l'a dit M. Arago, « au bout d'une plume de génie, » est, selon ce qu'écrivaient à M. Leverrier M. Encke de Berlin et M. Schumacker

Digitized by Google

d'Altona, « la plus brillante de toutes celles que contient l'histoire de l'astronomie. » On a proposé de donner à la nouvelle planète le nom de Leverrier. On a mis aussi en avant le nom de Janus, le dieu à deux faces, pour exprimer que cet astre, situé probablement aux confins de notre système planétaire, regarderait d'un côté notre monde et de l'autre les mondes infinis de l'univers. Quelque brillant et glorieux que soit le résultat obtenu par l'astronome français, nous croyons qu'il n'appartient pas à l'homme de borner ainsi l'avenir. Qui sait si l'on ne découvrira pas encore une autre planète? Qui peut prévoir jusqu'où s'élèvera, jusqu'où pénètrera la science par la suite des temps, et qui oserait en limiter la marche? Quand les hommes s'imaginent savoir quelque chose, qu'ils jettent un regard rétrospectif sur le siècle, que dis-je! sur l'année qui les a précédés. A la vue des progrès immenses que la science a faits dans la période de notre propre génération, à la seule idée des découvertes dont nous avons été témoins, l'esprit n'est-il pas comme saisi de vertige devant l'inépuisable prodigalité des choses nouvelles que Dieu sème sous nos pas, et n'y a-t-il pas, dans la comparaison de ce que nous savons et de ce qui nous reste à apprendre quelque chose de l'effroi qui s'empare de notre imagination, quand elle veut comparer les bornes de notre monde sensible avec celles de l'espace et de l'éternité.

A. Ferrier.

Digitized by Google

QUAND ON EST GRIS.

CHANSON.

Quand on est gris,
Ici bas tout est magnifique,
Quand on est gris,
Du pauvre on n'entend pas les cris.
On croit au bonheur en Belgique,
A la prospérité publique,
Quand on est gris.

Quand on est gris,
On est le talent en personne;
Quand on est gris,
On se croit des plus accomplis.
Ce qu'on dit, l'esprit l'assaisonne
Et comme à la Chambre on raisonne,
Quand on est gris.

Quand on est gris,
On ne trouve rien d'impossible :
Quand on est gris,
On risquerait tous les paris;
A l'esprit tout est accessible,
On comprend le pape infaillible...
Quand on est gris.

Digitized by Google

Quand on est gris,
On goûte un bonheur sans nuage ;
Quand on est gris
On ne compte que des amis,
On est heureux dans son ménage,
On peut croire sa femme sage...
Quand on est gris.

Quand on est gris,
On est très-fort en politique ;
Quand on est gris,
On culbute tous les partis ;
On a des raisons sans réplique,
On croit presque à la République ;
Quand on est gris.

Quand on est gris,
On briserait une colonne ;
Quand on est gris,
On est fort au moins comme dix ;
On est, pour vrai je vous le donne,
Ferme comme un roi sur son trône,
Quand on est gris.

ÉTIENNE WAUQUIER.

Digitized by Google

LE CHANT D'UNE MÈRE.

Dors-tu, mon fils? Je suis près de ta couche,
Des rêves d'or bercent ton jeune esprit;
A chaque fois que mon souffle te touche,
Ton œil s'entrouvre et ta lèvre sourit.
Noires chimères,
Effroi des mères
Et des enfants;
Essaim étrange,
Respectez l'ange
Que je défends.

Même en dormant tu songes à ta mère,
Ange adoré qui viens charmer mes jours;
L'orage gronde, et la vie est amère;
Mais toi, tu dors et tu souris toujours.
Noires chimères,
Effroi des mères
Et des enfants;
Essaim étrange,
Respectez l'ange
Que je défends.

Mon âme, hélas! n'avait plus d'espérance.
Combien de soins, ô débile arbrisseau,
Combien de pleurs, que de nuits de souffrance
Ont de leur ombre entouré ton berceau!

Digitized by Google

Noires chimères,
Effroi des mères
Et des enfants;
Essaim étrange,
Respectez l'ange
Que je défends.

Mais ma douleur d'allégresse est suivie.....
J'ai triomphé! tu n'en es que plus beau;
Enfant, ta vie a ranimé ma vie;
Je t'ai repris à deux pas du tombeau.
Noires chimères,
Effroi des mères
Et des enfants;
Essaim étrange,
Respectez l'ange
Que je défends.

Seigneur, ma joie est peut-être plus belle
Que le bonheur de ton éternité.....
Seigneur! Seigneur! dans la sphère éternelle,
A-t-on l'amour et la maternité ?

E. VANDERPLASSCHE.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

OEuvres posthumes de Casimir Delavigne : *Les Derniers Chants*, poèmes et ballades sur l'Italie [1].

Que devient la Poésie française? Delavigne est mort; Soumet, le premier après lui de son école, mort; Lamartine le poète, tué en duel par Lamartine le député; Victor Hugo, après s'être fait Académicien, s'ensevelit vivant dans l'hermine des Pairs; Alfred de Musset, ce grand poète, jadis le plus aimable des Bohémiens, est aujourd'hui bibliothécaire *in partibus* : et si ce qu'on dit est vrai... mais non, il ne peut abandonner la Poésie, cette maîtresse qui lui a toujours été fidèle! Puisque M. de Vigny, de son côté, garde un silence absolu, j'imagine que le noble comte est mort et apparaîtra un jour aussi dans le linceul des Pairs de France. — Et l'avenir, où le chercher? la jeune génération, où est-elle? Interrogez la tombe d'Hégésippe Moreau.

Il n'y a plus de grands poètes contemporains. — A moins toutefois que vous ne vouliez remplacer Hugo et Lamartine par M. Ponsard, et puis Musset et Delavigne par M. Ponsard. La postérité est venue. Pour l'auteur des Messéniennes, nous sommes la Postérité.

Casimir Delavigne vécut en dehors des luttes politiques, en dehors même des querelles littéraires où voulait l'entraîner une fougueuse génération de novateurs. Sa biographie, écrite par son frère en tête des *Derniers Chants*, n'offre rien de romanesque : c'est l'histoire de son cœur, de ses affections ; ses aventures sont des œuvres et des succès. Delavigne n'était pas un de ces hommes dévorés par une ardeur fiévreuse, avides de combats stériles, de triomphes éphémères. Les *Messéniennes* sont les chants d'un citoyen,

[1] Paris, Didier. 1 vol. in-8°.

Digitized by Google

d'un poète patriotique, mais non pas d'un écrivain politique : de grands événements pouvaient seuls faire vibrer les cordes d'airain de sa lyre ; il fallait à sa voix mélodieuse des sujets de dithyrambe et non des sujets de satire. Il n'a pas non plus transporté la lutte dans le domaine de l'art. C'était une douce nature de poète aimant par-dessus tout la solitude et le calme, sources fécondes de son inspiration réfléchie. Non, certes, il n'était pas de notre temps : l'heureuse médiocrité d'Horace satisfaisait son ambition ; l'amour et les joies de la famille suffisaient à son cœur.

Casimir Delavigne était un poète *classique*. — Qu'on me permette d'employer cette dénomination ridicule, faute d'une autre ; — comme tous les hommes d'un talent supérieur, il comprit la nécessité d'ouvrir de nouvelles sources à la fantaisie, un champ plus large à la pensée ; mais il fut bientôt devancé par des rivaux jeunes et ardents, — *les romantiques*, comme on les appelait alors. — L'auteur des *Messéniennes* eut le sort de tous les hommes qui refusent de suivre le torrent du siècle ; il fut oublié sur le rivage, tandis que ses rivaux voguaient à toutes voiles, aux acclamations de la multitude. Les attaques les plus injustes ne purent arracher le poète au calme inaltérable de sa rêverie ; et soit paresse, soit dédain, ou plutôt parce qu'il avait la conscience de sa vocation, il poursuivit tranquillement la route qu'il s'était tracée, en y semant çà et là de beaux poèmes si verts et si touffus, que ses détracteurs eux-mêmes aimaient à se baigner dans leur ombre odorante.

Les inimitiés littéraires devaient se taire sur une tombe. Delavigne avait des adversaires, mais n'avait pas d'ennemis. C'est le chef de l'école nouvelle, c'est Victor Hugo qui s'est fait l'interprète de la Postérité en rendant le premier hommage public à l'illustre mort : un enfant de la Pologne est venu, après lui, répandre sur le cercueil une larme et un peu de poussière..... Cette poussière était arrachée au sol sanglant de sa patrie, et cette poussière était libre. Pourquoi l'Italie, elle aussi, n'était-elle pas représentée à cette solennité funèbre, elle que Casimir avait si bien chantée ? L'Italie avait inspiré le poète comme une seconde patrie. Les *Derniers Chants* sont presque tous datés de cette terre du soleil, où il berça longtemps ses rêves dans un lit embaumé. On dirait que son génie a puisé une seconde jeunesse à ces chauds rayons. Il a chanté le chant du cygne : jamais son vers limpide n'a chatouillé plus douce-

Digitized by Google

ment l'oreille, jamais sa pensée ne s'est revêtue d'images plus gracieuses; jamais surtout il ne s'est montré aussi original que dans ses ballades. On y retrouve même, et à un haut degré, cette sève voluptueuse, cette chaste sensualité de la jeunesse qui donne aux premiers essais des poètes un charme qu'on chercherait souvent en vain dans les œuvres de leur virilité. Mais ici, cette fraîcheur d'imagination s'unit à la touche vigoureuse d'un homme dont l'intelligence est parvenue à dominer l'inspiration.

C'est qu'aussi Delavigne avait voué à l'art un culte éternel; il savait bien, lui, qu'il n'y a rien au monde qui vaille les rêves du poète. Tandis que d'autres rapetissaient leur taille au niveau du feuilleton bourgeois, ou forçaient leur voix harmonieuse à se mêler au tumulte des assemblées publiques, celui-ci s'est retranché dans le noble dédain de l'artiste inspiré; il a compris que les hommes d'élite ne peuvent se mêler à la foule et descendre pour longtemps dans la vie positive, sans perdre le plus beau des priviléges, le pouvoir de créer après Dieu. Et puis cet homme à l'âme pure, élevée, vivant dans la retraite, au sein de sa famille, entouré des doux souvenirs de sa jeunesse, cet homme-là n'avait pas vieilli par le cœur.

Quelques-unes des ballades de Casimir Delavigne ont paru de son vivant; plusieurs d'entre elles sont mises en musique. L'Allemagne est riche en chefs-d'œuvre de ce genre; la naïveté des ballades allemandes se retrouve souvent dans celles du poète français, mais le lyrisme domine dans les premières, tandis que l'élément dramatique règne dans celles-ci. Les *Ballades sur l'Italie*, se liant l'une à l'autre, forment les épisodes de plusieurs petits drames touchants et pleins d'intérêt. *Memmo*, *le Prêtre*, *un Miracle*, sont les titres de trois chefs-d'œuvre. Je voudrais en tracer une rapide analyse, mais à quoi bon disséquer ces beaux corps pleins de vie? Non, je ne me permettrai certainement pas de mutiler cette belle poésie pour en rassembler quelques lambeaux palpitants, et les faire entrer de force dans une mauvaise prose descriptive. Je vous dirai seulement : allez acheter les *Derniers Chants*, ouvrez le volume à la page où l'auteur d'*un Miracle* montre Jésus-Christ descendant dans les Limbes, ce vague séjour où vont les âmes des enfants privés du baptême : puis feuilletez tous les poètes français et dites-moi si vous y trouvez rien de plus gracieux que ces strophes :

Digitized by Google

. . . . . .

Pourtant, n'osant céder au charme qui l'attire,
Chacun d'eux en tremblant s'avance et se retire,
Lorsque Jésus leur dit, pour calmer cet effroi,
D'un son de voix plus doux, plus caressant encore
Que l'appel d'une mère à son fils qu'elle adore :
« Petits enfants, venez à moi ! »

Tout l'essaim se mêle,
S'envole, et, pareil
A la blanche grêle
Qui brille au soleil,
Tombe pêle-mêle.

L'un en s'abattant
A la main s'attache,
D'orgueil palpitant ;
L'autre, au lin sans tache
Du manteau flottant.

Celui-ci, qui s'agite autour de l'auréole,
A travers ses feux vole,
Comme le papillon par la flamme attiré ;
Le plus hardi de tous plane un moment et pose
Ses deux lèvres de rose
Sur les cheveux du Christ et sur son front sacré.
Il les traîne après lui comme des tourterelles,
Becquetant ses habits, sautant, battant des ailes.
Luttant et se heurtant dans leurs débats jaloux ;
Puis il lève sur eux ses deux mains bénissantes,
Et tous, courbant soudain leurs têtes innocentes,
Ils sont tombés à ses genoux.

Comparez à cette poésie si chaste et si élevée le charmant poëme de *la Ballerine* dont nous n'avons malheureusement que les deux premiers chants; écoutez la jeune fille exprimer si gracieusement ses premières espérances et ses premiers désirs, dans des vers empreints d'une sensualité toute méridionale :

J'ai de ma coupe d'ébène
Couvert mon sein l'autre jour ;
Il n'a pu, je l'avoue, en remplir le contour,
Mais il s'en fallait à peine.
Laissez au Vomero les orangers grandir,
Leurs fruits dorés s'arrondir,
Et la coupe sera pleine.

Digitized by Google

Une dernière citation; celle-ci est tirée d'une pièce qui a pour titre ce simple mot : ADIEU!

Cette fenêtre était la tienne,
Hirondelle, qui vins loger
Bien des printemps dans ma persienne,
Où je n'osais te déranger;
Dès que la feuille était fanée,
Tu partais la première, et moi,
Avant toi je pars cette année;
Mais reviendrai-je comme toi?

Chaque printemps ramène les hirondelles; le poète ne reviendra plus.

ÉD. WACKEN.

Aux Rois, à un Poète, à Mlle Rachel, Poésies par CH. POTVIN, Paris, 1846. — 25 pages.

Pour un poète aimé des cieux, dont la parole puissante s'échappe en strophes harmonieuses, combien il en est qui usent leurs temps et leurs forces à dompter le vers rebelle! Pour un prédestiné, que de maudits!... Le public égoïste, lui, ne voit que son plaisir et ne nous tient pas compte de nos efforts : il accueille l'écrivain abondant et facile, il repousse celui dont les œuvres sentent le travail et la contrainte. Et ce dernier cependant, s'il est moins poète que le premier, est souvent un penseur plus profond. Parler *la langue des dieux* est un rude labeur pour l'homme peu familier avec la rime et le mètre : tantôt c'est la pensée qu'il lui faut mutiler, tantôt c'est le vers, et si tous deux parviennent à marcher de compagnie, hélas! c'est en boitant. Il serait bien plus sage s'il s'exprimait en prose, nous le savons; mais toute chose difficile plaît aux esprits d'élite et la poésie a l'attrait de la royauté : qui a régné un jour, veut régner encore; qui fit une fois des vers, en fera toute sa vie...

Nous avons trouvé plus de belles pensées que de beaux vers dans les trois poésies publiées par M. Ch. Potvin : le fond l'emporte de beaucoup sur la forme. Soit que le jeune écrivain montois ne possède pas suffisamment le mécanisme de l'art, soit qu'il se hâte trop de rendre ses idées, l'allure de sa strophe est souvent embarrassée, son expression mal choisie ou impropre. On sent qu'il manie un instru-

Digitized by Google

ment indocile. Cependant nous sommes loin de dire que M. Potvin n'a pas d'aptitude pour la poésie et qu'il doit y renoncer. Il y a de l'avenir en lui, et quelque jour le succès couronnera ses efforts, nous n'en doutons pas. De ses premiers essais à ses productions d'aujourd'hui, il y a loin : son talent s'est mûri et son faire, sans être devenu tout à fait facile, s'est beaucoup amélioré. Il est entré dans une voie plus sérieuse, laissant derrière lui, comme un bagage inutile, ce qu'il avait d'excentrique et de bizarre.

Dans sa première pièce, à un poète... inconnu, M. Potvin donne des conseils dont plus d'un mettra à profit la sagesse ; plus d'un se reconnaîtra dans le portrait qu'il ébauche. Jusqu'ici nos chantres modernes se sont trop occupés d'eux mêmes et des détails de leur vie privée. Ils doivent prendre une autre route : la poésie égoïste a fait son temps. La mission du poète ne consiste plus à chanter les joies et les chagrins de son enfance, les illusions et les désenchantements de sa jeunesse. M. Potvin lui recommande plus de largeur de vues, un dévouement plus grand aux intérets sociaux. Nous ne croyons pas qu'il ait tout à fait tort.

Ne perds pas ton génie en une indigne sphère ;
Nous avons des héros pour la lyre d'Homère ;
Tu ne fouilleras pas nos annales en vain ;
. . . . . .
Les saints membres du peuple ont encore leur plaie ;
Le pauvre attend toujours sur son abjecte claie ;
. . . . . .
Si tu ne peux broyer le bourreau sous ton pié,
Arracher la victime à la haine qui gronde,
Tu porterais du moins au tribunal du monde
Le noble appel de la pitié.
. . . . . .
Pour instruire le monde en Iambes robustes,
Il faut tremper son âme aux sentiments augustes...
— Ton vers donne à l'idée un reflet étonnant :
Poète, en ce travail respecte-le toi-même,
Donne-lui des pensers à sa hauteur suprême.
Et sois digne pour être grand.

Si ces vers ne sont pas irréprochables, ils prouvent au moins que l'auteur a le coup d'œil prompt et juste.

Nous ne sommes pas aussi content de la pièce adressée à M^lle^ Rachel. Quoique bien pensée, elle laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la forme.

Digitized by Google

Nous voici parvenus, si non au morceau capital, du moins au morceau le plus long. Notre auteur après avoir donné au poète et à Mlle Rachel des avis qu'ils feraient bien de suivre, soumet aux rois des conseils que ceux-ci ne suivront certainement pas : *canit surdis.* Le poète (en tous temps les poètes ont eu de singulières idées !) voudrait voir les monarques se débarrasser de leur manteau de pourpre et se mettre à la tête du progrès. Ce serait une belle initiative à prendre et peut-être une prudente conduite à tenir. Mais, comme on le sait, le bandeau des rois leur tombe un peu sur les yeux.

M. Potvin commence comme le prophète :

> Rois qui jugez la terre et marchez dans le doute,
> Ne vous étonnez pas lorsque sur votre route
> Les malédictions jamais ne font défaut ; ....

Il met ensuite les grands de la terre en face de l'éternité, et la voix céleste leur crie :

> ... Puissants, qu'avez-vous fait ?
> « Nous avons défendu notre nom, notre race... »

répondent les rois :

> « L'union nous maintint à l'abri du tonnerre... »

Mais la voix reprend implacable :

> Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous fait ?

Ce mouvement ne manque ni de grandeur, ni de poésie ; mais nous croyons qu'il a déjà été employé par l'orateur et par le poète sacrés, par Bossuet et J. Bte Rousseau.

L'écrivain porte ensuite son regard de l'Orient à l'Occident, et partout il voit l'erreur,

> Partout le vieux Baal trônant sur le mensonge,
> Et partout le veau d'or !

Il passe en revue notre vieil hémisphère et le jugement qu'il porte sur chacun des états qui le composent est profond et juste. Mais c'est surtout ici que peut s'appliquer l'observation faite au commencement de cette analyse. L'expression laisse beaucoup à désirer : la matière est riche, l'ouvrier inhabile.

Hélas, nous sommes encore loin du but, dit le poète en achevant son tableau,

Digitized by Google

Partout l'antique duel du grand nombre qu'opprime
Une orgueilleuse main ;
C'est la force jadis qui consommait le crime ;
La ruse lui succède, exploitant la victime
Comme un bétail humain.
. . . . . .
— En avant ! en avant ! partout le bien à faire
Et le mal à dompter !
. . . . . .
Rois, quelle mission sublime !
Partout le bien inauguré !
Acclimater le peuple infime
Au droit saint, au devoir sacré :
Beau destin que Dieu vous présente :
Être l'avant-garde puissante
De la civilisation ;
Dans nos abus, désert aride,
Être l'étendard et le guide
Qui mène à Chanaan la génération.

Voilà assurément de bonnes vues, d'excellentes idées, mais chacun ne désirerait-il pas comme nous qu'elles fussent autrement exprimées? Oh! pourquoi M. Potvin n'est-il pas toujours resté à la hauteur de la strophe qui termine son ode aux rois ; nous aurions eu beaucoup plus d'éloges à lui donner, nous nous serions quittés plus satisfaits l'un de l'autre.

Alors, oh! comme ces vieux cygnes,
Après mille ans d'un saint effort,
Prophètes que Dieu jugeait dignes
D'échapper aux coups de la mort,
Vous sentiriez, nobles, modestes,
Cédant à des aimants célestes,
Vos vertus, vos succès pieux,
Aux regards de toute la terre
A genoux devant ce mystère,
Vous élever vivants aux cieux.

Il y a là une belle et grande image et des vers assez coulants, quoiqu'ils ne soient pas sans tache.

Van B.

Digitized by Google

REVUE ARTISTIQUE.

Un dernier mot sur le Salon d'Anvers. — La découverte de M. Jean Theys. — Le Musée royal de peinture et de sculpture et la Commission administrative. — Les bas-reliefs de la place des Martyrs. — Le monument du Chanoine Triest.

Une excursion que nous sommes allé faire dans le midi de la France, au commencement du mois de septembre dernier, s'étant prolongée au delà de nos prévisions, nous n'avons pu, malgré le vif désir que nous en avions, revoir le Salon d'Anvers avant sa clôture; nos regrets étaient d'autant plus grands qu'une lettre d'un de nos amis nous avait appris l'arrivée de quelques toiles extrêmement remarquables, Peu de temps après notre retour à Bruxelles, nous rencontrâmes un des membres de la Commission directrice de l'Exposition qui venait de se fermer ; nous n'eûmes rien de plus pressé que de nous informer des tableaux dont notre ami nous avait fait un si pompeux éloge, et, en agissant ainsi, nous espérions bien qu'une apologie moins enthousiaste diminuerait nos regrets. Nous nous étions trompé ; celui à qui nous nous adressions, bien que faisant partie d'un jury, ne croyait pas que sa dignité lui imposât l'obligation de se montrer peu charitable envers les exposants, et il prodigua les louanges bien plus encore que notre correspondant. Notre dépit fut si violent que nous nous surprimes à maudire ce beau ciel de la Provence, ce pays en fleurs, toute cette admirable nature à laquelle nous n'avions pas su nous arracher assez tôt. L'artiste anversois rit un moment de notre beau désespoir, puis il nous demanda si nous étions libre. Le Salon est fermé, c'est vrai, nous dit-il; mais les meilleurs tableaux n'ont pas encore été renvoyés à leurs auteurs, et si vous voulez prendre le chemin d'Anvers avec

Digitized by Google

moi, je m'offre à vous les faire voir. — Nous vous laissons à juger, lecteur, de notre empressement à accepter la proposition et de tous les remercîments dont fut accablé l'artiste sans l'obligeance duquel nous eussions été condamné à ne point vous parler de MM. Gudin, Becker et Robie.

Déjà dans notre article précédent, nous nous sommes occupé du premier de ces peintres, nous ne lui consacrerons donc aujourd'hui que quelques lignes, nous éviterons ainsi les redites; chacun sait que M. Gudin est un grand artiste, et ce n'est certes pas nous qui nous aviserons de contester une des réputations le plus légitimement acquises de notre époque. Toutefois un reproche peut être adressé au célèbre peintre de marines ; pour satisfaire aux nombreuses commandes qu'il reçoit chaque jour, il s'est habitué à peindre avec une extrême rapidité; la merveilleuse facilité de son pinceau ne l'a que trop bien servi, et il en est arrivé à terminer en très-peu de jours une toile d'assez grande dimension. Si vous comparez les tableaux exécutés de cette façon aux productions antérieures du maître, vous vous surprenez à regretter la fortune qui est venue trouver l'artiste, car à côté de ses premières pages, ses ouvrages les plus récents semblent n'être que des esquisses. Ces observations pouvaient peut-être s'appliquer à deux des tableaux que nous avons examinés dernièrement, aussi sommes-nous heureux de vous dire que la dernière toile envoyée à Anvers rappelle les plus beaux jours du peintre français ; c'est une œuvre d'une exécution savante, une œuvre puissamment travaillée et qui, sous tous les rapports, se distingue par des qualités éminentes.

Nous n'avons pas à payer un moindre tribut d'éloges à MM. Becker et Robie. Le peintre des *Moissons incendiées* et du *Berger frappé par la foudre* s'est montré à Anvers supérieur encore à ce que nous l'avions vu à Bruxelles. *Le Retour de la Moisson* brille par une grande science de dessin, par un coloris plein de relief, par une entente de la composition qui révèle en M. Becker une organisation d'élite ; observateur profond et homme d'un goût exquis, il sait, contrairement à la plupart de ceux qui ont fait une longue étude du cœur humain, faire vivre à la fois et à égal degré dans les acteurs de ses drames, l'âme et la matière ; les moindres mouvements contribuent à indiquer dans chacun de ses personnages les diverses impressions qu'ils subissent, en un mot, nous croyons qu'on peut

Digitized by Google

pousser la vérité aussi loin, mais pas plus loin que ne le fait l'artiste allemand. C'est là un admirable résultat, et M. Becker le doit à deux qualités que l'on rencontre bien rarement réunies : une grande délicatesse de sentiment et une puissance extraordinaire d'exécution.

C'est un triste métier que celui de critique ! si doux que soit le miel, il faut toujours y mêler un peu d'absinthe, et malgré notre désir de n'accorder que des éloges à M. Becker, nous ne pouvons nous dispenser de l'engager à varier davantage les types de ses figures ; c'est là un conseil dont il reconnaîtra lui-même la justesse, et nous ne doutons pas qu'il en profite, car il lui suffit de choisir des modèles plus divers pour atteindre à la perfection. Déjà certaines parties de son dernier tableau en approchent de bien près. Un groupe surtout est remarquable entre tous : c'est une jeune mère qui revient des champs chargée des épis qu'elle a glanés ; on lui présente son dernier né, à sa vue elle laisse tomber les gerbes, elle saisit l'enfant, le serre contre son sein, le couvre de ses baisers, tandis que derrière elle, son mari, robuste villageois, sourit à son fils, tout en la regardant avec orgueil. Il y a là un petit drame d'un charme inexprimable. Les douces émotions de la famille, les joies divines de la maternité, empruntent un nouveau charme à cette riche nature que le peintre étale à nos yeux. M. Becker fait mieux que nous inspirer cette admiration vulgaire due à la perfection matérielle, il nous touche, il élève notre âme par l'expression des sentiments pris dans le cœur même de l'homme ; son cœur est peintre et son pinceau est poète.

M. Robie est un tout jeune homme qui dès son début a laissé loin derrière lui nos autres peintres de fleurs ; c'est que ses tableaux ne sont point de pâles imitations de la nature, c'est que sous son pinceau les moindres pétales s'animent, c'est que la corolle de ses fleurs est si vivement colorée qu'on est tenté de les arracher de la toile, c'est que l'illusion est telle que, de leurs frais calices, on croit sentir s'exhaler les plus doux parfums. On n'a pas oublié cette composition remarquable qu'on admirait au dernier salon de Bruxelles même à côté du bouquet de M. Saint-Jean, et dont M. S. Van de Weyer, alors ministre de l'intérieur, eut le bon goût d'enrichir sa galerie. On ne pouvait reprocher à cette toile qu'une trop grande recherche de la vigueur ; M. Robie reconnut ce défaut, il tint compte des observations de la critique parce qu'elles étaient justes, et il fit ce tableau que nous avons vu à Anvers, et

Digitized by Google

que nous n'hésiterions pas à déclarer le meilleur ouvrage du jeune artiste si cette fois il n'avait pêché par l'excès contraire; les tons clairs sont trop nombreux dans cette nouvelle œuvre, le peintre a prodigué les effets de lumière d'une manière un peu uniforme, mais nous ne devons pas nous montrer sévère envers M. Robie; l'erreur dans laquelle il est tombé, annonce un homme consciencieux qui cherche à se perfectionner dans son art et s'empresse de mettre à profit les conseils qu'on lui donne, aussi sommes-nous certain que son prochain tableau unira la vigueur à la clarté, qu'il réalisera en un mot tout ce qu'on est en droit d'attendre d'un peintre qui s'est annoncé par des productions dont plus d'un maître s'enorgueillirait. Nous sommes d'autant plus heureux d'avoir à louer les œuvres de M. Robie, qu'à un beau talent il joint un noble cœur. Élève de M. Panneel dont il est le plus bel ouvrage, il a plus que personne contribué à alléger les cruelles souffrances auxquelles a succombé son maître, et à organiser au profit de sa veuve cette exposition dout la Revue s'est déjà occupée. Nous citerions un trait qui fait honneur à M. Robie, si nous ne le savions aussi modeste que généreux. Sa conduite est d'autant plus louable, qu'elle contraste singulièrement avec l'ingratitude de tant d'autres, qui après en être arrivés à surpasser leurs maîtres, se croient dispensés de garder le souvenir des efforts de leurs devanciers pour leur faire partager les fruits d'une longue expérience, et leur préparer le chemin vers de nouveaux succès.

Avec M. Robie, nous abandonnons le Salon d'Anvers, et sans autre transition nous allons vous entretenir d'une curieuse découverte faite récemment par M. Jean Theys, élève archiviste à l'hôtel-de-ville de Louvain, ce merveilleux monument, chef-d'œuvre architectural du quinzième siècle, et dont l'auteur était resté complétement ignoré. Grâce aux intelligentes et laborieuses recherches du jeune savant, la Belgique peut dès aujourd'hui inscrire dans ses annales un nom dont la gloire est assurée à jamais. L'architecte de l'hôtel-de-ville de Louvain, — M. Theys l'a établi d'une manière incontestable, — est Matheeus De Layens, *maître maçon de la ville et banlieue.* Il faut espérer que de nouvelles découvertes dans les archives, permettront de tracer une biographie complète d'un homme qui doit prendre place au premier rang dans notre histoire artistique. Déjà les détails recueillis par M. Jean

Digitized by Google

Theys sont d'un haut intérêt : pendant trente ans que Matheeus de Layens travailla pour le compte du Magistrat, il reçut en été *quatre sols par jour*, en hiver un peu moins de *trois sols!* Puis quand le chef-d'œuvre fut achevé, on envoya à l'architecte comme gratification l'énorme somme de cinq florins. C'est beaucoup lorsqu'on songe qu'au dix-neuvième siècle, le Gouvernement belge n'a pas hésité à payer trente mille francs le plan d'un Palais de Justice, plan qui aurait pu être exécuté si l'administration communale de Bruxelles avait consenti à faire disparaître ce dédale de chambres enfumées, d'escaliers en ruines, de corridors

> Où l'araignée en paix sur les débris poudreux,
> Mieux que les avocats, entortille ses nœuds,

En un mot, si cette vaste masure décorée du nom de *Palais*, n'existait encore à la honte éternelle de la capitale.

S'il est à regretter qu'on laisse subsister des constructions qui font peu d'honneur à la première ville du pays, et que depuis longtemps on eût dû remplacer par des édifices au moins convenables, il n'est pas moins déplorable de voir avec quelle négligence on veille à la conservation des monuments les plus précieux. La dernière Chronique de la Revue contenait quelques observations fort justes adressées à la Commission administrative sur le mode de chauffage employé au Musée royal de peinture et de *sculpture*. Nous avons vu avec peine que ces observations n'avaient eu d'autre résultat que de faire augmenter le nombre des poêles de fonte contre lesquels on réclamait.

La Commission a fait exécuter de nombreux changements au Musée; nous doutons que tous soient heureux. La nouvelle entrée est des plus mesquines, la suppression de l'ancienne sortie est une idée dont nous ne pouvons nous rendre compte, et quant à l'horrible badigeon rouge dont on a recouvert les murs, nous ne saurions le désapprouver assez hautement. Nous ne nous appesantirons pas aujourd'hui sur la manière dont sont classés les tableaux, disons seulement que la réunion des œuvres de Rubens dans le salon carré est du plus mauvais effet. Le tableau du fond gagne seul à ce changement, défavorable à tous les autres et surtout au *Christ foudroyant le monde*, qu'on a fort malheureusement placé dans un angle obscur. Faisons à ce sujet une dernière remarque applicable à toutes les toiles du même salon : l'agglomération de

Digitized by Google

tant de figures aux proportions colossales dans un aussi étroit espace détruit tout le prestige de ces vastes compositions destinées à être vues à une certaine distance; ajoutons que ces chefs-d'œuvre ainsi resserrés, s'écrasent pour ainsi dire l'un l'autre.

Un mot du dernier catalogue publié par la Commission : exiger qu'un écrit de ce genre se distingue par un style digne de Bossuet, ce serait assurément une prétention ridicule; mais il est bien permis de souhaiter que ce livret soit à peu près écrit en français, quoiqu'il compte parmi ses rédacteurs plus d'un membre de l'Académie Royale de Belgique. Nous serons bon prince à l'égard de ces messieurs et ne leur demanderons même pas cela; nous désirons seulement voir dans leurs prochaines publications un peu de ce gros bon sens dont aucun être formé à l'image du Créateur ne peut se passer, soit qu'il parle ou qu'il écrive; nous ne pouvons, par conséquent, lire sans quelque surprise ces choses sans nom, dont nous vous livrons, pour votre amusement particulier, un ou deux échantillons pris au hasard entre mille :

CATALOGUE *publié par la Commission administrative;* 1846. Page 58. — « Ce tableau *rappelle le souvenir du jour où en* 1615, « l'infante Isabelle, etc.... » Ceci peut se passer de commentaire.

Page 59. — «..... Une gloire céleste dont les *rayons* représentent « dans les *interstices*, les principaux épisodes de la vie et de la pas- « sion du Seigneur. »

Ces rayons qui font quelque chose dans leurs *interstices*, sont fort difficiles à peindre. Et puis, les *interstices* des rayons!...

Page 104. « La belle exécution... la beauté.... etc., font *passer* « ce tableau *comme* l'une des productions les plus remarquables de « cette époque; la *partie où le Christ est assis* est admirablement « bien traitée. »

Le commencement de ce paragraphe rappelle le mot d'un habitant du quartier des *Marolles* : « Nous allons boire du faro *meilleur comme du vin.* » — Quant au second membre de la même phrase, nous ne voulons pas lui rendre son véritable sens.

Page 19. — « N° 29. SAINT-BENOÎT FAIT JAILLIR UNE FONTAINE PAR LA FORCE DE SA PRIÈRE. — ..... Saint-Benoît monta sur le rocher, et *ayant* posé trois pierres les unes sur les autres, *il* en jaillit, etc. » — Ce Saint-Benoît *jaillissant* a quelque ressemblance avec ce digne Gargantua, assis sur les tours de Notre-Dame, et

Digitized by Google

payant sa bien-venue et son proficiat à ces *marouffles* de parisiens... Vous savez? Rabelais dit qu'il « *en noya deux cens soixante mille quatre cens dix et huyct, sans les femmes et petitz enfans.* »

Ce bienheureux catalogue parle aussi d'un musée de sculpture; nous nous plaisons à croire qu'il existe, mais c'est en vain que nous avons demandé à le visiter, et cependant l'article 37 du réglement prétend que l'entrée en est publique *trois fois par semaine* sans compter *les jours de fête légale déterminés par le gouvernement.*

Si l'on ne peut voir les statues enfouies au Musée, les nouveaux bas-reliefs du monument de la place des Martyrs, nous sommes fâché de le dire, ne constituent qu'une médiocre compensation. Un critique a soutenu que ces bas-reliefs sont des chefs-d'œuvre, un autre a déclaré qu'ils ne sont pas même dessinés. Rien ne nous répugne plus que d'être réduit à exprimer un blâme formel sur une œuvre d'un homme d'un véritable talent; nous ne pouvons cependant dissimuler que si nous avions à nous prononcer entre les deux opinions précédentes, nous serions à regret forcé de nous ranger à la dernière. La faute en serait à M. G. Geefs lui-même; au lieu de se renfermer dans le genre auquel il doit ses plus brillants succès, il semble chaque année s'en écarter de plus en plus pour se consacrer presqu'exclusivement au genre monumental. Ses nombreuses commandes l'obligent aussi trop souvent à avoir recours à la main de ses praticiens: de là les défectuosités assez nombreuses de ses dernières productions. Nous ne saurions trop engager M. Geefs à revenir à ces compositions gracieuses qui resteront comme les plus beaux fleurons de sa couronne artistique. Qu'il se souvienne de *Francesca de Rimini* et de *Geneviève de Brabant.*

Il nous reste à parler d'un de ces artistes complets, dont le talent étonne et charme toujours, soit qu'il taille dans le marbre une naïve et gracieuse élégie, soit qu'il expose à nos regards toute une épopée de bronze. On peut tout attendre de l'homme qui nous a donné, tour à tour, *l'Innocence* et *Simon Stévin*, du statuaire qui, en attendant *Godefroid de Bouillon*, enrichit l'église de Sainte-Gudule d'une œuvre telle que le monument du chanoine Triest. Les ouvrages de M. Simonis, du moins, sont bien de lui dans leurs moindres détails et sans aucune exception: il n'y a pas à s'y tromper, car il n'a rien fait, jusqu'ici, qu'un autre eût pu faire.

Le monument qui vient d'être placé dans la nef gauche de l'église

Digitized by Google

de sainte Gudule est conçu et exécuté selon les idéees du Poussin, le maître qui, de tous les artistes anciens et modernes, a le mieux su composer un sujet. Aussi retrouvons-nous cet ensemble pyramidal et triangulaire, ces belles lignes que l'illustre peintre affectionnait tant; et, remarquons-le, de même que ce grand maître, M. Simonis est parvenu, tout en conservant les lignes du triangle, à les varier à l'infini par l'heureux choix des poses. Dès le premier abord, le monument du chanoine Triest offre l'aspect le plus agréable, le plus harmonieux, par un ensemble de lignes tellement parfait qu'on reste longtemps avant d'en détacher ses regards pour entrer dans les détails d'une composition aussi pure.

Cela est si vrai que parmi ceux qui se sont occupés de l'œuvre de M. Simonis (disons-le en passant, on ne s'en est guère sérieusement occupé, et cela fait peu honneur aux critiques de ce pays), il n'en est pas un seul qui se soit attaqué à la conception même du sujet; tous ont dû se rabattre sur les détails. L'un n'a vu dans le médaillon qu'un trompe-l'œil, il a déclaré que cela était bon à frapper d'admiration les *bourgeois* (ces pauvres bourgeois! on leur a si longtemps jeté la pierre, que la chose est au moins passée de mode); il a ajouté que le sculpteur avait sacrifié au vulgaire, et que pour être dans les conditions de l'art, le portrait devait simplement être indiqué. Nous ne pouvons admettre une pareille opinion. Un artiste en effet ne saurait y mettre trop de soins, trop de conscience, quand il s'agit de transmettre aux âges futurs les traits d'un homme célèbre par ses talents, son génie ou ses vertus; c'est en quelque sorte induire la postérité en erreur que de ne pas chercher à atteindre à une ressemblance parfaite, et ce reproche peut être adressé à une foule d'artistes de toutes les époques. Nous-même, obligé de faire souvent des recherches historiques, nous avons à diverses reprises été fort embarrassé en rencontrant plusieurs portraits du même personnage parmi lesquels il n'en était pas deux qui eussent entr'eux la moindre ressemblance. Les portraits du chanoine Triest ne manquent pas; il en est de fort fidèles, et dès-lors il fallait les reproduire avec toute la perfection possible. Nous considérons, nous, comme une des qualités les plus heureuses de l'artiste le prétendu défaut signalé par ce critique qui est d'ailleurs un homme de beaucoup d'esprit et de goût. Nous trouvons qu'un artiste, si grande que soit sa réputation, ne peut assez faire preuve de

Digitized by Google

conscience. D'autres sont venus ensuite, et leur avis a été assez universellement adopté par les gens du monde, toujours heureux de trouver une opinion toute faite, bonne ou mauvaise ; ceux-ci ne se sont occupés que de certaines dorures ; il faut bien que ces dorures existent, puisque chacun en parle ; mais pour notre part, nous avouons humblement que nous ne les avons même pas vues. D'aussi profonds connaisseurs nous rappellent beaucoup de gens qu'on rencontre dans les galeries de peinture, et qui à la vue d'un tableau ne vous parlent que du cadre.

La Reconnaissance, placée à gauche, a quelque chose de vague et d'indécis, qui donne à cette figure l'air d'un aveugle cherchant à se rendre compte des objets par le toucher : cela résulte du mouvement de la tête qui se tourne vers le spectateur, au lieu de regarder franchement le médaillon ; la Reconnaissance devrait, ce nous semble, ne pas perdre de vue le chanoine qu'elle va couronner. Nous regrettons d'autant plus vivement d'adresser ce reproche à M. Simonis qu'il a déployé dans cette statue une science profonde, et que les nus surtout y sont rendus d'une manière supérieure ; la perfection est encore poussée à un plus haut degré, si c'est possible, dans l'ange qui occupe la droite et dont le type est essentiellement chrétien. — Aussi, nous ne pourrions assez le répéter, il est vraiment fâcheux qu'un sentiment de convenance inspiré par le lieu où se trouve le monument, n'ait pas permis à l'artiste de draper moins ses figures.

Le groupe de la Charité est d'une beauté incontestable, mais n'y a-t-il pas quelque chose de désagréable dans cette tunique montante qui ne laisse pas même apercevoir les épaules de cette admirable jeune femme ? Qui songerait jamais à représenter la Charité, sinon belle d'une sainte nudité et offrant un sein fécond aux enfants qui l'entourent ? Cette sublime allégorie appartient tout entière au Christianisme, et il y aurait de l'impiété à songer à l'en déposséder. Nous savons, nous l'avons dit plus haut, faire la part des convenances ; mais nous rougirions de respecter un ridicule, et nous n'hésiterions pas un seul instant à blâmer ici sévèrement le statuaire s'il n'était homme de trop grand savoir, de trop haute intelligence pour pouvoir seulement être soupçonné d'ignorance. Non, cette fois encore, nous n'avons qu'à louer M. Simonis du parti qu'il a su tirer d'un sujet devenu d'une extrême difficulté, grâce aux absurdes conditions

Digitized by Google

imposées à l'artiste alors que son œuvre était déjà presque exécutée. L'honneur de tout ceci revient au clergé catholique aux yeux duquel l'art chrétien manque de décence. Oui! la pudeur des gens d'église s'est effarouchée, et pour notre compte nous en sommes profondément édifié, car, en conscience, nous sommes forcé d'avouer que ce grand étalage de moralité nous étonne un peu plus que nous ne voulons l'écrire.

Cependant, en rassemblant nos souvenirs, nous trouvons que trop souvent déjà nous avons été témoin d'actes de vandalisme inspirés par cette dévote pruderie, tellement exagérée qu'elle est tout l'opposé de la pudeur naïve de l'innocence, et qui a pour résultat de faire découvrir des obscénités dans les pages les plus chastes et les plus nobles de l'art religieux. Il y a des gens, a dit quelque part Théophile Gautier, qui vont droit à l'immoralité, comme le porc à l'ordure. Nous ne vous parlerons pas de *l'Ange du Mal*, cette belle statue de Mr Joseph Geefs, que l'évêque de Liége a fait disparaître de sa cathédrale, comme étant conçue un peu trop dans l'esprit de la Bible, livre venant de Dieu même, et essentiellement immoral; mais nous exprimerons ici l'indignation dont nous avons été saisi en visitant sous la Restauration l'église de Brou en Bresse, cette perle des édifices gothiques : les charmants et innocents petits génies de marbre qui ornent les mausolées des duc et duchesse de Savoie et que la veille encore nous avions trouvés intacts, étaient tous mutilés par une main stupide et odieuse. Ces épithètes ne sont que justes appliquées à des hommes nourris dans le sanctuaire et dont l'imagination néanmoins est assez dépravée pour voiler du mouchoir de Tartufe la nudité des enfants et le sein des mères.

« ..... Prenez-moi ce mouchoir.
« .... Cachez ce sein que je ne saurais voir.
« Par de pareils objets les âmes sont blessées,
« Et cela fait venir de coupables pensées. »

La plus haute destination de l'art est d'orner les édifices religieux; mais il est fâcheux que les artistes doivent se soumettre au jugement d'hommes ignorants et incapables. Il est probable que ces âmes pudibondes eussent déjà fait supprimer le plus ancien bourgeois de Bruxelles, n'était la crainte des émeutes populaires.

Répétons-le donc; lié par des exigences ridicules, Mr Simonis a tiré de son sujet tout le parti possible. Le groupe des enfants est

Digitized by Google

une des choses les plus charmantes et les plus poétiques qui se puissent voir. Ils se serrent, ils se pressent contre leur divine mère avec une grâce enfantine, avec une naïveté de sentiment adorable. Celui qni boit en se dressant sur la pointe des pieds est à lui seul un chef-d'œuvre. L'enthousiasme n'est malheureusement pas le défaut des Belges : en d'autres pays, un pareil ouvrage suffirait à la renommée d'un statuaire. Malgré les légères taches que nous avons signalées dans le nouveau travail de Mr Simonis, il serait à souhaiter que la plupart de nos édifices pussent offrir aux regards des étrangers de pareils titres de gloire ; la Belgique alors pourrait réclamer pour ses enfants la palme du génie.

T. Decamps.

CHRONIQUE MUSICALE.

La prochaine livraison de la Revue devant selon toute probabilité être consacrée exclusivement à la publication du drame de M. Wacken, *le Serment de Wallace*, qui sera représenté incessamment, nous profitons du petit coin que la direction veut bien nous laisser dans le présent numéro pour solder notre arriéré d'octobre et compter avec novembre, en attendant que la fin-décembre nous amène à liquider le bilan musical et dramatique.

M. Laborde eut un jour la fantaisie de réveiller la sublime *Vestale* de Spontini. Pauvre *Vestale*, hélas! *Licinius* lui porta malheur et l'enterra vivante et de ses propres mains. Le théâtre de Bruxelles devait une revanche à Spontini, et Massol l'a secondé dans son entreprise : le succès de *Fernand Cortez* a été complet. Et cependant, quelles singulières idées préoccupaient le directeur de la scène, quand il a confié *Amazili* à Mme Laborde, *Telasco* à M. Barielle? Il s'est probablement dit que M. Massol abordant un ténor devait être escorté de Mme Laborde attaquant une forte chanteuse et de M. Barielle se mesurant contre un baryton; mais alors, pourquoi ne pas poursuivre les métamorphoses et donner *Alvar* à Zelger, *Montezume* à Boulo? Heureusement pour le succès de la reprise, la

Digitized by Google

voix admirable de Massol, la souplesse de Barielle et le sentiment grâcieux, passionné de Mme Laborde (relisez *passionné* pour y croire) sont venus en aide à l'inexpérience du metteur en scène. Nous ne dirons rien à l'orchestre qui s'est montré indigne de sa réputation, mais nous signalerons aux amis du travestissement les costumes mexicains, qui sont d'un mauvais goût parfait. Jamais la femme sauvage des *Saltimbanques*, le cheval de corbillard de ma paroisse, le tambour-major de ma légion civique n'ont arboré des plumets aussi pimpants, aussi flambants, aussi ondoyants que les panaches dont s'étaient affublées ces dames du Mexique, sous prétexte de couleur locale.

Puisque nous venons d'applaudir Massol, — et de tout cœur, — nous lui demanderons bien franchement la permission de lui adresser un reproche grave, à notre avis, car il ne tend à rien moins qu'à mettre en doute l'intelligence musicale d'un artiste digne de toutes nos sympathies. M. Massol ne comprend pas, ou ne veut pas comprendre le morceau d'ensemble; pour lui, chaque partie d'un duo, trio, sextuor même, se présente d'une manière isolée et l'effet général semble de nulle importance : idée fausse et erronée. Dès que la couleur générale est établie par le compositeur, le morceau ne doit plus recevoir que le reflet des nuances plus ou moins vives données à chacune des subdivisions vocales ou instrumentales; mais si chacun se pose fièrement, déploie la gamme de ses tons les plus riches, si tout le monde veut primer et dominer, où seront les demi-teintes, où sera le relief, où sera l'ensemble? Si la *donna* crie, si le ténor rugit, si le baryton vocifère, si la basse hurle, si les chœurs glapissent, si l'orchestre se laisse entrainer à cette *furia* dévergondée, nous le demandons à M. Massol, que deviendront et la musique et les artistes et les auditeurs. La maxime *chacun pour soi et le succès pour le plus fort*, est d'une absurdité déplorable. Si le trio de *Guillaume Tell*, le duo de *Lucie* et le finale magnifique du même opéra n'étaient venus à plusieurs reprises causer à nos nerfs, peut-être trop sensibles, un malaise des plus fâcheux, nous n'oserions exprimer ici et nos regrets bien vifs et nos justes reproches. Nous ne sommes en cette occasion que l'écho sincère des gens de goût, et nous osons espérer que M. Massol daignera écouter nos conseils, qu'il ne se laissera pas abuser par les *bravos* des amateurs du bruit et des cris; il fermera surtout l'oreille aux louanges

Digitized by Google

complaisantes qui lui reprochent amicalement de chanter trop juste et de ne pas crier assez fort pour le bonheur du public. M. Massol jugera bientôt de quel côté se trouve la vérité, de quel côté sont les véritables appréciateurs de ses belles et précieuses qualités.

M. Massol veut-il un exemple des succès que donnent la sagesse et la pureté d'expression, nous l'enverrons écouter son ancien camarade de l'opéra, Wartel, devenu, lui aussi, de ténor baryton, de coryphée premier sujet, ou comme l'a dit Meyerbeer en le présentant à la cour de Berlin, *de soldat huguenot passé général.* Wartel s'attaqua un jour à l'*Arnold* de Guillaume Tell et ses cordes hautes s'y brisèrent. Devenu ténor grave ou baryton, il se choisit une spécialité musicale, et tandis que Massol abordait quelques rôles dramatiques, tandis qu'Alexis Dupont se jetait dans la musique religieuse, il se vouait à un travail sérieux et approfondi sur les mélodies de Schubert et les *lieder* de Beethoven, interpretait ces grands compositeurs avec un goût et un sentiment des plus purs et conquérait enfin ce singulier honneur de voir son nom se modifier successivement en Wartel-*Schubert* et Wartel-*Beethoven.* Si nous devions trouver quelque chose à reprocher à M. Wartel, — ne pourra-t-on jamais donner un éloge sans restrictions? — nous regretterions cette pureté et cette correction extrêmes dont M. Massol n'a parfois aucune idée, et que M. Wartel pousse partout et toujours à l'excès ; nous voudrions enfin que l'artiste s'oubliât de temps en temps pour faire place au poète, à ses élans passionnés. Nous ne savons si toute notre pensée sera comprise, mais nous ne pouvons nous empêcher de dire : cela est beau, cela est peut-être trop uniformément beau. L'éclair qui jaillit du fond de l'âme, l'accent imprévu et sortant du cœur ne viennent jamais surprendre et émouvoir l'artiste lui-même. M. Wartel étudie ses effets comme Bouffé compose ses rôles; c'est parfait d'exécution et d'expression, mais vous attendez en vain le — *je ne sais quoi* — qui, dans l'œil, le geste et le cri de Rachel ou de Lemaître vous font saluer l'inspiration, le génie.

Nous tombons de Schubert sur M. Bazin, nous quittons l'*Ave Maria* pour écouter *Le Trompette de M. le Prince* : la chute est lourde, le contraste heurté ; mais nous ne chercherons pas de transition plus harmonique pour dire que ce petit acte est venu chercher et trouver un petit succès, franc et modeste comme ses prétentions.

Que serait le livret sans un double quiproquo : un trompette du

Digitized by Google

Prince de Condé pris pour un mazarin, un royaliste pris pour un frondeur. Du trompette au mazarin et du royaliste au frondeur nous oscillons avec la régularité voulue, jusqu'à ce qu'une explication amicale vienne fixer nos irrésolutions et consacrer le double mariage, dénouement obligé de ces petites guerres civiles et domestiques.

La musique de M. Bazin est assez en harmonie avec l'ensemble du livret; l'inexpérience dramatique se fait sentir en plusieurs points, mais la mélodie — peu originale il est vrai — n'y fait point défaut, et l'instrumentation est à la fois sage et colorée. Nous espérons cependant pour la réputation des premiers prix de composition musicale et pour la gloire de M. Bazin, que *le Trompette de M. le Prince* ne sera que le prélude gracieux, la fanfare joyeuse annonçant une œuvre plus solide. On n'est pas élève d'Halevy, on ne pâlit pas sur le contrepoint, on ne remporte pas le prix de Rome, on ne va pas se mûrir sous le ciel italien, étudier Pergolèse à la Chapelle Sixtine, Cimarosa aux écoles, Rossini à la Scala ou à Saint-Charles, pour venir, au bout de dix années de labeur et de couronnes, jeter dans les cartons de l'opéra comique un petit ours bien léché, qui sommeille pendant cinq ans, se réveille un jour de caprice directorial et vient étaler aux feux de la rampe sa marche embarrassée et ses grâces un peu gauches.

TH. J.

Digitized by Google

TRADUCTIONS D'HORACE ET DE TIBULLE.

I.

(Horace, Livre I, Ode XXV.)

A LYDIE.

De nos jeunes vauriens moins souvent la cohorte
A tes volets bien clos frappe et demande accueil.
Ils troublent moins souvent ton sommeil, et ta porte
Aime déjà le seuil.

Que jadis sur ses gonds elle roulait facile!...
La nuit, de moins en moins l'on te crie au dehors :
« Je brule! je me meurs, moi ton amant docile,
O Lydie, et tu dors! »

Bientôt de ces coureurs les dédains, pauvre vieille,
A ton tour te feront pleurer dans quelque coin,
Seule, durant les nuits où la lune sommeille,
Où le vent gronde au loin.

En proie à ces désirs dont la fougueuse étreinte
De l'ardente cavale excite la fureur,
Tu sentiras alors, sous leur cruelle atteinte,
Se consumer ton cœur.

Inutiles regrets! La jeunesse volage
Qui recherche le lierre et le myrte encor verts,
Livre la feuille aride à ce fleuve sauvage,
L'Hèbre, amant des Hivers.

Edouard D. L.

Digitized by Google

LETTRES SUR LES THÉATRES DE PARIS.

A MESSIEURS LES RÉDACTEURS DE LA REVUE DE BELGIQUE.

Paris, 13 novembre 1846.

Vous devez m'accuser de m'engager à l'étourdie, messieurs, car voilà bientôt trois semaines que j'ai quitté la Belgique, et malgré une promesse formelle de ne pas laisser s'écouler les huit premiers jours de mon arrivée sans vous donner des nouvelles du monde dramatique, j'ai dû tarder jusqu'aujourd'hui, car on ne jouait aux théâtres de Paris aucune nouveauté littéraire. Je n'en n'excepte pas *la Closerie des Genêts*, un mélodrame un peu mieux charpenté, un peu moins mal écrit, que ne le sont ordinairement ces sortes d'ouvrages. Celui-ci a cinq actes, huit tableaux et un prologue, et est en tout point digne du robuste appétit des habitués de l'Ambigu-Comique. L'auteur, Mr F. Soulié est un homme d'un talent incontestable ; deux fois en sa vie, il a rencontré un succès légitime ; je veux parler de ses romans, *le Maître d'École* et *le Vicomte de Béziers*. Presque toujours il a été moins heureux au théâtre, et *la Closerie des Genêts* n'est pas faite pour modifier cette opinion ; c'est une pièce découpée dans un roman, une spéculation fort heureuse pour la fortune mais non pour la réputation de l'auteur ; c'est un honnête mélodrame qui, pardonnez-moi le mot, appartient de plein droit au *genre-hurleur*. Dès le premier acte Mr Soulié vous montre deux jeunes filles séduites, abandonnées et mères; l'une a caché son enfant et est honorée de tous, l'autre l'a conservé et est l'objet du mépris général; l'une d'elles est parfaitement inutile à l'action, mais qu'importe, l'auteur tenait à avoir dans sa pièce au moins deux enfants illégitimes; pourquoi ne se serait-il pas passé cette fantaisie? Louise, l'héroïne de ces six actes, a été séduite par le fils d'un brave militaire de l'Empire. Le général Simon, comte d'Estève, est l'ami intime du vendéen Kérouan, le père de Louise, et l'ennemi non moins intime du marquis de Montéclain, colonel aux chasseurs d'Afrique et le roi des lions parisiens. Quant au fils du général, c'est un très-mauvais drôle, car ce monsieur est marié, et qui plus est marié à une charmante personne qui a jadis eu le malheur de s'approprier les diamants et les titres d'autrui; en outre cette intéressante créature qui se cache sous le nom de la comtesse de Beauval, est quelque peu empoisonneuse. George, son mari, a une sœur dont la seule vue a converti Montéclain et lui a inspiré la passion la plus sincère. C'est à Lucile et au marquis que Louise

Digitized by Google

a confié sa faute ; par leurs soins son enfant a été placé en nourrice à la ferme de *la Closerie*, où le hasard (cet excellent hasard!) les fait parfois se rencontrer. La Beauval, furieuse de n'être pas avouée par Georges, jure de se venger et répand le bruit que Lucile est coupable, etc., etc. Simon veut tuer et sa fille et Montéclain ; noble silence de Lucile ; aveu non moins noble de Louise; fureur et désespoir de Kérouan qui demande en vain le nom du séducteur, tandis que George se renferme courageusement dans sa douleur et reste muet. Vient ensuite la première partie du cinquième acte qui est tout simplement une longue réclame en faveur de toutes *les femmes de trente, quarante et soixante ans* que Mr de Balzac vient de réimprimer sous le titre modeste de *La Comédie humaine*, son œuvre complète, comme il le dit lui-même avec une adorable ingénuité. Au dernier tableau, on est à *la Closerie*. — un magnifique décor ; — douleur universelle! On cherche vainement Louise qui s'est enfuie en se dirigeant vers le lac avec son fils. Le bruit d'une chute se fait entendre, une robe blanche surnage, Louise s'est noyée! tableau.— Mais comme la vertu est toujours récompensée, vous apprenez bientôt que c'est Mme de Beauval qui, menacée des galères, a préféré le suicide. George est libre et il épouse Louise, il va sans dire que le comte d'Estève donne sa fille au marquis, et comme Mr Soulié avait débuté par deux bâtards, il a désiré finir par trois mariages : un chasseur d'Afrique qui a constamment parlé d'Isly et de la Smala pendant qu'un vieux grognard n'a cessé de raconter Iéna, la Moskowa et Austerlitz, se marie avec une vendéenne qui a bon pied, bon œil. Je passe des duels, des danses, des hommes qui se jettent à la nage, les pistolets du roi Murat, des coups de poing, des rondes bretonnes etc., etc.

Avez-vous compris? — Non ? Eh bien ! on montera sans doute la pièce à Bruxelles avant de songer à la comédie de Méry dont vous parlera ma prochaine lettre ; allez donc voir la Closerie, et vous comprendrez peut-être moins encore. Ici, Montdidier, l'ancien premier rôle du théâtre des Nouveautés de Bruxelles, a puissamment contribué au succès ; cet artiste qui a à lutter contre les souvenirs laissés par Mélingue, gagne chaque jour dans la faveur du public.

Le temps et l'espace me manquent pour vous entretenir de la pièce de Mme Casa-Mayor, mais je ne terminerai pas sans constater l'horrible chute de *la Juive de Constantine*. Ce pauvre Théophile Gautier avait dessiné lui-même d'après nature les maquettes et les costumes, mais cela n'a pas empêché son drame d'être sifflé, sifflé, sifflé.....

Agréez, etc.

ANSELME ROELENS.

Digitized by Google

LE SERMENT

DE

WALLACE,

drame

PAR

EDOUARD WACKEN.

Représenté sur le Théâtre Royal de Bruxelles, le 12 décembre 1846.

Digitized by Google

Déposé. — Tous les exemplaires sont revêtus de la griffe de l'auteur.

ERRATUM.

Page 30, *vers* 17.

« brise spectre et couronne. » *Lisez* sceptre et couronne.

Digitized by Google

A Monsieur Charles Rogier,

Membre de la Chambre des Représentants.

Souriez à l'enfant que vous avez vu naître [1]
Et qui fut autrefois bercé de votre main,
Car bientôt dans l'arène il va tomber peut-être
En saluant César, comme un lutteur romain.

Monté sur le cothurne et la pourpre à l'épaule
Il entre, le front haut, dans le cirque éclatant;
Mais il tremble et pâlit en jouant ce grand rôle
Et songe avec terreur au destin qui l'attend.

1 La première lecture de cette pièce eut lieu chez M. Rogier en mars 1845.

Digitized by Google

Il se trouble, il hésite, il regarde en arrière,
Il compte ses soutiens, ses amis d'autrefois,
Ceux qui devant ses pas ont ouvert la barrière
Et l'ont encouragé du geste et de la voix :

Il vous voit le premier, il vous trouve à leur tête,
Il se redresse alors ; son cœur s'est ranimé :
Qu'il tombe maintenant ! qu'importe une défaite ?
Vous l'en aimeriez mieux : il serait opprimé.

Tout meurtri de sa chute, et tout couvert de poudre,
Il ne pourrait trouver de refuge qu'en vous :
Anathème aux vaincus ! rien ne peut les absoudre,
Rien ne saurait fléchir les juges en courroux.

Mais il vous parlera du héros populaire
Que tout enfant d'Albyn invoque avec fierté :
Pour trouver le chemin de votre cœur austère
Il lui suffit d'un mot.... PATRIE ou LIBERTÉ !

Liége, 18 mai 1846*.

* Ce drame était alors à l'étude ; le départ de plusieurs artistes en a arrêté les répétitions.

Digitized by Google

EXTRAITS

DE LA CHRONIQUE RIMÉE DE HENRI L'AVEUGLE.

(*The History of the live and adventurer, and heroic actions of the renowned sir William Wallace, general and governor of Scotland, etc. By William Hamilton.* Edinburgh, printed for J. Dick, 142, High-street, 1816.)

Ainsi Wallace languissait en prison..... Et déjà il semblait être la proie de la mort. Ses geôliers entrèrent pour exécuter la sentence, et grande fut leur surprise de le trouver en cet état. Persuades qu'il était bien mort, ils s'en retournèrent en hâte et déclarèrent que déjà il avait payé le tribut aux lois. On décida qu'il serait jeté par dessus les murs du château ; mais la Providence voulut qu'il tombât dans un endroit où la terre était molle ; sa nourrice qui habitait la ville d'Ayr accourut sur les lieux, et pâle comme la poussière, demanda à genoux la permission d'emporter le cadavre.

Elle le transporta chez elle, et en le lavant, elle s'aperçut que peu à peu son cœur recommençait à battre et ses yeux à s'ouvrir. Elle le déposa sur un lit soyeux, le nourrit du lait de sa propre fille, et lui prodigua tant de soins et de tendresse, que bientôt la vie reprit son cours.

A cette époque, Thomas-le-Rimeur, qui prophétisa en vers écossais et qui était en haute estime parmi le peuple, rendit une visite au prêtre de la paroisse.

. . . . . .

Après être resté quelque temps pensif, Thomas reprit : « Par Dieu qui a créé ce monde et qui accomplit tout pour sa gloire, Wallace n'est pas mort, ou Thomas l'est aussi. »

. . . . . .

Alors Thomas dit : « Wallace chassera les Anglais de ce pays, mais des milliers d'entre eux y laisseront leur corps ; trois fois il donnera la paix à l'Écosse, mais les Anglais trembleront à sa vue. Réjouissez-vous donc, Écossais, et croyez ce que Thomas vous dit.

Wallace se retira vers les rochers de Cartlane, dont les cimes ombreuses menacent le ciel. Là, les héros écossais attendaient impatiemment le jour qui allait se lever.

Pendant ce temps Fidelia, en proie à mille tristes pressentiments, s'est livrée aux doux bras du repos ; mais cent spectres passent devant ses yeux et ajoutent aux pâles terreurs de la nuit..... Dans ces moments même où aucune pensée pénible ne devrait soulever

Digitized by Google

son sein, on la verrait tressaillir à l'idée de l'implacable haine de Heselrig, elle semble prête à défaillir devant le destin qui la menace. . . . . .

Éveillée tout-à-coup par un bruit terrible, la pauvre femme, toute tremblante, jette les yeux autour d'elle : hélas ! c'est en vain qu'elle répand des larmes à la vue du fer levé sur sa tête ; l'infâme a brisé tous les liens de l'honneur, il frappe !....

Portée sur les mornes ailes de la renommée, la nouvelle de ce malheur arrive jusqu'à Wallace ; elle jette l'effroi et la désolation dans tous les cœurs ; Graham et ses amis répandent des torrents de pleurs : Wallace les voit.... il s'écrie : « Ces larmes sont vaines ; rien ne peut rappeler l'âme qui s'envole..... La douleur est impatiente : que ces larmes donc disparaissent devant les rudes travaux de la guerre, que les glaives parlent en agissant ! . . . . . A vous tous, je jure que jamais cette épée ne rentrera dans le fourreau, avant d'avoir vengé cette morte tant chérie..... Il y aura des torrents de sang et des montagnes de morts : que la fureur me rende de fer, que je vous mène au carnage, et que des dizaines de milliers d'hommes tombent à cause d'elle ! Quand les hommes pleurent, le courage s'échappe avec les larmes ; la vengeance doit autrement s'assouvir : hâtons-nous pendant que les voiles de la nuit nous protègent ; hâtons-nous, car bientôt de ses ombres va sortir le jour. » Il dit, et la troupe qui l'entoure saisit avec une triste joie ces accents de douleur ; chaque guerrier ne respire que vengeance, et la bande armée se met en marche, morne et silencieuse ; et bientôt ses pas sourds se perdent dans les ombres.

BATAILLE DE STIRLING (MÊME CHRONIQUE).

. . . . . Le samedi ils allèrent visiter le pont, bâti avec des planches larges et solides. Wallace plaça des gardes à l'entour, afin que personne ne pût voir ce qu'il voulait y faire. Il appela John, l'adroit charpentier, et lui ordonna de scier par le milieu les planches du pont, puis il fit clouer ces planches sur des branches de cornouiller, et remplir de terre les fentes, afin qu'on ne pût remarquer ce travail. Il fit poser ensuite avec beaucoup de soin les ais disjoints sur des cylindres de bois, de telle sorte qu'en retirant un de ces cylindres, on fît crouler toute la charpente : le charpentier se tint caché sous le pont, selon ses ordres, prêt à exécuter cette manœuvre ; Wallace devait lui donner le signal en sonnant du cor. . . . . .

Hugues Kirkingham commandait l'avant-garde anglaise, composée de vingt-mille hommes ; le comte de Warran en avait trente mille sous ses ordres, et si tous étaient bons, le nombre était suffisant. Au nombre de cinquante mille, ils marchaient contre les neuf mille Écossais de Wallace.

Lorsque Kirkingham eut passé le pont avec ses vingt mille hommes, quelques Écossais pensèrent qu'il était plus que temps de donner le signal ; mais Wallace, sans se laisser intimider par la supériorité du nombre, attendit les troupes de Warran. Quand celles-ci s'élancèrent sur le pont, il donna au charpentier le signal convenu. . . . Tout s'écroula, hommes et chevaux tombèrent dans le fleuve, et de toutes parts s'éleva un cri terrible. . . .

Digitized by Google

LE SERMENT

DE

WALLACE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

WILLIAM WALLACE.	M. VERDELLET.
ADA DE LAMMINGTON.	Mlle THUILIER.
THOMAS-LE-RIMEUR.	MM. QUELUS.
HESELRIG, Chevalier Anglais.	ALLIÉ.
WALTER, jeune chevalier de l'armée Anglaise.	LÉON.
TOM BURK, ancien écuyer de Wallace.	BOUCHEZ.
DOUGAL, Chef de montagnards.	STANISLAS.
RONALD, montagnard.	CANIS.
UN CHEF MONTAGNARD.	DUCHATEAU.
JOHN-LE-CHARPENTIER.	MILLET.

Soldats Anglais, Écossais, chevaliers, montagnards, prêtres, bardes, peuple.

La scène est aux environs de Stirling, en Écosse.

(Septembre 1297.)

Digitized by Google

LE SERMENT DE WALLACE.

ACTE PREMIER.

(L'intérieur d'une maison de paysan, fort simple, mais n'annonçant pas la pauvreté. Au fond une large porte à deux battants, fenêtres s'ouvrant sur la campagne. Porte basse à gauche du spectateur. Table et sièges à droite. Derrière la scène, dans le lointain, les rives du Forth et les tours du château de Stirling, où flotte l'étendard du roi d'Angleterre : le dragon rouge sur champ d'or.)

SCÈNE I.

TOM BURK, ADA.

(Ada entre par le fond : elle tient un bouquet de fleurs sauvages qu'elle va poser dans un vase de grès, sur la table.)

ADA.

Pauvres fleurs de nos champs, dans les épis cachées,
La faux du moissonneur vous avait arrachées,
Et l'on vous oubliait, et le pâtre en passant
Écrasait sans le voir votre front innocent !
Venez, ranimez-vous dans cette eau claire et pure....
Quel beau jour ! On dirait que toute la nature
De ses plus doux parfums exhalant la fraîcheur,
S'est parée aujourd'hui pour fêter mon bonheur !

BURK, qui vient d'entrer par la gauche.

Ma pauvre enfant ! bientôt le vent froid de l'automne
Dépouillera les bois de leur verte couronne :
Déjà la feuille tombe, et ce beau jour qui luit
Est le dernier salut de l'été qui nous fuit.
Ces fleurs mourront demain, sur leur tige affaissées...

ADA.

Qui vous inspire, ami, d'aussi tristes pensées ?

Digitized by Google

BURK.

Ce soleil est pour vous ce que pour le soldat
Est l'aurore qui rit à son premier combat ;
Et j'ai tort d'attrister la veille d'une noce.
Ah ! si Walter était un fils de notre Écosse !
Pardon ! je n'ai point, moi, votre vieux serviteur,
Le droit de condamner le choix de votre cœur...

ADA.

Quoi ! Tom Burk, qui remplace à présent ma famille,
Croit-il avoir perdu tous ses droits sur sa fille ?
Je serai votre enfant encor ; ne craignez rien.

BURK.

C'est un bras jeune et fort qu'il vous faut pour soutien,
Et ce n'est plus assez d'avoir le cœur d'un père.
En ce temps de périls, d'opprobre et de misère
Où le glaive décide, où les vaincus ont tort,
Quand il n'est d'autre loi que la loi du plus fort,
Quand l'honneur d'une femme, à tous tant que nous sommes
Plus cher que notre vie et que le sang des hommes,
Par le droit de conquête appartient au pillard,
Pour vous défendre, seul, que peut faire un vieillard ?
Débauche infâme, meurtre et vol, sur notre terre,
Oui, voilà ce qui règne au nom de l'Angleterre !

ADA.

Les ennemis pour nous sont moins à redouter ;
Walter saura toujours nous faire respecter.

BURK.

Cet ascendant qu'il tient des vertus, du courage,
Enchaîne les vainqueurs altérés de carnage :
Aimé du paysan, vénéré des soldats,
Il est le protecteur du faible, — et, n'est-ce pas ?

Digitized by Google

Selon vous à ce titre il faut que l'on oublie
Et quelle cause il sert, et quelle est sa patrie ?
— Peut-être ! il est Anglais : pensez à votre sœur.
Ada, j'aimerais mieux un autre défenseur.

SCÈNE II.

BURK, DOUGAL, ADA.

DOUGAL, paraissant au fond.

C'est bien lui, c'est Tom Burk !

BURK, se retournant à sa voix.

Cet homme-là ressemble....
— Dougal !

(Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.)

— Dis ! quel bonheur imprévu nous rassemble ?

DOUGAL.

Je te dirai plus tard.....

(Reconnaissant Ada.)

Ah ! miss Ada, pardon !
Le plaisir de revoir un ancien compagnon....

ADA.

Des excuses, Dougal ?

DOUGAL.

Aussi bonne que belle !

ADA.

Votre main ?

DOUGAL.

Cette main est rude, mais fidèle.

(Il lui donne la main en s'inclinant avec respect.)

ADA.

Je ne suis désormais, — songez-y bien, Dougal !
Que la fille de Tom. Vous êtes mon égal.

Digitized by Google

DOUGAL.

Aux mains des meurtriers ayant su vous soustraire,
Tom, fuyant avec vous, vous tenait lieu de père....

BURK, bas, d'un ton de reproche.

Dougal !...

DOUGAL, à ADA.

Je renouvelle une grande douleur.

ADA.

Ma blessure à jamais saigne au fond de mon cœur.

DOUGAL.

Il respire encor l'air que respirent les braves !
Se faisant un rempart du sein de ses esclaves,
Quand nous allions punir, l'infâme s'est enfui,
Et dans son Angleterre il se cache aujourd'hui.
Mais si le chef est mort sans tenir sa vengeance,
Avec lui dans ceci je suis d'intelligence : .
J'ai ma part à payer dans la dette du sang !
Je veux que tout Anglais me nomme en pâlissant.
Oh ! les vaillants guerriers, qui pendant notre absence,
Vont immoler, la nuit, des femmes sans défense !
Qu'ils savent bien trouver le cœur d'un ennemi,
En massacrant dans l'ombre un enfant endormi !
Tom, le lâche assassin de ta noble maîtresse
M'a privé de mon fils, l'espoir de ma vieillesse :
Mais je le jure encor, par ma part dans le ciel,
Comme lui pour les siens je veux être cruel ;
Et si quelqu'un d'entre eux vient s'offrir à sa place,
Si je le tiens, vaincu, pleurant, demandant grâce,
Si je puis le broyer sous mon genou vainqueur,
Non, la pitié jamais n'entrera dans ce cœur.

ADA.

Ont-ils tous mérité ce terrible anathème ?
Dougal, vous devenez cruel.

Digitized by Google

DOUGAL.

Eh quoi ! vous-même....

BURK.

Notre vengeance est sainte.

ADA.

En frappant l'innocent !

DOUGAL.

La loi du talion : pleurs pour pleurs, sang pour sang !

ADA.

Dougal, excusez-moi : je ne suis qu'une femme.
J'aime aussi mon pays, mais je n'ai pas votre âme.
Je saurais comme vous mourir pour le bon droit,
Mais j'ai des pleurs pour tout malheureux, quel qu'il soit.

BURK.

Parlons de toi, Dougal ; dis-moi ce qui t'amène.

DOUGAL.

Ne le sais-tu donc pas ? C'est ici, dans la plaine,
Qu'est notre rendez-vous !

BURK, avec intention.

Explique-toi, Dougal.

DOUGAL.

J'ai revu des combats le flamboyant signal.
La croix de feu parcourt les monts et les vallées,
Appelant à Stirling nos troupes rassemblées :
Me voici donc, avec nos braves montagnards.

ADA.

Nos amis désarmés, découragés, épars,
Pleuraient dans leurs foyers sur la mort de Wallace ;
La perte de leur chef a détruit leur audace :
Quel talisman secret la leur fait retrouver ?

DOUGAL.

Wallace après sa mort doit vaincre et nous sauver.
Nous sommes en son nom conviés à la fête.

Digitized by Google

BURK.

Oui ; Thomas d'Erceldon, qui passe pour prophète,
A dit que William vaincrait après sa mort.

ADA.

L'avenir à Thomas n'a jamais donné tort.

DOUGAL.

Mais le sens de ces mots est pour nous un mystère.

ADA.

Nos yeux se sont ouverts au rayon qui l'éclaire !

DOUGAL.

Qu'entendez-vous par là ?

BURK.

Silence ! on vient.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; THOMAS-LE-RIMEUR.

(Thomas s'arrête à la porte du fond. Il porte une harpe dorée. Une barbe longue et touffue, blanche comme la neige, lui couvre à demi la poitrine.)

THOMAS.

Amis !
Que toujours à vos vœux les destins soient soumis !
Qu'ici-bas sous vos pieds la route soit fleurie !
Que de chaque soleil chaque rayon sourie !

ADA.

Entrez, barde inspiré. L'éclair de ce regard,
Cette candeur d'enfant sur un front de vieillard,
Mieux que la harpe d'or disent ce que vous êtes.
Ils sont bien loin, ces temps de plaisirs et de fêtes
Où les brillants échos des plus nobles castels
Résonnaient nuit et jour du chant des ménestrels ;
Et maintenant les fils de la sainte harmonie
Errent de lieux en lieux sans trouver de patrie.

Digitized by Google

Approchez cependant et daignez vous asseoir.
Il faudrait, il est vrai, pour vous bien recevoir,
Près d'un large foyer, dans les coupes dorées
Versant les plus doux vins des plus belles contrées,
Vous conduire à la salle aux armures d'airain
Devant le paon royal, ornement du festin :
Mais notre unique bien, cet humble coin de terre
Sera livré bientôt aux horreurs de la guerre :
Ce peu que nous avons, qu'il soit à vous aussi ;
C'est le vœu de mon père, et c'est le mien.

THOMAS.

Merci.
Je ne suis pas de ceux qui vont de fête en fête
Porter aux châtelains une voix toujours prête,
Qui chante, pleure, ou rit selon leur volonté.
Je ne recherche pas leur hospitalité.
J'ai comme eux mon château, j'ai mon nid centenaire
Au flanc d'un noir rocher suspendu comme une aire :
Pareil à ces oiseaux dont j'entends les clameurs,
Mes chants, presque toujours, annoncent des malheurs.
Quand l'instant est venu, quand une voix secrète
M'avertit qu'il est temps de quitter ma retraite,
Je vais droit devant moi, sachant qu'en mon chemin
Doit me conduire au but une invisible main.
J'ai dirigé mes pas, en quittant mon domaine,
Vers les murs de Stirling qui dominent la plaine ;
J'ai vu, sans m'arrêter, les sommets de ses tours :
Vers un but inconnu j'étais poussé toujours,
Et j'ai marché plus loin, sur la rive où s'élève
Cette seule maison..... Je l'avais vue en rêve ;
Oui, je la reconnais ; je l'avais vue ainsi :
Plus de doute. Celui que je cherche est ici.

Digitized by Google

ADA, troublée, à part.

Que dit-il?...

(Haut.)

Les Anglais couvrent cette contrée;
La vieillesse pour eux n'est pas même sacrée;
Vous êtes seul, errant; vos jours sont en danger:
Restez avec nous.

THOMAS.

Dieu saura me protéger.

BURK, étonné.

Ah! Qui donc êtes-vous? Libre à vous de le taire!
Mais vous portez sans doute un nom que l'on révère...

THOMAS.

J'ai porté plusieurs noms. Lorsqu'en des tems plus beaux,
Sous le chêne d'Eildon aux magiques rameaux,
Près des bords enchantés du ruisseau des Génies,
A nos folles tribus dans la paix endormies
J'annonçais des malheurs, des pleurs, du sang versé,
Les gens de mon pays m'appelaient l'Insensé.
Maintenant que déjà leur misère est complète,
Tous d'une même voix me nomment le Prophète.

(Une pause. Ada, Dougal et Burk entourent Thomas avec les signes d'une vive curiosité : il reprend après avoir rassemblé ses souvenirs.)

Un jour, j'étais assis sous le chêne d'Eildon.
Je rêvais, les regards tournés vers l'horizon,
Quand douze chevaliers passèrent. A ma vue
Le plus âgé cria : « Que lis-tu dans la nue,
Toi dont l'œil de faucon s'attache au firmament?
Parle; on dit que jamais ta science ne ment. »
— « Je poursuis, répondis-je, un sinistre présage.
Je vois vers le midi s'amasser un orage,
Le plus grand que l'Écosse ait vu jusqu'aujourd'hui.
Quand l'Aurore vingt fois sur ces monts aura lui

Digitized by Google

Vous verrez les torrents rouler des eaux souillées,
Et le sang, comme l'eau, remplira les vallées. »
— « Bien, dit le chevalier; nous allons donc savoir,
Vieux devin, ce qu'il faut penser de ton pouvoir.
Quand du vingtième jour étincela l'aurore,
Sous le chêne sacré je vins m'asseoir encore ;
Les douze chevaliers y vinrent à leur tour.
Le lever du soleil annonçait un beau jour :
Les seigneurs, en riant, s'écrièrent ensemble :
Eh bien! Thomas, l'orage est bien loin, que t'en semble? »
— « Attendez!... » Et ce mot n'était pas achevé
Qu'un long flot de poussière au loin fut soulevé;
Et nous vîmes venir à nous, à toute bride,
Un cavalier tremblant, haletant et livide,
Qui cria, quand ses cris purent être entendus :
« Messeigneurs, messeigneurs! le roi, le roi n'est plus!
— Tous se turent alors; tous baissèrent la tête,
Et moi je dis : « Voilà cette horrible tempête
Que mes regards lisaient dans un ciel menaçant,
Et qui doit inonder nos campagnes de sang!
Contemplez les effets d'un premier coup de foudre :
Le vieil arbre royal est couché dans la poudre :
Il n'a qu'un rejeton, qu'une fragile fleur
Par le ver du tombeau déjà piquée au cœur!
Malheur! lorsqu'un roi mort laisse le trône vide,
Aux destins des sujets la discorde préside,
Et la guerre, au milieu de sa hideuse cour,
Sur le trône vacant vient s'asseoir à son tour!
— Mais, messeigneurs! celui que vous avez vu lire
Ce que le doigt de Dieu là-haut venait d'écrire,
Lit aussi la pensée écrite sur vos fronts.
Oh! je vous connais bien. Vous êtes hauts-barons,
Issus du sang des rois dont le dernier succombe,

Digitized by Google

Et vous allumerez la guerre sur sa tombe!
L'Écosse, notre mère, est belle dans son deuil,
N'est-ce pas? quelle proie offerte à votre orgueil!
Qui de vous règnera sur elle? Ah! prenez garde!
La puissante Angleterre est là qui la regarde;
Les clairons sur la rive assemblent ses soldats :
Lui résisterez-vous? Vous ne l'oserez pas!
Vous courberez le dos sous le joug qu'elle apprête!
L'Écosse, pour renaître et venger sa défaite,
Doit dans des rangs plus bas chercher un plus grand cœur. »
« — Je partis à ces mots, laissant dans la stupeur
Chacun des chevaliers immobile à sa place;
Et lorsqu'ils s'apprêtaient à punir tant d'audace,
J'étais hors de leur vue. — Et, ce moment passé,
Personne n'appela Thomas un insensé!

BURK.

J'ai le droit d'être fier, en disant qu'à cette heure
Un tel hôte a daigné visiter ma demeure!
C'est Thomas le Prophète!

THOMAS.

Oui, — Thomas le Rimeur.

ADA.

Ah! Lorsque votre bouche entonne un chant vainqueur
Toutes les autres voix se taisent étouffées!
On dit, — serait-il vrai? — que la reine des fées
Sur les bords du Léder descendit un beau jour
Pour écouter vos chants, quand vous chantiez l'amour;
Qu'au fond de ses jardins semés de pierreries
Vous eûtes un baiser de ses lèvres fleuries,
Et que de là vous vint la douceur de vos vers.
Si les secrets des cieux, dit-on, vous sont ouverts,
Vous avez rapporté ce don de son royaume.

Digitized by Google

THOMAS, souriant.

La rose de nos monts donne son pur arôme
A la fleur qui dans l'ombre auprès d'elle a germé :
Vous, jeune cœur, comme elle ouvert et parfumé,
Sur mon front sillonné par des douleurs amères
Répandez les trésors de vos saintes chimères!
Ce n'est pas un bonheur, de savoir l'avenir.

(Il baisse la tête et tombe dans une profonde rêverie.)

DOUGAL, à Ada et à Burk, en montrant le Rimeur.

Vous avez fait silence en le voyant venir,
Et vous aviez tous deux un secret à m'apprendre.

ADA, montrant le Rimeur.

Écoutez! celui-là du moins peut nous entendre.
Quand ce jeune héros qui défendit vingt fois
Contre un sceptre étranger les tombeaux de nos rois,
Lui, gentilhomme obscur grandi par son audace,
Tandis que les enfans d'une plus noble race
Tendaient l'épaule au joug qu'ils auraient dû haïr,
Quand notre William, prisonnier dans Aïr,
Dans les fers des Anglais, sur sa couche brûlante
Languissait dévoré par une fièvre lente,
Soudain, un bruit sinistre, un éclair de terreur
Au loin sur chaque front répandit la pâleur :
Édouard, sans trembler, avait nommé Wallace;
Les ennemis pouvaient le regarder en face :
On avait vu, le soir, son cadavre glacé
Jeté comme un faix vil aux fanges du fossé!...
Et des bords où la mer entoure les Hébrides
Aux lieux où le Téviot roule ses eaux limpides,
Du levant au couchant, du midi jusqu'au nord
On n'entendit partout qu'un cri : « Wallace est mort!... »

Digitized by Google

DOUGAL.

Sa mort plongea l'Écosse entière dans les larmes :
Quel deuil ce fut pour moi, son vieux compagnon d'armes!

ADA.

Et s'il était vivant?

DOUGAL.

Vivant! lui! quel espoir!
Oh! vous ne raillez pas?...

BURK.

Non. Tu dois tout savoir.
L'oracle de Thomas va s'accomplir peut-être.
Près des remparts d'Aïr, pleurant mon ancien maître,
Je veillais, l'œil fixé sur les sombres barreaux,
Lorsqu'un geôlier maudit vint jeter aux corbeaux
Celui dont il croyait l'esprit dans l'autre monde :
Le soleil se couchait. Quand la nuit fut profonde,
J'allai chercher le corps sous les murs du château
Et j'emportai chez moi ce précieux fardeau :
J'étendis du héros la dépouille glacée,
Et comme je pleurais, la tenant embrassée,
Voilà que tout à coup... O surprise! ô bonheur!
Je sentis sur mon sein battre ce noble cœur!
D'un loyal Écossais la fraternelle étreinte
De notre William réveilla l'âme éteinte!

ADA.

Celui qu'on croyait mort n'était qu'évanoui!

DOUGAL.

Il respire!....

ADA.

Il est prêt à combattre aujourd'hui!

BURK.

Aux soupçons des Anglais pour dérober sa trace,
Nous avons dû quitter la province.....

Digitized by Google

DOUGAL.

Ah! de grâce,
Où donc est-il?....

BURK.

Pour dire un secret, il vaut mieux
Choisir la plaine immense et la voûte des cieux.
Viens.

(à Thomas.)

Notre hôte veut-il nous suivre?

THOMAS.

Tout à l'heure.

SCÈNE IV.

ADA, THOMAS.

THOMAS.

Ada, les morts aussi sortent de leur demeure!

ADA.

Thomas, vous saviez tout.....

THOMAS.

Oui; je viens le chercher
Pour aller où le ciel ordonne de marcher,
A de nouveaux combats plus terribles.....

ADA, après avoir remonté à demi la scène.

Silence!
J'ai vu quelqu'un...

THOMAS, souriant.

Quelqu'un... que l'on attend, je pense?.

ADA.

Ah! Walter.....

THOMAS.

Je verrai William.

Digitized by Google

ADA.

En ce lieu ?

THOMAS.

Aux lieux où l'on verra briller le fer. Adieu.

SCÈNE V.

ADA, puis WALTER.

ADA.

Il vient... De quel effroi mon âme est-elle atteinte ?
Lorsque Dougal parlait, j'écoutais avec crainte.
Je m'en suis souvenue : auprès de moi, souvent
Walter, distrait, troublé, se détourne en rêvant...
— Je suis folle !.. — Il me cache un secret, j'en suis sûre.
Oui, mes pressentiments sont d'un sinistre augure.
— Me voilà comme Tom, m'effrayant à mon tour
Et n'osant me livrer au bonheur... à l'amour !
— Walter ! — si tard !

WALTER.

Ada, votre cœur me pardonne.
Un service odieux que le devoir m'ordonne
Abrège ces instants qui sont déjà bien courts.
Mon âme à vos genoux me devance toujours.

ADA.

Il est vrai : pour servir une cause si belle
Il faut tous vos moments, il faut tout votre zèle.....
Partagez les exploits de nos fiers conquérants !

WALTER.

Ma naissance m'oblige à servir dans leurs rangs :
Mais, soldat d'Edouard, du sein de son armée
J'adresse au ciel mes vœux pour l'Écosse opprimée ;
Quand son peuple se lève et sort de sa torpeur,
J'applaudis hautement de la voix et du cœur.

Digitized by Google

ADA.

De la voix et du cœur? Cependant, votre épée...

WALTER.

Au sang de vos amis ne sera pas trempée!
Libre aussi, dans nos rangs elle pourrait briller:
Mais je la briserai pour ne point la souiller.
Je pense qu'un soldat doit conserver sa lame,
En tout temps, en tout lieu, pure comme son âme.
Si je la porte encor, c'est pour vous protéger:
Ainsi de vos soupçons je saurai me venger.

ADA.

Non, Walter, loin de moi cette crainte insensée.
Ce que je vous disais n'est pas dans ma pensée,
Et vous le savez bien.

WALTER.

Oh! tout est oublié.
Brisez, brisez mon cœur! un seul mot de pitié,
Un sourire, un regard fermera sa blessure!
Mais pourquoi de ce jour troubler l'ivresse pure?
Quand la terre et le ciel vont couronner mes vœux
Craignez-vous de me voir trop fier et trop heureux?
— Demain!

ADA.

Oui, c'est demain que je pourrai sans crainte
T'ouvrir toute mon âme! alors, plus de contrainte!
Walter, mon cœur semblait se briser dans mon sein
De ne pouvoir voler sur mes lèvres.....

(Moment de silence. Walter à demi prosterné, écoute avidement.)

Demain!

WALTER.

Tout un jour!

Digitized by Google

ADA.

A présent je vous ferai connaître
Mes plans pour l'avenir. Mais vous êtes le maître :
Quels sont donc vos projets, mon époux et seigneur ?

WALTER.

De te donner mon âme et le sang de mon cœur !
De porter sur le front, ainsi qu'un diadême,
Ces mots divins tombés de tes lèvres : je t'aime !...

ADA, l'interrompant.

Vous laisserez sans doute à quelque humble mortel
Tous les soins d'ici-bas, quand vous serez au ciel ;
Mais mon plan, j'en suis sûre, aura votre suffrage,
Et nous serons guidés par une main plus sage :
Vous êtes orphelin, seul dans le monde.... Eh bien !
Mon père deviendra le vôtre....

WALTER.

O ciel ! le mien !
Sachez tout, il le faut ! mon nom que j'ai dû taire,
Ma famille et mon rang dont j'ai fait un mystère...

ADA.

Il se pourrait ! Walter...

WALTER.

N'est pas cet orphelin
Trouvé seul, une nuit, au détour d'un chemin,
Possédant pour tout bien son cœur et son épée....
Ada, pardonnez-moi de vous avoir trompée !

ADA.

Un fils, cacher le nom d'un père ?

WALTER.

Et si ce nom
S'est acquis en Écosse un terrible renom ?
Et si c'est un objet d'horreur pour ceux que j'aime ?

Digitized by Google

ADA.

Grand Dieu !

WALTER.

Mais qu'a-t-il fait ? Ce que j'en sais moi-même,
C'est qu'en une province il tenait le pouvoir,
Et que d'être cruel il s'y fit un devoir ;
Je le plaignais du zèle aveugle et fanatique
Qui l'enflammait alors pour une cause inique.
Il se démit, dit-on, de son commandement,
Revint en Angleterre : et depuis ce moment
Pour la première fois il passe la frontière :
Je l'attends...

ADA.

Dites-moi le nom de votre père !

WALTER.

Heselrig...

ADA.

Heselrig ! Vous, son fils ! malheureux !
Mais non ! cela n'est pas ! Vous, noble, généreux, —
Vous n'êtes pas son fils.

WALTER.

En face de l'offense
Je saurai le prouver en prenant sa défense :
Son nom sera bientôt celui de votre époux ;
Il faut le respecter.

ADA.

Insensé ! taisez-vous !
Ne le défendez pas ! vous ignorez son crime.
Le sort met entre nous son nom comme un abîme !
Pour combler cet abîme il faut des flots de sang !
Ne mettez plus le pied sur ce seuil menaçant,
Partez !

Digitized by Google

WALTER.

Vous l'ordonnez?

ADA.

Fuyez à l'instant même!

(Voyant qu'il doute et s'étonne.)

Si je te dis de fuir, c'est parce que je t'aime :
Va, va donc!

WALTER.

Non. Avant que je sorte d'ici,
Il faut vous expliquer.

ADA.

Vous le voulez ainsi!
Pour moi, Dieu m'est témoin que je voulais me taire,
Afin qu'un fils n'eût point à rougir de son père.
C'est vous qui m'y forcez! souvenez-vous, Walter,
De nos longs entretiens pendant les soirs d'hiver :
Je vous parlais souvent d'un sublime rebelle :
A sa gloire si pure à la fois et si belle
Vos yeux étincelaient; votre cœur transporté
Battait comme le nôtre au nom de liberté!
Nous inspirant ensemble à de si nobles flammes,
Que nous étions heureux de confondre nos âmes
Dans une même extase et dans un même orgueil!

WALTER.

Oui, mais vous réveillez un souvenir de deuil.
Il est mort, ce héros dont vous disiez la vie
Et dont je contemplais la gloire avec envie :
Moi, soldat du drapeau qu'il avait combattu,
J'ai pleuré le destin du géant abattu.

ADA.

Ah! ses exploits un jour feront douter l'histoire :
Nos fils dégénérés refuseront d'y croire!

Digitized by Google

WALTER.

Quel rapport?...

ADA.

S'il avait pu lire dans son cœur,
Walter n'eût pas autant envié ce vainqueur.
Un souvenir affreux, plein de sang et de larmes,
Empoisonna toujours le succès de ses armes.
Au milieu des combats, un spectre à ses côtés
Attirait sur lui seul ses yeux épouvantés.
Sur son front jeune et fier une pâleur fatale
Décelait sa douleur, de sa gloire rivale.
Pour la vaincre il faisait d'inutiles efforts.
Wallace avait aimé, comme aiment les cœurs forts,
Les cœurs libres et purs, pleins d'une ardente sève,
Fidèles et constants comme l'acier du glaive,
Puisant dans leur amour leur grandeur, leur beauté :
Le sien devait aimer...

WALTER.

Oui, pour l'éternité!
Oh! je le sens...

ADA.

C'étaient les enfants de deux braves
Morts le fer à la main pour ne point vivre esclaves.
Par les hommes du sud leurs pères massacrés
Les unissaient déjà par des liens sacrés :
Bientôt, devant l'autel, une plus douce chaine
Associa l'amour à l'œuvre de la haine.
Or de Fidelia l'époux se vit chargé
D'une double vengeance. — Il ne s'est pas vengé!

WALTER.

Mais encore une fois...

Digitized by Google

ADA.

Pour cette même femme
Un autre nourrissait une moins noble flamme,
Un homme tout-puissant..... Oui, ce même bourreau
Qui de notre famille a creusé le tombeau!

WALTER.

La vôtre! vous seriez de la même famille!

ADA.

Oui, vous me connaissez! du martyr je suis fille,
Sœur de Fidelia! — Mais je n'ai pas tout dit.
En ce temps, William fut lui-même proscrit :
Au glaive des tyrans pour dérober sa tête
Il choisit une sombre et profonde retraite,
Un antre affreux, ouvert dans le flanc d'un rocher
Dont le pied d'un proscrit pouvait seul approcher.
De hardis compagnons vinrent bientôt s'y rendre,
Mis aussi hors la loi, prêts à tout entreprendre ;
Ils l'élurent pour chef, et conçurent l'espoir
D'affranchir leur pays d'un injuste pouvoir.
Ce fut là qu'il apprit que loin de lui, l'infâme
Avait osé lever les regards sur sa femme,
Sur sa femme adorée! et comment le mépris
D'une aussi lâche injure avait été le prix.
Pour elle redoutant la colère du traître,
Au milieu de la ville il osa reparaître;
Mais à peine eut-il mis le pied dans sa maison...
— Oh! ce fut un spectacle à perdre la raison!

WALTER.

Grand Dieu! qu'avait-il vu?

ADA.

Walter! A l'instant même
Où vous passiez ce seuil, dans ce moment suprême

Digitized by Google

Où le ciel paraissait couronner notre espoir, —
Tout-à-coup, étonné de ne pas me revoir
En parcourant des yeux cette chambre entr'ouverte,
Et vous précipitant dans la maison déserte,
Si vous aviez glissé dans le sang, et heurté
Un corps humain, meurtri, livide, ensanglanté...
Si dans ce corps sanglant vous m'aviez reconnue...

WALTER.

Horreur !...

ADA.

Si reprenant mes sens à votre vue
Et me traînant vers vous, brisée...

WALTER.

Horreur ! Horreur !
Oh ! ne vous jouez pas ainsi de ma douleur !

ADA.

Oui ! si vous m'aviez vue alors, pâle, farouche,
Du sang dans les cheveux et du sang dans la bouche,
Me dresser à demi par un suprême effort
Pour vous dire en mourant : Walter, venge ma mort !...

WALTER.

Oh !...

ADA.

Répondez-moi donc, qu'auriez-vous fait vous-même ?

WALTER.

Ma première parole eût été le blasphème,
Ma première action, le meurtre ! — Sans remords,
J'aurais voulu vous faire un bûcher de son corps ;
S'il avait des enfants, une famille aimée,
— Et pourquoi pas ? le tigre aime aussi sa lignée ! —
Fût-ce au pied des autels, ce bras, ce bras vengeur

Digitized by Google

A travers leur poitrine aurait cherché son cœur!
Je n'aurais plus eu rien d'humain, et dans la vie,
Jusqu'au moment de voir ma vengeance assouvie
J'aurais marché, pareil à ces fléaux de Dieu

(la main sur la poitrine.)

Qui n'ont rien là non plus, qu'une haleine de feu,
Rien qu'un souffle empesté qui flétrit et dévore!

ADA.

Eh bien! Wallace vit ma sœur, à temps encore
Pour recueillir son âme, et faire le serment
De rendre mort pour mort et tourment pour tourment.
Mais ce fut à travers les débris et la flamme
Qu'il put se faire jour jusqu'auprès de sa femme,
Et tous ses serviteurs, les armes à la main,
Se tordaient, étendus sur un brûlant terrain.
Un seul, en m'arrachant de ce lieu de carnage,
De cette horde affreuse a su tromper la rage,
Et cet homme sur moi veille encore aujourd'hui...

WALTER.

Ah! c'est donc...

ADA.

C'est Tom Burk! et vous êtes chez lui.
— Quand Wallace parut, pâle comme un fantôme,
Parmi les habitants du rocher, son royaume,
Vous eussiez vu pleurer tous ces hommes de fer!
Mais lui ne pleurait pas; ses yeux lançaient l'éclair :
—« Eh quoi! dit-il, des pleurs, quand nous avons des armes?
C'est du sang qu'il nous faut répandre, et non des larmes! »
— A ces mots, tout se tut : seulement les regards
Étincelaient dans l'ombre autant que les poignards.
Wallace poursuivit d'une voix solennelle :
« Par mon père martyr et sa gloire éternelle,

Digitized by Google

Par ma femme égorgée et ma demeure en feu
Je jure devant vous, je jure devant Dieu
De tirer de cet homme une telle vengeance,
Que ses nombreux forfaits auront leur récompense,
Et que ce souvenir transmis à nos neveux
Fera pâlir leur joue et dresser leurs cheveux :
Je les écraserai, lui, ses fils et sa race!
Que le monde indigné n'en garde plus de trace!
Qu'il n'en reste plus rien désormais sous le ciel,
Plus rien qu'un nom, couvert d'un opprobre éternel!
Et si vous me voyez manquer à ma parole,
Élevez de la foi le glorieux symbole,
Le gant sur une lance; et d'une même voix
Au milieu de vos rangs proclamez-moi trois fois
Traître au serment juré, félon, lâche et parjure!
— Tous promirent alors d'épouser son injure,
De servir sa vengeance, et voulurent s'unir
Par des mots qu'on ne peut entendre sans frémir :
Semblables aux clairons qui réveillent les mondes
Ils font sortir les morts de leurs tombes profondes,
Invisibles témoins du pacte et du serment,
Afin d'en rendre compte au jour du jugement.

WALTER.

De leur vengeance aussi je dois être complice!
Je veux prendre ma part dans l'acte de justice!
Le nom du meurtrier?

ADA.

Ne m'interrogez pas,
Fuyez! vous avez vu l'abîme sous vos pas.

WALTER.

Je reste pour punir! Oui, par le ciel! je jure...

Digitized by Google

ADA.

Cet horrible serment révolte la nature,
Et ce n'est pas le ciel qui doit le recevoir;
C'est l'enfer! A présent vous allez tout savoir,
Je dois sauver votre âme et ne puis plus me taire!
Le meurtrier...

WALTER.

Eh bien?

ADA.

Eh bien!... C'était ton père!

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration. Portes et volets fermés. Nuit complète.

SCÈNE I.

THOMAS-LE-RIMEUR, DOUGAL.

DOUGAL.

Noble vieillard, si Dieu t'a conduit parmi nous,
C'est qu'il soutient nos bras et dirige nos coups,
C'est qu'il a pris pitié de l'Écosse opprimée :
L'Esprit qui t'accompagne est avec notre armée!

THOMAS.

Non, ne dis point cela du plus humble mortel :
Ce n'est pas avec moi qu'est la faveur du ciel,
Elle est avec celui que Dieu fait invincible.
Je ne suis que la voix d'un Esprit invisible...

DOUGAL.

Et l'œil de la Sagesse ouvert sur l'avenir!

THOMAS.

Plaignez le malheureux à qui, pour le punir,
Dieu fit ce don fatal d'une seconde vue;
Lorsqu'un ami, frappé d'une mort imprévue,
Expire loin de moi, sous un autre soleil,
D'affreuses visions, non pas dans mon sommeil,
D'épouvante et d'horreur font dresser ma paupière.
En des lieux inconnus je vois traîner sa bière;
D'une église lointaine elle franchit le seuil,
Et j'entends murmurer les prières de deuil.
Le passant qui me voit, qui voit ce front livide
Et ces yeux égarés qui s'ouvrent dans le vide,

Digitized by Google

Ne m'interroge pas ; mais, baissant le regard,
Il se dit : « Un malheur arrive quelque part. »
Si la mort doit frapper quelqu'un de ma famille,
Quand la jeunesse encor dans ses yeux rit et brille
Je vois auprès de lui, terrible et menaçant,
Son spectre se traîner — le spectre d'un vivant!
Un jour, avant que Dieu m'appelle en son royaume,
Je serai visité par mon propre fantôme.

DOUGAL.

Prophète, que dis-tu? Quoi! les secrets du sort
Enferment-ils toujours l'épouvante et la mort?

THOMAS.

Quand meurt l'illusion, aux longs voiles de rose,
Du bonheur de la terre il reste peu de chose,
Il est vrai; cependant, ce don mystérieux
Par lequel notre esprit voit à l'aide des yeux,
Qui vient dans le bonheur apporter la souffrance,
Dans le malheur aussi fait naître l'espérance.
Quand ce triste pays, naguère triomphant,
Pleurait l'affreuse mort de son plus cher enfant,
J'essuyai le premier les pleurs de ma paupière :
Car tandis qu'enfermé dans ma tour solitaire
Au destin du héros je rêvais, triste et seul,
Il m'était apparu, debout et sans linceul.

DOUGAL.

Ah! l'Écosse est sauvée, et vous pouvez m'en croire :
Nous avons avec nous Wallace et la victoire!

THOMAS.

On frappe.

DOUGAL, ouvrant.

Qui va là?

Digitized by Google

UNE VOIX.

Cartlane!

THOMAS.

Ce sont eux.

DOUGAL, répondant au mot de ralliement.

Écosse!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS. LES CHEFS MONTAGNARDS.

DOUGAL.

Le succès n'est déjà plus douteux.
Les clans des montagnards unis à ceux des plaines
A l'appel de Wallace accourent par centaines;
Ses partisans armés remplissent la forêt.
Tous, en hommes d'honneur, ont gardé le secret,
Et l'Anglais confiant dort sur un incendie.

UN CHEF DE MONTAGNARDS.

Et tandis qu'il sommeille, une troupe hardie
Du château de Stirling prend déjà le chemin,
Pour tenter cette nuit un premier coup de main.
Graham, de notre chef l'ami le plus fidèle,
La commande, et ce nom doit redoubler son zèle.

DOUGAL.

S'il voit notre drapeau sur ces murs ennemis,
Wallace reviendra; Graham nous l'a promis.

UN CHEF DE MONTAGNARDS.

Non! pour presser la main de ses braves, Wallace
N'attend pas qu'un succès couronne tant d'audace.
Il est, dit-on, des mots dont tel est le pouvoir,
Qu'en les disant ici nous pourrions le revoir.

DOUGAL.

Oui! je les sais, amis, et je vais vous les dire,

Digitized by Google

Les mots qui sur son cœur ont un si grand empire :
Il marchera vers nous, fût-il dans le tombeau!
Auparavant, tirez vos glaives du fourreau :
Montrez-les à la terre, au ciel, pour leur apprendre
Que ce jour les verra libres!....

(Tous tirent leurs épées.)

Venez m'entendre,
Restes de nos ayeux dans la tombe endormis,
Que ne fouleront plus les soldats ennemis!
A la face des cieux, dans cette ombre vivante
Qu'emplit votre présence, où règne l'épouvante,
Nous le jurons : demain nous serons triomphants,
Ou demain, près de vous s'étendront vos enfants.

UN MONTAGNARD.

Il n'a pas répondu : c'est qu'il n'est plus sur terre!

THOMAS.

Il faut le réveiller par un coup de tonnerre!
Il est un mot de feu qui parcourait nos rangs,
Quand s'aiguisait le fer promis à nos tyrans;
Un mot qui fait pâlir ces tyrans sur le trône,
Un mot qui dans leurs mains brise spectre et couronne,
Et d'échos en échos se propageant partout,
Fait qu'un peuple endormi s'éveille tout-à-coup
Et les yeux vers le ciel, attend qu'il s'éclaircisse
Pour regarder passer l'ange de la justice!
Levez vos glaives nus : guidé par leur clarté,
Que le héros paraisse au nom de liberté!

TOUS.

Liberté!...

WALLACE, paraissant au fond.

Qui m'appelle?

(Tous poussent un cri de joie, tombent à ses pieds, touchent ses mains, son épée, ses vêtements, et pleurent.

Digitized by Google

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, WALLACE.

DOUGAL.

Il vit... tremble, Angleterre!

WALLACE.

Le voile de la nuit étendu sur la terre
Me dérobe vos traits. Un mot d'ordre est dicté :
Etes-vous mes amis?

TOUS, se levant.

Wallace et liberté!

WALLACE.

Amis, je vais combattre.

DOUGAL.

Et nous allons te suivre.

WALLACE.

Chacun de vous peut-être aux combats que je livre
Laissera dans les champs les lambeaux de sa chair.

DOUGAL.

Nous mourrons près de toi; cet honneur nous est cher.

WALLACE.

Mais l'Écosse après vous aura des jours prospères.

DOUGAL.

Affranchis les enfants, pour eux mourront les pères.

WALLACE.

Je connais maintenant ceux qui m'ont appelé :
Ce sont mes montagnards, et Dougal a parlé.
Tous pensent-ils de même?... ils gardent le silence....

LES MONTAGNARDS, d'une voix étouffée.

Oui, tous!

THOMAS.

Ces vieux guerriers, Wallace, en ta présence

Digitized by Google

Pour peindre leurs transports cherchent en vain des mots ;
Mais comme des enfants, ils n'ont que des sanglots.

WALLACE, aux Montagnards.

Quand j'avais les deux pieds sur le bord de ma fosse
Je me tournai vers vous en songeant à l'Ecosse.
Ses fils pour la défendre étaient braves et forts ;
(à Thomas.)
Tu le sais, ô mon père, elle était libre alors !
Je la retrouve morte, et ses fils sont esclaves.

THOMAS.

Leur cœur est libre au moins !

WALLACE, aux Montagnards.

Je devine, mes braves,
Votre confusion, votre vive rougeur.
Calmez-vous, mes amis; je connais votre cœur.
Ce que vous avez fait ne peut vous satisfaire;
Vous voyez seulement ce qui vous reste à faire.

DOUGAL.

— Non ! ne dis point cela ! quand nous t'avons perdu,
Il ne nous est resté ni force ni vertu.
Mais chaque mot de toi fera naître un prodige !

WALLACE.

Vous êtes mes vaillants ! je vous connais, vous dis-je.
Warran marche vers nous ; et ses cent étendards
Comme les blés des champs se pressent aux regards;
Que vos armes demain brillent d'un nouveau lustre :
Il nous faut faire honneur à ce seigneur illustre,
Et je veux lui montrer comment pour leurs drapeaux
Combattent les guerriers aux sandales de peaux.
Puis-je compter sur vous ?

DOUCAL.

Nous serons de la fête !

Digitized by Google

LES MONTAGNARDS, avec force.

Oui, tous!

WALLACE.

Ce sera beau! Le ciel sur notre tête,
La terre sous nos pieds, et du fer dans les mains :
Avec cela, craint-on des ennemis humains?

(On entend le son du cor.)

DOUGAL.

Ce bruit....

WALLACE.

C'est un signal de nos amis... Ecoute!

ADA, entrant par le fond.

Retirez-vous! j'ai vu des soldats sur la route...

WALLACE.

Qu'ils ne soupçonnent rien! venez! partons sans bruit :
Par ici! rejoignons nos frères dans la nuit.

(Ils sortent.)

SCENE IV.

ADA, seule.

Ils sont heureux!... — O Dieu! le bruit de la bataille,
Sous les pas des chevaux la terre qui tressaille,
Les cris victorieux, le choc des étendards,
Les lances, les cimiers s'enflammant aux regards,
La multitude enfin, hurlante, échevelée!...
Qui me transportera comme eux dans la mêlée?
Lorsque le bras agit, le cœur peut sommeiller;
La guerre les enivre et les fait oublier!
Et s'ils souffrent aussi, du moins leur destinée
Par une belle mort peut être couronnée...
Une femme en secret doit dévorer ses pleurs,
Et n'a droit de mourir qu'à force de douleurs!
— Mais on vient...

(Heselrig paraît, suivi de ses gardes.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

ADA, HESELRIG, puis TOM BURK.

HESELRIG, aux gardes qui restent au dehors.

Rangez-vous tous devant cette porte.
Soyez prêts, si j'appelle, à me donner main-forte.

(Il entre.)

ADA, à part.

Ah!... C'est lui! Heselrig!...

HESELRIG.

Je dois, bien malgré moi,
Exécuter ici la volonté du Roi.

ADA.

Seigneur, expliquez-vous.

HESELRIG.

L'audace des rebelles
Nous force à recourir à des rigueurs nouvelles.
Un fol espoir enivre encor les factieux,
Des monts et de la plaine accourus en ces lieux.
Quand Warran et Surrey viennent sur vos frontières
De notre souverain déployer les bannières,
Et qu'une armée immense aura bientôt soumis
Tout ce qu'il peut encor nous rester d'ennemis,
Les insensés voudraient, mais c'est à n'y pas croire,
Aux armes d'Édouard disputer la victoire!
Vous savez qu'ils suivaient, pleins d'une aveugle foi,
Ce vil rebelle, mort dans les prisons du roi;
Ce Wallace, en un mot, de qui le nom terrible
Armait leurs faibles bras d'un orgueil invincible.
On a semé le bruit qu'un merveilleux secours,
Un miracle du ciel, aurait sauvé ses jours :
Ils ont vu, disent-ils, aux mains des émissaires
Le sceau dont il signait ses lois incendiaires.

Digitized by Google

Pauvres fous ! demandez votre chef aux corbeaux
Qui se sont disputé son cadavre en lambeaux !
Mais on donne croyance à ce conte risible,
Car la populace aime à croire l'impossible.
Pour moi, si j'eusse été l'arbitre de son sort,
Personne désormais n'eût douté de sa mort.

ADA, à part.

Vil bourreau !

HESELRIG.

J'aurais fait pendre aux murs de la ville
Le cadavre, assez haut pour qu'il fût vu d'un mille ;
Et puis, aux quatre coins de ce pays maudit
J'eusse fait exposer les membres du bandit !
Balancé dans les airs par tous les vents d'orage,
Il eût épouvanté les oiseaux de passage.
Appliquant à leur chef les rigueurs de la loi
J'aurais, du coup, glacé les rebelles d'effroi.

ADA, le regardant en face.

Seigneur, je vous connais assez pour vous en croire.

HESELRIG, les yeux fixés sur elle.

Je ne me trompe pas...

(Il va fermer la porte du fond, de peur d'être entendu.)

Vous ici !... Ma mémoire
Est fidèle... ces traits...

ADA, d'une voix éclatante.

Vous me reconnaissez,
Heselrig !...

HESELRIG.

Le silence ou la mort... choisissez !

ADA.

— Mon visage est pour vous facile à reconnaître :
Le spectre de vos nuits vient de vous apparaître.

Digitized by Google

(Elle lui saisit le bras.)

C'est vous qui tremblez! Moi, je ne crains pas la mort.

HESELRIG.

Malheureuse, c'est trop!...

(se contenant.)

Vraiment, vous avez tort.
Mon indulgence est grande, et je vous en fais juge.
A vos chefs condamnés ce lieu sert de refuge.
Des hommes, que du roi la justice poursuit,
Ici pour conspirer se rendent chaque nuit.
Or, je viens empêcher qu'aucun d'entre eux ne sorte :
Je les vais à Stirling mener sous bonne escorte,
Et vous mettre vous-même en lieu de sûreté, —
Avec tous les égards qu'on doit à la beauté.

BURK, entrant par la gauche.

Non, vous ne ferez point cela.

ADA.

Burk! ah! de grâce...

HESELRIG.

Qui m'en empêchera?

BURK.

Moi.

HESELRIG, avec le plus profond mépris.

Vous! c'est trop d'audace.

BURK, se plaçant à la porte du fond.

Il faudra m'immoler pour l'arracher d'ici!

HESELRIG, se précipitant sur lui l'épée à la main.

Eh bien! tu l'as voulu, qu'il en soit fait ainsi!

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LES MÊMES, WALLACE.

WALLACE, entrant et arrachant l'épée des mains de Heselrig.

Heselrig ! c'est assez que le sang d'une femme
De cette belle épée ait arrosé la lame,
Sans la plonger encor dans le cœur d'un vieillard.

HESELRIG.

Vivant ! Wallace ! — A moi, gardes !...

WALLACE.

Il est trop tard :

Regarde !

(Il ouvre la porte d'un coup de poing et frappe la terre du pied : en un instant les volets sont arrachés des gonds, et laissent voir les partisans de Wallace, portant des armes et des flambeaux. Ils entrent par le fond, par la gauche, et se rangent en fer à cheval autour de la scène. Heselrig, pâle, éperdu, tourne en cherchant une issue, puis reste immobile au milieu d'un cercle d'yeux ardents fixés sur lui. L'étendard au lion d'Écosse flotte sur les tours de Stirling.)

SCÈNE VII.

ADA, WALLACE, HESELRIG, DOUGAL, BURK, MONTAGNARDS, etc.

WALLACE.

Tes soldats ont brisé leurs entraves.
Le chef qui sous sa loi ne voit que des esclaves
Par l'or ou par la crainte à ses ordres soumis,
A l'heure du danger ne trouve point d'amis.

(Il brise l'épée de Heselrig, et en jette au loin les morceaux.)

Vois ! mes mains ont brisé ton épée inutile ;
Mes pieds écraseront ta tête de reptile :
Il en sera de toi comme de ces débris !

CRIS, derrière la scène.

« Wallace et liberté ! »

Digitized by Google

WALLACE.

N'entends-tu pas ces cris ?
C'est la foudre du ciel qui gronde sur ta tête !
Ce bruit à l'Angleterre annonce la tempête,
A nous, la liberté ! — Comprends-tu ?

HESELRIG.

Désespoir !

WALLACE.

Le château de Stirling est en notre pouvoir ;
Nous tenons en nos mains la clef de la frontière :
Sur ces murs crénelés notre sainte bannière
Flotte à la même place où naguères encor
Fier, superbe et sanglant, planait le dragon d'or !
— Vous m'aviez oublié ?... Que votre armée arrive,
Qu'elle passe le fleuve à présent ! Sur la rive
Une autre armée attend, prête à la recevoir :
Dieu pour tous ! et chacun fera bien son devoir.
Cette terre d'Albyn, notre belle patrie,
N'était plus qu'un cadavre à la veine tarie,
Et vous pouviez marcher sur elle impunément :
Voyez ! j'ai dit un mot, — et par enchantement
Voilà qu'elle se dresse et qu'elle se relève !
Et voilà que surgit, ainsi que dans un rêve,
Un peuple de soldats, un peuple de héros
Offrant leur sang pour elle, opposant aux bourreaux
Le secours de leur bras, l'appui de leur vaillance,
Le mur de leur poitrine et le fer de leur lance !

(CRIS plus rapprochés.)

« Victoire ! »

HESELRIG.

Enfer !

Digitized by Google

WALLACE.

Victoire ! Eh bien ! tu les entends ?

(Un doigt vers le fond.)

Ils seront près de nous, — là, dans quelques instants !
— Notre vengeance aussi veut être satisfaite,
Heselrig ! grâce à toi, rien ne manque à la fête.
Ah ! l'odeur du cadavre attire le vautour ?
Le mort sort de sa tombe et t'attend au retour !
Te voilà sans soutiens, sans armes, sans refuges,
Tremblant, nu, misérable en face de tes juges !

HESELRIG.

Grâce ! grâce !

WALLACE.

Assassin ! je vois ton front pâlir....
Lâche, tu sais tuer et ne sais pas mourir !

DOUGAL, se précipitant sur Heselrig.

Tous ceux que nous pleurons t'attendent : va les suivre !

HESELRIG.

Achève, et d'un seul coup que la mort me délivre !

WALLACE, arrêtant Dougal.

Quoi ! la mort d'un soldat ? Non pas !

HESELRIG à DOUGAL.

Au nom du ciel,
Frappe !

(à Wallace.)

Que veux-tu donc faire de moi, cruel ?

WALLACE.

Le sang ne suffit pas à laver notre injure :
Mort pour mort, mais aussi, torture pour torture.

ADA.

Quel est votre dessein ?

WALLACE.

Sortez, Ada.

Digitized by Google

ADA.

Grand Dieu !

WALLACE, avec un regard sévère.

Sortez, dis-je ! Une femme est de trop en ce lieu.

(Ada fait un geste suppliant et sort en tremblant sur un dernier signe de Wallace.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins ADA.

HESELRIG.

Frappez donc, par pitié ! la mort, une mort prompte !

WALLACE.

Je verrais sur ton front la rougeur de la honte
Si du masque du vice il n'était revêtu,
Et si la honte aussi n'était une vertu.
Oui, j'ai pitié, vraiment, — de te voir aussi lâche.

HESELRIG.

Ah ! c'en est trop ! Mourir sous le fer, sous la hâche,
Je l'eusse fait, et nul ne m'aurait vu pâlir.
A t'implorer longtemps ne crois pas m'avilir.
Je me relève enfin !

WALLACE.

Si j'étais en ta place,
Que ferais-tu de moi ?

HESELRIG.

Je ne ferais point grâce.

WALLACE.

Quel serait mon supplice ?

HESELRIG.

Ah ! tu le sais trop bien,
Quel est le châtiment des traîtres.

Digitized by Google

WALLACE.

C'est le tien!

Tu t'es jugé toi-même, et sans miséricorde!
— Des crins de nos chevaux qu'on lui tresse une corde;
Montrez aux ennemis le corps de l'assassin;
Porté comme un trophée au combat de demain
Qu'il paraisse à leurs yeux, tel qu'un sinistre augure,
Dans les rangs où le fer m'ouvre une route sûre,
Partout où les cheveux se dresseront d'effroi,
Partout où nous serons tous deux, la mort et moi!

HESELRIG.

Va, pour un jour encor ta perte est suspendue....

WALLACE.

Plus un mot! retirez ce monstre de ma vue :
Et songez-y! je veux qu'il ne reste de lui
Dès demain qu'un fantôme, un cadavre aujourd'hui.

(Des montagnards entraînent Heselrig.)

SCENE IX.

WALLACE, UN MONTAGNARD entrant avec LE CHARPENTIER; CHEVALIERS.

WALLACE.

Et maintenant, pensons à l'Écossse outragée :
L'Écosse, la première, a droit d'être vengée,
Et nous a confié sa vengeance, elle aussi!
Cet homme que j'attends, qu'il vienne.

UN MONTAGNARD.

Le voici.

WALLACE.

John ?...

JOHN.

C'est mon nom.

Digitized by Google

WALLACE.

Sois fier : c'est sur toi que repose
Le salut de l'armée et de la bonne cause.
As-tu préparé tout?

JOHN.

Seigneur, tout est fini.

WALLACE.

Le pont qui doit livrer passage à l'ennemi.....

JOHN.

J'en ai su détacher chaque poutre, de sorte
Qu'une seule à présent le tient et le supporte;
Et sans rompre d'abord, ses ais résisteront
Au choc des cavaliers qui le traverseront :
Mais caché, je retire une poutre, — et tout tombe,
Et le fleuve aux Anglais s'ouvre comme une tombe.

WALLACE.

Mais... toi ?

JOHN.

Je sais nager. — Et puis, je sais mourir.

WALLACE.

Es-tu père ?

JOHN.

— D'un fils, et je viens vous l'offrir.

WALLACE.

Il sera libre.

(John sort. Wallace s'adresse aux officiers.)

— Il faut, avant toute autre chose,
Que notre contenance aux ennemis impose :
Divisons près du bois notre armée en deux corps;
Étendons-en le front pour paraître plus forts;
Les arbres nous couvrant à demi de leur ombre,
L'ennemi ne pourra deviner notre nombre.

Digitized by Google

Sans faire un mouvement, sans répondre à leurs traits
Vous laisserez passer la moitié des Anglais; —
Quand le cor donnera le signal du carnage
Le pont, en s'écroulant, coupera le passage...
Ils seraient six contre un, s'ils n'étaient divisés :
Qu'ils restent trois contre un des nôtres, c'est assez!
Que notre cri de guerre alors éclate et tonne :
Il est déjà vaincu, l'ennemi qu'on étonne!
— Maintenant, la justice enfin peut s'accomplir :
Amis, à la vengeance!

SCÈNE X.

LES MÊMES, DOUGAL.

DOUGAL, entrant hors d'haleine.

On vient nous la ravir!
Des cavaliers anglais, que l'enfer engloutisse!
Tandis que l'assassin marchait vers le supplice
Ont assailli sa garde : aussi prompts que l'éclair
Plusieurs ont fui; plusieurs sont tombés sous le fer :
Leur chef est dans nos mains....

WALLACE.

Quel homme se hasarde
Entre notre vengeance et nous? Qui donc?...

DOUGAL.

Regarde!

(On apperçoit au fond Walter désarmé et entouré par les montagnards.)

SCÈNE XI.

ADA, BURK, WALLACE, WALTER, DOUGAL, ET LES CHEVALIERS; au fond, LES MONTAGNARDS.

ADA, entrant.

Walter!

WALLACE, à un Montagnard qui entre.

Lui! Heselrig?

Digitized by Google

UN MONTAGNARD.

Heselrig s'est enfui.

WALTER.

Mon père! il est sauvé!

(Mouvement général.)

DOUGAL, avec rage.

Tu dois payer pour lui.

WALTER.

Soit!

WALLACE.

Heselrig a dû la vie à ton audace :
Tu sais qu'en le sauvant tu viens prendre sa place.

WALTER.

Oui.

DOUGAL.

Mais ce que les tiens m'ont fait souffrir à moi,
Le sais-tu? Condamné, proscrit, mis hors la loi,
Forcé d'abandonner le lieu de ma naissance,
J'y laissai mon enfant... Du moins son innocence
Eût dû de ces bourreaux désarmer la fureur...

WALTER, à part.

Toujours, toujours forcé d'entendre avec horreur
La plainte d'un outrage ou le récit d'un crime...
O mon père!

DOUGAL.

Sans doute, innocente victime,
Il a de sa famille expié la vertu,
Car depuis ce moment je ne l'ai point revu.
Cet enfant aujourd'hui pourrait avoir ton âge;
Il avait ton regard, il aurait ton courage :
Eh bien! ils l'ont tué, sans pitié, sans merci!
Donc, tu comprends; il faut que je te tue aussi.

Digitized by Google

Le sang de mon fils crie et demande ta perte :
La mort attend sa proie, et ta tombe est ouverte.

WALTER.

Je le sais!

WALLACE.

Tu le sais! Et tu ne connais pas
Les inflexibles mœurs de nos rudes climats :
Anglais, tu ne sais pas comment nos vieilles haines
Passent avec le sang qui coule dans les veines
Des pères à leurs fils ; et comment un affront
De l'enfant au berceau marque déjà le front :
Car sa droite est soustraite aux ondes du baptême ;
Cette main, pour frapper, doit braver Dieu lui-même.
L'homme qui boit l'outrage ou qui laisse impuni
Le meurtre d'un enfant, d'un frère, d'un ami,
Renié, réprouvé, regardé comme infâme,
Ne trouve plus une âme où reposer son âme,
Devant ses pas maudits plus de foyer ouvert,
Et marche parmi nous comme dans un désert.

ADA, à part.

Moi, je veille sur lui dans ce péril extrême :
La femme la plus faible est forte, lorsqu'elle aime!

WALLACE, aux Montagnards.

Emmenez le captif, et gardez-le de près.
— Dougal! va du supplice ordonner les apprêts.

SCÈNE XII.

ADA, au fond ; WALLACE.

WALLACE.

Oui, le sang pour le sang! après tout, c'est justice.
Pourquoi donc, au moment d'offrir le sacrifice,
Comme devant un crime, et pâlir et trembler?...

Digitized by Google

— O ma Fidelia ! viens ! viens me révéler
La volonté du ciel... Je tremble de l'apprendre ! ...

ADA, s'avançant.

William !

WALLACE, comme dans un rêve.

Cette voix... Grand Dieu ! j'ai cru l'entendre...
Insensé !...

ADA.

William !...

WALLACE, se précipitant vers elle.

Fidelia ! — malheur !
Ce n'est pas elle... —

ADA.

Si ! c'est elle, c'est ma sœur,
Prête à baigner de pleurs vos genoux qu'elle embrasse,
C'est elle qui vous dit : Pitié ! faites-lui grâce !

WALLACE.

La pitié dans mon âme est morte pour toujours.
Quand l'amour de ta sœur rayonnait sur mes jours,
Elle empruntait sa voix pour être plus céleste :
Je l'écoutais alors ! Oh ! souvenir funeste !
Cette voix à présent s'est tue, et pour jamais,
Et je hais aujourd'hui comme autrefois j'aimais.

ADA.

Il est innocent !

WALLACE.

Elle, — elle était innocente !
Vois : notre haine enfin cessait d'être impuissante ;
Le meurtrier allait expier ses forfaits :
Il l'arrache à nos mains ! c'est pourquoi je le hais.
De la pitié pour lui, moi ? tu railles ! Ecoute :
Heselrig est son père et doit l'aimer, sans doute ;
Un bourreau peut aimer son enfant. C'est pourquoi
Je le hais doublement.

Digitized by Google

ADA, tombant à genoux avec un cri de terreur.

Ah !... mais je l'aime, moi !

(Dougal, quelques montagnards et plusieurs chevaliers sont rentrés pendant ces derniers vers : ils se tiennent au fond et écoutent.)

SCÈNE XIII.

ADA, WALLACE; au fond, DOUGAL, RONALD, ETC.

WALLACE.

Tu l'aimes !... — Honte, opprobre ! — A sa première vue
N'as-tu pas entendu dans ta poitrine émue
Crier le sang d'un père et le sang d'une sœur ?
Ah ! leur ombre à ces mots a tressailli d'horreur !
Mais non ! j'ai mal compris, n'est-ce pas ? — Elle pleure....
Elle se tait.....

ADA.

Je l'aime.

WALLACE.

Alors, il faut qu'il meure.

ADA, se relevant menaçante.

Non, je le défendrai contre eux et contre vous !

WALLACE, apercevant ses compagnons.

Malheureuse ! ta honte éclate devant tous.

ADA.

Ah ! ces hommes seront moins que vous insensibles :
N'est-ce pas, messeigneurs ?... Ces regards inflexibles
Sont un arrêt de mort... C'en est fait, plus d'espoir !
Oh ! ces hommes, vraiment, sont effrayants à voir.

DOUGAL, à WALLACE.

Pourquoi donc sommes nous rassemblés à cette heure ?
Est-ce pour écouter une femme qui pleure ?

ADA, à WALLACE, après avoir jeté un regard d'indignation à Dougal.

Les femmes, tu l'as dit, sont de trop en ce lieu :
Je n'attends rien de toi, mais j'attends tout de Dieu.

(Elle sort par la gauche.)

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, Excepté ADA.

DOUGAL, à WALLACE.

Eh bien?..

WALLACE.

Le sort nous livre une noble victime.

DOUGAL.

Que dis-tu?

WALLACE.

C'est un brave; il est digne d'estime.

DOUGAL.

Wallace! le premier, j'ai vécu sous ta loi.
Aux monstres des forêts nous allions sans effroi
Disputer des rochers les profondes retraites
Pour nous y faire un lit à l'abri des tempêtes.
J'ai donc acquis le droit de parler librement.
Je te veux aujourd'hui rappeler ton serment;
Des morts pris à témoins je veux être l'organe.
Wallace! souviens-toi des rochers de Cartlane!
Souviens-toi, William, de cette nuit d'horreur
Où chacun d'entre nous t'appela son vengeur, —
Où vers un ciel d'orage élevant ta claymore,
Sinistre, et dégoutant d'un sang fumant encore,
Jurant d'anéantir la race du bourreau,
De ton glaive tiré tu jetas le fourreau.
Ton serment à jamais s'est gravé dans notre âme :
« Par le tombeau d'un père et le sang d'une femme,
Par les tristes débris de ma demeure en feu
Je jure devant vous, je jure devant Dieu
D'écraser du talon le monstre et sa couvée,
Afin que d'une race impie et réprouvée

Digitized by Google

Il ne reste plus rien dont s'indigne le ciel,
Plus rien qu'un nom, couvert d'un opprobre éternel ! »

WALLACE, à part.

Mon serment !...

DOUGAL.

« Si jamais je manque à ma parole,
Élevez de la foi le glorieux symbole,
Le gant sur une lance : et d'une même voix
Au milieu de vos rangs proclamez-moi trois fois
Traître, lâche et parjure à la face du monde ! »

WALLACE.

Oh !...

DOUGAL.

Les morts ont parlé : que faut-il qu'on réponde ?

WALLACE.

Qu'on donne à ce jeune homme, en l'observant de près,
Ma tente pour prison.

DOUGAL.

Qu'en ferons-nous après ?
Dis !

WALLACE.

Quelques uns des tiens — car ce soin les regarde —
Autour du prisonnier vont faire bonne garde.
Si pour le secourir on tentait un effort...

DOUGAL.

Le secours serait prompt, mais moins prompt que la mort.

(Wallace va donner des ordres aux chevaliers, vers le fond ; Dougal prend un montagnard à part et l'entraîne vers la gauche.)

DOUGAL.

Ronald, écoute-moi. Lorsque cette journée
Par la victoire enfin paraîtra terminée,
Toi, laisse-nous poursuivre un ennemi perdu :
Cours auprès du captif...

Digitized by Google

ADA, entr'ouvrant la porte de gauche.

Grand Dieu ! qu'ai-je entendu !

RONALD.

Achève.

DOUGAL.

Frappe et tue.

ADA, reculant en refermant la porte sur elle.

Ah!

RONALD.

Quelle voix?...

DOUGAL, rejoignant avec lui le groupe des montagnards.

Silence !

Voici la Croix de feu! le cortége s'avance.

Fanfares. Les chevaliers, les hommes d'armes sont entrés et se rangent aux deux côtés de la scène. Au fond les bardes dont l'un tient la croix de feu formée de deux branches allumées par trois bouts. Un montagnard a devancé le cortège; Thomas-le-Rimeur conduit les bardes; il est suivi d'un page portant sa harpe. — Au dehors, dans la plaine, la multitude, une forêt de lances.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, THOMAS-LE-RIMEUR, UN MONTAGNARD, BARDES, PEUPLE.

UN MONTAGNARD, A WALLACE.

Seigneur !

WALLACE.

Qu'est-ce ?...

LE MONTAGNARD.

Un héraut vient du camp des Anglais :
Il porte un rameau blanc, comme un signe de paix;
Il offre le pardon...

WALLACE, l'interrompant.

Ce mot est un outrage.
Je ne recevrai point cet insolent message.

Digitized by Google

Dis-lui : « Nous n'avons pas ceint à notre côté
Le fer qu'aux champs de Largs nos pères ont porté,
Pour débattre le prix de notre ignominie,
Mais pour vaincre comme eux, et sauver la patrie !
— Porte lui ce défi.

(Le montagnard sort.)

(A Thomas.)

Toi, prends la croix de feu :
Mets notre liberté sous l'égide de Dieu !

THOMAS, prenant la croix des mains du prêtre et l'élevant au milieu de la scène, tandis que tous s'agenouillent.

Toi qui donnes à la victime
La force et le cœur des lions,
Secoure un peuple qu'on opprime,
Dieu vengeur, Dieu des légions !
Si le souffle de ta colère
Brise le chêne séculaire
Dont le front n'avait point d'égal,
Tu courberas plus bas que l'herbe
L'étranger cruel et superbe
Tombé de son char triomphal.

Le sang rougit les eaux des fleuves
Et les morts restent sans tombeaux ;
Les cris des mères et des veuves
Au ciel dénoncent nos bourreaux :
Détruis leurs hordes criminelles,
Toi qui sus des esprits rebelles
Foudroyer l'orgueil imposteur :
Et fais qu'en entrant dans la lice
Chaque soldat de ta justice
Soit un ange exterminateur ! *

* Voir les variantes pour la scène à la dernière page.

Digitized by Google

WALLACE, prenant la croix de feu à son tour.

Debout, enfants d'Albyn !

(Tous se lèvent et tirent leurs épées.)

Quand un peuple se lève
Pour défendre les droits qu'il a reçus du ciel,
Dieu se trouve avec lui, Dieu lui prête son glaive :
Les anges combattaient dans les rangs d'Israël !
Celui qui s'est armé pour notre cause sainte
Sera béni dans sa postérité :
Mais celui dont le cœur n'écoute que la crainte
Et dont l'oreille est sourde au cri de liberté, —

(Jetant la croix de feu qui s'éteint.)

Que, comme cette Croix, sa race soit éteinte !
Et périsse son nom, du monde rejeté !

DOUGAL, levant son épée.

Que sa race soit éteinte !

THOMAS, étendant la main.

Que son nom soit rejeté !

WALLACE, aux hommes d'armes.

Guerre aux hommes du sud ! Amis, que nos épées
Ne rentrent au fourreau que de leur sang trempées !

TOUS.

Guerre, guerre !...

WALLACE, sur le seuil, s'adressant à l'armée.

Écossais, Édouard d'Albion
Veut encor pardonner votre rébellion.

(Longs murmures au dehors.)

Il faut une réponse aux offres d'Angleterre :
Que le souffle du Nord lui porte un cri de guerre !
Que l'aigle au haut des airs s'enfuie épouvanté !
Rugis, lion d'Albyn !

CRIS DE L'ARMÉE.

Wallace et liberté !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

(La tente de Wallace. Elle s'ouvre au fond. A gauche, l'entrée d'un autre compartiment. Tables et siéges. Les rideaux du fond et de gauche, s'entr'ouvrant par moments, laissent voir les montagnards qui gardent le prisonnier. — Le jour est à son déclin. On entend, de temps à autre, le bruit éloigné de la bataille. — Au lever du rideau, Walter, debout près de l'entrée, semble prêter l'oreille à la conversation de ses gardes.)

SCÈNE I.

WALTER, seul.

Rien !... Ils prêtent l'oreille au bruit lointain des armes,
Tandis que les clameurs de victoire ou d'alarmes
Tonnent dans cette plaine où triomphe la mort :
Pas un mot qui me puisse éclairer sur mon sort...
(Il va s'asseoir à droite.)
Qu'importe? je connais celui qui me menace.
Il ne doit rester rien de moi ni de ma race,
Ils l'ont juré ! Quoi ! rien ! pas même une humble croix
Où mon Ada viendrait se prosterner parfois,
Où d'ineffables pleurs tombant de sa paupière
Feraient dans le cercueil tressaillir ma poussière !...
Ada ! c'en est donc fait, je ne dois plus te voir !
Ah ! c'est la seule mort qui puisse m'émouvoir.
Ton amour m'apparut, comme ces feux de l'onde
Que suit le voyageur dans une nuit profonde
Et qui vont, fatiguant son regard ébloui,
L'attirer dans un gouffre et s'éteindre sur lui !
(On entend au loin le cri de guerre écossais.)
Pourquoi leur cri de guerre a-t-il ému mon âme?
O mes rêves de gloire, ô mes rêves de flamme !
Vous à qui ma pensée a trop donné l'essor,
Quoi ! jusque dans ce lieu me trompez-vous encor?

Digitized by Google

Allez, soyez maudits! par vous j'aimais la vie.
Gloire, tu n'es pour moi qu'une amère ironie!
Obscur et méprisé, je dois ici mourir,
Sans laisser même un nom que l'on puisse chérir...
Mais que dis-je?.. Ah! ce nom, que le monde l'insulte,
Ada! toi, dans ton cœur tu lui gardes un culte :
Ton cœur, c'est l'univers pour moi!... — Vœux superflus!
Je ne la verrai plus! je ne la verrai plus!...

SCÈNE II.

WALTER; ADA, entrant par la gauche, avec la toque d'un montagnard, la claymore, et enveloppée d'un large plaid.

WALTER.

C'est elle!... Dieu! — Mon bien, mon trésor, mon idole,
Mon Ada! — près de moi! viens! dis une parole :
J'ai peur qu'en ce moment ton apparition
De mon esprit troublé ne soit la vision!
Parle!..,

ADA.

Walter.....

WALTER.

Ta main! Oh! ta main dans les miennes,
Je ne douterai plus! — Se peut-il que tu viennes
Partager cette tombe où je suis enfermé?

ADA.

Votre tombe! Ah! Walter...

WALTER.

Non, non! j'ai blasphémé :
C'est un palais magique où tout rit, où tout chante,
Que ton regard bénit, que ton sourire enchante,
Que ta présence emplit de parfums, de clarté :
C'est un lieu de féerie où tu m'as transporté!

Digitized by Google

Oh! reste, — sur mon cœur, — ainsi, que je te voie!
Dis-moi : serais-tu pas l'ange que Dieu m'envoie,
Auquel il a donné ce visage et ces yeux,
N'en trouvant pas de plus célestes dans les cieux?

ADA.

Oui, c'est bien moi, Walter... quelle pensée étrange!

WALTER.

N'est-ce pas? — j'aime mieux que ce soit toi que l'ange.

ADA.

Vous êtes pâle, ami, vous souffrez.

WALTER.

— Non, Ada!
Non, je ne souffre plus lorsque vous êtes là.
Quand j'entends votre pas, mon cœur trop plein se brise.
Quand vous n'êtes plus là, — venez, que je vous dise!
Quand vous n'êtes plus là, le son de votre voix
Me reste, par l'écho répété mille fois;
L'air boit votre parole et vient me la redire;
Elle enivre mes sens, ma bouche la respire,
Elle seule est ma vie, elle seule à présent
Fait palpiter mon cœur, fait bouillonner mon sang!
Votre image, après vous, à mes côtés demeure :
Elle me rend léger le pas si lourd de l'heure,
Je crois vous voir encor, j'admire dans vos yeux
Ce sourire enchanté que vous prenez aux cieux!
Oh! que vienne la mort! cette image de flamme
Se penchera sur moi pour recevoir mon âme;
Elle viendra bercer mon sommeil éternel!
Elle doit m'apparaître à la porte du ciel;
A mon dernier soupir qu'un bon ange m'appelle,
En lui tendant les bras je croirai que c'est elle :
S'il empruntait ta voix et s'il me disait : Viens!...
Le baiser de la mort ressemblerait aux tiens.

Digitized by Google

ADA.

Vous, mourir !... non, Walter ! je suis là ! l'on m'oublie ?

WALTER.

Que pourrais-tu contre eux ?

ADA.

Moi ? te sauver !

WALTER.

Folie !

ADA.

Je viens pour te sauver ! Nous n'avons qu'un moment.
Tes gardes, abusés par mon déguisement,
Tout entiers au tableau qui près d'eux se déploie,
Ont cru voir un des leurs que Dougal leur envoie...
(à part.)
Qu'allais-je dire ?..

WALTER.

Eh bien ?.... — Vous êtes belle ainsi.

ADA.

Donnez-moi ce manteau.
(Elle prend le manteau de Walter et lui donne le sien.)
Bien. Prenez celui-ci.
— Et fuyez !

WALTER.

Pourquoi fuir ?

ADA.

Tiens, prends cette arme encore ;
En voyant sous un plaid briller une claymore,
Occupés d'autres soins, ils te prendront pour moi
Ou plutôt, pour celui qui doit être avec toi :
Les clameurs du combat les jettent dans l'ivresse;
Tout conspire avec nous, tu vois ! mais le temps presse.

WALTER.

Et vous ?

Digitized by Google

ADA.

Fuyez, vous dis-je, avant qu'il soit trop tard!
Je me ferai connaître après votre départ.

WALTER.

Pauvre enfant! que diront tes amis, ta famille?
Ada de Lammington, des martyrs sœur et fille,
Outrage leur mémoire; oui, c'est ce qu'ils diront:
Elle a sacrifié la rougeur de son front
Au fils du meurtrier, qu'elle sauve et qu'elle aime!

ADA.

Si je ne t'aimais pas, j'aurais agi de même.

WALTER.

Non! laisse-les sur moi te venger, il le faut,
Pour les revoir en face et porter le front haut.
Tu le dois, je le veux!

ADA.

Quel délire est le vôtre?
C'est trop perdre le temps.
(à part.)
S'il allait venir, l'autre!

WALTER.

Oui, le temps presse: pars!

ADA.

Ah! je me meurs d'effroi.
Fais ce que je te dis, Walter, sinon pour toi,
Par pitié pour moi-même. A genoux je t'en prie:
Je mourrais de ta mort: grâce donc pour ma vie!
N'attends pas qu'après toi je me consume en pleurs:
Cette main hâtera l'œuvre de mes douleurs;
Si tu veux repousser celle qui te délivre,
Elle te jure ici de ne point te survivre!

WALTER.

Tu le veux!

Digitized by Google

ADA.

Je n'ai plus d'amis ni de soutiens!
Que m'importent le blâme et le mépris des miens?
Qu'ils osent donc flétrir l'action la plus pure!
Mon front n'est pas atteint par cette flétrissure,
Et plus ils le voudront charger d'un joug honteux,
Plus je le porterai libre et fier devant eux!
Je brave leur sentence, et Dieu seul est mon juge.
J'irai, j'irai bien loin me chercher un refuge,
Près de toi, mon Walter : loin de ton père et d'eux,
Et là, nous nous ferons un univers à deux!
Qu'en dis-tu?

WALTER.

C'est le ciel que mon regard découvre!

ADA.

N'est-ce pas, c'est le ciel? Eh bien! la route s'ouvre :
Pars! je te suis. — Walter! viens... Un baiser! — Adieu.
(à part, tandis que Walter sort.)
Le dernier! ma couroune immortelle!

SCÈNE III.

ADA, seule.

Oh! mon Dieu!.....
Te rejoindre, Walter!... En quelque coin du monde,
Choisir une retraite assurée et profonde,
Un désert où l'amour m'aurait unie à toi...
Oui, c'eût été le ciel! il n'est pas fait pour moi.
C'est à moi de mourir, puisque j'ai pris ta place.
Mourir déjà! mourir ainsi! mon sang se glace.
La mort, la mort! de loin je pouvais la braver,
Mais à présent... Courage! il fallait le sauver!...
C'était le seul moyen qui fût en ma puissance :
Car, aller de Wallace implorer l'assistance

Digitized by Google

Quand déjà s'engageait la bataille... Comment
Pénétrer jusqu'à lui dans un pareil moment ?
— Oh ! mais lorsqu'il viendra, le messager sinistre,
Des fureurs de Dougal l'exécrable ministre,
Je lui dirai... — Pourvu qu'il me laisse parler !
Pourvu que son regard n'aille pas me troubler,
Et l'effroi dans ma gorge arrêter ma parole !
— Il ne me fera point de mal, non, je suis folle !
— Mais lui ! me connaît-il ? Voudra-t-il m'écouter ?
Me croira-t-il !... il doit suivre sans hésiter
Cet ordre : « frappe et tue!.. » Oui, c'est l'ordre du maître...

(Un silence. — Elle jette le manteau, court vers la gauche et recule épouvantée.)

On pourrait le poursuivre : il n'est pas loin peut-être ;
Me montrer à présent serait tout découvrir :
Ce serait le tuer !... et j'aime mieux mourir.

(Un silence.)

J'entends du bruit... horreur ! on ouvre cette porte...
C'est l'homme ténébreux ! il entre ! Ah ! je suis morte.

(Elle s'enveloppe du manteau de Walter et s'appuie contre la table, en se cachant à demi le visage.)

SCÈNE IV.

WALTER, ADA.

ADA, agenouillée et tremblant de tous ses membres, pendant que Walter s'avance à pas lents vers elle.

Je crois sentir déjà le froid aigu du fer...
Courage ! le voici... Je frissonne...

(Walter lui prend la main ; elle se lève avec un cri d'horreur, puis le reconnaît et tombe dans ses bras.)

Ah !... Walter !

WALTER.

Laisse-moi t'adorer, le front dans la poussière,
Ange de dévoûment, d'amour et de lumière !

Digitized by Google

ADA.

Fuyez !...

WALTER.

Non ! je sais tout.

ADA.

Quoi donc ?

WALTER.

La vérité.

J'en avais un soupçon ; je me suis arrêté
Afin de la connaître ; et je l'ai devinée
Quand un homme est entré, qui venait de l'armée :
Quelques mots qu'il a dits m'ont fait pâlir d'effroi...
C'est donc vrai ! tu voulais mourir, mourir pour moi !

ADA, au comble de la terreur.

Cet homme, quel est-il ? ton assassin, peut-être !...

WALTER.

Oh ! viens, viens dans mes bras ! Et toi, dont l'œil pénètre
Les plus sombres détours de tout secret humain,
Toi, qui sondes les cœurs couverts d'un triple airain,
Tu le sais, à cette heure où ta voix me convie,
S'il faut que l'on me plaigne ou s'il faut qu'on m'envie !
Mon âme qui se voit ouvrir l'éternité
Pousse comme l'Écosse un cri de liberté !
Là-bas mille guerriers, ivres de la victoire,
Lèvent vers toi leurs fronts resplendissants de gloire,
Mille autres prosternés aux marches de l'autel
Des larmes dans les yeux rendent grâces au ciel :
Tout un peuple est en joie, et relevant la tête
L'Écosse délivrée entonne un chant de fête !
Mais seul, seul tu le sais, Seigneur ! en quelque lieu
Que brille ton soleil auquel j'ai dit adieu,
Parmi tous ces mortels que ton regard contemple
Sur le champ de victoire ou sous la nef du temple,

Digitized by Google

Non ! il n'en est pas un, pas un seul entre tous,
Qui, s'il lit dans mon cœur, ne doive être jaloux
De celui qui debout sur le sépulcre sombre,
Tandis que l'assassin marche vers lui dans l'ombre,
Tranquille, attend la mort et l'écoute venir !

ADA.

Elle vient, elle vient ! mais c'est pour nous unir !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, RONALD, MONTAGNARDS.

RONALD.

Qu'on l'entraîne !

(Tandis que les montagnards saisissent Walter, Ada court à lui et l'entoure de ses bras.)

ADA.

Non, non, de mes bras qu'on l'arrache !

WALTER.

Laisse-moi.

(aux montagnards.)

Je vous suis !

ADA, les suivant.

A ses pas je m'attache !

Pour arriver au sien vous percerez mon cœur !

(Tandis qu'ils disparaissent par la gauche, on entend au fond les cris de l'armée et du peuple.)

« Longs jours à William ! Gloire, gloire au vainqueur ! »

(Les rideaux s'ouvrent et laissent voir la plaine.)

SCÈNE VI.

WALLACE, sur le devant de la scène : au fond l'armée.

WALLACE, s'avançant et déposant son épée.

O ma Fidelia ! sois maintenant contente !
J'ai fait à ta grande ombre une offrande éclatante :

Digitized by Google

Mais ce n'est pas du sang d'un obscur criminel
Que mes mains ont rougi le pied de ton autel :
Non ! du meurtre des miens le tyran fut complice,
Et je t'offre aujourd'hui son trône en sacrifice !
Écraser dans la fange un reptile odieux,
Ce n'est pas te venger, et tu demandes mieux.
Je dois faire à ton corps de vastes funérailles
Sous la voûte du ciel, sur les champs de bataille;
Et pour que ta dépouille y dorme saintement
Je te dois ériger un dernier monument
Grand comme tes vertus et digne de ta vie :
Ce monument est prêt, et je te le dédie :
C'est une terre libre, un sol aux morts léger,
Qui ne portera plus aucun maître étranger !
O vengeance ! ta voix en vain s'élève et crie
Lorsque parle si haut la voix de la patrie !
Ne trouble plus mon cœur : ce cœur est un autel :
Il aime un peuple entier d'un amour éternel !
Je n'ai plus désormais qu'une seule ennemie,
Cette hydre aux mille fronts qu'on nomme tyrannie :
Dans les flots de son sang j'ai pu la voir nager,
Et n'ai plus désormais d'injures à venger.
En rendant la justice à son peuple qu'il aime
Un roi ne descend pas à se venger lui-même :
Le chef d'un peuple libre est-il donc moins qu'un roi ?

DOUGAL, qui s'est avancé, tenant son épée nue.

D'autres se vengeront, moins généreux que toi.

WALLACE.

Dougal....

DOUGAL.

J'apporte ici de quoi nous satisfaire.

(Il jette son épée au milieu de la scène.)

Digitized by Google

WALLACE.

Ce glaive est teint de sang !

DOUGAL.

C'est le sang de son père !

WALLACE.

Que dis-tu ? Heselrig ?...

DOUGAL.

Il ne méritait pas
Sur un champ de bataille un aussi beau trépas.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, HESELRIG.

(Heselrig, mortellement blessé, s'est traîné au fond de la tente.)

HESELRIG.

Dougal !...

WALLACE.

Grand Dieu !

HESELRIG.

Ta main était mal affermie :
Vois, j'ai pu jusqu'à toi traîner mon agonie.
— Ton enfant vit, Dougal !

DOUGAL.

Mon enfant, as-tu dit ?

(Il court à lui, le relève et le soutient dans ses bras.)

Il respire !... — Oh ! dis-moi, — si tu n'es pas maudit,
Si tu n'es pas damné déjà, sauve ton âme
Par tes crimes vouée à l'éternelle flamme !
Je te pardonne tout pour ce dernier bienfait !
Mon fils ! il a suivi les tiens... qu'en ont-ils fait ?

HESELRIG.

Dans un autre berceau la mort venait de prendre
Un autre enfant... sa mère...

(Il s'arrête épuisé.)

Digitized by Google

DOUGAL.

Ah! je crois te comprendre :
Une mère a besoin de verser son amour
Sur une frêle fleur à peine ouverte au jour,
Sur un fragile enfant que tue une secousse
Et qui se flétrirait sous une main moins douce!
C'est elle, n'est-ce pas, elle qui l'a sauvé?
Elle a mis cet enfant à la mort enlevé
Au berceau de celui que la mort venait prendre?

HESELRIG.

Oui, c'est cela!

DOUGAL.

Mon fils! si tu peux me le rendre,
Je passerai les jours que Dieu me laissera
A le prier pour toi, tant qu'il pardonnera!
Mais quel horrible doute en mon esprit pénètre?
Au milieu de vos rangs il combattait peut-être,
Je l'aurai rencontré peut-être en mon chemin,
Je l'aurai frappé, moi! — lui, frappé de ma main!

HESELRIG.

Peut-être.

DOUGAL.

Non, tu mens! Oh! non, c'est impossible!
Oh! ne me laisse pas cette pensée horrible!

HESELRIG, s'arrachant de ses bras et se soutenant aux rideaux de la tente, debout et menaçant.

Qu'elle soit ma vengeance et ta punition!

WALLACE.

Misérable!

DOUGAL.

Malheur! Cet homme est le démon!
— Meurs dans le désespoir! meurs avec le blasphème!
Ton fils est en nos mains, et dans ce moment même
Il tombe sous les coups de mes amis...

Digitized by Google

HESELRIG.

Eh bien!

Celui-là, ce n'est pas mon fils...

DOUGAL.

Ah !...

HESELRIG.

C'est le tien !

DOUGAL.

Oh ! pitié !...

(Heselrig chancelle, pousse un éclat de rire convulsif et va tomber derrière la scène.)

WALLACE.

Jusqu'au bout sans pudeur et sans âme !

DOUGAL.

Applaudis-toi, bourreau, de ta victoire infâme !
Mon cœur se brise... Allez, s'il en est encor temps,
Allez sauver mon fils, courez, volez !... j'attends...

(Il tombe sans force dans les bras de ses compagnons.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, excepté HESELRIG ; ADA, WALTER.

ADA.

Sauvé !...

DOUGAL, courant vers son fils et le serrant dans ses bras.

Mon fils! mon fils !... O bonheur, ô délire !
Mon fils, viens dans mes bras! viens, je dois tout te dire...

WALLACE, à l'avant-scène, tandis que Dougal et Walter se parlent à voix basse, au fond.

O doux liens du sang, je ne vous connais plus :
En perdant mon amour, je vous ai tous perdus!
Liberté, liberté ! c'est toi ma seule épouse!
Viens! celle qui m'aima ne sera point jalouse :

Digitized by Google

Dans une âme épurée à ton sublime feu
Il ne doit rester rien qui ne vienne de Dieu !

DOUGAL, au fond.

Et c'est moi qui voulais te tuer ! grâce, grâce !

WALTER.

Le ciel vous rend un fils ! — Un soldat à Wallace !

WALLACE.

Un ami !

ADA.

Ton Ada sera fière de toi.

DOUGAL.

Près de moi, pour toujours ! Mais qui t'a sauvé ?

THOMAS, se montrant.

Moi.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, THOMAS-LE-RIMEUR, CHEVALIERS, MONTAGNARDS, Etc.

THOMAS.

Prêt à verser le sang, le meurtrier s'arrête
A la voix de celui qu'on nomme le prophète :
C'est l'envoyé du ciel, et son ordre est sacré.
Oh ! béni soit l'esprit de m'avoir inspiré,
Puisque ma vie ici par un bienfait s'achève !

(Mouvement de surprise des auditeurs.)

Mon spectre à mes côtés m'apparaît et se lève :
Il s'approche, il m'appelle : adieu ! je vais mourir.

WALLACE.

Toi, mourir !

THOMAS.

Saluez le héros, le martyr !
Tu dois à ta patrie un dernier sacrifice :
La liberté pour elle, et pour toi le supplice !

Digitized by Google

Jeune, par l'échafaud tu monteras vers Dieu!

(Tous se tournent vers Wallace avec des signes de douleur ; lui seul est calme et souriant. Thomas poursuit :)

Adieu donc, chevaliers, hommes d'armes, adieu!
Pour la dernière fois ma voix résonne et vibre :

(Étendant les mains.)

Dieu vous donne un tombeau dans une terre libre!

(Il se retire à pas lents au milieu de la foule qui s'incline.)

FIN.

Digitized by Google

VARIANTES

POUR LA SCÈNE.

ACTE SECOND.

Page 340, *vers* 11.

WALLACE.

Une tombe pour eux..... et toi ?

JOHN.

Je sais mourir.

Page 349.

Voici comme la dernière strophe de Thomas-le-Rimeur se dit au théâtre, pour l'effet scénique:

Le sang rougit les eaux des fleuves
Et les morts restent sans tombeaux ;
Les cris des mères et des veuves
Au ciel dénoncent nos bourreaux :
Détruis leur race criminelle,
Toi qui sus de l'Esprit rebelle
Foudroyer l'orgueil imposteur :
Écrase son front qu'il relève !
Donne à chacun de nous le glaive
De ton ange exterminateur !

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Avant-Propos. . . . . *Page* 1

POÉSIE.

Fleurs d'Allemagne, par Édouard Wacken. III. La Promenade. (Schiller). . . 1
— — IV. Les Baisers. (Adelbert von Chamisso). 49
Les Livres. Chanson, par Antoine Clesse. 72
Le Fou et les cloches, par Étienne Henaux. 73
Dix-huit-cent-trente, par Adolphe Stappers. 101
Loi d'en Haut, par Gustave Masset. 108
Fleurs d'Allemagne, par Édouard Wacken. V. La Fille de l'Hôtesse (Uhland). 131
Le Voyageur et le Campagnard, par Édouard D. L. 148
L'Aveugle et le Flambeau. Fable, par le baron de Stassart. 149
Fleurs d'Allemagne, par Édouard Wacken. VI. Le Royaume des Esprits (Platen). 164
Stances, par Édouard D. L. 197
Les deux Fleurs malades, par Alphonse Prud'homme. 215
Fantaisie, par Édouard Wacken. 237
Quand on est gris. Chanson, par Étienne Wauquier. 264
Le Chant d'une Mère, par E. Vanderplassche. 266
Traductions d'Horace et de Tibulle, par Édouard D. L. — I. A Lydie. . . . 290

THÉATRE.

Le Serment de Wallace. Drame en trois actes et en vers, par Édouard Wacken. 293

CONTES ET NOUVELLES.

Le Pénitent, par Alexandre Wauquier. 23, 75, 103
La Male-Main; traduit du flamand de H. Conscience, par Édouard D. L. . 150

HISTOIRE.

Histoire Nationale. La Bataille de Roosebeeke, par Alexandre Henne. . . . 167
Joachim Patenier. — Henri à la Houppe. — Voyage d'Albert Dürer dans les Pays-Bas, par Alfred Michiels. 201

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Études sur les Écrivains modernes. I. M. Ponsard. (Lucrèce, tragédie en cinq actes et en vers), par F. Schütz. 8, 51

MÉLANGES.

La Dernière maîtresse de Bussy, par F. Van Hamme. 245
Chronique. 97, 195, 240

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

Archéologie. Essai sur l'origine et la destination des Men-Hir ou Peul-Ven celtiques, par F. Van der Rit. 121
Salon d'Anvers, par T. Decamps. 181
Revue Artistique. Un dernier mot sur le salon d'Anvers. La découverte de M. J. Thys. Le Musée royal de peinture et de sculpture et la Commission administrative. Les bas-reliefs de la place des Martyrs. Le monument du chanoine Triest; par T. Decamps. 276

SCIENCES.

La Planète de M. Leverrier, par A. Ferrier. 259

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

L'Étranger dans Bruxelles, ou guide historique, statistique et descriptif de la Capitale, par M. A. Henne. — A. V. V. 58
Histoire Constitutionnelle et administrative de la ville de Gand, par M. A. Warnkœnig. — V. H. 93
La Comédie Parisienne, par Louis Labarre. — *Maximes et Pensées* morales, par M. Fr. Rouveroy. — E. 94
Traité de la Complicité, par M. E. Van Hoorebeke. — Ferdinand Carron. . 132
Une colonie belge dans l'Amérique centrale, ou Relation du Voyage et du Séjour de M. P. Brouez à Santo-Thomas de Guatémala. — A. W. . 140
Bibliothèque Nationale. Les Belges aux Croisades, par M. A. Van Hasselt. Premier article. — A. Rs. 217
Derniers Chants de Casimir Delavigne. — Éd. Wacken. 268
Poésies de M. Potvin. — Van B.... 272

THÉATRES ET CRITIQUE MUSICALE.

Catarina Cornaro de Lachner. — Th. J. 45
Théâtre des Nouveautés. — A. Rs. 47
Chronique Musicale. — Th. J. . . . . 145, 232, et 286.
Théâtre du Vaudeville. — A. V. V. 233
Lettres sur les théâtres de Paris. I. *La Closerie des Genêts*, de F. Soulié, par Anselme Roelens. 291

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Digitized by Google

ERRATA DU SECOND VOLUME.

Page 78,	*ligne* 18,	*Est-donc*,	*lisez*	*Est-ce donc.*
— 245	— 18.	*nous allons nous entretenir*,	—	*nous allons vous entretenir.*
— 246	— 37,	*Liége, M DC XIII.*,	—	*Liége, M DCC XIII.*
— 256	— 5,	*der Handschuk*,	—	*der Handschuh.*
— 291	— 11,	*M. F. Soulié est un homme d'un talent incontestable*,	—	*M. F. Soulié est un homme d'un talent contestable.*
— 291	— 27,	*l'ami intime du vendéen Kérouan, le père de Louise*,	—	*l'ami intime du vendéen Kérouan, père de Louise.*
— 292	— 37,	*Mme Casa-Mayor*,	—	Mme de Casamayor.
— 309	— 4,	pouvoir.	—	pouvoir. » —
— 258	— 17,	spectre	—	sceptre.
— 341	— 25,	apperçoit	—	aperçoit.
— 349	— 14,	secoure	—	secours.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

The Ohio State University
3 2435 05391385 1
THE OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITORY
D AISLE SECT SHLF SIDE POS ITEM C
8 03 38 18 8 16 006 0